

Bibliothèque numérique

medic @

**Venette, Nicolas. Tableau de l'amour
conjugal considéré dans l'etat du
mariage**

Parme, Franc d'Amour, 1687.

Tableau de l'Amour

Tableau de l'Amour

Consideré dans l'Etat

D U

M A R I A G E

Divisé en quatre Parties.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cicero

si hic Ludus noster non placebit, ne legerit; aut si legerit, obliviscatur.

Et velit nolit, aliter hæc sacra non constant.

de Venette 1784

34765




A P A R M E

Chez Franc d'Amour 1687d

TABLEAU
 DE L'AMOUR
 Considéré dans l'Etat
 DU
 MARIAGE

*Quisquis ad has literas impudicus
 accedit, culpam refagiat non na-
 turam, facta denotet suae turpitudinis,
 non verba nostra necessitatis, in quibus
 mihi facillime pudicus & religiosus
 lector & auditor ignoscet. August. d.
 Civit Dei, l. 15. c. 23.*




A P A R M E
 Chez Franc d'Amour 1687

P E R M I S S I O N

L E T T R E S

A P P R O B A T I O N .

LE livre intitulé, *Tableau de l'Amour considéré selon l'estat du Mariage*, ne peut apporter par sa lecture que du plaisir à ceux qui le liront ; & une personne de quelque qualité ou de quelque sexe qu'elle soit, ne peut estre que fort bien instruire par les preceptes naturels que l'on y a mis. En foy de quoy nous soufignez qui avons une connoissance universelle des choses, qui presidons perpetuellement aux mariages, & qui sommes toujours temoins de la génération des hommes, nous avons permis qu'il fut imprimé, & nous avons oppoſé nostre ſeau à cette approbation.

JUPITER, pere de la chaleur & des mariages.

DIANE, mere des humilités & qui preſide aux accouchemens.

SUADELE, mere des charmes & des perſuaſions.

JUNON, mere de la joye & qui preſide aux noces.

VENUS URANIE, mere de la pudicité & des plaisirs licites.

* 2

AU

A U
P E R M I S S I O N
L E C T E U R.

LE Manuscrit de ce livre ayant été envoyé il y a quelques années de Venise en France par Monfr. Salocini Venetien, Docteur en Medecine, à un Medecin François de ses amis, qui le luy demandoit avec empressement, on a crû ne devoir pas refuser à beaucoup de personnes judicieuses l'impression de ce livre, après en avoir bien meurement examiné toutes les suites. On doute si c'est Monfr. Salocini qui en est l'Auteur; mais on sait bien qu'il a demeuré longtems en France pour apprendre parfaitement la langue, & qu'en Italie on le prenoit pour un François par ses manieres libres & par la facilité qu'il avoit à s'exprimer en cette langue. La raison pour laquelle on a voulu avertir le lecteur de ce que l'on savoit sur cela, c'est afin que l'auteur de ce livre estant connu, on ne pût l'attribuer à pas-une autre personne. * P R E

P R E F A C E.

Tiraqueau se plaignoit autrefois de ce que les livres des Anciens étoient mal-heureusement perdus; mais s'il vivoit aujourd'huy il ne se plaindroit plus de l'injure des temps puis qu'il trouveroit dans un seul volume tout ce que l'on a pû dire sur ce sujet: Il verroit ce que je vis sans en être ému, & liroit ce que je dis de plus hardy sans en être scandalisé: Il seroit sans doute de l'humeur de ces hommes sages qui regardent une femme comme une statuë, quand il n'est pas permis de l'aymer; & si par hazard l'amour lui echauffoit le cœur, alors sa raison & sa vertu ménageroient si adroitement sa passion, qu'il pourroit

* *Dilectus hunc librum (Stratonis Lampsaceni de concubitu) temporum injuriâ fuisse creptum. l. 15. .91. d. Conn. legib.*

P R E F A C E.

roit se garentir de ses charmes. La nudité d'une femme ne feroit pas plus d'impression sur son ame, que les filles de Sparte en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lors que dansant toutes nues dans un carre four, elles estoient seulement couvertes de l'honnesteté publique. Enfin j'ose dire qu'il n'agiroit en cette occasion que par les loix de la nature qui ne fait ce que c'est que de tromper personne, puisque la Nature n'est que Dieu même, ou pour mieux dire, sa divine Providence rependüe par tout l'Univers. De vouloir agir d'une autre maniere, c'est s'opposer à ses decrets & se priver des plaisirs les plus innocens.

Mais tout ce monde n'a pas une force d'ame : Il y en a de foibles & de scrupuleux, qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur gout; ils se plaignent toujourn, quand

P R E F A C E.

quand on n'est pas de leur sentiment. La vérité toute nue n'a point de charmes pour eux. Elle leur fait horreur, quand elle n'est pas déguilée. Ils veulent qu'elle soit maquée pour estre belle, & comme s'ils n'estoient pas hommes, & aux moindres amorces de l'Amour, ils s'estonnent, ils s'offensent, ils s'allarment, & ils fuyent.

Les premiers hommes estoient tout autres que nous. Ils estoient bien moins scrupuleux que nous ne sommes presentement. Leur nudité ne leur causoit aucune émotion dereglee. La nature & la raison estoient les maitresses de leurs mouvemens amoureux, & l'Amour même tout fier qu'il est, sembloit obeir à leurs ordres, quand ils s'y oppoient tant soit peu. Cette force d'ame est aujourd'huy bannie de nos provinces, & il semble qu'el-

P R E F A C E.

qu'elle ne soit conservée que par-
my les Sauvages, qui en cela ne font
rien moins que Sauvages. Nous
avons de la repugnance à
nommer les parties naturelles de
l'un & de l'autre Sexes, que nous a-
vons appellées *honteuses*, quoique
Moïse les nomme *saintes*, & nous
nous sommes accoutumés à avoir
de l'horreur pour leurs actions ;
comme si Dieu n'avoit pas fabri-
qué toutes nos parties, & si les
loix divines & humaines ne nous
permettoient pas d'en user. Quelle
extravagance de prononcer médi-
re, dérober, faire un adultère,
dont les actions sont défendues ;
& de n'oser dire ce que nous
pouvons faire sans crime avec
nos parties naturelles, dont les a-
ctions sont permises. Je pourrois

*Nequa indecorum nobis in utilitatem audien-
tium nominare dicata conceptui organa, qua ipsum
& Deum fabricare non puduit. Clemens Alex.
2. pedag. &c.*

dire icy ce que Ciceron disoit a son amy Pætus, que toutes ces manieres ne font que de pures folies.

Celuy qui fait ce que c'est que du monde, regarde tout avec indifference & à l'imitation du Soleil, il ne peut estre taché d'aucune chose. Si par hazard, ce livre tombe entre ses mains, il le lira sans scrupule, & il y admirera les ordre que Dieu a donnez à la nature pour perpetuer l'espece des hommes.

Mais parceque c'est par l'Amour que nous sommes engendrez, & que l'Amour est la plus forte de toutes les passions, il y trouvera de quoy la ménager & la dompter, incême lors qu'il en sera embastassé.

Un jeune homme connoitra dans ce livre du quel temperament il est, quelles dispositions il a pour la continence ou pour le mariage.

Il

Scilicetum plena sunt omnia. Epist. 1. §. Ep. 22.

Il y apprendra à quel âge on doit se marier, en quelle saison on à quelle heure du jour on doit faire des enfans sains & spirituels, pour être un jour l'honneur de leur Père & la gloire d'un Estat. Mais parceque les jeunes gens n'envisagent ordinairement que la Volupté quand ils se marient, ils y verront depeintes les incommodités que causent les plaisirs du mariage, afin de pouvoir les éviter, & se garantir en même temps des malheurs qui les accompagnent le plus souvent.

Un vieillard y trouvera jusques à quel âge un homme peut engendrer; & s'il a dessein de se procurer des heritiers par le mariage, il y verra comment on se doit comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, & comment aussi dans la froideur de l'âge, on doit s'exciter auprès d'elle, sans que l'on puisse courir risque d'alterer

P R E F A C E

fa santé; ny de faire aucune chose
 contre les maximes de la Religion.
 Après tout il apprendra comment
 on doit faire pour n'estre pas in-
 commodé; afin de n'avoir pas sujet
 d'apprehender le joug du mariage
 dans un âge fort avancé.

Un Theologien & un Casuiste y
 seront entierement persuadez des
 veritables causes de la validité & de
 la dissolution du mariage; car on
 y examine tout de qui s'oppose à la
 generation; & qui par consequent
 est contraire aux loix du mariage.
 On y traite des incommodités qui
 empêchent les personnes mariez de
 se rendre réciproquement leur des-
 voir. Enfin on y allegue de si bon-
 nes raisons sur tout ce que l'on pro-
 pose; & principalement sur les
 charmes, les Incubes & les Eunu-
 ques, que je peux dire qu'après
 que l'on aura vu ce que j'en écris
 on fera entierement desabusé des

-103

* 6 *

op.

opinions contraires que l'on a crû
probables jusques icy. *in del omnia*
Un Juge y trouvera des difficul-
tés de droit & de Medecine deci-
dées d'une maniere si claire & si
persuasive, que les Jurisconsultes
n'ont jamais assez bienclaircies,
qu'après cela il sçaura luy même
distinguer les veritables causes de
l'impuissance d'un homme, & de la
sterilité d'une femme, & qu'il ne
se laissera plus abuser quand on luy
presentera des enfans supposez.
Cette science par soy même n'est
point suspecte, au lieu que celle
d'un Medecin, d'un Chirurgien, ou
d'une Matrone, peut estre alterée
par la complaisance ou par l'interêt.
On y marquera encore les défauts
qui peuvent causer le divorce en-
tre les personnes mariées: l'âge où
l'on commence à engendrer & celui
dans lequel on finit. Les signes qui
peuvent marquer veritablement la
gros-

P R E F A C E.

grosseffe. Si la nature a fixé aux femmes un temps pour accoucher, Si les Charmes, les Magiciens, ou les Demons mesmes peuvent empêcher des personnes mariées de consommér le mariage. Enfin si les Hermaphrodites & les Eunuques doivent se marier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un philosophe & un Medecin feront, ce me semble, satisfaits de quelques découvertes que j'ay faites sur tant de parties naturelles de la femme, & des nouvelles conjectures que j'avance sur le lieu de la conception des hommes, sur la cause des regles & du lait des femmes, & sur quantité d'autres matieres que l'on n'a point encore bien expliquées jusques icy.

Une femme apprendra dans ce livre à regler les mouvemens amoureux & à menager la reputation de ses filles. Elle y verra quel

P R E F A C E.

temperament est le plus propre pour le Cloitre ou pour le mariage, afin de persuader l'un ou l'autre estat à ses enfans, qui ensuite ne se desespereront point pour avoir embrassé un estat auquel ils n'estoient point propres. Elle y connoitra le devoir que l'on doit rendre à un mary, & les regards que l'on doit avoir pour luy quand on aime sa santé & que l'on n'est pas trop esclave de sa passion. Enfin elle saura vivre avec plaisir dans le mariage, & éviter tous les ecueils que l'on y rencontre ordinairement.

Une fille saura par avance tous les desordres que peut causer l'Amour, dans l'éprouven au paravant sur elle mesme; car comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaiter que toutes les filles feussent avant que d'estre liées les peines & les chagrins que l'on y souffre. Mais

P R E F A C E.

Mais parmi tant d'utilité & de bons usages que peut causer ce livre, il peut aussi faire beaucoup de desordres dans l'esprit de quelques Lecteurs. On peut le comparer à un couteau à deux tranchans, que les foux manient pour faire du mal & que les sages prennent pour s'en servir utilement. L'on doit donc prendre des précautions pour la lecture de ce livre, & choisir les personnes à qui on le doit confier. Car l'Amour est une passion, qui nous est si naturelle, & qui d'ailleurs est si violente, que quelque sages que nous soyons, souvent nous n'en pouvons estres les maitres. Il nous entraîne comme un torrent, & pour l'ordinaire nous ne nous apercevons des malheurs qu'il nous cause, que lors que nous les avons effuyez.

Il seroit donc à souhaiter que le Lecteur, de quelque Sexe qu'il fust,

cuff

P R E F A C E.

eust l'esprit fort & qu'il feust ce que c'est que l'Amour & le monde; qu'après cela il ne fust ny libertin ny impudique. Je desirerois mesme qu'il eust 30 ans accomplis pour estre en estat d'en profiter. Dans cet âge on a l'esprit plus meur & plus retenu. L'Amour semble avoir fait alors ce qu'il doit faire de plus impetueux, & le plus souvent l'on ménage mieux les mouvemens de sa passion dans un âge avancé que dans une tendre jeunesse. l'On est en ce temps-là plus capable de s'opposer aux effets de l'Amour, & de resister plus courageusement à ses charmes.

On pourroit peut-estre me dire icy, que bien que dans les matieres que je traite, je ménage avec dessein les expressions de la langue qui semblent estre d'elles mesmes trop libres; neantmoins que j'expose à un danger éminent de se perdre
ceux

P R E F A C E.

ceux qui liront ce livre; & qu'il vaudroit beaucoup mieux ne le point mettre au jour, que d'estre la cause des crimes que l'on pourroit commettre par sa lecture.

Mais ne seroit-ce pas vouloir toujours demeurer dans l'ignorance & se procurer une dure servitude que de se priver de la Lecture des livres qui nous enseignent la maniere par laquelle la Nature agit dans ses productions, & les moyens dont elle se sert pour y arriver: car en quelque lieu que les productions de la Nature se trouvent, cette mesme Nature, pour me servir de la pensée de Tertullien, s'attire plutôt de l'admiration pour elle mesme, que de la honte & de la confusion pour celuy qui en est le sincere interprete.

Si nous admettions les plaintes, n'auroit-on pas sujet d'accuser celuy qui a formé les parties naturelles

P R E F A C E.

les de l'un & de l'autre sexe dont on abuse tous les jours si lâchement; & ne pourrions nous pas encore blâmer celui qui a planté la vigne plutôt que d'accuser sa propre foiblesse, lors que l'on s'enivre avec du vin. Nous serions encore réduits à cette extrémité que de supprimer la plupart des livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos bibliothèques Catulle, Juvenal & Virgile même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer Platon & Plutarque, qui ont écrit des voluptés naturelles, & jeter au feu tous les Casuistes qui nous enseignent tant de choses sur ces matieres. Le R. P. Sanches, Jesuite, ne seroit point exempt de blâme, qui a fait un gros livre sur tout ce qui se passe de plus secret entre des personnes mariées. On ne

** Ne pudeas necessaria interpretationis, natura veneranda est, non erubescenda. De anim. lib.*

P R E F A C E.

liroit plus Tertullien , Saint Gre-
goire de Nice , ny meſme Saint Au-
guſtin , qui parlent de l'Amour du
mariage dans des termes que je n'o-
ſerois traduire qu'en les paraphra-
ſant. Et on ſupprimeroit le livre
d'Albert le grand , qui nous enſei-
gne des remedes pour aymer éper-
dûment. Enfin on n'eſtimeroit plus
les livres des Medecins ny des Ana-
tomiftes , ſi les plaintes que l'on nous
fait eſtoient juſtes & raisonnables.

On me dira peuteſtre que l'on ne
trouveroit pas ce livre mauvais , ſ'il
eſtoit écrit dans une langue étran-
gere afin de l'arracher des mains du
petit peuple , & de le metre ſeule-
ment entre celles des ſavans.

Ces raifonnemens ſeront inutiles
pendant que je verray que ceux qui
poſſedent les langues étrangères ne
moderent pas mieux leurs paſſions
que les autres , que je liray les livres
du Medecine & d'Anatomic tra-
duits

P R E F A C E.

duits en François avec des figures & avec privilege du Roy: que je troveray par tout le livre des Erreurs populaires de Joubert, qui le presenta à une Reine de Navarre, & celui de Paré qui traite de la generation des hommes: que l'on debitera ouvertement un livre qui traite des passions de l'ame, où l'on nous infinuë dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'Amour: que les Azolains d'un Cardinal nous instruiront des souplesses de cette passion: que les pieces en vers, les Satyres, & les Comediës de nos Poëtes se vendront publiquement. Enfin pour parler en peu de mots, que l'on ne blâmera ny Tertullien ny les Peres de la primitive Eglise qui ont écrit en Latin & Grec que les femmes Romaines & Atheniennes entendoient alors, & que le plus sain de tous les livres se trouvera en François entre les mains de presque tou-

P R E F A C E.

toutes les femmes, je ne croi pas que l'on puisse trouver mauvais que l'ayé agité en ma langue toutes les questions qui composent ce livre.

Si l'on est si susceptible de l'Amour & que l'on ne puisse voir aucun objet amoureux, ny lire aucun livre qui en traite, sans estre émeu jusques au crime par cette passion, je conseille a ces personnes la ou d'habiter les desers & la solitude, ou plutôt de s'arracher les yeux pour ne rien voir qui les choque; ou de se boucher des oreilles, pour n'entendre rien que l'on puisse dire de la generation des hommes.

Si par nos efforts, ou par nôtre adresse nous pouvions nous priver des mouvements de l'Amour, ou en exempter les autres, j'avoué que j'aurois tort d'exposer ce livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'Amour est une passion à laquelle nous nous laissons tous vive-

ment

P R E F A C E.

ment toucher sans pouvoir souvent nous en defendre, il me semble que l'on doit plutôt louer que blâmer un livre que enseigne à la modérer & à se garantir de souplesses dont toujours elle se sert pour nous maltraiter.

Mais parceque toutes les objections, que l'on forme sur la lecture de ce livre, ne sont alleguées que par des personnes foibles & scrupuleuses, je consens qu'on ne le leur presente jamais, & que mesmes elles ne le lisent point: qu'il n'y ait au contraire que les sages qui puissent profiter de sa lecture. Ceuxcy y apprendront, selon la Doctrine de Saint Jerome, que toutes les carresses des femmes ne sont pas deshonestes ny illicites, & que leurs embrassemens amoureux, si nous en croyons Saint Augustin, sont plutôt

** Neque omnem coitum spurcum putamus. l. ii. ad Jovin.*
** Nuptia sunt infirmitatis remedium & humanitatis solatium de Nuptiis.*

P R E F A C E.

toit des remèdes pour nostre foiblesse & un soulagement pour nos langueurs, que des plaisirs que nous devons abhorrir.

Je pourrois dire icy ce que disoient autrefois Plin & Apulée qui écrivant de l'Amour, protestoient en même temps que leur vie estoit sans reproche, & qu'ils ne cherissoient rien plus que la vertu.

Bien loin dont d'écrire des plaisirs que l'on prend dans les carresses des Courtisanes, je dis avec le Poëte.

Nuda recede Venus, non est tuus iste libellus.

Quoy qu'il en soit, je ne faurois écrire plus modestement sur les matieres que je traite. La naïveté de mes expressions ne doit pas servir de pretexte à ceux qui me voudroient blâmer. Les paroles couvertes sont pour l'ordinaire à double sens, & les femmes qui en savent beaucoup plus que nous sur les mouvements

T A B L E A U D E L' A M O U R

Consideré dans l'Etat D U M A R I A G E.

P R E M I E R E P A R T I E.

C H A P I T R E I.

*Des parties de l'Homme, & de la Femme
qui servent à la Génération.*

Dieu en créant le monde fit
comme les Fameux Ouvriers
qui n'affectent jamais d'a-
bord de faire voir ce que leur
Art a de plus excellent. Il
voulut commencer son ou-
vrage par les Créatures les
moins parfaites, & il ne se reposa qu'après
avoir monsté les plus beaux traits de sa puis-
sance en formant l'homme à sa ressemblance
& à son image.

A A La

¶ *Tableau de l'Amour considéré*

La matiere qu'il prit pour nous former fut une terre qu'on peut appeller Vierge, puisqu'elle n'avoit encore seruy à aucune production. Ce fut ce limon que Dieu luy mesme prit la peine de petrir pour faire toutes les parties qui nous composent. La femme qui devoit avoir des qualités toutes différentes des nostres ne fut pas formée de cette mesme matiere, & il estoit bien juste qu'elle fust faite d'une matiere plus noble & plus relevée, puis qu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la Génération.

En effet il semble qu'en général tant dans l'homme que dans la femme Dieu ait formé avec une étude particuliere, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui devoient servir à la propagation de l'Espèce. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action: à considerer les Esprits qui y sont portés, le chatouillement, & les plaisirs, que l'on y ressent, l'Ame mesme qui y reside, puisque c'est par là qu'elle sert pour se communiquer; il n'y a point d'homme qui ne les admire & qui n'y doive faire de particulieres reflexions.

AR.
A

ARTICLE I.
*Des Parties Naturelles ; & Extérieures
 de l'homme.*

Nous appellons le membre viril la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux sous le nom de Fœcunus, pour nous apprendre l'empire qu'elle s'estoit acquise dans le monde. Car il n'y a ny charmes ny enchanteemens qui la puissent égaler, si par hazard, une femme l'apperçoit par le défaut de quelques replis, son cœur se sent au même instant échauffé par une passion de laquelle elle ne peut se deffendre qu'avec peine.

En effet dans ces derniers siècles aussi bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de veneration pour cette partie-là, parce qu'elle est le pere du genre humain, & l'origine des parties qui nous composent. Villandré, ainsi que remarque l'Histoire de France, committ un crime de Leze Majesté pour avoir touché de la main les parties naturelles de Charles IX. La Loy de l'Ancien testament commande de couper la main à une femme, qui auroit manié ces mêmes parties ou par mépris ou par injure, & cette même Loy aussi bien que la nouvelle ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les parties de la

Tableau de l'Amour considéré.

Génération, soit admis dans l'Eglise de Dieu. Le membre Viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps: si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussitôt par des foiblesses surprenantes, la teste en pâtit par des pesanteurs insupportables, & les yeux en souffrent par des vestiges & des eblouissements funestes.

A considérer en gros cette partie, on diroit qu'elle est tout d'une pièce; mais si on l'examine par parties, on connoitra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort délicate, & d'une autre plus épaisse qui est garnie de veines & d'arteres; qu'elle a une membrane toute de chair qui l'enveloppe & qui presse comme un estuy toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ny solide ny osseuse; si elle avoit esté comme celle des Chiens ou des Loups, il y auroit eu beaucoup de desordre dans les différentes rencontres des hommes avec les femmes, & il n'eust pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'huy si on se carressoit un eust esté arrêté par cette partie-là.

Le Conduit commun de l'Urine & de la semence est placé au milieu de cette partie. Le gland couvert de son prepace qui est à l'une de ses extremités a la chair si délicate, & si sensible, que c'est la que la Nature a establi

-D

A

le

l'absence de la volupté dans les embrassemens
des femmes.

Deux tuyaux que l'on nomme nerveux
ou caverneux accompagnent le Conduit
commun de l'urine, & de la semence, ils
sont remplis d'une matiere deliée, & spon-
gieuse qui ressemble à du sang caillé & noir-
cy. C'est dans leurs petites cavités que les arte-
res & les nerfs portent des esprits qui s'y
multiplient, font ensuite fuir ces deux par-
ties qui roidissent & qui endurent tout le
Corps de la Verge. Tout ceuy ne se fait pas
sans mystere. La Nature à ses desseins dans

tout ce qu'elle entreprend, & cette dureté que
nous souffrons souvent malgré nous, n'aime
pas seulement pour se fier étroitement à une
femme, mais pour darder avec violence
dans ses parties les plus profondes la matiere
dont on fait les hommes.

La Verge ne sauroit s'élever sans muscle
ny se maintenir roide sans un continuel a-
bord d'esprits. Il seroit mesme impossible que
la semence fust dardée comme elle l'est, si
d'autres petites muscles ne pressoient son Con-
duit pour l'en faire sortir avec précipitation.

A R T I C L E II

Des parties naturelles & internes de l'homme

Les testicules sont renfermés dans une bour-
se comme quelque chose de fort précieux,

6 *Tableau de l'Amour considéré*

aussi est ce delà que la Nature puisse incessamment la matiere dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'estoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en estoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules, si l'un est incommodé, flety ou bleffé l'autre peut servir à la génération, & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Syllas & les Cortes ; mais la Nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devoit estre dans les deux.

Ceux qui en ont trois ou quatre sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un ; & nos Histoires de Medecine remarquent qu'il n'y a guere de Royaumes qui ne fournissent des familles où il y eut des hommes à trois testicules, mais ceux cy n'ont pas l'avantage des premiers, puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissants, la vertu prolifique estant divisée en trop de parties pour avoir de la force. Agathocles Roy de Sicile connut bien que le plus grand nombre de testicules n'estoit pas le meilleur pour la génération, bien qu'il le fust pour l'ardeur & pour le plaisir ; & qu'il valloit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux que d'en avoir d'avantage.

Si

Si

Si

Si l'homme, dit un Philofophie ancien, avoit les tefticules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus lafcif que luy. Afin donc d'éviter les defordres de la lafciveté, la Nature a ajoute-t-il, a placé au dehors les parties de la Génération pour recevoir inceffamment les impressions des injures de l'air. Cependant, pourtoisje repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne foit le plus lafcif de tous les animaux, puis qu'en tout temps & à toute heure il eft difpofé aux delices de l'Amour, & que la plus part des autres animaux attend la belle faifon pour s'accoupler.

Mais la Nature a eu une toute autre raifon de mettre ces parties au dehors. La femence en eft beaucoup mieux préparée, lorsqu'elle a plus d'étendue & de temps à fe perfectionner. Et c'eft fans doute cette même raifon qui fait que la femence des femmes n'eft pas fi rectifiée que la nôtre, parceque les vaiffeaux qui en préparent la matiere font incomparablement plus courts & moins entrelaffés que ceux des hommes.

Presque tous les Enfans ont les tefticules cachez dans le ventre, ou dans les aiffes; & il s'en trouve peu à qui les tefticules paroiffent avant l'âge de 8 ou de 10 ans; c'eft alors que la chaleur commençane à eftre vigoureuse, difpofe toutes les parties de la Génération pour l'admirable ouvrage de la Nature, & qu'elle

uA

A 4

pouffe

pouffe au dehors les parties qui estoient demeuré cachées jusques en ce temps là. De tous ces Enfans il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais; & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'Argemón n'auroit douté de la puissance de son mary; si elle luy avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit seu justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit; si après sa mort Ambroise Paré n'eust trouvé les testicules dans le ventre.

Quoy qu'en vueille dire Hypocrate; il n'y a pas d'apparence de croire ce qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit luy aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'Experience & la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce Medecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule se mélant ensemble lors qu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'effet que nous en voyons plutôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plutôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

L'homme

A

Au

Au reste dans la dissection que j'ay faite plusieurs fois des testicules des hommes j'ay souvent remarqué que le gauche avoit des veines, & des artères plus grosses que l'autre, & que par conséquent il estoit plus échauffé par le sang, & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il estoit ordinairement plus gros, plus ferme & plus plein de semence, que l'autre, d'où l'on pouvoit conclure contre le sentiment d'Hypocrate qu'il contribueroit plutôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire le vray, si pour le répéter encore, ny l'un ny l'autre ne produit pas plutôt un mâle qu'une femelle; témoin l'Histoire que nous fait Gosselin d'un homme qui s'estant fait couper un testicule, ne laissa pas de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les Testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes très-durées à la pointe de la Lancette, de peur que les Esprits qui sont destinés pour la vie des hommes à venir, ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacs de vaisseaux spermaticques qu'on pourroit dire estre la fin des préparances & le commencement des éjaculatoires. Une matière glanduleuse occupe l'entredeux de ces vaisseaux, & leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les autres & les nerfs portent incessamment aux

testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent & conservent ces deux petites parties & les suscitent de peur que les vaisseaux qui préparent, & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'Amour.

Il leur arriveroit sans doute dans les mouvemens de cette passion des accidens funestes, si ces mêmes muscles en les tirant en haut ne les en garentissoient, & souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette occasion, s'ils ne les approchoient de la racine de la Verge.

Quelques Philosophes & après eux quelques Medecins ne demeurent pas d'accord que la semence se forme dans les testicules, par ce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavités sensibles, ny de passage pour y porter la matiere; que ces parties estant froides il ne peut s'y faire aucune coction d'une matiere spiritueuse, qu'on a beau faire la dissection des Testicules, on n'y trouve jamais de semence, qu'il y a des animaux qui n'ont point de testicules & qui cependant ne laissent pas d'engendrer. Enfin que nous avons des Histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient esté privés ont fait néanmoins des Enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes a ceux qui n'examinent les choses que par les livres des auteurs, mais si nous recherchons diligemment la Verité de tout cela par la

dissection de ces parties & par d'autres meilleures raisons nous serons bientôt d'un autre sentiment.

Car on sait que les artères Spermaticques vont tout droit aux testicules, & qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'épididyme & au corps du testicule la matière de la semence; d'ailleurs que les testicules n'estant qu'un entrelacs de vaisseaux, ils ont à cause de cela des cavités bien qu'elles ne soient pas sensibles: que la semence n'estant qu'un excrément, la Nature ne la souffre pas longtemps dans les testicules à moins qu'ils ne soient malades, ce que l'Histoire de Dodone nous confirme, qui ayant trouvé dans le corps d'un Espagnol un testicule d'une grosseur prodigieuse, & l'ayant ensuite coupé en fit rejailer la semence aux yeux de ceux qui estoient présents: que les poissions ont des parties qui ont du rapport aux testicules des autres animaux; & qu'enfin les Histoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux, qui ont engendrez sans testicules, sont fabuleuses, ou que du moins elles doivent estre entendues, ainsi que nous l'expliquerons au chapitre des Eunuques.

Mais la principale raison que l'on objecte est prise du temperament des testicules. Cependant on sait que le cerveau est d'un temperament froid, & d'une substance assez solide, pour estre de sa Nature une glande: que

L'on ne void aucunes cavités dans le lieu où les nerfs prennent leur origine: & que jamais dans les dissections que l'on en a faites l'on n'a remarqué que devenoit le sang qui se filtroit atravers de la substance, & qui estoit la matiere prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir: & si j'ay souvent observé en pressant la substance du Cerveau d'un homme mort, un peu de serosité rougissante dans les endroits les plus solides, ce n'estoit néanmoins que du sang qui commençoit à se changer en suc nerveux. Ainsi bien que le Cerveau soit d'un temperament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait esté fait que pour temperer l'ardent du cœur, selon la pensée d'Aristote, il ne laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurez que ceux du cœur, car le sang des arteres tout ouvert & tout plein d'esprits montant en haut avec Précipitation par le mouvement que luy donne le cœur, entre dans la substance du Cerveau pour en recevoir toutes les impressions Spiritueuses.

Les Chymistes en font à peu près de mesme lorsqu'ils veulent faire de l'Eau de vie: car les esprits du vin qu'ils mettent dans l'alembic s'elevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auroient des qualités âpres & peu agréables au goût, s'ils n'estoient adoucis dans la serpentine par la froideur

d'un

d'un tonneau d'au, comme si le froid condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiez & plus doux.

Il en arrive autant dans le Cerveau; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, & qui rejailit en haut, entre dans la substance du Cerveau, qui par sa froideur en condense les esprits, & qui le rend la liqueur la plus subtile & la plus epurée de toutes celles que nous ayons dans le corps.

Cela estant ainsi établi, il me semble qu'il n'est pas maintenant difficile de rendre raison pourquoy les testicules sont les ouvriers de la semence de l'homme. Car personne n'ignore qu'ils ne soient des parties froides, puisqu'ils sont des entrelas de vaisseaux pressés par de petites glandes: & si l'on est persuadé que le sang se subtilise en passant par le Cerveau, & devient esprit animal, on doit aussi croire que ce même sang se rectifie en penetrant les testicules & qu'il devient esprit seminal, pour parler de la sorte.

Deux fortes de vaisseaux sont attachez aux deux extremités du testicule, les uns y portent la matiere pour faire la semence, & les autres en rapportent la semence toute faite; & puis selon le sentiment de tous les anatomistes, ils s'en dechargent dans de petits reservoirs qui sont a la racine de la Verge.

On pourroit comparer ces reservoirs aux petites cavités d'une grenade dont on a ôté les grains.

grains. C'est là que la semence se conserve pour plusieurs embrasemens & pour différentes générations. J'ay eu souvent la curiosité de presser avec les deux doigts ces petites vessies, & des glandes qui se trouvent auprès pour en faire sortir la semence. Et en mesme temps j'apercevois malgré la froideur du cadavre une liqueur blanche & épaisse se filtrer au travers d'une membrane près d'une petite veruë, & puis s'épencher dans le conduit de la semence & de l'urine.

C'est plutôt la Callosité & la dureré de ces Cellullons, & de cette petite chair glanduleuse que l'on appelle prostate qui rend les Scythes steriles, qu'une legere perte de sang, qui coule d'une veine coupée à la temple. Car comme les Tartares sont incessamment à Cheval ils pressent tellement ces petits réservoirs par la pesanteur, & par l'agitation continuelle de leur corps qu'ils les endureissent, & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence après l'avoir receuë.

A R T I C L E III.

Des parties naturelles & Extraordinaires de la Femme.

Après avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de consi-

derer celles de la Femme & d'admirer en mesme temps l'artifice dont la Nature s'est servie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a disposées.

Si les parties naturelles des Femmes estoient toutes semblables à celles des hommes, & qu'il n'y eust seulement de différence que dans le renversement de ces mesmes parties, on auroit raison de dire que la femme est un homme imparfait, & que la froideur de son sexe est cause que ses parties sont demeurées au dedans, au lieu de sortir au dehors comme celles des hommes.

Galien, & Fallope après luy, quelque savans Anatomistes qu'ils soient, avoient de la peine à soutenir cette opinion. Car si l'on observe la différente structure des parties des deux sexes, si l'on en examine le nombre & la grandeur, si l'on en considère les cavités & la figure; enfin si l'on en compare l'action & l'usage, on verra bientôt qu'elles sont tout-à-fait différentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou si l'on veut la bourse de l'homme, entre le membre viril & le Clitoris? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes, & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrêter à ces sortes de questions qui ne servent presque de rien à mon
sujet

sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la Femme que nous appercevons les premières.

La Nature est admirable dans tous ses effets & ne produit jamais rien sans dessein. Le Poil commence à poindre à 12 ou à 15 ans, lorsque, selon la pensée de Theodorct, l'Âme peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la Nature met un voile sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la Pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la Femme, que l'on appelle Nature, parceque tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plupart de nos chagrins, aussi bien que de nos plaisirs, & j'ose dire que presque tous les desordres qui ont paru dans le monde, & qui y arrivent encore tous les jours viennent de ces parties-là.

Les Lèvres & les rides de ces parties ne sont que des replis que la peau y fait; elles ressemblent à peu près à la creste d'un jeune coq, & les rides y marquent aussi bien la vieillesse que sur le visage; lorsque les filles vieillissent ou qu'elles ont prostitué leur pudicité. Ce sont ces rides que l'on appelle nymphes, qui dans l'évacuation de l'urine, causent un si grand bruit, qui nous surprendroit sans doute, si nous n'y étions accoutumés.

Quatre

Quatre petit morceaux de chair de la figure d'une feuille de Myrthe sont placés après les Nymphes, qui bien qu'elles soient incessamment arrosées, n'éteignent pourtant pas pour cela le feu que la Nature a allumé dans ces parties. Ces Caroncules que les Medecins appellent myrtiformes sont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice si petite, qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de 9 ou de 10 ans, à moins que de luy faire violence en les déchirant, c'est ce que les Matrones veulent dire lors qu'en faisant leur rapport du violement d'une vierge, elles disent que la corde est rompuë; & c'est aussi la separation de ces memes parties qui, en donnant du sang la premiere nuit des noces, estoit autrefois parmi les Juifs un signe de la defloration, ce que nous examinerons-cy après avec beaucoup de curiosité.

On void au haut des Nymphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt que les Anatomistes appellent Clitoris, & que je pourrois nommer la fougue & la rage de l'Amour. C'est-là que la Nature a mis ce thrône de ses plaisirs & de ses voluptés, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'est là qu'elle a placé ses chatouillemens excessifs, & qu'elle a establi le lieu de la lascivité des Femmes. Car dans l'action de l'Amour

le Clitoris se remplit d'esprits, & se roidit ensuite comme la Verge d'un homme : aussi en a-t-il les parties routes semblables. On peut voir ses tuyaux, ses nerfs & ses muscles : il ne luy manque ny gland ny prepuce, & s'il estoit trouvé par le bout, on diroit qu'il est tout semblable au membre viril. C'est de cette partie qu'abusent souvent les femmes lascives. A jamais Sapho Lesbienne ne se seroit acquise une si mechante reputation, si elle avoit eu cette partie plus petite. J'ay vu une fille de 8 ans qui avoit deja le Clitoris aussi long que la moitié du petit doigt, & si cette partie croist avec l'âge, comme il y a de l'apparence, je me persuade que presentement elle est aussi grosse & aussi longue que celle de la Femme que Platerus dit avoir vu, qui avoit aussi grosse & aussi longue que le col d'une oye.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorsque l'Amour y envoie des esprits, que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte, sembleroit incroyable, a moins que d'en avoir fait l'experience, tant il est vray que les parties ne sont pas toujours en mesme estar pendant la vie & après la mort.

Mais si cette partie cause souvent des desordres aux femmes, elle leur apporte aussi souvent des avantages; car elle est à la matrice ce que la lüette est aux poumons; & le Clitoris

ris avec les Caroncules corrige l'air froid qui dourroit incommoder la matrice ; il empêche en même temps qu'il n'y entre quelque chose d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer seroient inutiles à la Génération, si l'hymen que les Poëtes prophanes ont dit être le Dieu des nôces, n'en estoit de nombre. Les Anatomistes anciens, qui ne s'occupoient qu'aux choses les plus communes de l'Anatome ont pris pour l'hymen les Caroncules dont nous avons parlé cy dessus ; qui souvent étant joints ensemble par des membranes assez fortes, s'opposent à l'entrée du Dieu Priape ; car il n'eust pas esté raisonnable que quelque autre chose qui n'eust pas esté Dieu, selon la pensée des Payens, se fust opposé aux desseins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois que la Nature voulant conserver la matrice de quelques femmes delicates ; produit une membrane au dessus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelque autre chose n'incomode les parties internes. Et c'est cette membrane que l'on appelle proprement Hymen. Elle est parsemée de Veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laisser d'un costé couler les regles, & de l'autre pour donner entrée à la semence de l'homme.

A R-

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la Femme.

ENtre toutes les parties de la Femme qui servent à la Génération, la matrice tiens sans doute le premier lieu. Et bien qu'elle soit l'une de ses parties les plus foibles, néanmoins elle est le lieu où les thresors de la Nature sont cachez. C'est cette Terre où Diogene avoit accoutumé de planter des hommes, & où sans honte il s'immortalisoit au milieu des ruës.

Elle est située au bas du ventre entre la vésicule & le gros boyau, qui servent comme de cousins au plus fier & au plus superbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de sa mère.

Dans les Femmes de moyennetaille, qui ont accoutumé d'estre souvent baiffées, elle est assez grosse & sa profondeur est d'onze travers de doigt, ou à peu près depuis l'entrée jusques au fonds, mais dans les Vierges, & dans les vieilles Femmes, elle est extrêmement petite & souvent n'est pas plus grosse qu'une fève ou qu'un œuf de pigeon, ce n'est qu'une peau dure & fletre dénuée d'arteres & de veines apparentes.

Lors que les regles coulent aux filles, ou qu'une

qu'une Femme a conceu, toute la substance s'ensuit un peu plus qu'auparavant, & à mesure qu'un enfant croist, la matrice devient aussi plus simple & plus tendue dans sa circonférence, mais plus épaisse dans son fons, ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée, l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, ce n'est qu'elle est un peu aplatie, lors qu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre qu'elle ne peut en estre ébranlée qu'avec violence. Son Col l'attache par le bas, & deux ligaments ronds, qui se communiquent aux aînes, & au dedans des cuisses, l'empêchent de s'élever en haut dans les Suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les Femmes grosses ressentent de si cuisants douleurs au dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infâme conjonction.

Mais comme la matrice ne peut monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque effort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligaments qui estans fermes & larges ressemblent en quelque façon à des aîles de Chauve souris. C'est là que les testicules sont placés & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens
qui

22. *Tableau de l'Amour considéré*

qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violens efforts de l'accouchement, si bien que cette partie étant affermie de tous costés, il est comme impossible qu'elle sorte du lieu où la Nature l'a placée: comme l'Antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujettie par toutes les parties que nous venons de nommer, les artères, les veines & les nerfs qui s'y terminent abondamment, luy servent encore de liens, & les membranes qui l'environnent la pressent de toutes parts & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtés de la matrice on void deux vaisseaux avancés, que Dioclès a appellez les Cornes de la matiere, à la ressemblance des cornes dans les bestes qui ont du rapport a celles-cy.

Le Cou de la Matrice est une de ses parties les plus considerables, c'est la porte de la pudeur, & selon l'experience commune, l'estuy du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de deffendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors pour l'incommoder, & pour donner d'avantage de plaisir à l'homme, quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'Amour, elle s'agite tellement qu'estant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'elargit ou se resserre quand il faut

Si un enfant tire de la mammelle de sa me-

re le lait avec plaisir, le Cou de la matrice succé aussi fort agréablement dans les voluptés amoureuses la semence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La Femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit besoin de testicules aussi bien que l'homme; & je m'estonne qu'il y ait eu des Medecins qui se soient laissé séduire dans cette occasion aux sentimens d'Aristote. Ce Philosophie a crû que la femme ne concouroit point à la génération en donnant de sa part de la semence; mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ses entrailles. Ce que nous examinerons dans la troisième partie de ce Livre.

Cependant il est certain que les Femmes ont des testicules, des vaisseaux spermaticques & de la semence, puisqu'elles se polluent quelquefois: & que leurs testicules aplatis au lieu d'être solides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes ensemble qui conservent une humeur qui rejaillit souvent au visage de celui qui les coupe.

Paracelse & Amantus, Portugals de Narion, ont laissé par écrit que la matrice n'estoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des regles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole

sup

dans

dans du fumier chaud pour observer comment la Nature agissoit dans les flancs d'une Femme, lorsqu'elle travailloit à la Génération. Mais outre que cela me paroît impie & impossible, je ne saurois ajouter foy à un imposteur ny à un Juif dans l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avoué pourtant de bonne foy qu'il y a quelques Histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomach d'une femme, & que quelques autres ont esté trouvés dans les vaisseaux spermatiques que l'on appelle les Cornes de la matrice. Mais pour dire là dessus ce que je pense, la premiere Histoire me semble tout-à-fait impossible; & l'estomach faisant tous les jours la digestion ne peut changer son action pour celle de la matrice. L'autre me paroît plus faisable, les cornes estant une partie de la matrice, & ayant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La Matrice, selon le sentiment de Platon, est un animal qui se meut extraordinairement quand elle hait ou qu'elle aime passionnement quelque chose. Son instinct est surprenant, lorsque par son mouvement précipité, elle s'approche du membre de l'homme pour en tirer de quoy s'humecter & se procurer du plaisir.

Son action principale est la conception lors que

que la semence de l'homme & de la femme s'assemblant dans ses replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere dont elle s'est attribuée le nom. Elle les couve, pour ainsi dire, par sa chaleur modérée afin de faire un jour de ces semences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particulièrement au livre 3. La matrice a encore d'autres usages, dont le principal est de vider le sang superflu des femmes, & de les décharger ainsi des impuretez, dont elles pourroient estre un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce sang puisse aller jusques à acquérir la qualité de venin : au contraire il est ordinairement beau & pur, & ce n'est que par abondance qu'il sort tous les mois des arteres de la matrice.

C H A P I T R E II.

*De la proportion naturelle & des défauts
des parties genitales de l'homme
& de la femme.*

SI nous remarquons ce qui se passe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits, touchant l'ouvrage de la génération, nous observerions que Dieu

ou si l'on veut, la nature; qui est l'organe universel de sa puissance, a donné à chaque espèce des parties différentes pour se perpétuer. Que les une reçoivent les parties des autres lors qu'il se fait une jonction de corps pour la propagation de chaqu'une. Les parties génitales ne se font pas par hazard dans les flânes des femelles. Les Ames dans les bestes, & les intelligences dans les femmes; sont tout l'attirail des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, par le commandement de la nature.

L'Intelligence; ou si l'on veut parler autrement, l'Âme, que Dieu a créée & placée ensuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine; pour me servir de cet exemple; choisit dans le corps de sa mere; qui vient de concevoir la matière la plus proportionnée à former toutes les parties; qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas besoin de modèle pour cela; il suffit qu'elle exécute les desseins de la nature pour garder toutes les mesures & les proportions, qu'il est nécessaire de garder dans la figure des parties secretées de cet homme à venir. Elle place donc ces parties dans leur lieu naturel, elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose pour les faire un jour agir commodement, quand il en sera besoin.

D'Ailleurs une autre intelligence; qui est de la même nature que l'autre; s'occupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles

les d'une femme qui vient de concevoir la matiere la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre qu'elle les rend propres à estre un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées : enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le Ministère de ces deux Intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué les deux parties secrètes de l'un & de l'autre sexe, que lors que ces parties seront un jour en estat de se joindre amoureusement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles se presseront si commodément de tous costés, que l'on diroit qu'elles ont esté coalées au moule, tant elles sont proportionnées les unes aux autres.

Mais si ces Intelligences manquent de matiere pour former les parties de la génération de l'un de deux sexes, si la matiere est trop abondante, qu'elle ne soit pas flexible, ou qu'elle ait des qualités & des figures rebelles si la figure de la matiere de la Mere est incommodee, & que son temperament soit deregulé quelle apparence y a-t-il que ces Intelligences

28 *Tableau de l'Amour considéré*

pûssent reüssir à façonner ces parties qui doivent un jour perpetuer les hommes ?

Je ne saurois accuser ny la Nature ny ces Intelligences de commettre ces defauts, elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de defectueux, & sur tout quand elles se proposent la génération & la conservation des hommes.

Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'Enfant qui se forme dans les flancs de sa mere, il en est encore attaqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

ARTICLE I.

De la Proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme selon les Loix de la Nature.

QUoyque l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mysteres de l'Amour, nous savons pourtant tout ce qui passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contents lors que nous en avons des connoissances plus parfaites, si d'un costé le peché a attaché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de S. Augustin, de l'autre la Nature n'y a rien mis que de bien beau.

La Nature qui n'a jamais rien fait sans dessein a establi des loix pour toutes les parties qui

qui nous composent, celles que nous appel-
 lons amoureuses ont ordinairement leur di-
 mension dans les hommes & dans les femmes
 & le membre de l'homme selon ces memes
 Loix ne doit avoir communement que six
 ou huit pouces de long, & que trois ou quatre
 de circonference, c'est la plus juste mesure que
 la nature ait gardée en formant cette partie
 dans la plus part des hommes. Si la verge est
 plus grande & plus grosse il faut trop d'artifi-
 ce à la faire mouvoir, & les habitans de midy
 sont principalement pour cela moins propres
 que nous à la génération.

Le Conduit des parties secretes de la femme
 est ordinairement de six ou de huit pouces de
 profondeur, & sa circonference interne n'a
 point de mesure determinée, car par un ad-
 mirable structure, ce conduit s'ajuste si pre-
 sement à la partie de l'homme, qui en est
 pressée, qu'il devient plus ou moins large,
 selon les instrumens qui le touchent.

ARTICLE II.

Des defauts des parties naturelles de l'homme.

Les Casuistes & les Jurisconsultes traitent
 ces sortes de matieres aussi bien que les
 Medecins, mais ils les traitent d'une façon
 toute differente. Les Premiers croyent estre
 obli-

obligez d'en parler pour le salut des ames, en refusant le Mariage à ceux qui ils en jugent incapables, & en separant pour quelque temps l'homme & la femme, que quelques incommodités de parties auroient troublez dans le mariage.

Les Jurisconsultes se sentent aussi excitéz par l'interest de la Justice, & pour le bien de l'estat, d'agiter ces mesmes questions. Ils veulent par là favoir les causes de la dissolution du mariage pour en corriger les abus. Mais par ce que ces matieres difficiles sont souvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcheray d'eclaircir les difficultés qui en dépendent, afin que l'on puisse ensuite juger sainement des differens qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la Femme, l'on doit souvent en accuser les defauts naturels des unes ou des autres: Mais pour comprendre comment ces defauts arrivent, il faut s'imaginer que l'Intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de sa mere, ne trouvant pas toujours assez de matiere pour former les parties naturelles d'un enfant, elle est obligée de rendre defectueuses ces mesmes parties, & par ce que les parties qui servent à la vie sont beaucoup plus nécessaires que celles qui contribuent à la propagation

tion de l'espece, & que d'ailleurs celles là sont plutôt formées que celles cy, il arrive quelque fois que l'Intelligence employe aux parties nécessaires à la vie, presque toute la matiere qui étoit destinée aux parties secretes, & ainly ces dernières parties deviennent fort petites dans la suite du temps, leur matiere ayant esté menagée pour d'autres. Ce fut là la cause d'une des observations de Platerus, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de son prépuce au lieu de membre viril.

Les defauts des parties secretes, aussi bien que des autres, dont nous sommes souvent composez ne sont pas toujours naturels, & le gentilhomme, dont nous parle Paul Zacchias, n'auroit jamais engendré, s'il eust manqué dès le ventre de sa mère de la moitié de ses parties naturelles.

La mortification de la chair & la chasteté sont souvent de puissantes causes pour diminuer nos parties naturelles. L'Exemple de St. Martin nous le fait bien voir, luy qui pendant la vie avoit tellement macéré son corps par des austerités inouyes, & qui s'estoit tellement roidy contre les libertins de son siecle, qu'après sa mort, si nous en croyons Sulpitius, sa verge estoit si petite, que l'on ne l'auroit point trouvée si l'on n'eust feu le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ny pour la copulation.

ny pour la génération. Elles incommovent les femmes & ne produisent rien, si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre, & que celle de la femme y soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre, & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel que l'abondance de la matière dans les premières semaines de la conception, si bien que l'Intelligence, qui a soin de la formation de cette partie aussi bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matière qui reste après les principales parties formées, elle l'employe à faire une grosse & longue verge.

S'il est vray ce que les Physionomistes nous disent que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes & plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce que Helio-gable, que la Nature avoit favorisé de grandes parties genitales, comme l'écrivit Lampridius, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'estre plus en estat avec moins de troupes de faire quelque grande expedition de guerre, ou de résister plus fortement aux efforts de ses ennemis; mais il ne s'appercevoit pas en mesme temps, que ces gens aux grandes verges estoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Sou-

Souvent les petis hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est mesme trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croyons Martial, qu'ils estoient souvent en estar de la faire, & je ne say si ce Poëte ne vouloit point parler de Clodius, qui viola Pompeja femme de Cesar dans le temple de la deesse Bona, lequel, au rapport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eust pu joindre ensemble.

On doute si la semence est prolifique qui passe par une longue verge. Galien après Aristote a agité cette question. Ils disent tous deux que les esprits, qui resident abondamment dans la semence, se dissipant par la longueur du Chemin, la semence n'est plus ensuite capable de production. Mais plusieurs Medecins, & entre autres le savant Hucher, sont d'un tout autre sentiment. Car la semence se portant directement dans le fonds de la matrice sans être alterée de l'air, ny par aucune autre cause étrangere, elle a toutes les dispositions nécessaires pour la génération, & les Histoires que ce dernier Medecin nous rapporte sur ce sujet nous font bien voir que la verité est toute pour luy.

A moins que les deux parties genitales des deux sexes ne soient bien proportionnées, comme je l'ay deja dit, il n'y a pas d'apparence qu'elles se joignent étroitement l'une à l'autre, car si l'homme est un peu membre

B §

&c. que.

& que la femme soit fort étroite, la conjunction n'est point agréable, & l'on ne peut se souffrir l'un & l'autre. Mais si ce même homme se joint ensuite amoureusement à un autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il caufoit à la première. Si bien qu'il est vray de dire ce que celui, qui nous a donné tant de remedes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous ayons les personnes qui ont des inclinations qui ayent du rapport, & des parties proportionnées aux nôtres, nostre flamme est heureuse, & il ne vient de nostre amour legitime que des tendresses & des voluptés permises.

En effet si les deux femmes, dont Pläterus nous fait l'Histoire, avoient pu souffrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaints en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages seroient invalides; avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude; & permission aux hommes de se remarier à d'autres, qui ne furent pas si simples après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles de leurs maris.

Je ne parle point icy de la grosseur prodigieuse de la Verge de quelques hommes: on fait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme, dont par le Fabrice

de Hilden, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses ny les petites verges qui sont des défauts dans les hommes, elles sont encore defectueuses si elles sont mal-figurées, ou si toutes les petites parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel: car parmy les Chrestiens les nôces n'estant instituées que pour avoir des Enfants, il ny a pas lieu de douter que, si un homme a ses parties naturelles si mal-figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, & que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive estre déclaré invalide.

Enfin il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiere pour les décrire tous: car pour le dire en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encore moins engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont affligées de porreaux, d'ulceres ou de cicatrices, si le prepuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est attaqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme, & qui souvent sont la cause de la dissolution du Mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

B

B

A-R

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmitez que luy. La sterilité qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plustost de son costé que de celuy du mary: car entre une infinité des parties qui composent les parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit defectueuse, la génération ne peut s'accomplir, & une femme qui est ainsi imparfaite ne peut esperer l'honneur d'estre appelée de ce doux nom de mere.

Je n'ay pas resolu ny de parler de toutes les parties qui concourent du costé de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est presentement que de decouvrir les défauts des parties naturelles de la femme qui peuvent empêcher la copulation, & qui peuvent estre guéries.

Je ne ra'cítionne pas si les Phœniciens, au rapport de S. Athanase, obligeoient leurs filles par des loix severes de souffrir avant que d'estre mariées que des valets les deflorassent, & si les Armeniens ainsi que Strabon le rap-
 porte,

porte, sacrifioient les leurs dans le temple de la deesse Anaïtis pour y estre depucelées, afin de trouver ensuite des partis plus avantageux à leur condition. Car on ne sauroit dire quels épuisements & quels douleurs un homme souffre dans cette premiere action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on luy cause tant de chagrin & de haine que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme accoutumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encore connu d'homme. Car comme nous prions icy un ferrurier, de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve, qu'il nous apporte pour éviter la peine, que nous y prendrions le premier jour, ainsi les peuples dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établis de semblables loix.

Jeanne Darc appelée la Pucelle d'Orleans estoit du nombre de ces filles étroites, & si elle eust prostitué son honneur, ou qu'elle eust esté mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encore aujourd'huy, jamais Guillaume de Cauda & Guillaume des Jardins, Docteurs en Medecine, n'auroient déclaré lors qu'ils la visiterent dans la prison de Roüen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte de Warwic, qu'elle estoit si étroite qu'a peine auroit-

elle est capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'est pas ordinairement un grand défaut à une jeune femme, d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois jufques à s'opposer à la copulation & à la génération mefme. Le défaut est bien plus commun quand ce paffage est trop large; & il ne faut pas toujours mal juger des filles qui font fort ouvertes, puisqu'il y en a qui ont naturellement le conduit de la Pudeur auffi large que les femmes qui ont en plusieurs enfans.

Bienque ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne void gueres de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-temps la liqueur qu'un homme leur a communiqué avec plaisir.

Le conduit de la Pudeur est naturellement un peu courbé; il ne se redresse que lors qu'il est question de se joindre amoureusement: car il estoit bien jufte que d'un costé la nature le roidist, puisque de l'autre elle roidissoit les parties genitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'Amour tout seul n'est point capable est redresser ce canal, quand il est endurcy. L'Imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramollir; & les esprits s'emouf-

sent

sent & perdent leur vigueur, quand ils agissent sur la dureté. Il faut des humeurs douces & benignes, que la nature y fait passer tous les mois pour addoucir, & redresser ces parties endurcies. A moins de cela elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que Platon nous a laissé par écrit pour une republique bien réglée, nous ne verrions point tant de defordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de se marier on s'examinait tout nud, selon les loix de ce Philosophe, où qu'il y eust des personnes établies pour cela, je suis assuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le sont; & que jamais Hammeberge n'eust esté repudié par Theodoric, si ces loix eussent esté alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des defauts qui s'opposent à la copulation. Quand son mary veut executer les ordres qu'il a receus en se mariant, il trouve des obstacles qui s'opposent à sa rigueur. L'Hymen, ou les caroncules joints fortement ensemble, occupant le milieu du canal des parties naturelles de la femme, s'opposent à ses efforts. Il a beau pousser & se mettre en feu, ces obstacles ne cedent point.

40 *Tableau de l'Amour considéré*

point à la force, & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Medecin Aquapendens, jamais il ne pourroit depuceler la femme qui est presque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent après 15 ou 18 ans, ne sont pas entièrement fermées; ils ont un petit trou, ou plusieurs ensemble pour laisser couler leurs regles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir; & c'est ainsi qu'engendra Cornelia mere des Gracques, à qui il fallut faire incision avant que d'accoucher.

L'Accouchement est quelquefois accompagné d'accidens si facheux, que les femmes se fendent d'une maniere étonnante, & j'en ay vû une dont les deux trous n'en faisoit qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la nature en les repoussant y envoie tant de matiere qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée, & quand ces femmes sont un jour en estat d'estre embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'estre pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcères veroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la mesme chose, ils colent tellement la chair d'un costé & d'autre, quand ils se guerissent, qu'il ne reste le plus souvent qu'un petit trou qui sert

2109

a vui-

à vuidier de temps en temps les ordures des femmes. Souvent il y a du risque pour l'ouïe, si on les coupe, & si on élargist le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occasion demandoit du secours à Benivenius, n'en fut pas pour cela exaucée, car ce Medecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivast quelque funeste accident, il aimo mieux la laisser vivre de la sorte.

Il arrive tant de defauts dans les parties naturelles des femmes qui s'opposent à la consommation du mariage, & par conséquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier pour parler des unes après les autres. Il me suffira seulement d'ajouter ce que nous avons dit cy-dessus, qu'il naist quelquefois des excrescences de chair dans le pas de la matrice, dont la copulation est empêchée; que le Clitoris devient si grand qu'il en deffend l'entrée, & que les levres sont quelquefois si longues & si pendents, que l'on est obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

C H A P I T R E I I I .

Des Remedes qui corrigent les defauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuistes & des Jurisconsultes plusieurs erreurs, que les uns & les autres com-

commettent, lors qu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du chapitre précédent, & je ne me serois pas donné la peine d'observer dans celuy-cy, qui n'en est qu'une suite, les remedes que l'on doit apporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodés des maladies que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser, & de se donner réciproquement les libertés, que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai icy que des incommodités qui affligent les dehors des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examineray que celles que l'on peut guerir, ayant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables, qui font l'impuissance des hommes, & la stérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

A R T I C L E A. H. O.

Des maladies qui arrivent au membre Viril, & qui peuvent estre gueries.

Puisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties genitales de l'un & de l'autre sexe ne sont

font pas en estat de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'à l'Eglise lors qu'elle nous confere ce sacrement.

La conjunction du male & de la femelle doit précéder la génération : si la copulation manque par des défauts naturels, ou par quelque accident inopiné, l'esperance que l'on a d'avoir des enfans est vaine, puisq'ue celle-cy n'est qu'une suite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement dans des exemples, je diray que cette jeune Demoiselle veut se plaindre hautement en justice de la longueur du membre de son mary, dont l'approche luy est un cruel supplice. En effet la douleur qu'elle ressent quand elle en est touchée, luy fait perdre le sentiment ; & souvent la rend comme immobile, car cet homme luy déchire les nymphes, luy meurtrit les caroncules, luy fait fendre le conduit de la Pudeur, & enfonce le fonds de la matrice, c'est delà que vient une grande effusion de sang, un flux de Vente ennuyeux, & les autres incommodités qu'elle souffre après avoir esté carressée de la sorte.

Ces maux ne sont pas pourtant sans remède ; car si l'on a soin de trouer par le milieu un morceau de linge de la hauteur d'un ou de deux pouces, selon l'exces de la longueur du membre, & qu'on le garnisse ensuite de coton dessus & dessous ; que ce coton soit saisi d'une toile mollette qui doit estre piquée puis après

44 *Tableau de l'Amour considéré*

après, & que ce boucler, ou pour mieux dire, cet écusson soit dessus & dessous, qu'ensuite on y coule à chaque costé deux petits rubans, & que quand l'Amour fera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujetti, on jouira après cela des nouveaux plaisirs que l'Artifice aura inventé. C'est alors que la Damaïsselle ne fuira plus les caresses de son mary & qu'elle ne luy refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hazard son mary oublie l'écusson elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité luy fera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois, & le desespoir où elle estoit d'avoir des Enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si facheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties qui étant membraneuses & charnuës, s'élargissent assez aisément, quand on le veut. La Nature les a faites pour cela, & aujourd'huy il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mary. Pourvu qu'une femme soit d'une taille mediocre, qu'elle n'ait point les flancs retrecis, ny de deffauts à ses parties naturelles je ne voy pas de facheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse Verge. Si
ses

Les parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remèdes que nous exposons à l'article suivant, ou si l'on veut il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme, ce que l'on peut faire par des Cataplasmes froids & astringens. J'appréhendrois pourtant que ces sortes de remèdes ne détruisissent la semence, & ne la rendissent incapable d'estre féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur que de s'arrester trop long temps à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ay déjà dit que je ne parlois point icy des maladies incurables, ny de la grosseur prodigieuse de la Verge de l'homme, qui auroit esté causée par quelque maladie. Je say que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à la femme, ny pour engendrer: & je ne faurois croire que Pierre Perrod, Marechal du Village de Creiciat en Suisse, eust eu envie à l'âge de 40 ans de se joindre amoureusement à la femme, lors que la Verge estoit aussi grosse qu'un enfant naissant; car, au rapport de Fabrice de Hilden, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inegale, livide & mollette comme un champignon, que ce Medecin Alleman luy coupa. Bien loing de mourir de cette operation, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de temps en temps des mouvemens de concupiscence, lors qu'il estoit couché auprès de la femme, mais mal-

malheureusement il manquoit de parties pour exécuter les ordres secrets de la Nature.

Le membre viril estant roide devient tortu lorsque le fil, qui lie par dessous le prepuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine, si bien que la teste du membre estant tirée en bas par cette bride, la verge est contrainte de se plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut se joindre amoureuxment à sa femme, il augmente sa douleur, & s'aperçoit que sa verge se courbe encore plus qu'auparavant. Neanmoins la passion extreme de l'Amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Ministre Luthérien dont parle Hofman, qui la méprisant generousement, fit plusieurs enfans à sa femme malgré cette incommodité.

Il n'est par fort difficile de trouver un remède à ce défaut; il n'y a qu'à donner un coup de ciseau au lien qui tient le gland trop gesné, & à empêcher ensuite la jonction du prepuce avec le gland. Pour guérir promptement le mal qui aura fait le ciseau, on mettra entre la playe un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, & l'on continuera ce remède quelques jours de suite, pour donner le temps à la Nature d'y former la cicatrice.

Les Matrones Italiennes ont une fort mauvaise coutume sur ce sujet; elles se laissent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après

après avoir apperceu le fil de la langue, ou du gland des petis enfans, elle le coupent de leur ongle, & brisent ainſy ce qui tient ces parties trop aſſujetties. Mais, pour dire ce que je penſe ſur ces fortes de déchiremens, il ne peut arriver de là que des inflammations qui ſouvent ſont bientoſt après ſuivies de la mort.

Il y a encore une autre cauſe qui rend tortu le membre de l'homme, ſavoir lorsque le prepuce eſt tellement joint au gland, ſoit par un défaut naturel, ou par des ulcères negligez, que l'on ne ſauroit alors caeſſer une femme ſans reſſentir des douleurs extremes. Nos Medecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer pas leurs propres mains à la ſanté des hommes, prétendent que cette incommodité peut eſtre guérie, ſi l'on y apporte le ſoin & l'addreſſe qui y eſt neceſſaire; cependant ils ſont d'un avis contraire ſur l'opération. Les uns croient qu'il faut couper beaucoup plus de prepuce que de gland, parce que le prepuce eſtant une peau qui ne peut donner beaucoup de ſang, ny cauſer une inflammation conſiderable; ainſy qu'on le remarque tous les jours dans la circoncifion des Juifs, l'opération en doit être plus aiſée & moins dangereuſe. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prepuce; parce diſent ils, que la cicatrice ſ'en doit plutoſt faire; que l'on eſt enſuite plus dif-

dispose à faire des enfans, & qu'il est mesme de la bienſeance de se tenir toujours le gland couvert. Mais pour moy il me semble que le meilleur est de tenir le milieu de ces opinions, & que si l'on doit en favoriser quelque une ce doit toujours estre la premiere.

Après que l'operation est faite, & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux comme j'ay dit cy dessus, un linge trempé dans un blanc d'œuf battu, ou dans un digestif, que le Chirurgien aura composé selon les indications qu'il aura prises de la pattie malade, de la douleur & des autres accidens qu'il doit toujours considerer en faisant ses remedes. Sur cela Fabricc de Hilden nous fait une Histoire d'un homme de vingt ans, qui s'estant marié avec une tres belle fille se trouva impuissant le premier jour de ses nôces, estant incommodé de cette sorte de maladie: ce sçavant Medecin en fit luy mesme l'operation, & le jeune homme estant guéry de son incommodité, satisfit si bien sa femme qu'après cea celle ne se plaignit de l'impuissance de son mary.

Il se rencontre encore une troisieme cause qui rend le membre tortu quand il se roidit. Après les complaisances, qu'un homme a eues pour une Courtisane infame, en se tenant long tems en estat de satisfaire les appetis dereglez de cette femme, il vient quelquefois à l'un des costés de la verge ce que nous appel-

lons

lons *nodus* ou *ganglions* qui n'est qu'une dureté grosse, ordinairement comme un fève placée sur les nerfs de cette partie. Quand on presse fortement cette dureté on n'y sent qu'une douleur obscure, mais quand le membre vient à se roidir, c'est alors que les douleurs sont extremes par la gésie & la torture, que souffre la verge dans une figure courbée, qui est contre les loix ordinaires de la Nature.

Il y en a qui ont voulu guerir cette maladie en ramollissant la dureté qui la causoit, mais ils ont jeté les malades dans un desespoir de guérison. Ils n'ont pas prévu que les remèdes ramollissans qu'ils y appliquoient, augmenteroient le mal en dilatant les parties nerveuses de la verge, qui recevoit ensuite plus d'esprits vaporeux qu'au paravant. Car en humectant le *nodus*, ils élargissoient ainsi les ligamens poreux à façon des varices & des aneurismes, & augmentoient le mal par ce moyen là plutôt que de le guerir.

L'Experience nous a enseigné qu'il en falloit agir d'une toute autre maniere. Elle nous a montré que les remèdes astringens contribuoient seuls à la guérison de cette maladie, tellement que si l'on en mouilloit des plumaceaux & des linges, & qu'on les appliquast tièdes sur la partie malade, on guerissoit bientôt cette incommodité.

Jacque Houllier nous apprend un remède industrieux pour donner à une verge tortuë

min I

C

la

96 *Tableau de l'Amour considéré*

la figure qui luy est propre & naturelle. Il nous rapporte qu'un homme, qui estoit impuissant de la sorte, fut parfaitement guery de son incommodité, après avoir fait entrer la verge dans un canal du plomb proportionné à sa grosseur, & avoit retenu le canal assujetty par des attelles pendant un temps assez considerable. La verge de l'homme est mollette & fletie par beaucoup de causes qui s'opposent à l'action, pour laquelle la Nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux son membre ne se roidir point; & si quelquefois cela luy arrive, la dureté est sans effet, & l'on ne peut en attendre de suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence profligée ne se trouve presque jamais dans ces ages-là.

d'Ailleurs si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque facheuse maladie, ou enfin, que la verge soit incommodée dans quelques-unes de ses parties il n'y a pas d'apparence qu'elle agisse, à moins que l'on n'y apporte auparavant les remèdes nécessaires.

d'Autre part si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit appliqué des remèdes pour éteindre le feu de la concupiscence, & combattre les aiguillons de la Chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles estant trop mollettes ne sont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin si l'on est enchanté & enforcé, comme on le dit, toutes les parties genitales languissent, & ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui affligent nos parties naturelles, nous n'examinerons présentement que celles, qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encore nous ne nous arrêterons qu'à ces seules maladies, qui attaquent principalement la verge de l'homme, & qui la rendent mollette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source de plus loing, me réservant d'en parler, lors que je traiteray en general de l'Impuissance des hommes.

Une maladie aiguë détruit nostre passion. L'Amour est languissant quand nous souffrons & nous ne saurions nous lier amoureuxment à une femme, si nostre chaleur naturelle, & nos esprits ne se sont multipliez dans nous mesmes, & qu'ils ne se soient communiqez à nos parties naturelles.

Une vie miserable éteindra sans doute nostre feu, & il n'y a point d'homme qui se trouve en estat de se divertir avec les dames, si sa table est tres-médiocre. Le travail excessif nous rend sages sur cette matiere, & nous ne pensons qu'au repos quand nous sommes fatiguez. d'Ailleurs si nostre esprit est fortement occupé à quelques affaires, nos parties naturelles sont alors comme engour-

52 *Tableau de l'Amour considéré*

dies, quand il faut s'appliquer à l'Amour: témoin ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Royaumes & les Républiques, qui sont presque toujours des enfans étourdis, comme si l'esprit du pere estoit presque tout demeuré plutôt dans les affaires d'estat, qu'il a menagées, que dans le corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous sommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles sont devenues si foibles & si languissantes, que mesme dans la fleur de nostre age elles refusent de nous obeir, quand nous leur commendons de se mouvoir.

Toutes ces foibleesses & ces maladies ne sont pas sans remede. Il ne faut qu'estre jeune pour se remettre bientoft d'une maladie qui nous aura affoibly, & si avec cela nous avons la belle saison, de bon vin, & des alimens choisis, les forces que nous aurions presque toutes perduës renaitront bientoft après, & ce que le jeunie auroit détruit, la bonne chere le restablira aussitost; & alors nous serons en estat de nous servir de toutes nos parties.

Le repos est le remede du travail: & les medicamens qui nous sont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un gentil homme, qui estant devenues flétries par un onguent d'iaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit frotté, furent

rent bientoſt après recablies par l'huile de Savande qu'il y appliqua.

L'Epuiſſement que l'on a ſouffert auprès des femmes ſe repare par la faute, & par l'éloignement, & j'mais ce jeune Eſpagnol dont Chriſtophle à Veiga nous fait l'hiſtoire, n'eut pris de nouveaux plaiſirs avec ſa femme, ſ'il n'en eut agy de la forte. Cette hiſtoire eſt trop conſiderable ſur cette matiere pour ne la pas rapporter icy toute entiere, & pour ne la pas traduire en François. Je conſeillay à un jeune gentil'homme, dit ce Médecin, de ſ'abſenter durant quinze jours de la ville où il demouroit, de monter à cheval le ſeizième jour de ſon abſence ſur le ſoyr, & de faire deux ou trois lieues de chemin; après quoy il viendroit chez luy ſouper avec ſa femme qui ſe decouvrirait la gorge, & qui ſe mettroit à table vis à vis de luy: or j'avois commandé pourſuit-il qu'on luy appretast à ſouper, un chapon rôty & un ragouſt de mouton bouilly avec de la roquette: le bon vin rouge, fumeux & aſtringant ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le deſſert. Trois heures après ſouper, je luy conſeillay de ſe mettre au lit avec ſa femme, qui luy échaufferoit les reins en le joignant de bien près; & de dormir en cette poſture: qu'à ſon reveil il s'entretint avec elle de diſcours amoureux & qu'ils s'endormiſt enſuite, ſ'il pouvoit. La petite pointe du jour eſtant

CHAPITRE

C 3

venuë

venuë qu'il carressast la femme, & qu'ils acquitast de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoute-il, fut fort favorable à ce gentilhomme non pour une fois seulement mais pour plusieurs, & comme je ne voulois point alleguer cette Histoire sans avoir éprouvé auparavant la mesme chose en plusieurs personnes, j'ay expérimenté, dit il, que cette façon d'agir est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisez auprès des femmes. Il faut donc conclure après tout cela que la mollesse des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissements avec trop de chaleur, n'est pas toujours incurable, comme la plus part se le persuadent, si cela estoit le gentilhomme du Duc d'Albe, dont *Hoallier* nous fait l'Histoire, n'auroit pas esté guéry si promptement, avec l'admiration de tous ceux qui l'accompagnoient, & le remede que l'on appelle en Provence *Sambajen* ne feroit pas encore presentement des merveilles sur ceuy qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulions croire *Valleriola*. Car il n'y a rien au monde de meilleur contre foiblesse des parties naturelles que les œufs, le sucre, le saffran, la canelle & le vin dont ce breuvage est composé.

d'Autres maladies attaquent encore le membre viril avec autant de force que les précédentes, mais entre toutes celles qu'il

Sunt

soutre,

souffre, il y en a de benignes qui se guérissent par les premiers remedes que l'on y apporte, & il s'en trouvent de malignes, qui quelquefois ne cedent ny aux sucs ny a la salivation, ny au fer ny au feu, & sont ces dernieres qui viennent d'un commerce infame, & qui affligent les hommes d'une manière tout à fait surprenante.

Quelques hommes ont le prepuce si long qu'ils ne sont pas disposez à se joindre amoureusement à leurs Femmes. La verge est importune en cet estat, & elle ne peut communiquer sa semence qu'elle ne soit eventée, & que par ce moyen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce defect se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de 22. ans dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'Histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine, & une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas hesiter à couper le prepuce. Il n'y a point plus de danger dans cette operation qu'il y en eut à couper celuy de cet homme, dont nous venons de parler, qui se maria quelque temps après qu'on luy eust coupé le prepuce, qui avoit 6. pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs appellent cette maladie *Φίμοσις*, qui rend quelquefois la verge tortuë, quand le prepuce ne pouvant être retrouffé est attaché au gland, comme

nous l'avons remarqué cy-dessus.

Il y a une autre maladie qui est toute opposée à celle-cy. Les mesmes Chirurgiens la nomment *Παροπισμοις*, lors que le prepuce estant retrouffé, presse tellement la racine du gland qu'il ne peut estre remis dans sa place, quoy qu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes différentes.

Quelquefois en voyagent pendant la rigueur de l'Hyver, le gland & le dessous du prepuce, touchant rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prepuce se retrouffe & ne peut estre remis quelque violence que l'on y fasse, si bien que dans cette occasion il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce que un homme savant, dont la devotion luy a fait prendre une robe de penitence, éprouva l'année dernière avec un danger evident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la Verge de l'homme: si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures contre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bientôt par cette partie au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre, & elle demeureroit long-temps en cet estat, si l'expérience ne nous avoit appris que le feu la faisoit ramollir, & en faisoit di-

mon

e

omi-

minuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *Georges* de Transilvanie, au rapport de *Smece*.

Les jeunes gens, qui ne sont pas accoutumés aux violents exercices de l'Amour, sont quelquefois affligés du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérissent tout aussitost, témoin le jeune homme de 24 ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont esté produites par une conjonction infame, il ne faut pas en esperer une guérison si prompte ny si heureuse; car la Verge qui est naturellement poreuse, estant enflée de sang & animée d'esprits, souffre aisément une impression pernicieuse que luy fait une Courtisane corrompue, & elle est souvent affligée de maladies malignes.

Il me reste encore à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la semence, lors qu'après un ulcere virulent, il s'y engendre une Caroncule & une chair mollette & baveuse. Bienque cette incommodité soit fort difficile à guérir, cependant je n'ay pas jugé à propos de la placer entre celles qui rendent un homme impuissant, puis qu'elle ne me paroit pas incurable. Car si *Charles 9.* donna deux mille écus à un Gentil-homme Italien pour

pour luy avoir communiqué un remede contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut estre guérie, puisque ce bon Prince recompensa si magnifiquement celuy qui luy en avoit donné le moyen.

Afin de ne passer rien sous silence qui puisse en quelque façon plaire au lecteur, j'ay bien voulu mettre icy ce remede pour s'en servir dans l'occasion. On prendra 3 onces de Ceruse, 1. d. de Canfre & autant d'antimoine crud, de nyonce de tutie préparée avec de l'eau de rose; 6. dragmes de litharge d'or lavée, 2. dragmes de blanc Rhafis sans opion, deux scrupules de mastie, autant d'enceis, autant de cendres de Savinier, & autant d'aloës avec une suffisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais avant que de le faire, on préparera, & on pulvérisera à part toutes les choses, que l'on doit pulvériser, & on les passera par le tamis pour être plus disposées à entrer dans la composition du remede. Après cela, l'on en embarrassera le bout d'une bougie dont on se servira au besoin.

Ce remede est beaucoup plus souverain & plus assuré, que celuy que l'on employa pour un Gentilhomme Parisien, qui estoit incommodé d'une pareille maladie, car on ne luy eust pas plustost jetté dans la Verge un remede àpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne

vesquit gueres apres tous ces maux, comme nous le fait remarquer Fabrice de Hilden, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remedes apres; pour guerir les maux de la Verge.

Il naist quelquefois des verrues & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent apres des ulceres mal gueris, & qui empéchent la conjunction.

Pour guerir ces maladies nous sommes souvent obligez de cotter ces porreaux, & de les faire ensuite nicatrifer avec de la poudre de la pierre que l'on nomme Calcite. Quelques uns y appliquent le feu: ce que je ne voudrois faire que fort legerement sur la peau de cette partie, parce que le membre viril estant de luy mesme tout herf, j'apprehendrois qu'il n'arrivast au patient ce qui arriva il n'y apas longtemps à Mons. Braccacci, grand Prieur de Malthe, qui s'estant fait appliquer un fer rouge au gros doigt du pied, qui est une autre partie du corps, extrêmement mercuriel, mourut bientoft apres par la douleur, par la fièvre, & par la gangrene.

On a quelquefois bien de la peine à arrester le sang des veines & des arteres que l'on a coupées dans les operations, que l'on a faites sur la Verge d'un homme, & Fabrice de Hilden nous fait remarquer, qu'un Chirurgien ayant coupé une excrescence sur le gland d'un

C 6 hom.

60 *Tableau de l'Amour considéré*

homme de 40 ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chauffer un fer, que trois jours après il mourut.

J'aymeray donc beaucoup mieux user du remede dont j'ay parlé cy-dessus, ou d'une forte decoction de la teste de mort de vitriol, qui arreste comme par miracle le sang des veines & des arteres coupées, que de me servir de feu par les raisons que j'ay alleguées cy-dessus. Ce fut sans doute le present que fit le Roy d'Angleterre il y a quelques années à Monfr. le Duc d'Estree Vice-Admiral de France, lors qu'il estoit aux costes de ce premier Royaume, afin que s'il arrivoient dans l'armée navale dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrester tous d'un coup par le moyen de ce remede.

A R T I C L E II.

Des Maladies qui arrivent aux parties naturelles de la Femme, & qui peuvent estre guéries.

Les parties naturelles des femmes ont des defauts aussi bien que celles des hommes; il s'en trouve d'incurables qui seront remarquez au chapitre de la sterilité des femmes; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vay examiner.

Les

Les filles sont trop larges, trop étroites ou quelquefois presque toutes fermées; il y en a qui ont les levres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encore d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureuxment à un homme.

La Nature qui est admirable dans tout ce qu'elle fait a composé de membranes charnues le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissant, comme il faut, dans l'accouchement, elles pussent ensuite se resserrer pour empêcher les incommodités qui en pourroient arriver, si elles demouroient toujours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'estre extrêmement élargies; si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse, & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine carrée, les flancs larges, & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre, & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu puisqu'à l'égard de son mary son défaut est naturel.

La Medecine, qui trouve des remèdes pres- que pour toute sorte de maladies, n'en man-

62 *Tableau de l'Amour considéré*

que pas pour celle cy. Elle en fournit à une honneste fille qui va se marier afin d'oster le soupçon, que pourroit avoir son mary de quelques pretendus desordres de sa vie. Elle en communique encore à une femme qui a fait n'agueres de penibles couches pour n'estre pas dans la suite du temps desagréable à son mary, pour conserver dans son mariage la paix & la tranquillité, & pour avoir un second enfant qu'elle n'auroit point, si elle demeurait dans l'estat où elle se trouve maintenant.

Ces sujets estant raisonnables l'on doit trouver bon que l'on use de nos remedes par un si juste motif. Je ne pretends point icy estre l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon dessein n'est pas de favoriser le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes, & d'entretenir une amoureuse complaisance parmy des personnes mariées. Autrement nous serions réduits à retrancher de nos livres, & de nostre pratique l'Antimoine, le sublimé, le reagal & les autres poisons, dont nous nous servons tous les jours si heureusement pour la guérison des maladies. Il me semble qu'il suffit de faire son devoir en guérissant les malades, qui se presentent, sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes, qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

dep

70

Les

Les femmes des regions chaudes previen-
nent le defaut que nous avons marqué en se
lavant les parties naturelles avec de l'eau de
myrthe distillée, qu'elles aromatisent avec un
peu d'essence de gérosle, ou avec quelque
goutte d'esprit de vin ambré, ou avec des de-
coctions astringentes. Mais la decoction de
grande confoude est encore meilleure que
tout cela, si nous en croyons la femme,
dont parle Sennert, qui s'estant mise dans
un bain que sa servante avoit preparé pour
soy mesme, fut fort fatiguée la nuit suivante
par son mary, parce qu'elle se trouva pres-
que tout fermée, cette experience n'est pas seu-
le, Benivenius nous fait une semblable hi-
stoire sur ce sujet, & nous en produirions
quelques autres, si l'on pouvoit douter de
cette verité.

On ne doit pourtant pas se laver de ces sor-
tes de remedes que pendant 7 ou 8. jours de
suite, afin que les parties naturelles ne devien-
nent pas trop étroites, mais parce que sou-
vent elles s'élargissent beaucoup après les ré-
gles, on pourra cinq jours, après qu'elles se-
ront entierement cessées, s'en humecter enco-
re pendant 8 autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour
les femmes qui sont n'agueres accouchées, car
les voidanges de l'accouchement doivent
couler pendant un mois tout au moins, après
quoy on peut se laver avec les eaux que nous
avons

avons proposées : mais avec une telle prudence que les femmes ne deviennent pas si étroites, qu'elles puissent donner de la peine à leurs maris, quand la passion les obligera à éteindre leurs flammes. Car ces remèdes agissent quelquefois avec tant de force, qu'il s'est trouvé des femmes, si nous en croyons Benivenius, qui par l'imprudence de leurs matrones s'estoient lavées si souvent de ces sortes d'eaux, qu'elles s'estoient ensuite repenties d'avoir suivy les avis qu'on leur avoit donnés.

J'ay fait remarquer au chapt. précédent quelle peine on avoit à depuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge & quelles enflures il y survennoient. La femme qui n'est gueres ouverte n'a pas moins de douleur de son costé, lorsqu'elle se joint à un homme, qui a le membre assez gros, ou qui l'a mesme mediocre. Toutes les parties delicates du conduit de la pudeur en sont déchirés, & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulceres, qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité que je guéris il y a quelques jours avoit caché son mal plus long-temps, sans doute qu'elle n'auroit pas esté sitost soulagée par le remède qui je luy proposay. Il estoit fait de parties égales de litharge, d'or pulverisée, de ceruse & de corne de cerf brulée avec autant qu'il

CHOIS

fal-

falloit de mucilage de semence de coïn extrait avec de l'eau de plantain. Après s'estre ointe de cet onguent, & s'estre ensuite lavée de temps en temps avec de l'eau-rose, elle se trouva entierement guérie.

L'avis que je donne icy aux filles qui sont incommodées de tumeurs de rate & de vapeurs, & qui sont encore extrêmement pâles, ne doit être méprisé. Elles doivent se souvenir de n'user pas souvent d'un remede fort commun qui contribuë beaucoup à la guérison de toutes ces maladies. Car bien que la limaille de fer ou d'acier ait des qualités apéritives, elle en a aussi d'astringentes qui resserrent tellement les filles, qui s'en servent longtemps, qu'ensuite elles souffrent beaucoup les premières semaines de leur mariage, & sans doute que pressées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mary si la bienfiance & l'Amour conjugal ne les en empechoit. La fille d'un chaudronnier que je vis il y a deux ans n'auroit pas gardé toutes ces mesures avec son mary, si je n'avois donné ordre d'élargir ses parties naturelles par des decoctions de pieds de mouton, de corne de cerf, de moëlle de beuf, de racines de guimances, de semence de lin, d'herbe aux puces bouillies dans de l'eau.

Le Canal de la Pudeur se trouve quelque fois presque tout fermé par les caroncules, liés les unes aux autres par une membrane

66 *Tableau de l'Amour considéré*

delicate, ou par une qui est quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette première occasion un homme se fait hardiment passage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes se déchirent aisément, & par un petite perte de sang, elles donnent des marques d'une virginité perdue. C'est alors que l'on montre de la fenestre des mariez a ceus qui passent les linges tachés de sang, selon la coûtume de quelques villes d'Espagne, où les Espagnols disent aujourd'huy en leur langage, *Virgen la tenemos*.

Mais si la membrane qui joint les Caroncules est forte, dure & presque cartilagineuse, on a beau pousser, rien ne s'ouvre & l'on se perdrait plutôt que de forcer une barrière qui est défendue avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur remède dans cette occasion, que de prendre un bistory courbé, & de couper la membraue qui deffend avec tant de resistance les avenues de Palais de l'Amour, c'est ce que *Pare* dit avoir fait dans une fille de 17 ans qui fut entfuite en estat de se marier & d'avoir des enfans.

Il en arrive autànt par l'Hymen, qui quelquefois est troüé dans un seul lieu & quelquefois en plusieurs, quelquefois aussi il ne l'est point du tout. C'est tantost une membrane delicate, & tantost une forte & epaisse. Dans cette fille il est place au fonds du Canal de la pudeur

pudeur, dans celle-là on le void au commencement & dans cette autre il se trouve au milieu. Quand la membrane est delicate, & presque à l'entrée du conduit de la virginité, on peut l'enfoncer aisément par le remede naturel, dont on sert le premier jour des nôces. Mais si elle est profonde, dure & nerveuse, il n'y a pas d'apparence de la rompre, comme l'éprouverent tous les Ecoliers du Medecin Aquapendens sur une servante dont il nous fait l'Histoire.

Souvent la membrane Hymen est percée pour donner passage aux humeurs qui sortent de la matrice & qui y entrent aussi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu ne pouvant même souffrir d'Homme, car il arriva à *Coruelia* mere des Gracques; & comme il arrive encore tous les jours à plusieurs Femmes de l'Amérique Meridionale, qui conçoivent sans estre ouvertes, mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous rapporte une Histoire sur ce sujet qui merite d'estre racontée tout au long. Un Orphevre, dit-il, qui demouroit à Paris sur le pont au change, épousa une jeune fille, & parceque l'Amour est pour d'ordinaire violent dans les premiers approches, ils se presserent si fort l'une l'autre, qu'ils commencerent tout deux à se plaindre, l'un de

de ce que sa femme n'étoit point ouverte & l'autre de ce que dans les caresses de son mary, elle souffroit une douleur incroyable. Ils communiquèrent leurs desordres à leurs parens, qui agissant en cela avec prudence, firent appeler dans la Chambre des mariez Jérôme de la Nouë & le sçavant Simon Piètre, Docteur en Medecine, avec Loyis Hubert & François de la Leürie Chirurgiens. Tous d'une commune voix tomberent d'accord qu'il y auroit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus persuadez qu'ils la trouverent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les regles avoient accoutumé de couler; & par lequel aussi estoit entré la matiere, qui avoit donné lieu à la grosseisse de cette Femme; car six mois après qu'elle eust esté coupée, elle fit un bel enfant à son mary qui se reconcilia ensuite avec sa Femme.

Mais quand cette membrane n'est point trouée, & que les regles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidens funestes elles ne causent point. On s'apperçoit tous les mois de quelque regorgement d'humeurs, ou de quelque extreme douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées souffrent de grandes deffailances, des vertiges & des epilepsies extraordinaires; le sang sort mesme periodiquement par les oreilles, par les yeux ou par

le nez ; ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoi-
selle de 16 ans, qui aima mieux vivre avec lan-
gueur, que de se faire couper une membrane
ferme & presque solide, qui empêchoit l'épan-
chement de ses regles, & qui par ce moyen la
rendoit incapable de la société d'un homme.
La fille de 21 ans dont *Jean Wier* nous rappor-
te l'Histoire fut bien plus sage que cette au-
tre, car celle cy ayant esté estimée grosse par
toutes ses voisines, ce Medecin justifia haute-
ment son innocence après luy avoir coupé une
membrane dure qui s'opposoit à la sortie de
ses regles, si bien qu'après cela, elle en re-
ceut le soulagement qu'elle en pouvoit espérer
& la reputation qu'elle avoit perdue.

Pour empêcher la honte du divorce ou le
hazard de mourir par la pudeur, qui accom-
pagne ordinairement le beau sexe, il fau-
droit que les peres fissent examiner toutes
leurs filles, à l'âge de 8 ou de 9 ans, afin de te-
medier d'abord à toutes les difficultés qui
s'opposent à l'épanchement des regles & aux
caresses des hommes. Ce seroit un moyen as-
suré d'éviter les accidens qui en peuvent arri-
ver ; & parceque la pudeur des filles n'est pas
en cet âge la dans son plus haut degré, il seroit
alors aisé de les guérir au lieu de les abandon-
ner à une mort certaine, à une éternelle soli-
tude ou à une infirmité déplorable.

Les excrescences qui viennent au canal de la
pudeur par une conjonction infame, peuvent
estre

estre guéries, mais avec quelque difficulté. On commence dans ces sortes de maladies la guérison par les remèdes que nous appellons généraux, on la continuë par les sueurs & la salivation, & on l'acheve en coupant & en brûlant la chair baveuse qui embarrasse le conduit de la pudeur.

Les Femmes ne peuvent encore souffrir leurs maris, si leurs parties naturelles sont ulcérées & garnies de fentes, si les hemorrhoides de la matrice, & du siege les incommode, & si une tumeur ou une pierre presse fortement le cou de la vessie & le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Dyseris*, dont *Hypocrate* nous rapporte l'Histoire, qui pendant sa jeunesse ne pouvoit souffrir la Compagnie d'un homme.

Les remèdes qui sont propres à combattre toutes ces maladies sont fort assez à trouver, & sans m'y arrêter à dessein on doit seulement se ressouvenir que les ulcères & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de benins.

Les levres & les nymphes des parties naturelles des femmes viennent quelquefois si longues, & si pendante, qu'il est impossible alors qu'un homme en puisse approcher. Ces sortes d'accidens arrivent souvent aux filles Afriquaines, si l'on en croit *Leon d'Afrique*, qui nous rapporte que ces incommodités sont si communes dans les regions du midy, qu'il y

a des

a des

à des hommes qui allant par les rues des villes de ces contrées-là crient à haute voix ; *Qui est-ce qui veut être coupé* ; de mesme qu'en ce pais icy il y a des hommes qui sont connoitre par leur sifflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à tourner les veaux, & à travailler enfin sur les parties genitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoises, lorsque ces replis de la peau de leurs parties naturelles sont excessifs en longueur, les empêche de s'exposer à un Chirurgien pour se les faire couper, comme font les vierges Egyptiennes avant que de se marier. Ces nymphes allongées sont si véritables que dans l'Empire du Prête-Jean, où l'on circonci les femmes aussi bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur soit naturellement un peu tortu, comme je l'ay déjà dit, il ne laisse pas d'estre disposé à recevoir la verge d'un homme, & c'est par cette figure qu'il la presse agréablement & qu'il luy donne tant de chatouillement dans la copulation. Cependant s'il est excessivement tortu ou par l'abstinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il souffre dans les suffocations, ou enfin par quelque autre cause que ce soit, il n'est point alors en estat de souffrir un homme. La femme y ressent trop de douleur, quand on la presse

& elle a même de la repugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'est pas toujours incurable, & les femmes que nous pensons bien souvent ne pouvoir être guéries ne sont intraitables que par leur pudeur, ou par nostre ignorance. Tous les Medecins de France ne purent autre fois guérir une des plus grandes Princesses du Monde qui estoit incommodée de ce défaut : il n'y eut que Fernel qui assura un Roy des plus glorieux de son temps de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa sterilité il pria le Roy de coucher avec elle, lors que le conduit de la pudeur seroit humecté & elargy par les regles qui seroient sur le point de cesser. Ce qui réussit si bien qu'après dix ans de sterilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfans qui valurent dix mille écus chacun à ce sçavant Medecin.

P. A. R.

73
PARTIE II.

CHAPITRE I.

S'il y a des Signes

D E

VIRGINITÉ,

Après avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remèdes, il est temps, ce me semble, d'en montrer les actions & les effets, & avant que d'éplucher les merveilles de la génération, il me semble encore que je dois dire quelque chose de la virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.

NE ne suis pas du sentiment de ces Heretiques qui préféreroient le Mariage à la Virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits, que le Jardinier veut conserver, & le second à un autre arbre sterile,

D

com.

74 *Tableau de l'Amour considéré*

comme estoit le figuier de l'Ecriture qui fut maudit, coupé, & jetté ensuite au feu, comme indigne d'occuper une place sur la terre, & comme l'objet de l'indignation de son Maître.

Entre tous les estats de la vie, la Virginité peut estre comtee la première. La difficulté qu'on a à résister à la nature, est assurément l'une des choses qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle est l'ornement des mœurs, la sainteté des sexes, le bien de la Pudeur, la paix des familles & la source des plus saintes amitiés.

C'est une belle fleur conservée chèrement dans un jardin muré de toutes parts. Elle est inconnue aux bestes, & il n'y a point de fer qui l'ait blessée en la cultivant, un air favorable l'eviente, une chaleur tempree la conserve, & une douce pluye l'arrose & la fait croître. Tous les jeunes gens la desirant avec passion, mais on ne l'a pas plutôt cueillie qu'ils la méprisent. C'est de cette façon que je puis dire avec Catulle, qu'une fille est chérie de tous ses amis, quand elle garde la fleur de sa Virginité, mais elle ne l'a pas plutôt laissée prendre, qu'il ne se trouve pas mesme d'enfans, qui la regardent, ni de filles qui la recoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les Chrestiens qui ont eu la Virginité en veneration. Les payens & les Barbares mesmes ont eu pour elle une estime toute particuliere.

Les Romains autrefois luy firent bâtir un temple & élever une statue, qu'ils appelloient *Bucca Veritatis*. Cette statue decidoit de la Virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roy de Volaterra, qui après luy avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë; & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit faite à sa pudicité. Il n'en arriva pas de mesme; à ce qu'on dit, à l'égard d'une autre, qui estant accusée du mesme crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statue.

On fait encore quelle vénération ont eu ces mesmes peuples pour les vierges Vestales, & le fameux édit que l'Empereur Libere fit publier. La fille de Séjan, qui n'avoit pas encore atteint l'age de puberté, fut déshonorée par le bourreau; avant que d'estre étranglée pour ne faire pas deshonneur à la Virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué de leur côté quelle estime ils en faisoient; & leur fable nous apprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui souffrir le feu, sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit souffrir le feu impudique de la concupiscence. Les Theologiens & les Medecins considerent la Virginité d'une maniere toute differente. Les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureuxment une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité à moins qu'elle n'y consente

76 *Tableau de l'Amour considéré*

Les Medecins au contraire pensent que la Virginité est un bien & un assemblage naturel des parties d'une fille, qui n'a pas esté corrompuë par l'approche d'un homme.

Mais quoy qu'il en soit, nous n'examinerons icy que cette Virginité materielle pour parler ainsi, afin que ceux qui sont assis sur les fleurs de lis, & qui ont la gloire de juger tous les jours des differens d'en trouver, en soient pleinement instruits. Ils doivent sçavoir si l'on accuse injustement une fille d'avoir esté violée. Si une Femme se plaint à tort d'estre mariée à un Homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un Homme est veritable, qui veut se justifier de l'infamie, on de la l'acheté qu'on luy impute.

ARTICLE II.

Des Signes de la Virginité presente.

LES Matrones que l'usage a rendu arbitres de la Virginité des filles, & de la chasteté des Femmes, ont des lumieres trop foibles sur cette matiere, pour être les seules personnes, en qui on peut se fier pour en decider. On doit être éclairé dans l'anatomie plus qu'elles ne sont, pour faire des rapports aussi justes & aussi veritables que ceux qui sont la cause du credit & de la reputation des Juges, de l'honneur des filles & des femmes, de la

justification d'un mary, & du repos de la société humaine.

Il faut donc examiner soigneusement toutes les marques de la Virginité, afin de conserver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confusion aux autres qui veulent le conserver sans justice.

Je ne m'arrestera point icy à toutes les marques exterieures, dont se servoient les Anciens pour connoître la Virginité. L'oracle du Dieu Pan, l'insensibilité pour le feu, les eaux ameres des Hebreux, la fumée de quelques plantes ou de quelque pierres, ou enfin la mesure du cou d'une fille, sont des signes trop incertains, du moins dans le siecle où nous sommes, pour former la dessus de véritables jugemens. La dureté de la gorge, la couleur des mammelons, & le rouge que la Pudeur fait paroître sur le visage des filles, ne sont pas des signes plus assurez que les précédens.

La Virginité est plus difficile à connoître qu'on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux là pour estre véritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encore presentement le grand Duc de Moscovie pour se choisir une femme Viergée, je croy que nous aurions bien de la peine à y réussir. Car le poil frisé & recoquillé des parties amoureuses,

78 *Tableau de l'Amour considéré*

le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nymphes flétries & décolorées, l'absence de l'Hymen, l'orifice interne de la matrice fort élargy & décolé, le changement de la voix. Tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à Cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs regles, ou qui les ont actuellement, celles qu'une maladie afflige il y a déjà long temps, & celles enfin qui n'ont point naturellement d'Hymen ny de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres; ne sont pas moins chastes ny moins pudiques, pour avoir des marques contraires a celles, dont on se sert le plus souvent pour connoitre la Virginité des filles. La servante, dont *Aguapendens* nous fait l'Histoire, qui n'avoit pû être deflorée par tous ses écoliers, & une autre jeune femme d'un orphèvre de Paris dont parle *Parré*, qui devint grosse sans que l'Hymen fust déchiré, n'estoient pas plus Vierges l'une que l'autre, quoy qu'elles eussent des marques de Virginité.

Il est donc vray, ainsi que nous l'assure *Rislan*, qu'il n'y a rien dans toute la Medecine de plus difficile à connoitre, que la virginité, & que mesme selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assurées. Il n'est point d'industrie ny de re-

me-

medes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : & s'il est impossible, selon le sentiment d'un grand Roy, de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'un aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureux une fille.

Si Espeu avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille, qu'il avoit incessamment devant les yeux, aurions nous plus de certitude de l'assurer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement.

Le meilleur expedient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Medecins, & pour en estre bien assuré, ce seroit de couvrir leurs parties naturelles, dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges Afriquaines. Mais parce que cette coutume n'est pas usitée en France, il faut que l'éducation, la sagesse & la pudeur, s'opposent à la passion amoureuse des filles, que la Nature, la santé, & la jeunesse leur fait naître à tout moment, & qu'avec cela elles conservent encore leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui luy plaisent.

Il est impossible de...

Il est impossible de... D'4... A R...

Il est impossible de... D'4... A R...

80 *Tableau de l'Amour considéré*

A R T I C L E III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Pheron*, Roy des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement ; luy répondit, que pour être guéry il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge ou d'une Femme qui se contentast des caresses de son mary. Ce remede ne se trouva pas chez luy, & si la fille d'un jardinier ne le luy eust donné, je croy qu'il eust attendu long-temps avant que de recouvrer la veüe, la virginité & la chasteté estant alors quelque chose de fort rare.

Quoy que nous ayons dit, à l'article précédent qu'il n'y avoit rien de si difficile à connoître que la virginité présente, il y a cependant, quelques Medecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures, qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la defloration vient d'être commise, si l'homme qui en est l'auteur est bien fourny de ses parties, & enfin si la fille est naturellement étroite il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoître que la perte de la virginité.

Les levres & les nymphes de ses parties naturelles toutes rouges de sang, & toutes enflées de douleur, sont des témoins irreprochables
de

de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses, & à la voir marcher elle porte le pied d'une certaine façon qu'au moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'apercevra toujours qu'elle s'est mal conduite.

Mais si l'on attend quelque temps à chercher des marques de sa défloration, tout est réuni & tout semble naturel chez elle. On ne connoitra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La Nature d'un costé travaille incessamment à restablir les parties divisées ou élargies, & l'on n'avoit jamais soupçonné de la feiveré cette fille des *Topinambours* que Rio- lan trouva si étroite en la dissequant. L'Artifice d'un autre costé étroit tellement ces parties, qu'il n'y a qu'un autre artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus difficile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25 ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourny de ses pièces. Bienqu'ils se soient souvent baisez, cependant si on la visite le lendemain on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit mesme impossible de juger par là de sa défloration. Pour peu d'effronterie qu'ayr la fille, elle fera comme la femme dont parle *Salomon* qui se lave la bouche après avoir mangé, &

simon

D 5

qui

82. *Tableau de l'Amour considéré*

qui fait ensuite des sermens exécrables quel-
 le n'a goûté de rien. *Plus moins* *moins* *est* *est*
 l'Examen qu'on doit faire des hommes dans
 cette occasion est quelque chose de fort con-
 siderable pour découvrir le violement d'une
 fille: car il s'en en trouve de si impudentes
 qu'elles ont accusé des hommes innocents.
Marie Françoise Gismode en agit de la sorte à
 Rome envers *Estienne Nocetti*, qui après avoir
 montrée aux Juges ses parties naturelles pour
 se justifier de l'atront qu'on luy faisoit, fut
 absous par la Rote & renvoyé avec dépens.

On croit que le sang qui s'épenche la
 première nuit des nées; & que le lait qu'on
 trouve dans les mammelles d'une fille sont
 des marques manifestes de la perte de la virgi-
 nité. C'est pourquoy *Moyse* commenda aux
 Juifs de garder soigneusement les linges, qui
 avoient servy la première nuit aux mariez,
 afin de disculper un jour la femme à l'égard
 de son mary. Ce que l'on observe encore
 aujourd'hui, dans le Rouyaume de *Fex* & de
Marac, si nous en croyons les Historiens. Le
 lait ne peut couler du sein d'une fille qu'elle
 n'ait auparavant conçu dans ses entrailles, &
 l'on ne doit pas appeller vierge, celle qui don-
 ne à teter à un enfant.

Mais l'on ne permettra de dire que le sang
 & le lait ne sont pas toujours des marques d'u-
 ne fille prostituée, car une grande & grosse fille,
 qu'on marie avec un petit homme, n'est pas

sup

2

moins

moins pucelle pour ne répandre point de sang la première nuit de ses nôces ; & le sang qui coule des parties naturelles d'une autre fille n'est pas non plus un signe de sa vertu, l'artifice faisant quelquefois paroître un sang étranger ; qui auroit esté auparavant mis dans une petite vessie de mouton ; & renfermé ensuite adroitement dans le conduict de la pudeur.

Si le sang des règles cesse de couler à une fille ; ce sang remontant aux mammelles se change en lait ; selon le sentiment d'*Hippocrate* ; & la petite fille dont *Alexander Benoist* nous fait l'Histoire, qui fut sterile toute sa vie, donna des marques de sa prostitution depuis son enfance ; si le lait est un signe assuré d'une mauvaise conduite. Mais ce qui est encore de plus remarquable sur ce sujet, c'est que le Syrien du même *Benoist* ; & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait bien qu'ils fussent des hommes robustes.

Je ne passeray pas sous silence ce qui arriva il n'y a pas long-temps dans le passage de Isles de l'Amérique en France. Une femme grosse estant embarquée accoucha sur la mer & mourut quelques jours après. Le Capitaine du vaisseau ému de pitié commanda à une Negre de 18 ans, servante de la femme accouchée, d'amuser le petit enfant, en luy donnant son sein, afin d'éviter par ses cris le compassion qu'il causeroit à tout l'Equipage ; quelques jours après il vint du lait à cette fille & elle nourrit

BIBLIOTECA

D 6

fort

fort bien l'enfant quoy qu'elle fust vierge. Il y a tant de témoins de cela a la Rochelle, qu'il n'y a personne qui en puisse douter.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la Virginité ny du violent d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toujours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'huy les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusques à la rencontre des yeux, aux souris, aux rendez-vous, aux familiarités, aus colations, aux habits, aux visites particuliers, en un mot ils nous font remarquer ce que l'on peut connoitre de plus secret entre deux amants. Mais aprés tout ils ne favent pas encore certainement la verité.

Il n'y a donc rien, je le diray encore une fois, de si difficile à connoitre que la Virginité, puisque mesme une femme grosse, si nous en croyons *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait esté trouvée entre les bras d'une homme, & qu'on ne l'examine au mesme instant, il n'y a gueres de moyen de connoitre sa défloration. Car si l'on attend quelque temps, tous les signes qui l'accuseroient alors, ne paroîtront plus; & l'on n'oseroit, sans luy faire in
justi-

justice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment que, puisque la Nature ou l'Artifice peuvent cacher aux yeux des plus savans Medécins, & des plus adroites matrones, les marques de la Virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoy que cela soit tres-véritable, néanmoins les réglemens de Paris ordonnent, que les matrones jurées de cette ville-là fassent leur rapport de violement, par devant le Prevost de la dite ville, qui doit le recevoir, pour rendre ensuite justice à qui il appartiendra.

Et afin qu'il ne manqué rien à la curiosité de ceux qui liront ce traité, j'ay bien voulu décrire icy un rapport de matrones, que l'on m'envoya de Paris il y a quelques années.

Nous Marie Miran, Christophlette Reine, & Jeanne Porte-poulet, Matrones jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra, que le 22 jour d'Octobre de l'année présente par l'ordonnance de Monfr. le Prevost de Paris, en date du 15, de ce dit mois, nous sommes transportées dans la rue de Dompierre, dans la maison qui est située à l'occident de celle ou l'Ecu d'argent pend pour enseigne, une petite rue entre deux, où nous avons vû & visité Olive Tisserand, âgée de trente ans ou environ, sur la plainte par elle

86 *Tableau de l'Amour considéré*

elle faite en justice contre Jacques Madoir Bourgeois de la ville de la Roche sur mer, duquel elle a dit avoir esté forcée & violée, & le tout vû & visité au doigt & à l'œil nous avons trouvé qu'elle a.

Les Tourons dévoyez, c'est à dire la gorge flétrie.

Les Barres froissées, c'est à dire l'os pubis ou Bertrand.

Le Lippion recoquillé, c'est à dire le poil.

L'entrepétridé, c'est à dire le perinée.

Le Pouvant débiffé, c'est à dire la Nature de la femme qui peut tout.

Les Balnans pendans, c'est à dire les lèvres.

Le Lippendis pelé, c'est à dire le bord des lèvres.

Les baboles abbatués, c'est à dire nymphes.

Les halérons démis, c'est à dire les caroncules, les.

L'entsechenar retourné, c'est à dire les membranes qui lient les caroncules les uns aux autres.

Le barbidan écorché, c'est à dire le Clitoris.

Le Guilboquet fendu, c'est à dire le Cou de la matrice.

Le Guillenard élargis, c'est à dire le conduit de la pudeur.

La Dame du milieu retirée, c'est à dire l'Hymen.

L'arrière fosse ouverte, c'est à dire l'Orifice interne de la matrice.

Le

Le tout vû & vifité feüillet par feüillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de . . . & ainsi nous dites matrones certifications être vray à vous Monsieur le Prevost au serment qu'avons fait à la dite ville. Fait à Paris le 23 Octobre 1672.

Si les Matrones de France avoient soin d'affister aux Anatomies de femmes que l'on fait publiquement aux écoles des Medecins, comme sont celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes, dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plupart très faux ou très legers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la Virginité d'une fille.

Parce que nous avons dit cy-dessus que l'artifice decouvroit les ruses, dont les filles usoient pour paroître vierges lors qu'elles ne l'estoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échapper qui puisse servir à la curiosité du Lecteur, nous devons examiner icy les moyens dont on peut decouvrir la Virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les detromper dans cette occasion, on fera un demy bain de decoction

ction de feuilles de mauves, de fenecón, d'arroties de branche urfine &c. avec quelques poignées de graine de lin & de semence d'herbe aux puces. Elles demeureront une heure dans ce bain, après quoy on les essuyera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les ayant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pncelle toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux autres, mais si elle ne l'est point, elles seront lâches, mollettes, & pendentes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles estoient auparavant, lors qu'elle vouloit nous en imposer.

CHAPITRE II.

S'il y a des remedes capables de rendre la Virginité à une fille.

Saint Jérôme écrivant à une fille devote que l'on appelloit *Eustachion*, & luy interpretant ce beau passage de l'Ecriture. *La vierge d'Israel est tombée & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue ces mesmes paroles. *Je vous diray hardiment, ma chere fille, que bien que Dieu soit tout puissant, il ne peut toutefois rendre la Virginité à une fille qui l'aura une fois perdue, il peut bien luy pardonner son crime, mais il n'est pas en*

son pouvoir, de luy rendre la fleur de sa Virginité qu'elle s'est laissée ravir.

En effet il n'y a point de remèdes que nos Medecins ayent peu inventer, ny d'artifices que nos Courtisanes ayent pu pratiquer, qui la puissent faire renaitre. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie, & que l'on ne void après jamais plus paroître. C'est une liaison de parties, qui estant une fois séparées ne se réunissent jamais, comme elles estoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de remède qui la retablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire, mais nous ne pouvons remettre le naturel qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ay esté longtems à me déterminer, savoir si un Medecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matieres. Mais après y avoir fait de serieuses reflexion, j'ay esté obligé par de puissans motifs à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lors qu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre que par fragilité s'est laissée aller aux persuasions d'un homme qui l'a trompée, sont de fortes raisons pour ne me taire pas sur ce chapitre. La paix des familles & la tranquillité de l'esprit

prit d'un mary sont presque toujours restables par les remedes que nous avons dessein de proposer; c'est par eux encore que la volupté licite du mariage est fomentée, & que souvent la génération est procurée, car il s'est vû des femmes qui ne pouvoient avoir d'enfans que par les remedes; que je proposeray dans la suite de ce discours.

Les hommes, pour parler en general; n'estiment la Virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ses parties naturelles, par la polissure de son ventre, & par la rondeur & la dureté de sa gorge. Souvent ils ne se mettent gueres en peine de quelques gouttes de sang qui doit couler dans les premieres carresses du mariage, & ils ne vont pas examiner tous les signes que nous avons rapportés au chapitre précédent pour estre assuré de la Virginité des filles qu'ils épousent; il suffit que leurs femmes ayent les trois qualités que nous avons remarquées cy-dessus pour être bien receües auprès d'eux. Si elles sont trop ouvertes ou qu'elles ayent la gorge trop lâche & trop mollette, quand elles seroient des *Agnes* & des *Catherines*, le chagrin les prend aussitost, & la passion infernée que l'on appelle jalousie, s'empare en mesme temps de leurs esprits; & leur fait soupçonner des choses infames dont ces femmes sont souvent tout à fait innocentes.

Pour éviter donc tous ces desordres qui ne sont

font que trop frequens dans le monde, & qui ne troublent que troptost la tranquillité du mariage, je rapporteray icy des remedes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugez, que l'on pourroit avoir pour elles. Les premières s'en pourront servir, lorsqu'elles seront trop ouvertes, & qu'elles auront les mammelles trop pendentes, que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrete, & qu'elles auront esté meres avant que d'estre mariées. Les autres en pourront user pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avoüe que l'on peut abuser de ces remedes comme des choses les plus excellentes du monde: mais on ne sauroit pourtant blâmer la Nature qui permet que le soleil échauffe la terre aussi bien pour les aconits & pour les colchiques, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il se tronve donc qu'une fille naturellement étroite ayt accouché secretement, & qu'elle vueille ensuite se marier sans que son mary puisse s'appercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur remede que je luy puisse donner dans cette occasion c'est, qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échauffe point l'imagination d'amourettes par des dansées, des conversations & des lectures impudiques

&

& qu'elle vive enfin dans la modestie qui est bien seante aux filles qui se repentent. Il luy promet que son mary la prendra pour pucelle & qu'il ne croira jamais avoir esté trompé. Car si l'on fait reflexion sur l'Histoire que nous avons rapportée au chapitre précédent, d'une fille de 25 ans du païs des Topinambous, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le remede, que je conseille icy, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre ridé, & les mammelles molletes & pendantes, je fais d'avis qu'elles usent des remedes, qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La vapeur d'un peu de vinaigre, ou l'on aura jetté un fer ou une brique rouge; la decoction astringente de gland, de prunelles sauvages, de myrthe, de roses de Provins, & de noix de cyprés, l'ouguent astringent de Fernel; les eaux distillées de myrthe, sont tous des remedes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remedier à ce defect quelques Medecins veulent, que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la decoction des choses, que nous avons proposées cy-dessus. Mais je ne conseille pas l'usage de ce remede, à moins qu'une femme n'ait fait de fa-
cheuses

cheuses couches, & qu'elle ne soit toute ouverte par les efforts, qu'elle y auroit soufferts; autrement ces liqueurs astringentes pourroient causer des douleurs, & des tranchées insupportables, si elles estoient une fois renfermées dans ces parties-la, & qu'elles n'en pussent sortir, ainsi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne seroit-il pas permis à une fille, qui a passé quelques années de sa vie dans des voluptés illicites, de rassurer le premier jour de ses nœces l'esprit de son mary, en prenant un peu de sang d'agneau, qu'elle auroit fait ressecher auparavant, & en se le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne luy seroit-il pas permis, dis-je, pour conserver la paix dans sa famille, de faire tous ces efforts pour paroître sage à l'égard de son mary?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois jusques-là mesme, que l'on ne craint point de s'exposer aux douleurs les plus cuisantes, car il s'est souvent trouvé des Courtisanes, qui se sont ulcérées les parties naturelles, pour estre estimées vierges, quand elles ont voulu se lier licitement avec un homme.

Le ventre est quelquefois si designé de rides, & de cicatrices après un accouchement, que celles que l'on estime filles n'osent se marier à cause de ces défauts. Cela les oblige souvent à mener une vie débauchée, & à
noval passer

passer le reste de leurs jours dans des voluptés illicites. Les femmes mesmes ont de la honte de se laisser voir en cet estat à leurs maris, & ainsi quelquefois elles se privent des douceurs du mariage, & de la naissance de plusieurs enfans.

Afin donc que ces filles puissent abandonner leur façon de vivre deshonneste & impudique, & qu'elles se marient avantageusement, que les femmes n'ayent plus de scrupule dans le mariage, je veux bien écrire icy ce que j'ay appris d'un Medecin le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra quarante pieds de mouton dont on brisera les os, & après les avoir fait bouillir dans une suffisante quantité d'eau; l'on prendra avec un cueiller ce qui nagera par dessus, à quoy l'on ajoutera deux gros de spetme de baleine, deux onces de graisse fraiche de pourceau femelle, autant de buerre frais sans sel, on fera fondre tout cela dans un pot de terre vernissé; & après que l'onguent sera refroidy, on le lavera avec de l'eau rose jusqu'à ce qu'il blanchisse; on les mettra ensuite dans une boîte de verre pour en user selon la necessité.

Aprés que la personne se sera servie de ce remede, elle s'appliquera sur le ventre une peau du chien ou de chevre, préparée de cette façon que l'on appelle peau d'occagne, on prendra deux onces de chacune de ces huiles,

pour

avoir

savoir d'amendes douces, de millepertuis, de myrtis. On les lavera avec de l'eau rosée; & après avoir esté ainsi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on apporte ordinairement d'Espagne ou d'Italie. On la laissera humecter pendant toute une nuit, & lendemain on la frotera fortement entre les mains pendant une heure; & après l'avoir ensuite pendant deux jours entiers exposée à l'air, où le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper; & puis on l'appliquera principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'effacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en adoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force sans l'endommager: si l'on veut que ce remede soit plus fort, l'on ajoutera à cette huile du suc de citron, & un peu de sel armoniac, & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste plus qu'à remedier au defaut d'une grosse gorge mollette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'estre lascive, & d'aimer le vin; car il y en a, qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées quand elle veulent agir, qu'apeine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut estre pour cefujet, si nous en croyons l'Histoire, que les Amazones se brûloient l'une des mammelles,

pour

pour estre ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remedes, que nous avons alleguez cy dessus, qui peuvent servir a diminuer la gorge, on peut encore user de gros vin rouge, ou d'eau de forge, dans la quelle on aura fait bouillir du lierre, de la pervenche, du myrrhe, du persil, & de la ciguë meisme, sans apprehender la mauvaise qualité de cette derniere plante, nostre ciguë estant bien différente de celle des Atheniens, avec le suc de la quelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes de plomb pour diminuer les mammelles: En effet c'est un bon remede pour ces sortes de defauts: Mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'huile de jusquiame, le remede sera encore plus excellent: Car cette huile a une vertu particuliere pour diminuer la gorge, & pour la faire durcir: elle s'oppose meisme à la génération du lait après l'accouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident de l'usage de tous ces remedes, je repeteray icy ce que j'ay conseillé ailleurs aux filles, & aux femmes; c'est qu'il ne faut rien user pour la gorge, ny pour les parties naturelles que trois ou quatre jours après les regles, & 8 jours auparavant. Et les femmes qui ont

n'a-

n'a gueres accouché ne doivent pas s'en servir que sur la fin de leurs vuidanges, ce qui peut arriver après le trentieme ou le quarentieme jour de leur accouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.

IL ne faut pas s'étonner, si nous sommes mortels, puisque nous sommes composés de parties si différentes & si opposées entre elles. Les Elemens qui se font tous les jours la guerre dans nous mesmes, sans que nous nous en appercevions, & la chaleur naturelle qui dissipe incessamment l'humeur radicale, qui nous soutient, sont deux causes de la fin où nous courons tous avec précipitation. Notre chaleur, agissant toujours sur nostre humidité, la consume, & la détruit peu à peu; si bienque, comme le feu d'une lampe finit par la dissipation de l'huile qui le foment, nostre chaleur s'éteint aussi par le deffaut de l'humidité qui la conserve. L'air, les alimens, & la boisson ne sont point suffisans pour la reparer éternellement; s'ils le font, ce n'est que pour un temps, & les parties qui entretiennent nostre feu venant à vieillir, se lassent enfin d'agir incessamment de la mesme sorte, & de recevoir en

E

mesme

98. *Tableau de l'Amour considéré*
 mefme temps ce qui les fait fubfifter, & ce
 qui les fait périr.
 La Nature, prévoyant bien la perte du
 monde, fi en quelque façon elle n'y mettoit
 ordre, donna, dès le commencement des
 fiécles, à l'un & à l'autre fiécle un admirable
 affemblage de parties pour produire leur fem-
 blable, & en mefme temps des feux secrets
 pour les perpétuer. Ce fut dans la naiffance
 du monde qu'elle établit cette douce fociété
 de vie, & qu'elle ne fit pas feulement une
 jonction de deux corps, mais un agréable
 mélange des ames qui les animoient. Le Ma-
 riage, qui eft prefque auffi vieux que le
 monde, eft cette fource d'immortalité, &
 le plus important estat des hommes, puiſque
 fans luy les villes & les republiques feroient
 abandonnées.

A R T I C L E I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire icy d'Eloge du mari-
 age; il eft allez recommandable par l'inſti-
 tution que Dieu en fit dans le paradis terre-
 ſtre, & par la fin que l'Eglife ſ'y propoſe. Si
 Adam dans l'eſtat d'innocence avoit beſoin
 d'un aide, comme le marque l'Ecriture, nous
 ne devons pas être malheureux par une al-
 liance, qui rendit heureux noſtre premier
 pere,

perre; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques uns, qu'il répandit le mal dans tout l'univers, quand il eut ordre de remplir la terre d'hommes, & de les multiplier. Je ne veux pas encore dire que ce fut a des noces, que Jeshu Christ fit son premier miracle; que le mariage sert de figure à l'union de Jeshu Christ avec l'Eglise; que c'est un mystere au rapport de St. Paul, que l'on appelle Dieu du nom d'epoux dans les Cantiques; & que Jeremie mesme, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le représente en cet estat. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont esté trop souvent rebatues.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'estat dans la vie, qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des presens à l'Eglise & à l'Etat; & que selon cette pensée nostre incomparable Monarque, qui ne laisse rien échapper pour rendre ses deuples heureux, & son Royaume abundant, fit n'agueres, à l'imitation des Romains, une declaration, par la quelle il veut que des Peres de dix enfans soient exemptés de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de sa liberalité ordinaire une pension considerable.

En effet les Enfans sont des faveurs du Ciel, par l'aveu mesme de St. *Jerome*, qui eleve si haut la Virginité. Et dans le vieux testa-

100 *Tableau de l'Amour considéré*
 ment le mariage est si fort estimé, qu'il a l'avantage d'être par dessus les autres états de la vie; si bien qu'il est aisé de juger par là, que dans l'ancienne loy on le préféroit à la Virginité, & que la stérilité des femmes y passoit pour une espèce d'opprobre.

Ce n'est pas seulement parmi les Juifs que le mariage estoit en estime. Les anciens Chrétiens ne donnoient jamais de charge de magistrature aux hommes qui n'estoient point mariez. Les Payens mesmes ont fait des loix à son avantage. Car les Spartiates d'un costé instituerent une feste, où ceux qui n'estoient point mariez estoient foüettez par des femmes, comme indignes de servir la République, & de contribuer à son honneur & à son progrès. Les Romains d'un autre costé couronnoient la teste de ceux, qui l'avoient esté plusieurs fois; & dans leurs rejoüissances publique, ceux qui avoient esté souvent mariez, paroïssent une palme à la main, comme chargé d'autant de victoires que les *Césars*, en ayant contribué à la grandeur de la République, aussi bien qu'eux, par le nombre des soldats qu'ils luy avoient donnez. C'est pour cette raison, au rapport de *St. Jérôme*, qu'ils couronnerent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que, dans la pompe funebre, il accompagnast le corps de sa femme, la palme à la main, & la couronne sur la teste, puisque il estoit fort rai-
 son

raisonnable, ajoute-t-il, qu'ayant esté marié vingt fois, & la femme vingt deux, il fust mené comme en triomphe à l'enterrement de la femme.

ARTICLE II.

P. Age le plus propre au mariage.

Toute sorte d'age n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premières & les dernières années ont leurs obstacles; & si les Enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissans. Le milieu de nostre vie est l'age le plus propre à Venus, qui, comme Mars, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé, & de courage.

Les Medecins ont des opinions différentes sur la division de nostre vie. Les uns la partagent en quatre ages, d'autres en 5, & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les ages; c'est la force & le temperament qui les distinguent. Une fille peut faire un enfant à 10. ou à douze ans, par ce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à 18. ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties, & de la secheresse de son temperament. Neantmoins on doit se terminer sur cette ma-

tière, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des affaires qui leur appartiennent.

Le sentiment le plus suivi est celui qui divise notre vie en cinq périodes; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25. ans, après quoy nous ne croissons plus. Depuis 25. ans jusqu'à 35. ou 40. est la fleur de l'âge de l'homme; & c'est ce que l'on appelle la jeunesse. L'Age constant suit la jeunesse, & dure jusqu'à 41. ou à 50. ans, c'est le temps que l'on trouve de mesme force & de mesme temperament. Le quatrième âge est la première vieillesse qui dure jusqu'à soixante cinq ans; & enfin l'âge decrepit accompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'Adolescence est encore divisée en plusieurs parties; entre lesquelles l'enfance tient le premier lieu. Elle commence depuis notre naissance jusques à 3 ou quatre ans, lorsque nous avons appris à parler. La puerilité la suit, qui se termine à dix ans. L'âge de discretion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jusqu'à 18 ans; & enfin l'Adolescence, qui prend le nom de tout ce temps là, va jusqu'à 25 ans.

L'Enfance & la Puerilité ne savent ce que c'est de produire des hommes; & bien qu'il y ait quelques Historiens, qui pourroient rendre cela douteux par une Histoire qu'ils

font

font d'un enfant de sept ans qui en grossit une fille, cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'Antiquité, & que d'ailleurs la génération est incompatible avec la foiblesse de cet âge, il me sera permis de demeurer dans mon sentiment, & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne diray pas de mesme de ceux qui ont atteint l'âge de discretion; car dès lorsque la voix se change, & qu'elle se grossit par la chaleur naturelle, qui s'augmente dans la poitrine; que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs desagréables, qui s'eleyent de la semence; que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatouillemens reiterez, c'est alors, disje qu'un jeune homme est embrasé par l'ardeur de l'Amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Medecins, qui considerent incessamment les actions de la Nature, ne peuvent se determiner exactement sur l'âge, que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureuxment & pour engendrer: il y a tant de diversité de temperament & de vigueur dans les hommes, & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiere. Ce que l'on peut dire en general c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusques à dix huit; mais l'on ne sauroit mar-

quer exactement l'année dans les particuliers.

Nous lisons dans nos observations de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont esté peres a 10 ans, & qu'ils'ont trouvé des femmes de neuf ans, qui ont mérité le nom de mere. *Foubert* Médecin de Montpellier, & l'un des savaans hommes de son temps, a vû en Gascogne *Jeanne de Peirié* qui fit un enfant a la fin de sa neuvieme année. Cette Histoire n'est point seule; je pourrois en rapporter beaucoup de semblables, qui sont arrivées en France & dans les regions chaudes, si celui que nous a laissé par écrit *St. Jérôme* ne suffisoit pour confirmer ce que je dis. Il nous assure qu'un enfant de dix ans engrossa une nourrice avec la quelle il coucha quelque temps.

J'avoué pourtant que ces sortes de prodiges sont rares dans le monde, & qu'il faut souvent des siècles pour en produire de semblables: Mais la marque la plus assurée d'estre en estat d'engendrer, c'est, selon l'avis des Médecins, lorsqu'un homme peut jeter de la semence, & que les regles paroissent à une fille. Ce sont alors des signes evidens que le nature a fourny a l'un & a l'autre sexe de quoy se perpetuer. Ces épenchemens d'humours ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans, on ne void mesme gueres de filles de douze ans, & de garçons de quatorze,

capa-

capables d'obeir à l'Amour, & de produire cette matiere dont se forment les hommes. C'est arrivé le plus souvent aux filles de quatorze ans; & aux garçons de seize; car en ce temps là tout ne respire que production; c'est le printemps de la vie, & l'une des saisons les plus douces qu'ayent les hommes. Une fille seroit bien lente; si à seize ans elle n'estoit capable de se perpetuer par la production d'un enfant, & un garçon de 18 ans seroit bien froid, si, estant couché avec elle, il luy estoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'age le plus prompt à faire des enfans est celuy de dix ans; & le plus tardif celuy de seize ou de dix huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prestes à engendrer que les hommes, queques Medecins ont soutenu qu'elles estoient d'un temperament plus chaud. Car si parlant en general, disent ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur, puis que la chaleur naturelle reside d'avantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs, on remarque, ajoutent ils, que les femmes sont plus ingenieuses & plus agissantes que les hommes, parce, qu'ayant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits qui sont la cause de leur activité. Elles ont encore plutôt du poil aux porties naturelles,

106 Tableau de l'Amour considéré

& il s'en est vû qui n'estoient presque pas entrés dans l'age de discretion, à qui la Nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil, qu'elle y faisoit naître: ces mesmes femmes croissent & vieillissent encore plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions, & en dissipe plutôt les humidités.

Au reste elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes; & comme les passeraux ne vivent pas longtemps, parce qu'ils sont trop chauds, & trop susceptibles de l'Amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur devorante, qui les consume peu à peu. Il se trouve encore aujourd'huy des *Messalines*, qui, par l'excès de leur chaleur, seroient en estat de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est plus chaud. En effet elles souffrent le froid avec plus de constance; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'opposoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'estoit permis de m'éloigner un peu de la matiere que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine, à prouver le contraire de ce que l'on dit du temperament des femmes. Je serois voir, que la grande quantité

tité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur, que de son excès : que les femmes sont plutôt légères qu'ingénieuses : que si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une marque de la faiblesse de leur chaleur : que l'excès de l'Amour ne peut être principalement attribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconstance de leur imagination, ou plutôt à la Providence de la Nature, qui les a faites pour nous servir de jouet après nos plus sérieuses occupations. Après tout si elles ne sont pas si susceptibles du froid, il ne faut en chercher la cause que dans leur embon point ordinaire, qui s'oppose incessamment à la génération des qualités les plus actives.

L'Homme au contraire agit avec plus de fermeté ; se nourrit avec plus de bonheur ; se défend avec plus de courage & de présence d'esprit ; raisonne avec plus de force ; & contribue à faire un enfant avec plus de promptitude. C'est luy principalement qui agit dans la génération où il se communique soy même, & qui par ses autres actions de corps & d'esprit donne par tout des marques de la force de sa chaleur. Au lieu que la femme ne fait que souffrir les impressions que l'homme veut luy donner ; & souvent elle n'est pas si tost prête que luy à donner de quoy former un homme. En un mot elle n'est faite que pour concevoir pour allaiter, & pour élever les enfans.

De plus un mâle est plutôt accompli dans le sein de sa mère qu'une femelle, il s'agit avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plutôt; ce que l'on doit attribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament; car c'est à cette même chaleur de perfectionner, & d'avancer plus promptement les choses par tout, où elle se trouve plus abondante: & par cette même raison on ne voit presque jamais vivre de gentes de différens sexes. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempéramens, quand ils se trouvent tous deux embarrasés dans des mêmes lieux.

Mais reprenant la matière que nous avons laissée pour faire une digression qui ne me paroît pas inutile, je diray maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matière ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Medecins, ont fixé un temps pour le mariage au milieu de l'âge de discretion. Et parce que ceux là sont extrêmement rares qui commencent à engendrer à 9 ou à 10 ans aussi bien que celles, qui ne pourroient le faire à seize ou à dix huit, ils ont déterminé l'âge de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années se rencontrant dans le milieu de la Puberté, si bien que ceux, qui sont au dessous de ces derniers âges, sont cités pupilles; & la loy ne permet pas qu'ils soient accusés d'adultere, ny qu'ils

qu'ils puissent se marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au mesme estat qu'ils estoient auparavant, parce qu'il est, disent ils, de l'essence du mariage d'estre en estat de faire un enfant, & que ceux qui sont au dessous de ces ages ne sont pas présumez en estre capables.

Les Politiques qui considerent la durée d'un estat florissant ne sont pas du sentiment des Jurisconsultes, pour le temps qu'il faut marier les jeunes gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ny les richesses des habitans qui font un monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui luy appartiennent. L'age de douze & de quatorze ans est un age trop foible pour faire un present à l'estat d'hommes spirituels & robustes, & ces mesmes Politiques apprennent des Medecins qu'il faut un age plus avancé pour engendrer des hommes, capables de gouverner un Royaume, ou de menager une Republique.

En effet le ventre d'une femme est trop étroit à cet age là, pour engendrer des enfans bien faits; les parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme; & une femme si jeune ne peut suffire tout ensemble à son propre accroissement, & à la nourriture

110 *Tableau de l'Amour considéré*

tire de son enfant. Les couches doivent être ordinairement funestes, & doivent luy faire apprehender de perdre la vie en la donnant à un autre. D'ailleurs un jeune homme à l'esprit & le corps trop foibles à l'age de quatorze ans ; sa semence n'est pas assez cuite ny assez digérée pour produire un enfant fort & spirituel ; & s'il est alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent sont ou trop petits ou trop délicats.

Platon & Aristote, ces deux grands Genies de l'Antiquité, ne permettoient pas de se marier avant l'age de 30 ans ; & presentement une personne n'oseroit se marier avant ce temps-là sans le consentement de son pere & de sa mere. Ce qui obligea Gratien à faire une loy, par laquelle il établissoit la perfection d'un homme à cet age-là. Car c'est alors que l'on ne croist plus, & que la chaleur naturelle, ne s'occupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploie seulement à le conserver & à fomentier ses parties amoureuses, pour produire avec plus de force une matiere capable de perpetuer son espece.

Le meilleur est de suivre la dessus le sentiment le plus commun, c'est à dire d'estimer parfait un homme à 25 ans, & une fille à 20. C'est alors qu'ils sont tous deux plutôt en estat de se marier que dans un age moins avancé ; car pour parler de cet homme, il ne
luy

luy manque rien à cet age-là pour contenter
 une femme ; ses parties naturelles ont les di-
 mensions qu'elles doivent avoir pour bien a-
 gir dans les embrassements amoureux ; sa se-
 mence est féconde. Les esprits, qui doivent
 servir à la génération, s'engendrent alors en
 plus grande abondance, & la verge est pres-
 que toujours en estat de fournir de quoy faire
 un homme, contre la volonté même de ce-
 luy qui la porte. Enfin cet homme doit d'au-
 tant plutôt se marier, qu'il est d'un tempera-
 ment chaud & humide, d'un sang bouillant,
 bilieux & melancolique ; qu'il a la taille me-
 diocre, la teste grosse, les yeux étincelans,
 le nez gros, la bouche bien fendue, les
 jouës teintes de sang, & le menton arrondy.
 L'on en doit à proportion dire autant d'une
 fille de 20 ans, qui a l'imagination de cette *Es-
 biola*, dont parle St. Jérôme, ne peut vivre
 sans jouir des plaisirs de l'Amour, & sans sui-
 vre le conseil que l'Eglise donne en se ma-
 riant.

En effet, l'age de douze ou de quatorze
 ans est un age trop tendre pour souffrir le joug
 du mariage : il faut des personnes fortes &
 robustes, si elles veulent y avoir du contente-
 ment.

A. B.

ARTICLE III.

La Conception, la grossesse, & l'Enfantement.

Lors qu'une femme a conçu elle a suivy en cela le conseil que l'Eglise luy a donné en la mariant, & elle a executé les ordres de la Nature. Mais je ne sçay par quel malheur ordinaire à l'Amour, elle paroît plus abbatuë qu'auparavant. Tout luy déplaist; elle ne mange point; & si elle met quelque chose dans la bouche, ce sont des choses hors de l'usage commun des hommes, encore les rejette-t-elle desqu'elle les a prises. Les meilleurs alimens luy sont mal au cœur; elle n'en peut mesme souffrir la fumée. Les nuits sont inquietes; le sommeil est interrompu, & quelquefois accompagné de la maladie que l'on appelle *Incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtit sans que l'ame eust encore ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insupportable à cette mesme femme, qui souffre de temps en temps de legers tremblements par tout le corps. Le ventre luy fait mal, souvent il demeure paresseux, & cette paresse luy cause pour l'ordinaire des trenchées. Les Graces ne sont plus sur son visage; ses yeux sont languissans & meurtris; & le feu dont l'Amour se servoit autrefois pour

pour faire des conquestes, les a abandonné pour quelque temps. Elle ne peut marcher qu'elle ne boite, & qu'elle ne ressent d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin dans la langueur où elle est, elle souffre sans cesse pour avoir trop aymé. Ces incommodités la font presque repentir de s'estre alliée à un homme, si elle n'esperoit au bout de neuf mois de récompenser les souffrances par la joye d'un enfant qui luy doit venir.

L'Experience nous apprend, qu'une femme grosse est plus amoureuse au commencement de sa grossesse qu'auparavant. Beaucoup plus de sang & d'esprits occupent ses parties naturelles; & si on la baise en ce temps-là, c'est de l'eau que l'on jette sur le feu d'une forge, qui plus il est arrosé, plus il est ardent.

Les François ne sont pas si retenus à carresser les femmes grosses que quelques autres nations. Il y a mesme des Medecins qui sont d'avis qu'on les doit baiser avec plus d'ardeur, pour obeir aux loix de la Nature qui les rend alors plus amoureuses. Mais à dire le vray, si nous suivons le sentiment d'Hippocrate elles font de plus vehementes couches quand elles ne sont point carressées pendant leur grossesse, & nous voyons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses,

car

car si elles ne font pas de fausses couches, au moins engrossent-elles une seconde fois.

Les fortes secousses de l'Amour ebranlent un enfant qui est fort delicat dans ses premiers mois; & les regles, qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baisers retirés excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étouffent & le suffoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisis se relâchent par sa pesanteur, aux moindres efforts amoureux de la mere; & il est ainsi contraint de perdre la vie en naissant avant le temps, luy qui ne l'a pas presque encore reçue.

Quoyque la plus part des Medecins, après Hippocrate, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une aiguille, nous sommes pourtant persuadez du contraire. Car on fait qu'elle se decharge souvent de ses humidités superflues; & que les femmes engrossent une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits des pertes rouges au blanches, qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesse; & nous avons des exemples de superfetations; & peut estre plus souvent que nous ne le pensons; car les gemaux, qui naissent enveloppez de membranes differentes, sont pour l'ordinaire de superfetation, dont on ne

s'apperçoit pas. Toute une ville de ce Royaume a veu la superfétation de Mademoiselle Louveaux, qui quelque temps après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle accoucha d'un garçon vingt neuf jours après les premières couches. La fille vescut sept ans, & la garçon ne vesquit que sept jours.

Les femmes seroient trop malheureuses, si la douleur, & les autres peines, ne les abandonnoient point pendant leur grossesse. Une femme grosse qui a demeuré trois ou quatre mois dans des langueurs extremes, dans des dégouts & des vomissemens continuels, jout presentement d'une santé parfaite. Elle ne se souvient plus d'avoir esté incommodée, & si elle ne sentoit dans ses entrailles quelques petits mouvemens comme de fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'estre grosse. Mais cette santé ne durera pas long temps. Car dès que l'enfant aura de la force, ses douleurs renouveleront, & en touchant son pous qui battra alors pour deux personnes, on dit qu'elle auroit la fièvre. Enfin le temps d'accouchet s'approche; l'enfant luy frappe le costé; les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le passage; & si l'accouchement n'est malheureux en moins d'une heure elle se délivre.

On a soin d'un costé de l'enfant; on luy coupe le cordon le plus long que l'on peut.

sup

fi

116 *Tableau de l'Amour considéré*

si c'est un garçon ; & le plus court, si c'est une fille. Tout cela se fait par ordre de la Matrone, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en sera plus étroite : après cela on luy donne du beurre & du miel fondus, pour s'opposer aux douleurs de ventre, auxquelles l'enfant est sujet après estre né, & pour vider les excremens noirs qui sont dans ses boyaux il y a longtems. D'un autre costé on soulage la mere ; on luy fere d'abord doucement le ventre ; & l'on étuve avec du vin tiede ses parties naturelles. En un mot on y apporte tous les soins, que l'on a accoutumé d'apporter aux femmes nouvellement accouchées.

ARTICLE II.

Si la Nature a fixé un temps pour accoucher.

Les Medecins & les Jurisconsultes agitent cette mesme question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assuréz d'un temps fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire heritier un enfant qui ne seroit pas legitime. Et parce que ceux-cy ne jugent que sur le sentiment des Medecins, je veux bien rapporter icy en peu de mots ce que

que la plus part en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques difficultés qui se présentent.

Quelques Medecins ont fait des livres exprés, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de temps déterminé pour la naissance des hommes, & que la Nature, étant la maîtresse d'elle-même, elle avance ou retarde le temp des couches, quand il luy plaît. En effet ceux, qui sont dans ce sentiment, ne manquent ny de raisons, ny d'autorité, pour faire valoir leur opinion. Car ils disent que, les temperamens des hommes étant presque infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur sont plutôt formez dans les entrailles de leur mere, & naissent aussi plutôt, ainsi qu'il y en a qui viennent au monde à six mois, comme fit Livia, femme d'Auguste, selon le sentiment des Medecins de ce temps-là; & d'autres qui, ayant moins de vigueur, ne peuvent naitre qu'après plusieurs mois; témoin Ruffus que Vestilia fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60 ans accoucha lequel demeura dans les flancs de sa mere pendant quinze mois, si nous en voulons croire *Masso*.

Ils disent encore qu'une femme, qui a la matrice petite & étroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à son

118 *Tableau de l'Amour considéré*
 enfant, ne sauroit s'empêcher d'accoucher
 à six ou à sept mois, au lieu qu'une autre, qui
 sera grande & bien nourrie, portera son en-
 fant jusques à dix ou à douze mois.

Ils ajoutent que la femme, participant
 de la nature des animaux, qui sont beaucoup
 de petits d'une seule ventrée, & de la Nature
 de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas
 avoir un temps fixe pour accoucher. Que
 l'homme n'ayant point de temps déterminé
 pour caresser sa femme, la Nature n'en a point
 aussi de fixe pour le faire naître; qu'il n'en
 est pas de mesme des autres animaux, qui
 ont leur temps réglé pour faire leurs petits, si
 bien que que l'on ne verra pas en hyver une
 linotte pondre, & couver ses œufs. Qu'au-
 restel autorité d'Hippocrate décide cette que-
 stion, qui a esté suivy des Jurisconsultes,
 savoir que les enfans peuvent naître depuis le
 septième mois jusques à l'onzième.

Mais si nous voulions examiner de près
 tous ces raisonnemens, nous pourrions dire
 que, bien que les femmes, & les en-ans,
 ayent des complexions fort différentes entre
 eux, il y a lieu neantmoins d'être persuadé,
 qu'une vieille Espagnole, & qu'une jeune
 Lapponoise, accouchent naturellement l'une
 & l'autre au bout de neuf mois accomplis.
 Que l'on ne doit pas établir un sentiment,
 sur ce que les femmes nous disent du nom-
 bre des mois de leur grossesse. Que la gran-
 deur

deur de la matrice devroit plutôt avancer les productions, que de la retarder. Qu'une femme, qui a peu de sang, devroit accoucher plus tard, ayant besoin de plus de temps pour perfectionner ce que'elle porte dans les entrailles: & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ny les erreurs de la Nature pour établir un principe universel.

Nous pourrions en core dire, que la Nature des femmes n'est point entre la Nature de ces differens animaux, & qu'Averroës s'est fort mal expliqué là dessus; que quand les femmes font plusieurs enfans dans les mesmes couches, nous pouvons dire que ces accouchemens sont contre les ordres de la Nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours. Après tout, que les femmes ont un temps aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits; & qu'il ne faut pas confondre par un sophisme evident la saison, & le temps, auquel nous careissons les femmes, & auquel elles conçoivent, avec le temps que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions opposer Hippocrate à Hippocrate mesme, & nous pourrions alleguer cette belle vérité qu'il nous a laissé par écrit, savoir; que la Nature est toujours stable

ble dans ses actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une règle générale, que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encore ce sentiment par d'autres preuves, & disons, que si la nature garde une loi fixe dans le corps des bestes, lorsqu'elles sont pleines, & que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter, pour mettre bas quand leur fruit a reçu tout l'accomplissement qui luy est nécessaire. on ne peut douter que l'homme, qui est le plus parfait de tous les animaux, ne soit réglé par les mêmes lois. La Nature ne manque jamais d'observer un temps limité, quand il est question de guérir un tumeur, ou de finir une fièvre. Ses lois sont certaines & indubitables dans les crises, & ces Médecins ont passé pour Magiciens, qui ont remarqué ses mouvemens avec les plus d'exactitude. La grossesse est une espèce de maladie, les accidens qui arrivent aux femmes grosses, en sont comme les symptômes, & l'accouchement en est comme la crise à la fin. On ne denie point à la femme les mouvemens fins de la Nature, quand il faut se défendre de quelque maladie qui l'opresse, il n'y a que dans la grossesse & dans l'accouchement qu'on luy refuse ces ordres invariables; & parce que l'on observe que les accouchemens arrivent en divers temps, par des causes étrangères,

geres, qui les avancent ou qui les retardent : on est tellement prevenu là dessus que l'on prend l'ombre pour le corps, & le hazard pour la nature : si bien que l'on ne peut revenir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a point de temps précis pour l'accouchement des femmes.

Au reste, puisque l'experience nous montre, que la plus part des enfans naissent, depuis les dix derniers jour du neuvième mois, jusques au dix premiers du dixième, c'est à dire dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous : que ceux qui naissent à 7 ou 8 mois sont toujours imparfaits, ou valetudinaires, & que de 20 il n'en vid pas trois. N'advoit-il pas, que ces derniers naissent dans un temps que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plutôt par quelque maladie pas entrailles de leurs mères, que par les ordres secrets de cette admirable Moderatrice de l'univers.

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à declarer illegitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois accomplis, & ce qui par arrest du parlement de Paris fit debouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'après estre né il eust reçu le baptême.

Ceux qui ont fait de serieuses reflexions sur les mouvemens de la Nature dans les accouchemens des femmes, & qui se sont long
F temps

122. *Tableau de l'Amour considéré*

temps appliquez a observer toutes les petites circonstances & de la grossesse, & des couches, découvrent aisément la difficulté de cette question. Ils ont remarqué, comme j'ay fait dans les hôpitaux, & par tout ailleurs, que la Nature conserve toujours un temps fixe, & déterminé pour les accouchemens, qui se font selon les ordres, & que les enfans les plus accomplis, & les plus temperez, naissent toujours dans les dix premiers jours du dixieme mois, & le plus souvent à la mesme heure du jour qu'ils ont esté faits; les autres naissent, comme je l'ay dit, depuis le vingt-j-me jour du neuvieme mois, jusques au dixieme jour du dixieme; c'est à dire, depuis le deux cent cinquante cinquieme jour de leur conception, jusques au deux cent soixante & quinzieme; bien qu'il y en ait d'autres qui naissent quelquefois plütoft ou plütard, quand il y a quelque cause étrangere, qui en avance ou en retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette verité par beaucoup d'Histoires, qui m'ont fourny mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques. Six enfans, que ma femme m'a fait, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis le deux cent cinquante sixieme jour, jusques au deux cent soixante & dixieme, c'est à dire, qu'ils sont tous nez sur la fin du neuvieme mois, ou au commencement du dixieme, si nous comptons les accouchemens par

les

1

les

les mois de lunes, comme le pretendent la plupart de nos Medecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut estre prise d'ailleurs que de la naissance de Jesus Christ, qui a este le plus parfait de tous les hommes. St. Augustin nous apprend, qu'il demeura dans le sein de la bien heureuse Marie, pendant deux cent soixante & treize jours, qui est le temps que l'Eglise a observé depuis pour en celebret la memoire, c'est a dire, qu'il naquit dans le commencement du dixieme mois.

Il est vray quil y a quelques enfans qui naissent vers le dixieme jour du setieme mois, ou le dixieme de l'onzieme mois; mais les uns & les autres ne vivent pas long temps; ou estant nez contre les ordres de la nature, ainsi que nous l'avons dit, ils sont sujets à mille incommodites.

Si les enfans naissent dans un espace de temps si vaste, il n'en faut accuser que la difference, & mauvaise façon de vivre des femmes; le país où elles demeurent; la saison dans laquelle elles accouchent; l'oyiveté dont elles jouissent, la varieté de leur temperament; les plaisirs dereglez, qu'elles prennent avec les hommes pendant leur grossesse, les passions & les maladies dont elles sont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches; & force la nature à suspendre ou à rompre le cours ordinaire de ses operations;

124 *Tableau de l'Amour considéré*

tions ; ce qui arrive presque jamais aux autres animaux, qui vivent selon les loix de la Nature.

On doit donc conclurre de tout ce discours, que les bons accouchemens, qui se font selon les ordres de la Nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & quelquefois de vingt ; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne soient estimez legitimes, lors qu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septieme mois, c'est a dire, depuis le cent quatre vingt septieme jour de leur conception, jusques aux dix premiers jours de l'onzieme mois, c'est a dire, jusqu'au trois cent cinquieme jour ; tellement que devant ou après ce temps-là j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bastards ou supposéz. Et si la fille de *Jean Pellors*, Marchand de Lion, estoit née quelques jours après le trois cent quatrieme jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un arrest en sa faveur par lequel il la declaroit capable d'estre heritiere de son pere. En effet par un autre arrest cette Illustre Compagnie declara illegitime un autre enfant, qui estoit né le douzieme jour de l'onzieme mois après la mort de son pere.

A R-

ARTICLE V.

Du devoir des Mariez.

Après les travaux de l'enfanteinent la femme ne le souffre plus des douleurs qu'elle y a souffertes; & les vuidanges ne sont pas plütoft écouléz, qu'elle attaque derechef son mary, & qu'elle luy livre amoureuxment la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne merite d'estre couronné de myrthe comme l'estoient autrefois ceux qui faisoient des conquestes en Amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne merite cet honneur, elle qui attaque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage si avantageusement avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge, & ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentés & plus amoureuses, plus inquietes, plus inconstantes & plus susceptibles de lascivité. En effet elles sont un animal dans un autre animal, qui fait souvent tant de desordre dans le corps des femmes, qu'elles sont obligées de chercher le moyen de l'assouvir, & de l'apaiser pour l'empêcher de leur nuire.

Le mary rend donc exactement à sa femme

me ce qu'il luy doit, & la femme ce qu'elle doit a son mary. Si ce devoir manque du costé du mary, la femme devient de mauvaise humeur, & luy fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'estre pas aimée: si bienque l'on peut dire que les carresses conjugales sont les nœuds de l'Amour dans le mariage, & quelles en sont véritablement l'essence.

Mais il y a des occasions, où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ny de la société, lors qu'il refuse ce plaisir à la femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un est une faute contre la santé, selon le sentiment des Medecins, au moins si l'incommodité est tant soit peu considerable, peut-on fournir tous les jours aux voluptés deregleres d'une femme: lorsque la veüe se diminue; que le sommeil se perd, que l'estomach & la teste se ruinent, & que les jambes s'affoiblissent: un homme n'est gueres en estat de faire son devoir à l'égard des affaires domestiques & estrangeres, après s'estre épuisé dans l'excès des voluptés conjugales. Les moindres incommodités, qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à la femme. D'en agir autrement c'est pecher contre soy mesme, & s'attirer de grandes maladies, & une vieillesse prématurée.

Ceux-

☉ Ceux-là sont bien plutôt dispensés de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui attaquent les parties nécessaires à la vie, & quand mesmes ils n'y auroient que quelques légères dispositions, cela ne devrait empêcher de caresser leur femme. Les maladies des extremités du corps, qui sont periodiquez, doivent encore les exempter de ce devoir, amoins qu'ils ne vueillent que le plaisir ne soit la cause de leur misere.

☉ L'homme a bien plus d'occasion que le femme de s'excuser sur le devoir du mariage. C'est luy qui dans les caresses conjugales agit presque tout seul, & qui semble par ses mouvemens précipités se hâter de voir la fin de ses plaisirs, pour les renouveler une autrefois comme si la Nature, estant chargée d'un homme, vouloit par l'excès des voluptez nous ôter la pensée, de ce que nous y faisons de principal, pour s'en réserver toute la gloire à elle mesme.

☉ Il n'en est pas de mesme de la femme, qui ne fait que souffrir les caresses d'un homme dans une posture aisée, il ne se trouve gueres d'obstacle de son costé qui la puisse dispenser de ce qu'elle doit à son mary. La maladie n'est pas une cause assez legitime pour cela. Elle en souffre mesme quelques-unes qui ne se guerissent que par l'Amour, & les remedes des medecins sont souvent trop foibles pour les

dompter. Priape à bien plus de pouvoir & de force que nos drogues ; son autorité est plus souveraine , & son remede est beaucoup plus efficace que l'Armoise , le Karabé , les testicules de Castor , & tous les autres remedes que l'Antiquité a inventez pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bestes , que la nature fait dans leurs corps une fermentation , & une agiration d'humeurs , & quelle envoie à leurs parties naturelles du sang , des esprits & de la matiere qui les y chatouillent. Cette matiere dans les bestes est par rapport aux femmes ; ce que nous appellons les Regles. Si bien qu'il ne faut pas s'estonner , si les bestes cherchent , alors plutôt qu'en un autre temps , le mâle qui la nature leur a montré estre le souverain remede à leurs tourments. C'est la raison pour laquelle la plupart des femmes sont plus amoureuses lors que leurs regles commencent à couler ; car le sang & les esprits , se portant alors précipitamment à leurs parties naturelles , qui en sont échauffées , elles cherchoient en ce temps là de quoy se satisfaire , si la loy du vieux testament ne puniroit de mort les hommes qui les touchent en cet estat là. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'exces de l'amour du beau sexe ; il a alors plus de feu & d'empressement pour aimer qu'en tout autre temps , pourvu toutefois qu'il

qu'il se porte bien ; mais un homme n'est pas innocent quand il commet cette indecence.

J'advouë que l'un & l'autre ne sont point ordinairement incommodés quand ils se carressent pendant les regles ; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de sang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en ressent aucun dommage. Tous les desordres de ces conjonctions impures ne tombent que sur l'enfant qui en est engendré. Car souvent il meurt avant que de vieillir, ou passe toute sa vie dans une langueur continuelle.

Il en est à peu près de même des voidanges de l'accouchement. Ce que la mere & l'enfant ont refusé comme inutile pendant la grossesse ; cela même se purge peu à peu 15 ou 20 jours après les couches. Si un homme carresse sa femme avant ce temps-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse si elle devient grosse peu de temps après estre accouchée ; car les ordures, qui doivent couler par les lieux demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'estoit sans doute sur cela qu'estoit fondée la loy de l'ancien testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que 30 jours après avoir fait un garçon, & 60 après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de difficulté de sçavoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mary. Les sentimens sont parta-

gez là dessus. Quelques uns veulent que l'on puisse baiser aussy vigoureusement une femme lors qu'elle est grosse que lors qu'elle est vuide. J'en prends à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui estant grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mary de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lors qu'elle estoit chargée de marchandises, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette occasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettrait un grand crime si l'on carressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la nature parmi les bestes, & on y verra que les Cerfs, les taureaux, les bœufs & quelques autres animaux ne touchent plus leurs femelles quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux, que nous avons remarqué cy dessus pouvoir arriver à une femme grosse, qui reçoit les caresses de son mary, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de carresser sa femme. De fausses couches peuvent arriver par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent: une superfétation peut survenir; un faux germe ou un fardeau peuvent suffoquer l'enfant, comme Riolan nous témoigne l'avoir vû. En un mot ces accidens peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant.

Au

Au contraire les accouchemens seront plus libres si l'on ne touche point une femme pendant la grossesse, & les Enfans, selon la pensée d'Hippocrate, ne naîtront avant le terme.

Ce furent sans doute ces raisons, qui empêcherent le sage Empereur de Constantinople, *Isaac Comnene*, de toucher la femme après qu'elle eut conçu; & quoy que ses medecins le luy conseillassent pour la conservation de sa santé, il n'en voulut pourtant rien faire, preferant ainsi la santé de deux personnes à la sienne propre. C'estoit mesmes une loy parmi quelques peuples Payens si nous en croyons *St. Clement*, de ne connoitre jamais une femme grosse.

J'en dis de mesme des nourrices qui ne peuvent rendre sans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle apparence qu'un lait soit bon si la mere a des degoufts & des vomissemens continuels, & si elle souffre les autres incommodités qui arrivent ordinairement aux femmes grosses? Cependant si une nourrice devient grosse d'un mesme homme, si elle n'est gueres malade au commencement de la grossesse, & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine, je ne voy pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mary, & mesme d'allaiter son enfant durant les deux ou trois premiers mois de la grossesse. L'enfant qu'elle porte dans ses entrailles estant alors fort pe-

tit, & n'ayant pas besoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a mesme des femmes qui se portent beaucoup mieux si elles allaitent alors, que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçu. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent suffoquer le petit enfant qu'elles portent dans leurs sein si elles ne sont épanchées pour d'autres usages. C'est pourquoy nous sommes quelquefois obligez de faire saigner ces personnes la, pour les decharger de l'abondance de leur sang, & les faire ensuite accoucher plus heureusement.

ART. VI.

Du temps ou les hommes & les femmes cessent d'engendrer.

LE monde est plein de productions. Il s'en fait par tout jusques dans les entrailles de la terre. C'est le seul moyen qui fait subsister toute la liaison de ce grand Univers. Les hommes qui en font l'ornement ne manquent point de leur costé à faire de continuelles generations. Depuis l'age de discretion jusques à la vieillesse ils s'employent incessamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en veüe d'eterniser la nature humaine plutôt que de conserver leur vie & leur santé. Car il est certain que les plus lascifs

cifs & les plus voluptueux font ceux qui vivent le moins. Les passeraux qui ayment si eperdument leurs femelles ne vivent que trois ou quatre ans; La Chaleur naturelle qui s'épuise par l'Amour leur manquant avant le temps les fait aussy finir plütoft.

Nous ayons cy dessus observé le temps ou les hommes & les femmes commençoient à engendrer, il faut presentement examiner celui où ils finissent.

Quoyque les Medecins prolongent le temps de la premiere vieillesse jusques a 65. ans, & qu'ils croyent qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusques à cet age là, cependant les Jurisconsultes se restreignent à l'age de soixante ans après quoy ils pretendent qu'un homme soit impuissant. C'est pourquoy ils en ont fait une loy exprés. En effet c'est alors que l'amour nous abandonne; & bien que dans le fonds du cœur nous le conservions toujours jusques à la mort, il ne se fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet age là. La vieillesse nous glace, & nous n'avons presque plus de chaleur & d'esprits que pour nous conserver, bien loing d'en avoir pour en donner a un autre.

La nature à ses mouvemens reglés & ses productions determinées, ainsi que nous l'avons prouvé cy-dessus, & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui

ayent fait des enfans à l'age de soixante & dix, de quatre vingt ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de regle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous rapporte que Mr. le Duc de *St. Simon*, qui vid encore, a fait un enfant à l'age de soixante & douze ans que le Roy & la Reine ont tenu sur les fonds de baptême. C'en est un autre de ce que nous apprend *Eneas Silvius*, d'*Uladislas* Roy de Pologne, qui fit deux garçons à l'age de quatre vingt dix ans. C'en est encore un autre beaucoup plus grand de ce que nous raconte *Felix Platerus* de son grand Pere qui engendra à l'age de cent ans. Et enfin ce que nous dit *Massa* est encore quelque chose de plus incroyable là dessus, qu'un homme de soixante & dix fit un Enfant à sa femme de soixante ans, qui vint au monde sans avoir toutes les parties accomplies qu'elle naquit après 15 mois de sa Conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un temps plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les regles les abandonnent lors qu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même temps d'engendrer. C'est pour cela que la loy a déterminé aussi judicieusement un temps à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime les accouchemens prodigieux qui se font
après

après l'age de 50 ans, & n'admet point les enfans pour legitimes qui naissent après ce temps là, parce que selon le sentiment des Medecins, les regles cessant aux femmes environ l'age de 45 ou de 50 ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque des choses necessaires a le former & a le nourrir.

Cependant si après cet age-là il se trouve encore quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs regles, je ne doute point que l'on ne fist une grande injustice a un enfant qui en naitroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison, qui obligea l'Empereur *Henry* de faire accoucher sa femmeagée de 50 ans a la veuë de tout le monde, pour oster le soupçon que l'on auroit pu avoir de son accouchement.

Ainsi bienque la loy soit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus souvent, il peut cependant naître des occasions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvu que les hommes ayent de la vigueur & que les regles ne manquent point aux femmes. Car on ne fauroit faire une loy si juste qu'elle ne püst causer quelque fois du dommage a quelques particuliers; & par ce qu'elle est generale il se trouve des occasions, où elle ne favorise pas tout le monde

CHAPITRE IV.

Quel temperament est le plus propre à un homme pour estre fort lascif, & à une femme pour estre fort amoureuse.

Pour expliquer le melange & la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers, & qui ont tous un temperament different les Philolophes, se sont servis de deux moyens. Les uns ont considéré la matiere qui les forme, ils en ont observé la figure, la grandeur & la liaison; & se sont imaginez, comme ont fait *Democrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la Nature par les atomes qui les composent. Les autres, comme *Hippocrate* & *Aristote*, se sont persuadez que la matiere des mixtes ne pouvoit estre sans qualité; & que le toucher estant le juge des premieres & des secondes qualités ils pourroient aussi parlà en faire mieux connoitre la Nature. *Aristote* appelle les secondes qualités des effets corporels, ou des conditions materielles, que je pourrois nommer des qualitez de la matiere. Il en a fait de deux sortes; les unes actives, comme la puissance, d'endurcir, de ramoillir, d'épaissir &c. & les autres passives qui sont des effets de cette mesme faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité &c.

De ce corps ainsi composé de matiere & de qualités, pour parler avec ces derniers

A H O

Phi-

Philosophes, il naist une autre qualité que l'on peut nommer avec *Galien* propriété de la substance, avec *Vallesine* qualité du mélange de la matière, ou enfin avec d'autres qualité occulte, qui est à proprement parler l'essence & le temperament du mixte. Si bien que l'on peut dire que le temperament n'est autre chose qu'une qualité, qui resulte du mélange de la matière & des qualités des Elements. Car comme plusieurs voix différentes font une melodie, quand elles sont bien mêlées, tout de mesme ces matières & ces qualités bien que contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un temperament, que l'on ne sauroit les discerner, tant il est vray de dire que le temperament est une union, & un ordre des choses qui sont incessamment opposées entre elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps, mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avoyé qu'elle s'avons qui en est l'auteur; que nous voyons tous les jours ses ouvrages; & que la matière nous en est sensible. Mais qu'il est difficile de concevoir, comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de temperamens!

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par dessus le reste des hommes, sont

138 *Tableau de l'Amour considéré*

sont obligez d'avouer après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfans, & que le temperament des hommes qu'ils examinent est si difficile à comprendre, qu'ils sont contrainsts de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Medecins admettent de quatre sortes de temperament, où une seule qualité prend le dessus, & ils en comptent aussi quatre autres qu'ils appellent composez, où deux qualités sont manifestes. Les premiers temperaments sont rares, & il ne se trouve presque jamais de qualité qui ne soit accompagnée d'une autre qui ne luy est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvieme temperament qu'ils appellent égal ou temperé, où il n'y a point de qualité qui se surpasse l'une & l'autre: Mais parce que l'on ne le rencontre point dans les hommes, & que les matieres & les qualités des Elemens ne sont pas melées ensemble si justement, qu'il n'y en paroisse quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celuy cy qui n'a esté inventé dans les Ecoles que pour servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les temperamens des hommes, les Medecins ont attribué les matieres & les qualités des Elemens à chaque humeur du corps. Ils ont dit que la bile estoit chaude & seche comme le feu, que la Melancolie estoit froide & seche comme la

ter-

terre, que la pituite estoit froide & humide comme l'eau, & qu'enfin le sang estoit chaud & humide comme l'air.

A R T I C L E I.

Quel temperament doit avoir un homme pour estre fort lascif.

A Voir ce jeune homme de vingt-cinq ans on le prendroit pour un satyre qui cherche incessamment partout de quoy assouvir sa passion. Toutes les femmes luy sont agréables dans l'obscurité, il n'en refuse aucune tant laide soit elle & il est toujours en estat de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir les emportemens amoureux, & son temperament est trop bouillant pour souffrir qu'elle soit la maitresse.

Il est vray que tout favorise son temperament & ses voluptez dereglez. Rien ne luy manque dans la vie, s'il y a au monde des alimens succulens & des breuvages delicieux ils sont pour luy. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chere, son ventre est toujours plein, & ses parties amoureuses qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toujours enflées de leur costé, selon la remarque de *St. Jérôme*, si bien que les bons alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à sa lasciveté: C'est sans doute de là qu'est venu ce beau
pro-

proverbe latin, qui n'a point de grace si on le traduit en nostre langue; *sine Cerere & Baccho friget Venus*. En effet tout est glacé dans l'Amour sans ce qui est marqué par le pepin de raisin, & par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'Oisiveté est une des sources de l'Amour deshoneste, & la fable n'a marié *Mars* avec *Venus* que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupés à la guerre.

La Région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes: nous en voyons plus de chastes à *Stokolm* qu'à *Seville* ou à *Naples*, villes où souvent il naît des monstres qui sont les effets d'un Amour abominable.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont je viens de parler, & qui d'ailleurs est d'un temperament chaud & sec, laissera le plus souvent agir sa passion indiscrete sans vouloir la moderer. Car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil & plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme; & son pouls agité en est un signe & un effet tout ensemble. Il paroît plus ferme, & frequent quand on le touche.

Son

Son foye qui est la partie où l'Amour a estably son siege, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu & de soufre, & le corps a qu'il communique incessamment ses humeurs est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive epaisit son sang, & le rend épais & melancolique; si bien que par cette qualité il conserve plus long temps la chaleur qui luy a esté communiquée, & comme le Lièvre est le plus melancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Le Cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour temperer l'ardeur de son cœur & de son foye: il est presque tout desséché par le feu excessif de l'Amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet Impudique Triacleur, dont ont fit n'aguères la dissection.

Ses reins où l'Escriture met le siege de la concupiscence sont si chauds qu'ils enflamment les parties Voisines, la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, & y fait aussi couler la semence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nuës, ainsi que faisoit l'Empereur *Tibere*, ny de se faire trainer en public par d'autres filles nuës, comme faisoit l'infame *Heliogabale*,

Si nous considerons maintenant cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche, son embonpoint ne l'embarasse

guez.

142 *Tableau de l'Amour considéré*

gueres, il suffit qu'il soit charnu & nerveux pour estre agile & lascif tout ensemble. Sa taille est mediocre, sa poitrine large, la voix forte & grosse. La couleur de son visage est brune & bazinée melée d'un peu de rouge, & si on le decouvre, sa peau ne paroitra pas tout a fait blanche, ses yeux sont brillans & bien ouverts, son nez est grand & aquilin, ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil & petillant. Si on le touche on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude & si seche, que le poil qui la couvre presque partout ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs & frisez, il n'a garde de se les faire couper sur ce qu'il a ouy dire des Auvergnacs, que pour avoir plus de bestail: ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ny les crains de leurs chevaux par ce qu'ils ont remarqué par experience qu'il se fait par là une dissipation d'esprits, qui s'oppose à la lascivité & à la génération. Sa barbe qui est un signe de l'admirable puissance de faire des Enfants, marque la force & la vigueur de sa complexion, elle est epaisse, noire & dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil, & si la nature s'est hâtée a y en faire naître des l'age de 13 ou de 14 ans, ce n'a esté que pour donner des marques d'une lascivité desordonnée qui se manifeste dans le temps.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oyseaux qui ont le plus de

de plume ayment le plus éperdument leurs femmes, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excremens vaporeux. Ainsi les hommes qui ont le plus de poil sont les plus amoureux; leur humidité estant vaincûe par l'excès d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui dessèche le cerveau & le crane des hommes lascifs, & qui les fait promptement devenir chauves, car comme ils manquent à la teste de vapeurs les nestres dont les cheveux sont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau d'une & sèche comme l'ont ceux qui sont d'un temperament chaud & sec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & si cette châtiveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur Jules César cette raillerie picquante que l'on publia à Rome, lors qu'on l'y menoit en triomphe; *Romani sero ase uxores mæchû calvû adducimus.*

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un temperament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature luy donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goutte d'eau; & l'on obligerait plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion dereglée qui luy échauffe incessam-

144 *Tableau de l'Amour considéré*

cessamment l'imagination est la cause de tous les desordres de sa vie : c'est un appetit qui s'arme avec violence contre la raison ; & qui détruit à toute heure ce beau présent que Dieu luy a fait. En un mot c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles, qui se laissent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin sont bien puissans ; mais à dire le vray la femme l'est encore plus ; & il faudroit que Dieu fist un miracle si on vouloit que cet homme là corrige ast son humeur amoureuse.

Son ame qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne void pas plütoist une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émeutés ; & il ne l'a pas plütoist observée avec reflexion que cet objet fait autant d'impression sur luy, que le fouët en faisoit sur cet autre, dont ou nous raconte qu'il ne carressoit jamais plus ardemment une femme, que lors qu'on le fouëttoit le plus cruellement.

Mais quand ce feu sera un peu appaisé par la froideur de l'age, l'Amour qui agite à cette heure cet homme, luy donnera en ce temps-là de l'esprit & de l'agrément, mais il n'étouffera pas entierement sa flamme qu'il a nourry dans son sein, au contraire elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du fer qui conservera plus longtemps sa chaleur ; & cette bile qui estoit

- milles

au

autrefois la source de tous les emportemens amoureux, se changera peu à peu dans une humeur épaisse & une Melancolique, qui feroit encore la cause de ses voluptés dereglées, si ses parties estoient alors en estat de luy obeir.

Il est donc veritable par tous les signes que nous venons de rapporter que les hommes qui sont d'un temperament chaud & sec, bilieux ou melancoliques, sont les plus lascifs, ils ne manquent ny d'appetit naturel ny de mouvemens de concupiscence, ils ont en abondance de la matiere & des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leur parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un temperament chaud & humide que nous appellons sanguine, ayment plus éperdument que ces autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatouille à toute heure & qui les rend ainsi plus amoureux.

A R T I C L E II.

Quel temperament doit avoir une femme pour estre fort amoureuse.

L'Amour embrasé tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oyfivete, les louanges les habits somptueux, les festins & les discours

146 *Tableau de l'Amour considéré*

cours d'amourettes, qu'en fin elle succombe a ses appas, & qu'elle ne peut se deffendre de ses atteintes. Elle y a mesme d'ailleurs une pente & une inclination naturelle, car si on la considere par le dehors sa taille est mediocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint moderé; Elle est brune, & ses yeux étincelans sont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & seche, son nez est un peu camus & retrouillé, sa gorge est grosse & dure, sa voix forte & les flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs & un peu rudes, & dès l'age d'onze ou de douze ans elle s'apperceut que le poil sortoit à ses parties naturelles, & qu'il y excitoit déjà des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son temperament bilieux avança ses regles & luy fit faire des démarchés des honnestes pour son sexe: si bien qu'il ne faut pas s'etonner si elle continuë encore presentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irritent, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'estoit qu'emeüe dans ses embrassemens amoureux, à cette heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondamment du sang & des esprits a ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle

qu'elle ne sauroit la moderer. Les avis de ses parens sont vains, les regles de la pudeur & de l'honnesteté sont inutiles, & les reflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ny pour la temperance quand la passion domine, & que nostre temperament nous force à aymer.

L'on épuiserait plustost la mer, & l'on prendroit plustost les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela luy a servy de bon Maître pour luy apprendre à aymer rendtement. Il luy semble qu'elle a de la confusion & qu'elle fait quelque chose contre la bien seance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroist quelquefois le refuser par quelque pudeur du sexe qui luy reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie & qu'elle abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-mesme un appetit secret pour se lier amoureuxment à un homme, & il semble que la coste, dont sa premiere mere luy a laissé une petite partie, veuille incessamment par un instinct naturel se joindre à la personne dont elle a esté separée. Il n'y a point d'excès d'Amour où cette jeune fille ne se porte, & son imagination est si échauffée par les objects que si elle manque quelquefois

sup

G 2

d'oc-

d'occasion pour se satisfaire, elle tombe au même instant dans une fureur d'Amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que les discours sont impudiques & les actions lascives, & qu'elle cherche avec les yeux quand la maladie luy en permet l'usage, quelque personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à tel point qu'elle la force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, & à se prostituer même au premier venu. Mais si par hazard elle devient grosse, tout se calme chez elle, & ses parties amoureuses sont alors comme assouviés, ainsi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuse, dont *Matthieu de Gradiis* nous rapporte l'histoire.

Au reste toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables, l'on en void d'agiles d'inconstants, de babillardes, de hardies ou d'inquietes. d'Autres paroissent mornes, solitaires, timides ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de soin, *Suetone* nous apprend que *Tibere* fit prendre autour de sa selle toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la Courtisane *Eliphasis*. On en a vu d'autres qui craignant les suites fâcheuses de l'Amour se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent esté des hommes, c'est ce que le Poëte *Martian* reproche aigrement à *Bassus*. On fait encore que

que *Mezille*, meritoit le meſme reproche, & que *Sappho*. Les bienne avoir chez elle quantité de ſervants pour un pareil divertiffement.

Si nous en voulons croire *St. Jerôme*, & apres luy *St. Thomas*, une fille deſire avec plus de paſſion qu'une femme d'eſtre carreſſée d'un homme, parce, diſent ils, qu'elle n'a jamais gouſté les plaiſirs que cauſe une conjunction amoureuſes, & qu'elle ſ'imagi- ne qu'ils ſont tout autres qu'ils ne ſont. Mais l'experiance que ces deux grands hommes n'avoient point nous fait voir tout le contrai- re, & nous ſavons qu'une femme, qui fait ce que c'eſt que de l'Amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à ſe garentir de ſes at- traits.

On dit qu'une femme ſterile eſt plus amou- reuſe qu'une femme ſeconde & l'on ne manque point de raiſon là deſſus, car ſi l'on conſidere l'envie dereglee qu'à la premiere de ſe perpetuer par la generation, & la cauſe la plus ordinaire de ſa ſterilité, qui eſt l'ardeur de ſes entrailles, on avouera qu'elle doit être plus laſcive que l'autre.

Mais une femme qui devient groſſe, qui devroit avoir aſſouvy ſa paſſion ne laiſſe pas encore d'aimer eperdument. J'en prends à témoins *Popilia*, qui, eſtant un jour inter- rogée ſur la paſſion dereglee d'une femme groſſe par rapport aux autres animaux, reſ-

pondit fort spirituellement, qu'elle ne s'estonnoit pas de ce que les femelles des bestes fuvoient alors la compagnie des masles, parce qu'en effet elles estoient des bestes.

Peut estre ne manquerions-nous pas icy de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses, & si nous avions dessein de nous servir de morale, nous pourrions dire que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a esté que pour conserver la chasteté de leurs marys, & pour se meriter la gloire d'estre vertueuse en résistant fortement à l'Amour.

Cette passion d'Amour dereglee en quelque estat que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges defordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtre, de trahisons, ny d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pontia* empoisonna ses deux enfans avec de l'aconit, pour faire un adultere, & *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux Gaulois pour prendre la Capitale, par ce qu'elle aymoit leur Roy. *Jeanne* de Naples, cette infame Princelle, fit étrangler *Androise* son premier mary aux grillons de sa fenestre, parce que ce jeune Prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrete. Mais qu'elle apparence qu'un homme seul püst éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante le peurent faire autrefois à l'égard de

Mes-

Messaline ? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Écriture ; & je ne say s'il y a quelque chose au monde à quoy on puisse comparer son avidité, car ny l'enfer, ny le feu, ny la terre ; ne sont pas si devorants que sont les parties naturelles d'une femme lascive.

— A-t-on vû plus de passions criminelles & plus d'effronterie ; que dans *Vestilia* femme de *Titidius Labeo* ; laquelle déclara hautement devant les Ediles de Rome ; qu'elle protestoit de vivre désormais en femme publique.

— La passion de se joindre étroitement à un homme est extrême dans l'esprit d'une femme : c'est un appetit sans jugement & sans mesure, car il s'en est vû qui sont devenues fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloë* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité ; & *Sempronia*, qui estoit si savante, ayma plutôt les hommes qu'elle n'en fut aymée ; & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoué que l'Amour fait des indiscrettes ; mais celles, qui passent pour les plus chastes, n'ont souvent pas moins de flamme que les autres pour être beaucoup plus retenues. Celle là est chaste que l'on n'a peut estre jamais priée d'Amour ; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut estre qu'elles sont

aussi criminelles que les autres, & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes.

Pénélope, qui estoit l'exemple de la vertu parmi les anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites, pendant l'absence d'*Ulysses* son mary, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; & *Lucrece*, qui passoit parmi les Romains pour la vertu mesme, n'est pas exempte de ce crime pour s'estre mis le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'estre violée, ce ne doit pas être aussi une justice de se tuer, lorsque l'on n'est pas coupable. Et si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadée que le crime, qu'elle avoit commis, estoit si enorme, qu'il meritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avoüer que les femmes sont naturellement portées à l'Amour, & que leur temperament est l'une des causes de cette passion: mais aussi, que l'éducation & la liberté, qu'on leur donne aujourd'huy, ne contribuent pas peu à leurs desordres; & quoy que l'on dise, je ne trouve point injuste ce que l'on ordonnoit, & ce que l'on pratiquoit mesme autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme estoit averée. On faisoit monter le mary sur un asne duquel il tenoit la queue à la main, la femme menoit l'asne, & un heros crioit par les rues; *L'on en fera de mesme à celuy qui le fera.* Une presque sem-
bla-

blable coutume estoit établie en Catalogne. Le mary payoit l'amande quand la femme estoit convaincuë d'adultere, comme si par là on düst plustost imputer la faute au mary qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.

ON confond ordinairement l'Amour avec le plaisir, & la chaleur avec la lasciveté; mais à dire le vray le plaisir n'est qu'un effet de l'Amour, & la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner icy, lequel des deux sexes est le plus amoureux & le plus lascif, nous reservant de traiter ailleurs cette question, qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme lors qu'ils se carressent amoureuxment.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes disent, que l'homme a plus de chaleur; qu'il a le pous plus ferme; la respiration plus forte; les entrailles & la peau plus chaudes & plus seches: qu'il a plus de poil; qu'il vid plus longtemps; qu'il est plus agissant; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vray que l'homme est beaucoup plus chaud

154 *Tableau de l'Amour considéré*

chaud que la femme, & qu'il a les autres qualités qu'on luy attribue, mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'Amour ne tromble le plus souvent que les foibles esprits: Mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports ny à des emportemens si extraordinaires: il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme est sans ordre & sans mesure; car s'il est question de parler de l'Amour & d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfans au prix des femmes qui en savent plus que nous, & qui nous seroient longtems leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs les femmes ont l'imagination plus vive que nous; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oïveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'Amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par là le vuide que la Nature abhorre, est en vérité insatiable, au lieu que nostre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est elle émeuë par deux sortes d'objets, l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se deffaire en mesme temps de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Per-

Personne ne nië qu'elles ne soient les plus humides, leur enbonpoint, leur beauté, & leurs regles en sont des marques évidentes. C'est leur temperament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, & qui les expose souvent aux vapeurs & à la fureur, car si leur semence se corrompt, ces maladies en sont caulées, ainſqu'il arriva il n'y a pas long-temps aux *Vierges de Londun*, ſelon la penſée de *Senert* & de *Duncan*.

Les hommes ne ſont pas ſujets aux deſordres que caulent les vapeurs d'une ſemence corrompue, quoy qu'en vueillent dire quelques-uns, ils ont peu de ſemence en comparaiſon des femmes, & ils ne ſont jamais incommodéz de ſa retention, ſa nature à trouvé des moyens pour les en décharger eu dormant, lorſque ſouvent elle leur fait naitre des idées agréables qui la leur ſont épancher.

Ce n'eſt pas une preuve de laſciveté que de demeurer ſort peu de temps dans les carreſſes amoureuſes, mais c'eſt plütoſt parce que la matiere n'eſt pas ſort éloignée du lieu d'où elle ſort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme ſe autrefois *Meſſaline*, & il ne leur tarderoit pas de ſ'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaiſirs que nous en eſperions.

Si les animaux qui ſont plus de ſemence ſont les plus laſcifs, nous ne pouvons pas douter

ter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matière, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons, encore parmi les animaux, que les plus lascifs sont les plus peus, & ceux qui vivent le moins, si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en general elle est plus petite, & qu'elle vid beaucoup moins que luy.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nostres aux injures d'un air froid, qui éteint nostre flamme. Aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties genitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts, & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses, & des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges & plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après tout s'il m'estoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des payens, & mesme dans l'Ecriture sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter icy *Nadime* & *Valeria* rechercherent toutes deux les carrefles.

resses de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* receut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qui l'épouza ensuite. *Semiramis* s'abandonna à un cheval. Une fille de Toscane du temps du Pape *Pie cinquieme* se fit couvrir d'un Chien, & la plus part des filles Egyptiennes s'accouplent encore aujourd'huy avec des boucs; & je doute fort que la fadyre, que l'on mena à *Sylla*, lors qu'il passoit par la Macedoine, ne fust plutôt une marque de la lascivité d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point icy des deux *Faustines*, ni des deux *Jeanes de Naples*. L'on fait qu'elles ont esté impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Toutes les femmes estoient d'un autre temperament que *Beronice*, qui, au rapport de *Joseph*, se separa de son mary pour en estre trop carressée. En effet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'estat; elle a beau estre fille ou femme; mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'homme.

Enfin on peut ajoûter à tout cela l'autorité des Theologiens, & des Jurisconsultes. Les premiers avouënt ingénument que la passion de l'Amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoûtent-

158 *Tableau de l'Amour considéré*

ils, qu'elles en font plus susceptibles, & les seconds par la mesme raison punissent de mort un homme adultere, & ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour estre tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre, & de la jeter dans un convent.

Il faut donc conclurre après tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives, & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit, bien souvent, dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit tres peu qui n'y succombassent, & pour nous arrester ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons accoustumé de faire pour elles. Pour moy j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles & jeunes, qui résistent courageusement; leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'Amour leur tend des pieges & leur livre des combats, par tout elles se defendent fortement; & sont beaucoup plus heureuses que *Cesar* & qu'*Alexander*. Elles font souvent des conquestes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle, tant il est vray de dire en Paraphrasant les deux vers d'*Alcent*.

qu'ai-

Qu'aifement l'amoureux poison,
 S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ;
 Et qu'une mere, avec raison,
 Fait pour l'en garentir une garde fidelle.
 D'un ennemy qui plaist l'abord est dangereux,
 Un sage surveillant a peu de deux bons yeux
 Pour estre toujours en deffense :
 Argus en avoit cent, dont il decouvroit tout,
 Cependant de sa vigilance
 Cupidon feut venir à bout.

CHAPITRE VI.

En quelle saison l'on se carresse avec le plus de chaleur & d'empressement.

LEs opinions sont si differentes sur cette matiere, dans les livres des Auteurs, & par le rapport des hommes, à qui j'en ay parlé, qu'il me semble impossible de resoudre d'abord cette question, sans distinguer auparavant les climats, & les saisons, sans prendre garde a l'un & a l'autre sexe, & sans faire reflexion sur l'age & sur la coustume des hommes.

La chaleur est si differente selon la varieté des climats, que les effets, qu'elle produit dans les corps, ne sont pas semblables. Les Espagnols du Royaume de Grenade ont des mœurs tres-cloignées des mœurs des Hollandois, par la distance des lieux qu'ils habitent,

&c

& par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'Amour ne soit plus violente dans les unes que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile, & de la violence de nos inclinations, elle ouvre aisément les pores pour s'infiltrer dans les corps, elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs; & elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre temperament, au lieu que la froideur, c'est à dire la chaleur modérée, de l'air, fait tout le contraire, elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout-oppo-

sez. Venus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous & trop scrupuleux pour cela; & les vieillards trop foibles & trop timides: il en faut d'un âge mediocre depuis 25 jusques a 45 ans pour s'acquitter parfaitement de leur devoir, & parmi tous ces ages il faut encore choisir ceux, qui sont d'un temperament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la Melancolie chaude dominant, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Medecins disent que la coutume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la generation plus ouverts, & les parties plus grosses & plus

lar-

larges, que ceux qui dans les deserts & dans la solitude ne voyent des femmes qu'en songe.

La retention de régles & de la semence ne causent pas tant de desordres aux femmes, après avoir souvent jouy des plaisirs de l'Amour, qu'elles leur en causent auparavant. Les esprits & le sang a force de passer dans les parties secretes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate; au lieu que dans les parties naturelles de ces venerables hermites, & de ces bien heureuses vierges, a peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang, pour les nourrir. Ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoitre.

Nous avons fait voir que le temperament de l'homme est different de celuy de la femme: que l'homme, à parler en general est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de melancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserre & endurey. On fait aussi que la femme est froide & humide, c'est à dire moins chaude que luy: que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs, qui dominent dans son corps & qui le rendent poly, mollet, & delicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les Medecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des
pre-

premiers, ny un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur imposent des bornes. Le mois de Septembre sera l'automne, quand il fera un temps inconstant & temperé, l'été quand la chaleur se fera ressentir avec excès. L'hiver ne fera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'estant excessive que pendant ce temps-là, & le printemps en durera quatre, la douce temperature de l'air se faisant connoître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premières qui reglent principalement les saisons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités, qu'il nous communique. S'il est froid ou chaud, rude ou temperé, il fait une telle impression sur nous, que nous en devenons sains ou malades, selon les divers estats, où l'on se trouve quand on le respire & que l'on en change.

Cela estant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, & concilier en mesme temps tous ceux qui ont eu sur cette matiere des sentimens differens. Je ne m'arresterey point icy à en citer les passages, ny à en faire la critique. Ce seroit une chose trop embarrassante, & pour les autres & pour moy-mesme. Je me contenteray seulement de dire ce que je
pen-

penſe ſur les différentes é motions amoureuſes, que nous avons dans chaque ſaiſon de l'année; & j'examineray avec quelle ardeur un homme & une femme ſe carreſſent dans un temps plus que dans un autre.

La chaleur exceſſive de l'eſté nous épuife, & nous affoiblit tellement, que nous ne ſommes pas alors capables d'entre prendre une affaire où il y a beaucoup à travailler, & moins les habitans du midy qui naturellement ſont ſi lâches & ſi pareſſeux, qu'ils ayent mieux demeurer inceſſamment dans l'oysiſvite que de ménager une affaire qui peut leur cauſer un peu de peine.

L'excès de la chaleur du mois de Juillet & d'Août, jointe à noſtre complexion bouillante détruit nôtre chaleur naturelle, diſſipe nos eſprits & affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excremens après que enſuite nous rendent foibles & languifſans. Si nous voulons alors nous joindre amoureuſement à une femme, nos forces nous manquent auſſitoſt, & bien qu'au commencement la paſſion nous en fourniſſe aſſez pour faire quelque effort, nous reſſentons néantmoins bientôt après des foibleſſes & des épuifemens extraordinaires qui nous empêchent d'eſtre vaillans. Et ſi nous voulons nous affoibler tout à fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à careſſer ſouvent une femme.

An

164 *Tableau de l'Amour considéré*

Au contraire les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'esté. Leur temperament froid & humide est corrigé par les ardeurs du soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leur humeurs plus agitées, & leur imagination plus émeüe. C'est en ce temps-là que quelques-unes sollicitent plustost les hommes qu'elles n'en sont sollicitées, & qu'une nudité negligée de leur part nous fait aisément connoitre qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le sein.

En verité ces passions amoureuses sont mal partagées. Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plustost à paroistre que la nostre se dissipe, comme si la nature nous vouloit monstrier par là que l'excès de l'amour est tout à fait contraire a la santé des hommes.

L'Automne qui dure ordinairement peu est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en soit chaud & sec, il est pourtant temperé par la fraicheur des nuits & par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas si echauffez en ce temps-là, & leur chaleur naturelle est un peu plus forte. La dissipation ne s'en fait pas si tost, leurs pores n'estant alors si ouverts. Cependant parce qu'il y a peu de temps que nous sommes fortis des ardentes chaleurs de l'esté

&

& que nous sommes tout affoiblis par des indispositions facheuses qui arrivent souvent dans l'Automme, il faut avouër que nous ne sommes encore gueres en estat de faire de grands efforts dans les carelles des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'esté précédent luy a communiqué ne s'esteignent par si tost. Son temperament n'est pas refroidy, & le mouvement de ses humeurs n'est pas appaisé. C'est une mer agitée dont le calme ne peut paroître que long temps après la tempeste.

L'Hyver est incommode par ses glaces, ses neiges & ses pluyes froides: nous en sommes vivement touchez; & nos parties amoureuses qui sont exposées au dehors, en ressentent souvent de facheuses atteintes. Parce qu'elles sont d'un temperament froid & sec, & qu'elles ne sont echauffées que par les esprits qui y sont portez en abondance, je ne m'estonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y remontent. C'est en hyver que nous faisons beaucoup de pituite & de crudites, & bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en esté, nous ne laissons pas dans cette saison d'estre presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs

seurs qui croyent que l'hyver soit une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur & de passion. Car, disent ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles & nostre chaleur naturelle semble estre beaucoup plus fortes.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hyver pour une saison temperée & exempte de grands froids, ainsy qu'il arrive dans les país du midy, je serois sans doute de leur sentiment: mais s'ils vouloient qu'un Suedois, qui est prés de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de son país, eust dans l'hyver des empressements amoureux, je ne saurois souscrire a cette pensée. Cet homme quelque vigoureux qu'il fust, est si penetré de froid que *Venus*, que les Poëtes ont crû estre faite de la partie la plus chaude des eaux, ne sauroit l'exciter; ny luy faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse.

Les femmes sont encore plus languissantes en hyver que nous ne sommes: leur temperament froid le devient encore plus; & l'amour ne s'est jamais si bien fait connoître parmy elles dans les contrées du septentrion que dans celles du midy. Toute la nature est en ce temps-la en repos, pas une plante ne se dispose à la production, & les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printemps qui nous inspire du courage & de la vigueur pour l'amour
mais

mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelées ny de frimats. C'est certe aymable saison où toute la nature par son verd & par ses fleurs ne respire que production. Alors le sang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre sexe, & sur le gazon nous comptons souvent nostre martyrre à une belle pendant que le Rossignol compte le sien à l'Ecodes forests.

Nous ne manquons alors ny de disposition ny de matiere pour satisfaire nostre passion autant de fois qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux; & l'air froid ne nous empesche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour, il n'est pas jusques aux oyseaux & aux insectes qui dans le mois de May ne se caressent avec plaisir. L'amour, qui se fait ressentir en ce temps la plus que dans un autre, est peuteestre la cause de ce que l'on dit ordinairement que les Enfans engendrez au mois de May sont le plus souvent où fous ou hebetés: on y va alors avec trop d'ardeur & les efforts reiterés trop souvent, sont sans doute la cause des defauts qui se remarquent aux enfans, qui sont produits en ce temps là. C'est pour cela sans doute que les Romains deffendoient avec tant de severité de faire des nôces au mois de May. Cependant c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages & les plus spirituels ont esté engendrez pour

168 *Tableau de l'Amour considéré*

vû, toute fois que leurs peres n'ayent pas pris de trop frequens ny de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le printemps est la saison ou les hommes & les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureuxment les unes aux autres, & nous y sommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

C H A P I T R E VI.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureuxment sa femme.

LA bonne digestion de l'estomach ne contribuë pas peu à nostre santé : si elle est bien faite nostre chyle est bon, nostre sang est pur, nos esprits sont agités & penetrans, nostre semence est épaisse & feconde, toutes nos parties solides sont robustes : en un mot nous jouissons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de nostre estomach, nous sommes pleins de crudités, nostre sang n'est que pituite, nos esprits qu'une eau languissante & nostre semence que du phlegme. Nous ressentons dans nous des indigestions & des foiblelles, qui nous empêchent d'estre en estat de faire aucune action de viguer.

Entre

Entre toutes les causes qui ruinent nostre estomach & qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'Amour. Il nous epuie de telle sorte par la dissipation de nostre chaleur naturelle, & par la perte de nos esprits, qu'après & cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'Estomach qui est la partie qui contribue le plus à la santé, quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en souffrent pas moins, & leur souffrance a esté quelquefois jusques-là dans quelques hommes qu'ils en ont perdu l'esprit.

Toutes les parties spermaticques estant naturellement froides sont affoiblies par l'excès de l'amour. L'Estomach, qui en est une des plus considerables, n'est pas des dernières à s'en ressentir, & l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommodités, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Venus* est donc une des causes étrangères qui est la plus contraire à nostre vie, quand nous nous y adonnons avec excès ou à contre-temps, & que d'ailleurs selon l'expérience que nous en avons, elle entretient nostre santé, lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

170 *Tableau de l'Amour considéré*

Ce ne sont ny les divertissemens du jour ou de la nuit, ny les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommodités. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jettons entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit nostre santé, & qui nous fait des foiblesses d'estomach & de nerfs, ny des maux de teste pesante. Tous les desordres qui nous viennent des embrassemens des femmes ne naissent que de l'exces de nostre passion, & de l'occasion que souvent nous ménageons fort mal, lorsque nous voulons les caresser. Si nostre passion estoit modérée, & que nos emportemens amoureux fussent mieux reglez, si ayte cela nous les baissons quand nous sommes ny trop vuides ny trop pleins, je suis assuré que *Venus* bien loing de nuire entretiendroit la santé d'un jeune homme, car ce qui est selon les loix de la nature ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Medecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit, & que comme les caresses des femmes nous epuisent excessivement nous devons être en repos, après les avoir faites, & repater par le sommeil & la tranquillité les esprits que nous y avons perdus: au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encore auprès d'une femme, & nos lassitudes ne se guerissent pas par d'autres lassitudes.

C

H

Entre II

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux la dessus & qui croient que le point du jour est le temps le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un estat moins inégal, que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour, que nostre estomach n'est point accablé par les alimens, & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié nostre chaleur naturelle. Nous n'apprehendons point alors les crudités qui souvent nous incommode. La coction est achevée, & les nerfs tout pleins d'esprits ne se relachent point si promptement. C'est ce que nous veut dire Hippocrate, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver nostre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger, & le boire, & le sommeil avant Venus.

En effet l'Aurore qui répond au Printemps paroist plus commode pour la génération, car après qu'un homme s'est agreablement diverty avec la femme, & qu'il s'est un peu redormy après ses plaisirs legitimes, il repare ainsy toutes les pertes qu'il vient de faire, & guerit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureuxment. Après cela se lève & va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux deposit qu'il vient de luy confier. C'est ainsy qu'en usent la pluspart des artisans qui se portent si bien, & qui ont

171 *Tableau de l'Amour considéré*

des enfans si bien faits & si robustes ; car après s'estre lassez du travail du jour precedent, ils attendent presque toujours l'Aurore à poindre pour embrasser leur femmes. C'est par là sans doute qu'ils evitent les incommodités qu'ont les autres hommes qui sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Medecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail epuise & desseiche nos corps, mais le travail de l'amour les enerve entierement. Nous devons au contraire nous rejouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre mediocrement plein, car c'est en ce temps là, disent ils, que par la chaleur & les esprits que les alimens nous communiquent ; il nous vient je ne say qu'elle envie de les toucher : après quoy nous pouvons repaier par le sommeil la perte que nous avons faite, le repos estant l'unique remede pour ces sortes de laitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ny la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire on diroit que le soir a quelques attraits que la nuit n'a pas. Nostre passion se reveille & s'excite de nouveau à la veüe d'une belle personne, & la lumiere d'une bougie ne nous le fait pas

paroître avec tant de charmes que celle du soleil.

Au reste le matin seroit le véritable temps de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomach, & si toutes les coctions qui se font en nous, n'estoient point accomplies. Mais en ce temps-là il ne se trouve dans nostre estomach que de la pituite, & des crudités, qui sont des restes de nostre dernier repas, & qui ne sont capables d'estre emuës par les plaisirs de l'amour que pour nostre perte. C'est a cause de ces crudités matinières que les medecins pour conserver la santé conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomach soit déchargé des ordures qui s'y estoient assemblées pendant le sommeil, & soit en suite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons luy donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme ayant l'estomach vuide, nous languissons un moment après, nous ressentons plus fortement les douleurs & les foiblesses que cause cet épuisement. Nous avons perdu de nostre chaleur & de nos esprits ces carrefes, & nous n'avons pas chez nous de quoy les repaier aussitost. Bien loing de les repaier nous augmentons par là les crudités que nous avons, & par les mouvemens passionnez de l'Amour nous les contrainons de se

H. 3 mesler

mêler parmi nostre sang & d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question, après avoir dit ce que l'on peut dire sur cette matiere, on me permettra de n'observer ny le jour ny la nuit, ny les heures ny les moments; mais la seule disposition dans laquelle nous sommes quand nous sentons les aiguillons de *Venus*.

Si par hazard nous nous sentons pesants, si une douleur obscure de la teste nous accable; qu'une pesanteur de reins nous presse; que nous soyons chagrins & melancoliques sans en avoir de sujet; & qu'avec cela contre nostre coustume il y ait longtemps que nous n'ayons caressé de femme; alors on ne doit point observer de temps ny prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir: toutes ces heures sont propres, quand il est question de nous deffaire d'une matiere qui nous incommode. On se delasse lorsque l'on change d'occupation; le travail amoureux nous paroist doux après les occupations ordinaires du jour; nous nous sentons plus legers & plus gais; la digestion se fait mieux; nostre sang s'agit avec plus de liberté; en un mot nostre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se tromper dans ces sortes d'occasions qui sont plus rares que l'on ne se

se persuade; parce que la nature pendant le sommeil nous décharge sou vent de ces humeurs superflus; après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence; lorsque nous sommes malades d'une autre cause; nous en ressentons aussitost des effets malheureux; & à peine pouvons nous ensuite reparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la première digestion soit faite; & que la seconde s'accomplisse; que l'estomach se soit déchargé de ce qu'on luy a donné à digerer; & que le cœur, le foye & les autres viscères sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement receu. Alors tout nostre corps est plein de chaleur & d'esprits; nostre estomach a esté n'aguères fait & raffiné; nostre cerveau & nos nerfs sont vivifiés par de nouveaux esprits, qui en fournissent incessamment à nos parties naturelles. Ainsi quelque effort que nous faisons en ce temps là pour nous épuiser; nous recevons sans cesse du dedans de quoy reparer la perie que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui sont établies sur l'expérience; j'ose dire qu'il y a dans 24. heures deux temps considerables pour obeir à l'Amour. L'un est à 4 ou 5 heures après dîner. & l'autre à 4 ou 5 heures après souper. Alors

nostre corps n'est ny trop plein ny trop vide, la coction de nostre estomach est en quelque façon accomplie, nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur, nostre chaleur naturelle est recreée, nos esprits sont multipliez, & quand nous en dissipions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours assez pour n'estre pas incommodez de leur perte. C'est en ce temps-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loing d'en ressentir de la douleur & des vertiges, nous en avons de la joye, & nous en recevons du soulagement: si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis d'*Hermogene*, que la nuit les plaisirs de l'Amour sont doux & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions c'est, que nous nous fortifions par deux moyens, lorsque nous caressons une femme l'après dîner, nous reparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout a fait par le sommeil de la nuit suivante, auieu que si nous la baissons après souper nous n'avons que le repos de la nuit pour reparer ce que nous venons de perdre.

Les oyseaux qui ne suivent que les mouvemens de la Nature, pour ne pas parler icy des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de May le mâle appeller sa

femelle & la femelle, répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se carresser, les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé le sang; & l'humeur, qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir precedent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont mesmes nous ne nous apercevons pas.

Si l'Amour nous fait ressentir la pointe de ses fleches, & qu'il nous embrase le Cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce temps-là faire tous nos efforts pour éviter les attrait, si nous sommes en estat de les connoitre. Nous savons que le vin nous rend hardis, & amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu nostre chaleur naturelle si nous en prenons avec excès. Nous paroissons à la verité plus gais & plus enjouez après avoir bien beu, & nous sommes alors capable d'entreprendre plus que dans un autre temps. Peutestre nous ressemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, & il est mesme beaucoup plus coloré.

mais

H 5

mais

mais l'arbre après cela ne vid pas longtems, Et si l'Amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'Amour après avoir fait la debauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connoissons pas les suites fascheuses.

Les épuisemens que nous souffrons d'eux, joints aux plaisirs que nous prenons à contre temps avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la mesme sorte; & je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre ou une maladie considerable, à moins que de ne vouloir abréger sa vie. Car *Venus* ne peut estre agréable après d'autres épuisemens; quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidens funestes que peuvent luy procurer ces plaisirs déreglez.

J'ay connu des hommes qui n'estant pas encore tout a fait guéris d'une maladie aiguë, sont morts bientoist après avoir cressé leurs femmes, quoy qu'il n'y eust aucun signe qui nous eust donné des marques de leur mort, & aujourd'huy j'en connois mesmes d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont

sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remède pour subvenir à la plénitude, qu'aux épuisemens.

L'Experience ne nous a pas appris jusques icy que les femmes doivent observer des temps pour être carressées. Les humeurs qu'elles épanchent lors que nous les embrassons ne sont pas si spiritueuses que les nostres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere que de l'excès du chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'Amour: au lieu que la nostre est causée par la dissipation de nos esprits & de nostre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout temps, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'experience nous le fait connoître.

CHAPITRE VII.

Combien de fois pendant une nuit on peut carresser amoureuxment sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins, & nous pouvons dire sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet l'homme n'est qu'un songe de l'ombre si nous en voulons croire un Poëte Grec, & à se bien considerer il n'est que foiblesse & que miseres.

Il ne paroist jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité, & c'est sans doute ce qui oblige a *Democrite* à se moquer de luy.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir d'avantage que dans les matieres de l'Amour; quand pour nous faire admirer, nous nous attribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en impose; lors qu'écrivant à son amy *Metianus*, il nous veut persuader qu'ayant pris en geurre cent filles Sarmates, il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours, & le Poëte qui est le maitre de la galanterie se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avoüe que nous sommes vaillans en parlant de l'Amour, mais nous sommes souvent bien lâches, quand il faut executer ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de zél par où il paroisse qu'on est homme, & qu'on peut produire son semblable.

Je say qu'il y en a qui sont d'un temperament si lâche qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite, ils se sentent presque toujours en estat d'en satisfaire quelqu'une; mais enfin ils s'affoiblissent, & ils s'enervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent mesmes de leur obeïr.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius*

M.

à H

nous

nous rapporte d'un serviteur, qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clement Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui ayant couché pendant 12 ou 14 heures avec 50 filles Atheniennes, leur fit à chacune un garçon, qu'on appella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs & dans des glandes qui sont à la racine de la verge; que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a 3 ou 4 de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites cavités. Ces vessies aussi bien que ces glandes sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, & qui d'ailleurs est d'un temperament amoureux si bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence, qu'il en faut pour 3 ou 4 épanchemens, & il s'en peut mesmes trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis par icy si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semence qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience qu'il n'y en a que d'une sorte que l'on void sortir de la verge. Et bien

no 1

H 7

que

que l'on en trouve en divers lieux plus liquides ou plus épaisses : cependant parce qu'elles se mêlent ensemble lors qu'elles sortent, elles ne paroissent qu'une seule matiere, & que d'une seule consistence.

Desque l'imagination est touchée, & que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par la pensée de l'Amour, il se fait aussitost une sécrétion interne dans nos parties naturelles, & les esprits qui se portent avec tumulte & précipitation, font sortir des prostates une matiere liquide, qui prepare le conduit pour le passage de la semence, mais quand on s'est joint amoureusement à une femme, alors 2 ou 3 petites vessies qui sont les plus prestes à se vider, se vident incontinent, & par là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la Nature tâche de reparer un moment après ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on est bientoist encore en estat de jouir des voluptés de l'Amour, & l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La Nature qui dans cette action n'a pour but que la generation des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se repandre quand l'on voudra, si bien que l'imagination estant incessamment émeue par la beauté & les charmes de la personne, que

Non tient entre ses bras, la passion se reveille & les parties naturelles se trouvent encore en estat de luy obeir. On se lie donc étroitement a elle, & on luy fait part une troisieme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loing, & que le cœur soit encore embrasé pendant que les parties naturelles commencent à perdre leur force, par la dissipation de nostre chaleur naturelle & de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de matiere dans les vessies feminaires, & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prepare à faire sortir avec empressement cette humeur qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu qui paroissoit auparavant éteint se rallume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme carresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre feconde par ses épanchemens réitérez.

Enfin après s'être reposé quel que temps, & avoir un peu reparé par le sommeil les esprits dissipés, on se trouve encore près d'une personne que l'on aime éperdument, les carresses sont reciproques, quoy qu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du costé

de

194 *Tableau de l'Amour considéré*

de la femme, qui commence a s'échauffer quand l'homme est épuisé, & qui l'invite a cette heure au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout on se sent encore ému, & les parties naturelles, de fleties qu'elles estoient auparavant, commencent a se roidir. La Nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence, elle en tire mesmes des testicules afin de la disposer à un cinquieme épanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela sitost, & qu'il luy faut du temps pour remplacer la matiere qui s'est n'agutres repandue. Néantmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ny de plus violent, que celuy avec lequel elle entreprend la generation.

L'Imagination s'échauffe donc encore, & l'on ne manque ny de courage ny de matiere pour faire un nouveau sacrifice à l'Amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque temps en estat de faire leur devoir, & aux moindres caresses d'une femme on l'embrasse encore, & on luy fait part de certe humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixième fois, quoy que nous éprouvions encore une envie secrette de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées, &

fi

si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en soit encore un peu d'humeur, c'est une matière crüe & aqueuse qui n'est point propre à la génération ou du sang vermeil comme celduy d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir. témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encore mais qui vit misérablement, lequel après avoir embrassé deux courtisanes cinq fois dans un après dîner, rendit par la verge à la sixième fois plus de deux onces de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts que l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, nés sauroient aller qu'à 4. ou à 5. embrassemens. Tous ces grands excès d'Amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous debite, & si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent la dessus, sans consulter la raison & l'expérience, nous nous laisserions aller aussi bien qu'eux à l'imposture & à la foiblesse d'ame.

Un Roy d'Arragon rendit autrefois un attest authentique sur cette matiere. Une femme mariée à un Catalan fut obligée de se jeter un jour au pied du Roy, pour implorer son secours sur les frequentes caresses de son ma-

186 *Tableau de l'Amour considéré*

xy ; qui , selon son rapport , luy offroit
 bientoſt la vie , ſi l'on n'y mettoit ordre. Le
 Roy fit venir le mary pour en ſavoir la verité.
 Le Catelan avouâ ſincèrement que chaque
 nuit il la baiſoit dix fois. Sur quoy le Roy luy
 deffendit ſur peine de la vie de ne la baiſer plus
 de ſix fois, de peur qu'il ne l'accablât par les
 excès de ſes embrallemens.

Je ſay que les Eſpagnols , qui demeu-
 rent dans un païs chaud , ſont beaucoup plus
 amoureux que nous ne le ſommes en France.
 La chaleur exceſſive de leur climat , leurs ali-
 mens ſucculens , leurs femmes renfermées
 & voilées , le tempérament bilieux & mélan-
 colique des hommes qui ayment naturelle-
 ment , l'oſiveté , ſont ſans doute les cauſes
 de leur l'aſciveré ordinaire : au lieu qu'en
 France la chaleur eſt modérée , les aliments
 nourrissent moins , les femmes ſont libres ,
 & elles converſent avec nous , les hommes ſont
 moins bilieux & moins mélancoliques : En-
 fin nous nous appliquons à quantité des cho-
 ſes , & l'oſiveté nous eſt naturellement odieu-
 ſe. Si bien qu'à parler en general ſi un Eſpa-
 gnol peut baiſer une femme ſix fois pendant
 une nuit , un François ne la pourra caeſſer que
 cinq

Les Anciens avoient accoutumé de mettre
Mercuré près de *Venus* quand ils faiſoient le
 portrait de cette déeſſe , pour nous appren-
 dre que la raiſon dont ils penſoient que *Mer-*

curé

cure estoit le Dieu, devoit toujours ménager nos voluptés. En effet nous les goutons avec plus de tranquillité lorsque l'usage n'en est pas si frequent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la moderation est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'Amour. *Solon* qui fut estimé de l'Oracle l'un des plus sages de Grèce prevoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'Amour, lors qu'il ordonna à ses Citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop frequentes des femmes nous épuisent entierement, au lieu que si elles sont moderées, nostre santé s'en conferve, & nostre corps en devient beaucoup plus libre qu'au paravant: si bien que je ne conseilerois point à un jeune homme ny de fuir *Venus* avec horreur, ny de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse & de complaisance. Je ferois icy le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Venus*.

Venus en beauté si parfaite
Inspires de grace à mon cœur
La plus belle & plus vive ardeur.
 Et rends dans mes amours mon ame satisfaite:
 Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs.

Que

que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse
 Jusques à l'ans l'extreme vieillesse
 Je présume par à ses plaisirs.
 Je ne saurois louer le Philosophe Aëas qui
 ne baïsa sa femme que trois fois pendant son
 mariage, bien qu'il luy fist un garçon à cha-
 que fois. Pour Xenocrate qui parut plutôt u-
 ne pierre qu'un homme auprès de la Courti-
 sane Phryné, on doit croire que ce fut un effet
 de la continence; qu'il devoit à l'étude de la
 Philosophie plutôt que le défaut du mouve-
 ment de ses parties naturelles.

Le temperament, l'age, le climat, le sai-
 son & la façon de vivre reglent toutes les car-
 resses que nous faisons aux femmes. Un
 homme de 25 ans qui est d'un complexion
 chaude, remply de sang & d'esprits, qui ha-
 bite les plaines fertiles de Barbarie, & qui est
 l'un des plus aïsez de ces contrées-là, baïsera
 plutôt cinq fois une femme pendant une nuit
 du mois d'Avril, qu'un autre de 40 ans, qui
 est d'un temperament froid, qui demeure dans
 les montagnes stériles de Suède, & qui avec ce-
 la a de la peine à vivre n'en connoitra une au-
 tre deux fois pendant une nuit du mois de
 Janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bor-
 nées comme nous les avons, autrement les
 Nobles de Lithuanie ne permettroient pas
 aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides
 dans leur mariage. En effet les femmes ne
 se

se sentent pas épuisées, quand même elles souffriroient longtemps de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Messaline* & l'infame *Cleopatre*. La première, ayant pris le nom de *Lycisca*, fameuse Courtisane de Rome surpalla de 25 coups en moins de 24 heures, dans un lieu public la Courtisane que l'on estimoit la plus brave en Amour, & après cela elle avoua qu'elle n'estoit pas encore tout à fait assouvie. L'autre si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine* l'un de ses amans, souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes sans témoigner d'en être fatiguée.

CHAPITRE VIII.

Si l'on doit prendre des remèdes pour dompter son humeur amoureuse ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler nostre temperament, que si nous changeons tout d'un coup & à contre temps nôtre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous appellons nonnaturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le mal-

malheur de nostre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la Medecine qu'Hippocrate a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation nous cause toujours des maladies; à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le temperament trop chaud & trop sec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'aperçoive presque pas luy mesme de l'action des remedes qui le rafraichissent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intemperie contraire qui le rendroit malade.

A R T I C L E I.

Des remedes qui domptent le temperament amoureux.

LES hommes qui dans la fleur de leur âge jouissent d'une santé parfaite, & qui sont d'un temperament chaud & humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un temperament chaud & sec: mais cependant ceux cy sont les plus lasifs; ainly que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de semence, elle est du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'esprits & de vents, c'est ce qui les rend hardis &

& amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaires.

En quelque lieu que vive un homme la-fais, il est toujours embarrassé de son temperament amoureux. La vertu ne peut rien où l'Amour agit naturellement : & la Religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, & pour vaincre la complexion qui luy fournit à toute heure des objects amoureux dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des remedes qui puissent dompter sa passion. Celuy que la Nature luy presente pour éteindre son feu luy paroist plus que tous les autres, s'il estoit permis, mais il a de certaines considerations pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remedes, dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour luy. Leur fraicheur étient presque nostre chaleur naturelle, leur astriction épaisit trop nos esprits; & l'un & l'autre de-ruisent presque nostre memoire, & font tort à nostre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs Medecins qu'il ne falloit pas tout à fait s'opposer à la violence de l'Amour, & qui inspira à l'Oracle d'Apollos Delphique, que *Diogenes* interrogea pour son fils amoureux, qu'on se gardast bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver

la vie des hommes. En effet si l'on s'opiniâtre à détruire nostre humeur amoureuse, on détruit en mesme temps nostre temperament, & par là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guérissions jamais.

Cependant si nostre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités facheuses, & que mesmes elles nous en faisse apprehender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remedes que les Medecins nous proposent sur ce sujet, mais avec une telle moderation que nous ne faisons rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'Experience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang & d'esprits, le jeune, l'eau en boisson, le travail & les veilles sont des remedes propres à combattre un Amour deregle. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime eperduement, & se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'Amour, & ne regarder point d'animaux qui se carressent, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion: Car le grand secret pour vaincre icy, & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remedes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnement, & qui

& qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aymeroit, quand il ne voudroit pas aymer. Il faut quelque autre remede qui fasse plus d'impression sur luy mefme, & qui luy arrache par force pour parler ainfi, l'amour déreglé dont son imagination est bleffée.

Je ne m'arresteray point icy à deduire tous les remedes que nos Medecins employent à combattre cette passion. Je propoferay feulement ceux qui ont le plus de force à la détruire ou plôtost à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit favoir que tous les temperamens ne sont pas égaux, & qu'il y a des remedes qui diminuent le sang, les esprits & la semence en émouffent la pointe dans les uns, & qui cependant dans d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire si l'experience par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La laitue & la chicotée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence, mais je say certainement que dans quelques-uns principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance qu'ils se polluent la nuit en dormant. La mefme experience nous apprend encore que le poivre & le gingembre diminuent la semence, & dissipent les veus qui sont si nécessaires à l'action de

194 *Tableau de l'Amour considéré*

de l'Amour, cependant il y a en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si differens n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laiteü qui nous rend pour l'ordinaire lâches en Amour par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-cy plus amoureux en temperant leur chaleur & leur secheresse excessives par la froideur & par son humidité. Leurs parties naturelles estant ainsi temperées acquierent ensuite un temperament égal qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre au contraire dissipant les humeurs superflües de ces autres échruße & dessèche leurs parties genitales qui sont naturellement froides & humides, & leur procurant ainsi un temperament égal, il augmente leur force qui est ensuite la cause d'une coction plus avantageuse.

C'est encore par la mesme experience que nous savons qu'il y a des remedes chauds ou froids, qui les uns & les autres dissipent ou étouffent nostre feu & s'opposent à nostre concupiscence. Nous en prenons par la bouche & nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet Amour déreglé qui nous cause tous les jours tant de desordres.

Je ne diray rien icy des ceintures rafraichissantes, des lames de plomb que l'on s'applique

que sur les riens, des roses blanches dont on parfème son lit, de la mandragore, des grofeilles rouges, du citron aigre, & de tous les autres remedes qui s'opposent à la génération de la semence en nous rafraichissant, & en nous desséchant beaucoup. Je diray seulement quelque chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre nostre feu & à détruire nostre semence.

Le lis d'estang, que quelques-uns appellent violet, & que nos Apothiquaires nomment Nenuphar aussi bien que les Arabes, a une qualité si particulière pour combattre nos desirs amoureux, qu'au rapport de *Pline*, son usage pendant 12 jours consecutifs empêche la génération de la semence, & si nous en usons pendant 40. nous ne sentons plus les aiguillons de l'Amour. Sa secheresse jointe à la froideur de cette plante est si active qu'elle desséche & rafraichit toutes nos parties sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités, si nous en croyons *Galen*, qu'elle entretient nostre voix & nourrit nostre corps. & que s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits qui se pourroit faire par les mouvemens de l'Amour.

On en use diversément : tantost l'on en fait une decoction, du syrop, de la conserve, de l'eau distillé au bain marie, & tantost l'on en compose un liniment.

196 *Tableau de l'Amour considéré*

Bien que nous n'ayons pas la Ciguë des Atheniens qui est d'un verd' obscur & d'une puanteur insupportable, cependant la nostre ne laisse pas de nous incommoder par sa froideur quand nous la mangeons, témoin *François Trapellinus* precepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un souper fut troublé bientôt après : témoin encore le Chevalier *Nasavinus Bassanus* qui en ayant aussi mangé en guise de racines de persil en devint aussitôt insensé.

Nous savons pourtant sur le rapport de *Scaliger* & de *Anguillara* que les Piedmontois en coupent le germe quand elle pousse au printemps, & qu'ils en meslent dans des Salades & que quelques pauvres d'Italia s'en servent encore au jour d'uy avec du pain en forme d'alperges. *Jules Scaliger* avoue mesmes en avoir mangé en guise de Chervis sans en avoir esté incommodé, & *St. Jérôme* nous assure que les Prestres d'Athenes par l'usage qu'ils faisoient de la Ciguë celloient de ressentir les mouvements de la concupiscence. La Ciguë n'a donc point de mauvaises qualités selon la pensée de ces Auteurs ; & *Mercurial* n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la decoction pour les empêcher de tomber dans les excès de l'Amour, s'il n'eut esté persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclurre ou qu'il y a des especes différentes de Ciguë, ou que la

force

force des personnes qui en usent resiste plus ou moins à la vertu de cette plante : ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup : Car *Halien* nous apprend que si nous en usons avec moderation, elle nous rafraichit & dilipe nostre semence : au contraire si nous en prenons un peu plus elle nous rend stupides : & enfin elle nous tue ; si nous en mangeons beaucoup.

Après cel : l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de nostre Ciguë que le sont quelques Medecins d'aujourd'huy, qui ne veulent pas mesme que l'on s'en serve par dehors en petite quantité, & l'Histoire de *Soranie* qui mourut après avoir bu un mélange de Ciguë, ne nous doit pas faire craindre d'abus de la nostre avec moderation.

De tous les remedes chauds, qui détruisent la semence & qui combattent les vents il n'y en a point que l'on estime voir plus de force que le Camfre, l'agnus castus, & la Rus. Ce sont ces remedes à ce que l'on dit qui causent aux hommes & aux femmes la chasteté & la stérilité mesme, & qui dissipent tous les fantasmes que l'Amour peut presenter à leur imagination.

Le Camfre crud que l'on nous apporte de Perse, de la Chine ou de de l'isle de Bornée, est une especie de gomme que quelques Medecins pensent être froide & seche, parce
qu'é-

qu'estant meslée avec quelques remèdes froids ces remèdes rafraichissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire & croyent que le Camfre est chaud & sec au second degré, parce qu'il echauffe la langue & l'estomach, qu'il a une odeur penetrante, qu'il s'enflamme & qu'il brûle mesme dans l'eau. En effet je n'ay point trouvé de meilleurs remèdes dans les epuiseimens que cause l'estude que de mettre dans la bouche gros de Camfre comme la teste d'une épingle. Dès qu'il se fond à l'humidite de la bouche, il envoie par tout le corps des esprits qui nous écrent, & tombant ensuite dans nostre estomach il nous echauffe & nous incommodé mesme par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques medecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plus part steriles, par ce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'eteindre nostre feu & la semence mesme. En effet sa sécher esse est trop considerable pour ne pas deslecher nos humidité; sa matiere trop subtile pour ne pas faire evaporer les parties spiritucuses de nostre semence.

Mais cette pensée quelque apparete qu'elle soit, & l'expérience qu'en fit Scaliger sur une chienne de chasse, n'empeschent pas que nous ne demeurions toujours dans nostre sentiment,

timient, a la voir que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence ny empêcher la generation. Car comme l'opion contraire n'est point bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules Scaliger* est unique nous avons lieu de croire qu'il n'est pas ennemy de la generation des hommes. Ce que je pourrois prouver par moy mesme, & par *Tachenine* qui nous assure que ceux qui purifient le Camfre à Venise & à Amstredam sont tres féconds & très amoureux.

Les femmes Atheniennes qui servoient aux ceremonies que l'on faisoit à l'honneur de *Ceres* preparoient des lits avec des branches *Agnus-castus* dans le temple consacré à cette Déesse. Elles avoient appris par l'usage que l'odeur des branches de cet arbre combattoient les pensées impudiques & les songes amoureux. A leur Exemple quelques Moy nes Chrestiens se font encore aujourd'uy des ceintures avec des branches de ces arbre qui se plie comme de l'ozie, & ils prétendent par là s'aracher du cœur tous les desirs que l'amour y pouvoit faire naitre. En verité la semence de cet arbre que les Italiens appellent *Piperella*, & que Serapion nomme le poivre des moines, fait de merueilleux effets pour se conserver dans l'innocence, car si l'on en prend le poids d'un écu d'or elle empêche la generation de la semence, & s'il s'en fait encore après en avoir usé elle la

dissipe par sa secheresse & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties seerettes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle.

La Ruë sèche produit les mesmes effets. Sa semence qui est chaude & sèche au troisieme degré aussi bien que celle de l'agnus-castus, desseiche tellement nostre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des enpenchements amoureux: & si l'on en prend de temps en temps le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme quelque effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer icy sans silence le remède horrible dont se servit *Faustine* fille de l'Empereur *Antoine* le debonnaire pour calmer l'Amour déreglé qu'elle portoit à un Gladiateur. L'Empereur qui l'aymoit tendrement se persuadoit quelle avoit esté enchantée, & il croyoit qu'il estoit impossible sans charmes qu'une femme abandonnast un mary qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le Philosophe pour aymer un Gladiateur. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter las Caldéus qui luy firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celuy qu'elle aymoit, & coucher ensuite avec son mary pour haïr horriblement ce premier homme. En effet le succès répondit à la promesse: & *Antonius Commodus* uasquit de ces embrasse-

-lib

-l

mens.

mens qui dans le temps se delecta au meurtre
comme le meurtre avoit esté la cause de sa vie.

A. R. T. I. C. L. E. II.

*Des Remedes qui excitent un homme a em-
brasser ardemment une femme.*

JE dis encore une fois que je ne pretends
point écrire pour des personnes qui ont
l'esprit mal-tourné, mon dessein n'estant
d'enseigner les excés de l'amour, ce seroit fa-
voriser le vice & en mesme temps détruire la
santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un
couteau a deux trenchants, qui fait du bien a
ceux qui le prennent à propos, & du mal aux
autres qui ne savent pas le manier. Si je suis
la cause de quelques excés, il ne faut pas m'en
imputer le blâme, on doit plutôt blâmer
ceux que se laissent mollement aller au crime
& qui n'ont pas assez de vertu pour se soute-
nir. La Terre n'est pas la cause de nostre y-
vresse, bien qu'elle nous donne tous les ans
ses liqueurs agreables. Elle n'est pas non plus
la cause de nostre mort quoy qu'elle nous
présente ses herbes venimeuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles
par des défauts naturels, par l'age, par les dé-
ordres de leur vie passée, ou par quelque lon-
gue maladie: qui n'ont pas assez de force
pour

pour engendrer ny pour satisfaire leur femme ; qui cherchent partout des moyens pour avoir des successeurs legitimes , & qui n'épargnent ny leur bien ny leur santé mesme pour y reussir.

Je m'estonne de ce que les Casuites , qui ont écrit tant de bagatelles sur la matiere que j'examine dans ce livre , ayent oublié cette question importante , & qu'ils ne nous ayent point du tout enseigné si c'éstoit un crime de s'exciter ou pour rendre le devoir à une femme ou pour engendrer un enfant ; car ces deux fins sont , ce me semble , fort raisonnables au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoy qu'il en soit nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira , & que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoitre les remedes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des Enfans pour successeurs & pour heritiers de leur nom & de leur bien. Je ne voy donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle se tienne dans de justes bornes. Mais à moins que de cela je ne craindrois point d'imiter un medecin Italien qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler icy de tous les remedes qui nous excitent à l'amour , & qui

pro-

produisent beaucoup de matiere dans nos parties secretes, comme sont les jaunes d'œufs, les testicules de coq, les chanerres, cheuretes, les ecrevilles, la moëlle de beuf, le vin doux & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne diray rien aulli des remedes qui causent des vents comme les artichauds Vail cuit, l'Hippomane, le membre de cerf ou de taureau tué aux mois de May ou d'Octobre, les cubebes &c. Je m'arresteray seulement a ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je diray donc en peu de mots ce que je pense du petit Crocodile que les Latins appellent *Scineus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terrestre*, du *Cheruis*, du *Satyrion*, du *Borax*, de l'*Opion*, des *Cantharides* & de l'Herbe dont parle *Theophraste*. mais j'avertiray encore icy ceux qui sont lens dans l'exercice de l'amour de ne se servir de ces remedes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels & legitimes.

Par ce que nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodile* qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'experience que par le rapport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins mise en poudre & buë dans du vin doux au poids d'un ecu d'or fait des

merveilles pour exciter un homme à l'amour, aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secrètes, & qui fait aymer eperdûment.

Ce ne sont que les noms differens que chaque nation donne aux plantes qui nous troublent le plus souvent, quand il en faut parler: plus une plante a de vertu, plus on luy a donné de noms: témoin le Chervis dont les auteurs qui en ont traité ont fait une telle confusion, qu'il faut avouër que les plus éclairés dans la science des plantes ont bien de la peine aujourd'huy a debrouïller ce que les anciens & les nouveaux herbolistes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula* ou *Genichella*, les autres l'ont appelée *Fraxinelle*. *Avicenne* luy a donné le nom de *Langue d'Oiseau*, *Pline* de *Langue d'Oison*, & les Arabes l'ont designé par celui de *Sonacub*. Ce n'est pourtant ny la *Renouée*, ny le *Seau de Marie* de *Dioscoride*, ny le *Distam*, ny le *Fresne*, ny enfin l'*Ornithogalon* des anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres & differentes.

Ce que nous appellons *Chervis*, & qui est aujourd'huy en France assez connu par ce nom-là a tant de vertu pour exciter les hommes à aymer que *Tibere* l'un des plus lascifs de tous les Empereurs; si nous en croyons l'historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ces femmes.

mes. En effet tous les medecins demeurent d'accord de ses quaités, & disent qu'il engendre beaucoup de vens & de semence aussi bien que l'artichaud. Ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes Suedoises, au rapport des matelots qui viennent de septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'Amour.

Le *Satyron* est une plante dont on fait plusieurs especes, & dont on peut user indifferemment pour les effets que nous en esperons; sa racine represente ordinairement deux testicules de Chien, la bulbe basse est succulente & dure & la haute toute seetie & molle, comme estant la plus vielle. C'est cette premiere racine que l'on doit toujours prendre, quand l'on en a besoin. Cependant le satyron qui n'a qu'une seule racine balbeuse doit être preferé aux autres, selon le sentiment de plusieurs Medecins. Mais quoy qu'il en soit les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, & engendrent beaucoup de vens, si on les fait cuire sous la cendre, comme des Truffes, & si on les melle ensuite avec du beurre frais, dolait & du gérosle en poudre: ou qu'on les fasse confire au sucre. Ces racines par leur humidité superflue enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des satyres d'où cette plante a pris son nom. On luy attribue tant de vertu qu'il y en a qui pensent que pour s'exci-

rer puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action mesme.

C'est certe racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Medecins ont nommé *Dialatyrion*. Si l'on en prend le matin & le soir la pelanteur d'un demy écu d'or avec du vin doux ou du lait de vache pendant 7 ou 8 jours; ils assurent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans pour satisfaire leurs femmes, & pour se faire des successeurs.

Le *Borax* est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'Amour. Il est une espece de sel dont usent au jour d'uy nos orphèvres pour faire fondre plus aisement l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénètre toutes les parties de nostre corps, il en ouvre tous les vaisseaux, & par la ténuité de sa substance il conduit aux parties genitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître que si l'on en donne à une femme qui ne peut accoucher un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles & y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a esté tenu fort longtemps pour un secret.

On ne doit pas apprehender d'en user par la

la bouche. L'usage n'en est point dangereux & si quelques Medecins ont écrit qu'il estoit un poison, ils ont confondu la *Chryſocalle* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes, l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mesmes effets des drogues & que la différence des noms que l'on impose aux choses ont souvent trompé les hommes les plus doctes & les plus éclairés.

Si *Fallope*, de *Lobel*, *Rodriguez à Castra* & *Mercurius* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas en avoir de l'horreur, & si ce dernier Medecin nous assure qu'il agit si puissamment sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe qu'il jette mesme les hommes dans le *Priapisme*, si l'on en use avec excès, nous pouvons hardiment nous en servir avec moderation.

Peutestre me blâmera-t-on de ce que je place icy avec les remedes qui excitent à l'Amour l'*Opion*, que toute l'Antiquité a crû estre froid au quatrieme degré & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin dira-t'on de nous enflammer auprès d'une femme, il nous cause le sommeil & nous rend stupides au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons reflexion qu'il est amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflamme au feu & que les Orientaux en usent pour estre vaillans à la guerre & auprès des femmes, nous se-

rons

rons sans doute d'un tout autre sentiment.

Quand l'Empereur des Turcs lève une armée les soldats se garnissent d'*Opion*; qu'ils appellent *Amham* pour s'en servir comme nos matelots de Tabac; si nous en croyons *Bellen*. Une petite dose prise par la bouche excite des vapeurs qui montant au Cerveau, troublent benignement l'imagination; comme fait le vin; mais une dose excessive fait entièrement evaporer nostre chaleur naturelle, & dissipe tout à fait nos esprits, comme le safran; si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux qui aiment naturellement l'excès de l'amour ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs; & lorsqu'ils ont pris un peu d'*opion* auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors & se trouble plus qu'auparavant: & comme ils ressentent des demangeaisons & des chatouillemens par tout le corps & principalement à leurs parties naturelles; je ne m'estonne pas s'ils sont si étourdis à la guerre & si lascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes pas accoutumés; à moins que nous ne soyons aussi sains & aussi robustes que l'estoit Monsieur *Charas* quand il en prit douze grains. Pour moy j'ay de la peine à en donner 2 ou 3 grains de crud à mes malades les plus vigoureux; me souvenant toujours des

funè-

funestes effets que j'ay vû arriver par le mauvais usage de ce remede, & des preceptes que nous donne *Zuingerus* sur cette drogue.

Les Mouches *Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties genitales de l'un & de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs que l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vid encore. Son rival estant au desespoir de ce qu'il épousait sa maitresse, s'aviâ de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il luy fit présenter le soir de ses noces. La nuit estant venuë le marié caressa tellement sa femme qu'elle en fut incommodée, mais ces delices se changerent bientôt en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extremement échauffé avec une grande difficulté d'urine s'aperceut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur luy augmenta le mal qui fut accompagné de quelques foiblesses. On le traita avec tout le soin possible, & l'on appliqua à son mal les remedes qui le guerirent avec bien de la peine.

L'Herbe qu'*Androphyle* Roy des Indes envoya au Roy *Antiochus* estoit l'herbe de *Theophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureuxment les femmes, & en cela surpassoit toutes les ver-

rus

rus des autres plantes ; s'il en faut croire l'Indien qui en estoit le porteur. Il assuroit qu'elle luy avoit donné de la vigueur pour soixante dix embrassemens , mais il avouoit aussy qu'aux derniers efforts ce qu'il rendoit n'estoit plus de la semence.

Nous savons par ceux qui ont voyagé dans les Indes que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne sommes , & que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'Amour leur presente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux , ils ont trouvé des remèdes pour s'y exciter d'avantage. Ils usent ordinairement de *Betel* , de *Avaca* ou de *Bangué* qu'ils prennent quelquefois seuls & qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres ou avec un peu de chaux de Coquille.

L'Herbe dont parle *Theophraste* est sans doute l'une de ces trois choses. Et si je suis un bon devin , je choisirois plutôt le *Bangué* que les deux autres fondé sur cette conjecture que le *Bangué* , au rapport de *Clusius* a des qualités semblables à celles du *Mustach* des Turcs qui n'est autre chose que l'*Amfiam* des Orientaux , selon la pensée de *Baubin*. Si l'*Amfiam* rend les hommes plus allegrés & plus lascifs , ainsy que nous l'avons rapporté cydessus , le *Bangué* ne produira pas de moindres effets. si nous en croyons ceux qui en ont usé ; c'est à dire qu'il nous rendra

ar-

ardents à caresser les femmes, & nous causera en dormant d'agréables reveries, si l'on s'enfert en petite quantité. Mais si l'on en prend beaucoup l'on en devient insensé, témoin les femmes Indiennes qui voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Bangué* qu'elles meslent avec du *sesame* & le jettent ainsi toutes insensées dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris defunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une que le *Bangué* des Orientaux est le *Bamjan* des Egyptiens que *Casalpinus* dit avoir la semence sans dunes & semblable à celle d'un petit coton: l'autre que c'est l'herbe que nous appellons *Stramonium* ou *Pomme épineuse* qui est une espece de *Solanum*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident de *Tabc.*

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honneste homme qui a passé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux uoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensés auprès des femmes, & il mela de penie semblable à celle du *Stramonium*. A quoy se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hofman* du medecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une forteresse, qui fut prise

prise par les Chrestiens en l'an 1595, une grande quantité de cette semence.

D'ailleurs le *Stramonium* que les Turcs appellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des effets semblables à ceux du *Bangué*, car si l'on donne un peu de la semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées, il les rend joyeuses & remplir leur imagination d'objets qui ne sont point defagreables, & par ceque les Orientaux ont les femmes pour la plus grande de leurs passions, il ne faut pas s'étonner si ayant l'esprit un peu trouble par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agreables réveries. & qu'en veillant mesmes ils se sentent extrêmement émeus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer; car si ceux qui y sont le plus accoumeuz en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensé pendant 3 jours; si la dose est un peu plus forte ils en meurent, & demy once est le plus robuste de tous les hommes.

L'Herbe que les Espagnols appellent *herba Burlatoria*, par ceque ceux qui en ont pris font rire les autres; & les feuilles semblables au *Chamfre* ou à la *Roquette*, si nous en confiderons seulement la figure & les incisions; & ainsi pour conclure mes conjectures, je ne doute point que l'herbe de *Theophraste* ne soit celle que nous appellons *Stramonium*; & que

le

le *Bangué* des Orientaux ne soit ou cette semence, ou une préparation qui s'en fait par une infusion dans quelque liqueur forte.

J'avoué que les Européés ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces Narcotiques, que font les Asiatiques & les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, & nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame & la de manégeison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remèdes sont assaisonnez avec de l'ambre ou du musc ils seront beaucoup plus efficaces, & exciteront d'avantage à l'Amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portant les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées.

Les remèdes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureuxment les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, si l'on en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du styrax liquide, de l'huile de fourmis volans, du beurre frais ou de la graisse d'oyé sauvage, on y ajoute un peu d'Euphorbe, de pied d'alexandre, de gingembre ou de poivre pour faire penetrer le remède, & l'on y melle quelques grains d'ambre gris de musc

214 *Tableau de l'Amour considéré*

musc ou de Civette pour le parfumer.
 Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs après *Celtes Rhodiginus* se servoit d'un plaisant remede pour s'exceiter avec une femme. Il se faisoit bien fouetter dans l'action, & si quelque fois par respect ou par pitié on fouettoit avec plus de moderation, il se mettoit en colere contre celuy qui l'epargnoit, si bien qu'il n'estoit jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeoit a satisfaire sa passion dereglee.

C H A P I T R E IX.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ny plus prompt ny plus grand que celuy de l'Amour. Il rejoint dans un instant tout nostre corps & ravit de joye toute nostre ame. Nous n'avons besoin ny d'industrie ny de maitre pour nous apprendre a aimer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne say quoy d'amoureux qu'elle cultive peu à peu à mesure que nous croissons: & quand elle nous incite à carasser une femme, je ne sauray dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'Amour sont aussi delicieuses que la jouissance mesme. Le plaisir est extrême quand nous

nous y pensons par avance , & le souvenir en est agréable. La douleur que nous souffrons a aymer nous plaist autant que le plaisir même : Enfin toutes les passions de l'ame sont, pour ainly dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Si la Nature n'avoit mis des delices extremes dans l'action de l'Amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire a se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'Amour sont si engageantes qu'il est comme impossible de s'en garentir, & il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque selon le sentiment de la pluspart des Theologiens, les diables en sont si friands.

L'Amour se fait par tout ressentir, & les hommes les plus retirez qui habitent les grôtes & les desers ne sauroient éviter ses arceintes : Il les touche aussi bien que nous, & cette passion se fait connoitre dans les forests les plus affreuses aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit reside dans la joye interieure de n'estre point esclave de ses passions : Mais les plaisirs que nous prenons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les anciens à établir, une *Venus* honeste, & modeste que veilloit

aux

aux actions licites des femmes mariées, & c'est cette même volupté que la nature nous a donné comme des attraits pour la perpétuité de notre espèce.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec la femme, si nous en voulons croire *Salomon* & *Saint Bonaventure*, & on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire faire des crimes.

De ces trois sortes de voluptés à savoir du corps, de l'esprit, & de l'Amour, la dernière est sans doute la plus forte & la plus grande nostre corps & nostre ame se fondra de joye, pour ainsi dire, lorsque nous nous perpétons : & ces deux parties de nous mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien exprimer jusques à cette heure.

Si l'Amour cause des égaremens & nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptez. Nostre siècle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siècles passez pour nous apprendre cette vérité. La chambre de justice que nostre grand Monarque a naguères établie contre les Empoisonneurs nous marque assez par les arrests qu'elle donne, jusques où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ses voluptés n'estoient pas

si

si charmantes & qu'eiles n'eussent pas tant d'empire sur nôtre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, & jamais *Viturio & Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'Amour ne les avoit charmé.

L'Homme & la femme goutent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute pas que nos parties secretes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes, elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que des nerfs: au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par consequent moins sensibles que les nostres. Si entre toutes les parties de nostre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. d'Ailleurs nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillés, & nos testicules ne sont à proprement parler qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres: si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques & qu'en suite on les mesurast, je ne menti-

rois

K.

rois

rois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'estant pas si reglez dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flatueux.

Nous avons encore l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes; les filés de nostre cerveau sont plus tendus & plus durs, & quand nous ayons nous ayons plus fortement & plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molletes & plus flexibles; & bien qu'elles paroissent quelque fois aimer plus ardemment elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté, que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin nostre sang est plus chaud & plus âpre que le leur; il s'agit avec plus de force, & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser: le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits pour les envoyer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joye quand la femence

mence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & chatouillantes qui s'en élevent, & le mouvement précipité des esprits qui penetrent nos membranes ne contribuent pas peu à nos voluptes excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoy qu'il en soit on pourroit dire que la question demeure toujours indécidée, & que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tiresias*, qui ayant esté femme & homme tout ensemble, fait mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut luy qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Janon*, & qui prononça que les femmes prénoient plus de plaisir que les hommes quand elles en estoient embrassées.

En effet on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir lorsque ses parties attirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts pour la conception,

& qu'elles s'épuisent elles mesmes par des épanchemens considérables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sentiment qui ne me paroît pas le plus véritable, je concluray avec Hippocrate que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus longtemps. Car puisque la nature fait nostre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fust extrême, au lieu que le contentement des femmes estant moindre, elle les a recompensé en le faisant beaucoup plus dure, & c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tiresias* à donner gain de cause à *Jupiter* prenant la durée pour l'excès du plaisir.

C H A P I T R E X.

Si l'on doit caresser sa femme par derrière, quand il se trouve des obstacles qui empêchent de l'embrasser par devant.

LA fin du mariage, selon le sentiment de l'église, est de faire des enfans ou d'affouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caref-

ses des femmes, & la condamne comme un crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chretienne a donc en abomination les careffes de l'homme & de la femme qui ne se font que par delices; & la medecine qui s'employe à conferver la fanté des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y presente.

Toutes les postures que la courtisane *Cyrène* inventa autrefois jusqu'au nombre de douze pour se careffer, que *Philenis* & *Astyanasse* publierent, qu'*Elephantis* compola en vers Leonins, & que l'Empereur *Tibere* fit ensuite peindre autour de sa sale, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses: en effet leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus longtems, c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foiblesse & la legereté de leur jugement.

Quoyqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siecles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les Caraches, je suis pourtant persuade qu'il n'y a pas si bien reussi que les femmes qui s'en sont mêlées: car dans ces sortes de matieres par tout où elles sont elles emportent le prix.

La Nature a appris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui sont défendues, & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les Éristions, nous alterons notre santé dans cette posture, & nous nous opposons même à la génération : car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, la teste en patit, l'épine du dos en souffre, les genoux en tremblent, & les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est là source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes, & de nos rhumes. Mais encore la génération en est empêchée, car la matière que nous communiquons à une femme n'est jamais bien reçue dans le lieu que la Nature a destiné à cet usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé, par la posture de la femme quand nous les embrassons ainsi.

Être assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, & la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'Homme, qui selon les loix de la Nature doit avoir l'empire sur la femme, & qui passe pour

le

Le maître de tous les animaux est bien lâche de se soumettre à une femme, quand ils veulent prendre ensemble de plaisirs amoureux. Si cette femme est émue d'une passion déréglée, & qu'elle vueille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honneste homme de luy plaire ny de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilege, & une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on reud par cette posture une femme sterile, & si par hazard il en vient quelqu'un il est ou petit ou imparfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former a esté si peu fournie d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instruments pour les plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nain, boiteux, bossu, louché, imprudent & stupide. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mesmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite & la plus voluptueuse, on se parle bouche à bouche, on se baise & on se caresse quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, & que la femme soit extrêmement delicate, il me semble qu'on n'agirot pas contre les loix de

la Nature, si l'on se caressoit de costé à l'imitation des renards. On éviteroit par cette posture tous les accidens auxquels une femme délicate peut estre exposée dans la posture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par là de suffocations ny de fausses couches.

Je mettrois icy la posture de caresser une femme par derrière parmy celles qui sont contre les loix de la Nature, si un Philosophe & deux Medecins ne me disoient le contraire. En effet toutes les bestes, si nous en exceptons quelques unes se joignent de la sorte; & pour engendrer la Nature ne leur a point appris d'autre moyen que celluy-là. La matrice des femelles est alors plus en estat de recevoir la semence du mâle, elle la retient & la foyente plus commodement, si bien que ne s'écoulant pas si aisement de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainly des femmes fécondes qui estoient steriles auparavant.

Il est certain que l'Adatomie nous montre que la matrice est beaucoup mieux située pour la conception, lors qu'une femme est sur ses mains & sur ses pieds que quand elle est sur le dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, & il n'y a eu à jetter de la semence, elle y coule d'elle mesme, & par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cer-

te posture est la plus naturelle & la moins voluptueuse. L'action de l'amour nous donne d'elle mesme assez de plaisir sans en chercher de plus grand par une autre figure, & je ne doute pas que les casuistes ne nous permettent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mary, fera-t-on une dissolution de mariage plutôt que de conseiller à cet homme de caresser sa femme par derrière ?

Mais encore puisque la loy commande à un mary de rendre le devoir à sa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce mesme devoir à son mary quand il ne peut dompter sa passion. Si par hazard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourroit on pas alors luy permettre de la caresser par derrière plutôt que d'entretenir l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller luy mesme chercher ailleurs à faire un crime ? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse couche, l'épine du dos souffre plutôt que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

Si Paul Eginette & Mercurial après le Philosophe Lucrece ont esté de ce sentiment,

que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derrière que par devant, je ne faurois me persuader qu'ils ayent voulu parler de ce crime enorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la Nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre les maximes.

Mais je m'apperçois icy plus qu'ailleurs que les choses dont je parle sont trop delicates pour en dire d'avantage. Je proteste que je n'ay pû choisir des termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, & si j'ay passé quelquefois les bornes de la bienséance comme le fit autrefois Saint Augustin, on peut croire que ce n'a esté que par la force de la matiere que je traite.

CHAPITRE XI.

Si l'on se trouve plus incommode de baiser un laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands privileges que la Nature nous ait donnez pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui excerce sur les hommes une espeece de tyrannie, & qui les charme d'une maniere si extraordinaire que mesme les plus barbares en sentent les attraitis. C'est ce qui oblige encore aujourd'huy quelques-
peu-

peuples d'Afrique de mettre sur le thronne les hommes les mieux faits d'entr'eux; & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant aiguillon pour nous exciter aux delices de l'Amour, elle nous engage à les aymer: & ce que l'Advocat *Hiperis* n'avoit pû gagner par son éloquence sur l'esprit des juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas de moyen de se garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il luy plaît; & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée est si puissant que malgré nous nous devenons ses esclaves.

On diroit que la Nature a fait un chef d'oeuvre en la formant: en effet sa taille est haute, bien prise & des plus fines; son air a je ne say quoy si remply de majesté qu'il inspire du respect aux plus hardis; son humeur est agreable & son esprit vif & brillant. A la considerer en particulier son embonpoint est accompli & le tour de son visage merveillex. Ses dents sont blanches, ses jouës & ses levres sont de couleur de rose, son front est large, ses yeux grands & bleus bien ouverts & pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche & les oreilles petites, son nez

SIREY

K 6

bien

bien fait, la gorge un peu élevée, ses mains longues & ses doigts deliey, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits & délicats, en un mot sa beauté femelle à tout ce qui peut nous séduire en s'emparant de nostre raison.

En verité il est bien mal-aise de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Et si *Spurina* ne se fust blessée au visage pour en effacer la beauté, jamais elle n'eust esté à elle mesme; & cette beauté eust esté assurément une des principales causes de sa perte. Car il s'est trouvé peu de belles femmes qui n'ayent esté ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'huy qu'il ne faut estre que belle pour n'estre pas estimée vertueuse, ou pour ne l'estre pas en effet.

*Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté,
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour
belle.
Et que de ce plaisir flateur
L'engagement de son cœur
La perte est douce & naturelle.*

C'estoit autrefois cette beauté à laquelle on donnoit des couronnes de myrte: & c'est encore aujourd'huy cette mesme beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vû qui estant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur temperament

rament en ont esté échauffez & se sont trou-
vés capables de génération.

Cette beauté qui est un don de Dieu à
tant d'empire sur nostre ame, & ménage
si fort nos passions qu'elle les fait agir com-
me si elles luy appartenoient, car jamais
Urie n'auroit esté sacrifié à la passion d'un
Prince si *Berfabée* n'avoit esté belle.

A la vûe d'une belle femme tout s'emeur
chez nous, & nostre amour qui n'est autre
chose que le desir de la beauté est souvent si
excessif, que nous ne pouvons nous ménager
la dessus sans avoir des forces surnaturelles.
Un casuite seroit bien facheux s'il vouloit
nous persuader que nos actions sont crimi-
nelles, lorsque transportés de la beauté
d'une femme nous la carellons avec ardeur.
Alors nostre sang boüillonne dans nos vei-
nes, nostre chaleur s'augmente dans nostre
corps à se faire ressentir à nostre cœur, nos
parties naturelles se gonflent & s'agitent en
despit de nous, si bien qu'elles nous mon-
strent par leur mouvement impetueux que la
beauté a des attraits pour elles. En effet les
jours ne nous semblent durer que des mo-
mens en la compagnie d'une belle femme, &
alors nous ne nous appercevons presque pas
que nous avons faim, & nous meprisons toutes
les incommodités qui accompagnent ordinai-
rement le plaisir de l'amour. Nos carellés rei-
tirés ne nous semblent ny fades ny ennuyeu-
lés,

ses : la beauté les fait renaitre sans peine & nous donne de nouveaux desirs & de nouvelles forces pour la jouissance.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hazard nous sommes obligez de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abbattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans nostre cœur je ne say quoy qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du temps pour nous y disposer, & encore après tout, nous ne nous trouvons presque jamais en estat de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anacarsis* se touche, & s'excite long temps, sans cela il n'agiroit point ; & les parties n'oberoient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon : La Nature nous embrase le cœur pour nous joindre, & en mesme temps cette mesme nature glace nos parties amoureuses pour fuir. Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prestons à cette femme nous épuiſe tellement, que nous sommes ensuite accablés des mesmes incommodités qui arrivent à ceux qui abu-

abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur en qui la haine a éteint la plus part de ses esprits est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles ; & le cerveau ou ces passions opposées se font la guerre s'affoiblit incessamment : quand il faut envoyer ses esprits ailleurs, si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse, faite à une laide femme, cause plus de foiblesse & de défaillance que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent nostre cœur & qui en multiplient les esprits, mais la laideur à je ne say quoy qui le ferme & qui le glace.

S'il daist par hazard des enfants de ces conjunctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'après leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vray que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme, que quand l'on en caresse une belle : & que si j'ose décider en Theologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-cy dont on ne puisse se garentir, il y a des deffauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de s'en approcher, si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace & les autres agréments.

ments qui nous éblouissent pour l'ordinaire, il faut croire avec Saint Chrysostome que s'excitant contre les loix de la Nature, le crime est beaucoup plus grand de ce costé là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je luy dirois qu'il n'épousât ny une belle ny une laide femme. La première auroit trop d'empire sur son mary, & seroit plutôt commune que particulière. L'autre luy causeroit cent repentirs, & peuteestre le divorce s'il n'avoit une vertu toute particulière.

CHAPITRE XII.

Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres.

Nous commençons à mourir dès que nous commençons à vivre. Et bien que les causes de la vie & de la mort semblent être si opposées entre-elles, elles sont pourtant très-étroitement unies dans nous mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle dont l'ame se sert comme d'un instrument, qui luy est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur qui agissant continuellement

ment sur nostre humide radical le dissipe sans cesse en se destruisant soy mesme.

La Nature qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce qu'elle a fait n'a jamais su consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La Nourriture repare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpetuë leur espee.

D'un costé, parcequelles animaux dissipent tous les jours detrois sortes de matiere qui les compose, la Nature leur a donné l'air, les alimens & la boisson, pour reparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, & la derniere enfin repare les plus humides. D'un autre côté cette mesme nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espee. Elle a distingué leur sexe non seulement par leur complexion mais par la situation, & par la difference de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la mesme façon les unes que les autres: la belette, la vipere & les poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les Cavales de Portugal engendrent de la

mes-

mesme façon que les femmes, & il faut estre bon pour croire que ce soit le vent du septentrion que les rende fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardens desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie, & pour ne parler icy que de l'homme quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'Air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au mesme instant, que nous en manquons nous cessons de vivre: & nous vivons mesme miserablement s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encore aussi ennemy de nous mesmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités & qui l'empeschent de se corrompre. C'est de là que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Gènes, le vent de septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, a cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'Aliment ne nous est pas moins nécessaires que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives, ny une matiere trop étrangère pour nous nourrir; mais un certain temperament & une certaine matiere qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet

Cet aliment qui reçoit tous les jours nostre estomach ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espee d'ebullition, par le moyen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande secheresse les plantes meurent faute de pluye, ainſy nous cesserons bientost de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions repaſt inceſſamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours dans nous memes.

Plus les choses sont necessaires à la vie, plus a-t-on de plaisir à les posseder, & parce qu'il n'y a rien au monde de plus necessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous en assouvissions nôtre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se rafraichir & de s'humecter, ce qui fait que les Beuveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de precaution, & pour l'espee du breuvage & pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages dont les uns sont plus sains que les autres, celuy qui est le plus propre à étancher la soif est aussi celuy que la Nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je ſay
que

que l'art en a inventé de plusieurs sortes que l'on a fait par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences: ou enfin par la mélange de sucre, de miel; de canelle, de levain, de vinaigre & de quantité d'autres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crüe, & pour se faire mourir, comme femble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le vin, *Cidre*, la *Bière*, l'*Hydromel*, la *Chocolate*, le *Tzirbet*: en un mot toute sorte de Boissons.

De toutes les Boissons nous ne nous servons gueres icy que de vin & d'eau, car pour les autres liqueurs, & principalement pour la *Bière* & pour le *Cidre*, l'on n'en use gueres où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelque fois, je diray que la *Bière*, outre qu'elle est un peu amere & desagréable à boire, elle embarrasse fort les entrailles par l'épaisseur & la viscosité de sa matiere, & souvent y fait naître des vents & des trenchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodés. Elle apporte même des douleurs de teste. Enfin par son usage continuel elle donne quelquefois la naissance au *Scorbut* & à la ladrerie blanche, ainsi que nous le fîmes voir il y a quelques années dans un *Traité* de cette premiere maladie que nous fîmes im-

pri-

primer par le commandement de *Monseigneur Colbert de Terron.*

Le *Cidre* est accompagné d'une humidité superflue qui ruine le foyé & qui y assemble avec le temps beaucoup de mauvaises humeurs, La Gale & la foiblesse des sexes viennent souvent de son usage immodéré, & nous avons quelque fois observé que pour peu que l'on est de disposition à la ladrerie blanche, le *Cidre* suffisoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin que l'on peut nommer le sang de la terre est l'ennemy capital des enfans. La jeunesse en est corrompue, par ce qu'elle s'en sert souvent, comme d'un doux poison. Mais pour ne m'étendre pas d'avantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en general qu'il est contraire à toute sorte d'âge par l'excès de sa chaleur & de son humidité, d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaquez dans des suites funestes, & dans des convulsions horribles qui les mènent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous tant que nous sommes les entrailles échauffées, la teste foible, le sang trop-chaud, & nous sommes sujets principalement dans cette ville à des fluxions importunes. Ce siecle est rempli de bilieux & de melancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont

tou-

toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable, & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines à moins qu'il ne soit bien trempé. L'Eau au contraire appaise d'abord la fureur des fièvres. Elle tempère les entrailles qui en sont incommodées, & guerit presque elle seule les grands maux qui souvent ne peuvent estre combattus sans son secours.

L'Eau est un element le plus-beau & le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle, que nos plus sacrés mysteres ne sauroient être celebres sans eau, & que nous ne saurions vivre sans en avoir. La Nature même, pour le repeter, l'a estimé si nécessaire aux hommes qu'elle en a mis par tout où l'on se peut trouver, & je puis dire que ç'a esté l'eau plutôt que le feu, qui a esté la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, legere & sans saveur, ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de temps & qui refroidit de même. Enfin pour estre bonne, elle doit être sans odeur; elle doit plaire à la langue & au palais, & être agreable à la vûë. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines, & qu'elle

Elle ne chargera pas l'estomach après l'avoir bûë. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant, aura toutes ces bonnes qualités, mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Cesar Germanicus* au côtes de *Frise*, où elle bûit de l'Eau d'une Fontaine minérale qui la rendit en peu de temps presque toute scorbutique.

L'eau de Fontaine, de Puy, de Citerne ou de Riviere est tresexcellente à boire pourvû qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la Fontaine soit fort nette, le Puy découvert, la Citerne garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la Riviere n'ait point de bouë dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, repare l'humour radicale, & en empêche la dissipation, tempere la chaleur des hommes de quelque âge & de quelque region qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans nostre corps. Elle distribûe l'aliment qui nourrit nos parties. Elle appaise puissamment les ardeurs de la colere & de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les Roys de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient l'eau du fleuve d'Eulée ou de Choaspe. En effet l'Eau nous

240 *Tableau de l'Amour considéré*

nous cause de grands biens. Elle nous humecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuses ne nous fassent mal à la teste. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir & de tranquillité, & les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agreable, l'haleine plus douce, & les sens plus vifs: qu'elle recrée, les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet Samson n'eust jamais esté si fort si sa boisson ordinaire eust esté autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire emousse la pointe des sens, augmente les douleurs de teste, & foment le chalur des entrailles qui est souvent excessive, il brouille l'imagination, il efface la memoire & trouble la raison, il corrompt les humeurs & souvent il cause par son excés la sterilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens debauchez.

Qu'on ne me die donc pas que le vin reveille l'ame & qu'il excite l'esprit, car je repondray que cette vigueur artificielle ne dure pas long-temps quand on en use avec excés. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre qui rend, à la

240

ve-

verite, son fruit & plus coloré & plutôt mûr, mais qui tue l'arbre bientôt après.

Qu'on ne me die pas encore, pour me priver l'eau, qu'elle ne convient ny aux sains ny aux malades, & qu'*Hippocrate* & *Galien* se servoient de vin pour guerir la plupart des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien près ce que ces deux Medecins en rapportent, l'on verra aussitost que la Boisson qu'ils donnoient quelquefois a leurs malades estoit plutôt de l'eau que du vin, puis qu'ils ne meloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter icy pour faire valoir l'eau ce que ce dernier Medecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vû personne ataqué de fièvre ardente qu'il, n'aye guère après luy avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encoré assez pour l'éloge de l'eau que d'avoir rapporté ce que nous avons dit cy-dessus, si la semence dont nous sommes formez ne luy estoit semblable: si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres: & si notre cœur même n'en estoit incessamment arrosé.

La Nature qui est Pourriere de toutes choses nous vent sans doute marquer par là que comme l'eau est ce qui nous donne l'esfire & nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi estre la principale chose qui nous fasse vivre, lors que

L

nous

nous en sommes sortis, & puis qui nous serve de principe pour perpetuer nostre espece.

Venus qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit preferer à toutes les liqueurs, puis qu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le deluge les hommes ne beuvoient que de l'eau, & l'on fait quel age ils vivoient alors, puis qu'il s'en est vû qui ont atteint les 8 & les 900 ans. Et presentement mesmes il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson parmi les quels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entieres. Cette façon de vivre n'est point miserable, comme quelques-uns se le persuadent, c'est un refuge assuré contre la misere & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu longtemps, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont esté agreables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du vin & de l'Eau de vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons & les Algonquains ne vivent pas si long temps qu'ils faisoient auparavant. Ils sont mesmes sujets pendant le peu de temps qu'ils vivent à des maladies surprenantes qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la Nature a des appetits secrets pour demander ce qui est

le plus propre à la vie, & parce qu'il y a dans de certaines personnes une repugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

xi. Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres: ils ont la vue plus perçante, & l'esprit plus éclairé, ils aiment d'avantage les sciences & sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Il est vray que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne sommes, mais en vérité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

xii. L'amour des femmes suit notre temperament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la Nature, & par ce que la generation en est la plus belle & la plus considérable, aussi ne s'accomplit-elle jamais sans qu'elle y soit. l'Humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particulièrement ces deux principes que la Nature employe tous les jours pour engendrer toutes choses & j'aurois de la peine à dire le quel des deux est le plus nécessaire

ilvra

L 2

fi

244 *Tableau de l'Amour considéré*

si je n'apprenois de quelque Philofophe & de l'expérience mefme que l'Eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la generation des animaux. Car outre tout ce que nous avons dit cy-deffus, nous favons que les pais médiocrement froids font beaucoup plus peuplés que ceux du midy, & qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des rivieres que dans la plaine. On n'en feroit donner de plus forte raison si non que les pais du feptentrion & les bords des estangs, des rivieres ou de la mer estant beaucoup plus humides que la plaine, ils font auffi plus difpofez à la generation. Et la mer ne produit-elle pas des poiffons qui multiplient bien plus que les animaux terrestres ? Nous avons l'expérience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poiffons, qui ne font que de l'eau rafsemblée, font plus ardents à l'amour que les autres. En effet nous nous y sentons bien plus portés en carême qu'en toute autre saison, parce qu'en ce temps-là nous ne nous nourrifions que de poiffons & d'herbes, qui font des aliments compofez de beaucoup d'eau.

Après tout l'illustre Tiraqueau n'eust pas engendré 36 enfans legitimes, s'il n'eust esté un Beuveur d'eau ; & les Turcs n'auroient pas aujourd'uy plusieurs femmes si le vin ne leur estoit defendu. Car puis que l'eau est d'elle mefme venteufe, elle cause
auffi

aussi aux hommes qui en usent pour boisson plus de chatoüillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin : & je suis assuré que pour la generation l'humidité & les vens sont deux choses qui sont les plus necessaires.

Il est donc eydent , après tout ce que nous venons de dire , que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux , & qu'ils vivent plus que les autres.



Fin du Livre I F.

Il est donc eydent , après tout ce que nous venons de dire , que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux , & qu'ils vivent plus que les autres.

L 3 PAR-

PARTIE III.

CHAPITRE I

*Les incomedités que causent les plaisirs
du mariage.*

ON dit que les plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ne viennent ordinairement que de l'excès de l'amour ou du vin. Et pour ne parler icy que du premier on doit avouër qu'il a des emportemens que les plus sages ont bien de la peine à retenir. Cette passion ne garde point de mesure, & grand elle en garde elle cesse d'être appelée amour. Rien ne s'oppose à violence, tout luy obéit dans nous mesmes & hors de nous mesmes, & elle trouve autant d'esclaves quelle trouve d'hommes.

Ce n'est point assez que de coucher une nuit ou deux avec une femme & de jouir plusieurs fois avec elle des plaisirs de l'amour, il faut encore que ce la aille a plusieurs mois & a plusieurs années de suite, comme si cette passion ne s'assouvissoit jamais mieux par aucune autre chose que par elle mesme. Ce n'est pas dans cette rencontre qu'une action souvent reiterée nous déplaît & que nostre delicatesse est blessée par le moindre objet

dégoûtant, si cela arrive quelquefois, l'amour a tant d'adresse qu'il fait bientôt nous guérir de nos petits dégoûts.

Epicure que l'on a voulu faire passer pour un voluptueux indiscret ne pouvoit carasser de femmes ny approuver les plaisirs de l'amour. Il soutenoit que leurs embrassements estoient les ennemis capitaux de nostre santé: que quand nous le caressions, toutes nos parties principales en souffroient, & que nostre ame même en recevoit quelques atteintes. En effet cette passion corrompt nostre esprit, abbat nostre courage & empêche l'elevation de nostre ame, t'emoin *Salomon*, que l'antiquité a surnommé le sage, qui perdit l'esprit par l'exces des diverses semences qu'il prit avec les femmes, temoin encore les *Sardiens*, qui ayant perdu leurs forces avec les servantes des *Smiriens*, furent houteusement vaincus par leurs ennemis.

Si nous voulions examiner ce que l'on souffre dans l'un & l'autre sexe lors que l'on aime & perdant, nous verrions combien il est dangereux de se laisser prendre aux amorces d'un amour excessif.

Depuis qu'un homme s'est abandonné à ses plaisirs, il a perdu son embompoint & sa bonne mine, sa teste n'est plus garnie de cheveux comme auparavant, ses yeuz sont ternis & livides & l'on ne s'apperçoit plus du feu qui y brilloit autrefois, il ne void plus

que de fort près & encore faut-il que l'industrie des hommes luy fortifie la veüe. Mais de l'humeur qu'il est il aymeroit mieux la perdre que de se priver de ses plaisirs, & j'attends a toute heure qu'il dise a ses yeux, comme fit autrefois *Theotyme* au rapport de *Saint Jérôme*.

Les plaisirs de l'Amour nous fascinent & nous aveuglent : ce qui a fait dire aux Poètes que l'amour estoit sans yeux, car dans les contentemens qu'il nous cause il se fait une telle dissipation d'esprits qu'il est impossible après cela qu'il en reste assez pour en fournir a ces parties-là.

Le cerveau, qui est le principal organe de toutes les facultés de l'ame, se refroidit & se desseiche tous les jours par la perte que nous faisons incessamment de nos humeurs dans les caresses des femmes, il s'affoiblit encore, il s'épuise & se consume, si bien que dans quelques hommes lascifs au rapport de *Galien* on a quelquefois trouvé cette partie tellement diminuée qu'elle n'estoit pas plus grosse que le poing. Quelle apparence y a-t-il qu'estant ainsi disposée elle pût contribuer à la santé du corps & fournir de matiere pour faire toutes les belles fonctions de l'ame.

Enfin par la difette des Esprits les yeux sont tristes & enfoncés, les jouës pendantes, les narines dessechées, le front aride & calculeux,

leux, l'ouye dure, la bouche puante: en un mot nous ne voyons que trop souvent les effets funestes que cause un amour deregle.

Si la teste a ses langueurs, la poitrine n'en souffre pas moins: & comme c'est icy que la chaleur naturelle & l'humide radical ont leur principal siege c'est aussi dans ce lieu que nous nous appercevons plus qu'ailleurs des desordres que cause cette passion indiscrete. Les hommes deviennent phthisiques & dessechez par les trop frequentes caresses des femmes; & quelques femmes si elles allaitent apres avoir fait plusieurs enfans, tombent aussi dans de semblables maladies. On remarque dans l'un & dans les autres un feu étranger, qui consume ce qu'ils ont de plus humide dans le coeur, & la fièvre lente qui les mine, donne des marques de la cause qui la produit. Ils ont une grande difficulté de respirer, la soif les travaille, ils ne savent ce que c'est que de dormir, ils toussent sans cesse, mais ils ne crachent rien, & s'ils crachent quelque chose c'est un peu de sang. Quelque malades qu'ils soient ils ne sentent presque point de douleur, on ne s'en plaint que fort legerement. Ha que le mal que produit l'amour est trompeur, jusques au moment mesme ou il est le plus redoutable!

Mais c'est dans les parties naturelles que l'amour fait les plus funestes impressions.

250 *Tableau de l'Amour considéré*

Les parties voisines mesme s'en ressentent plus que les autres, & sont ainsi punies d'avoir contribué de leur part à l'excès de nos plaisirs.

Les incommodités de nos parties naturelles sont en trop grand nombre, pour nous arrester icy à les nommer les unes après les autres. Il suffit d'en avoir parlé ailleurs. & de dire presentement que la douleur & le repentir suivent toujours les contentemens reitez, que nous avons pris avec les femmes, & qu'à force d'aimer nous avons appris à n'aimer plus, d'où vient que le tombeau de *Venus* si nous en croyons quelques-uns, est encore maintenant tout couvert d'herbes froides qui s'opposent à la fécondité des hommes.

Si ce n'estoit encore qu'une douleur passagere, ou qu'un leger repentir, qui fussent les effets d'un amour déreglé, peut estre qu'on en pourroit mepriser les attaques, mais outre la sterilité, la secheresse des reins, le flux de ventre & d'urine, & la chute du siege, on est encore mal traité de cette infame maladie, qui ne finit souvent ny par la salivation ny par la sueur. Elle est tellement enracinée dans la moëlle des os de ces fameux débauchez, que pour l'en arracher, il faudroit que l'amour, qui la fait naitre, fût effectivement un Dieu, & qu'il fût faire des miracles.

L'Esto-

L'Estomach ne peut faire sa fonction ; sa chaleur est dissipée par la perte des esprits, & par l'excès de la volupté. Il ne fait plus que des crudités au lieu d'un bon chyle. C'est d'où viennent tant de catarrhes, de fluxions, de gouttes & de douleurs nocturnes, que ressentaint ceux, qui pendant toute leur vie, ont suivy avec trop de complaisance les inspirations de *Venus*. On remarque de la foiblesse dans les jointures de leur corps ; & au lieu d'une humeur douce & gluante qui facilite pour l'ordinaire les mouvemens de toutes nos parties ; on n'y trouve que du plâtre pour symbole de l'imposture de l'amour.

En effet l'excès des plaisirs trouble nostre repos par des inquietudes continuelles, & altere nostre santé par des qualités contre nature. Plus le plaisir est grand, plus son excès est pernicieux, si bien qu'il faut le prendre avec mesure pour n'en recevoir que de la satisfaction. La volupté est un poison qu'il faut corriger pour l'empescher d'être funeste ; elle est comme l'antimoine ou l'argent-vif qu'il faut préparer, si nous voulons qu'il nous profite.

L'excès des viandes suffoque nostre chaleur naturelle ; l'exercice violent affoiblit nos forces ; & les plaisirs les plus innocens de l'amour, deviennent des supplices quand ils sont immoderez.

Pendant que l'homme ne vivoit que de gland

& ne beuvoit que de l'eau, il n'avoit point d'humeurs superflues & ne savoit ce que c'estoit que sieure & que fluxion. L'abstinence seule le guerissoit des incommodités qui l'attaquoient quelquefois, mais depuis qu'il a traversé les mers pour aller aux Indes, qu'il a percé une infinité de Royaumes pour trouver la Chine, qu'il ne s'est pas contenté des alimens communes que la nature luy fournissoit en qualité de mere, qu'il a mis sur sa table des truffes, des champignons, des huitres & les autres choses qui irritent plutôt l'appetit qu'elles ne servent à l'entretien de la vie: qu'il y a souffert des pates, des tartes, des ragouts, & des entremets dont il a farcy son estomach, qu'il ne s'est pas contenté de vin naturel, qu'il y a meslé une infinité de drogues pour le rendre ou plus claire ou plus suave; que la glace l'a emporté sur la fraîcheur de nos caves: Enfin depuis qu'il est voluptueux, il est sujet à la pierre, à la colique, aux douleurs d'estomach, & aux autres maladies que nous voyons luy arriver tous les jours.

Tandis que l'homme ne suivoit que les mouvemens de la Nature, qu'il ne carressoit sa femme qu'après avoir plusieurs fois resenty les aiguillons de la concupiscence, & que sa raison estoit la maitresse de sa passion, il estoit fort & robuste & n'avoit jamais éprouvé les suites facheuses des maladies se-

crettes & criminelles, mais depuis qu'il a fait gloire d'avoir plusieurs femmes, qu'il ne s'est pas contenté des mouvemens de la Nature, qu'il s'est excité luy meisme par des remedes qui aiguissent l'appetit sensuel; en un mot depuis qu'il est luxurieux, il est aussi attaqué de toiblesse de nerf, de goutte, de fistulidité & d'une infinité d'autres maladies qui l'accablent.

Mais si apres avoir trop souvent embrasé une femme, l'ame ne souffroit point dans ses principales facultés, & dans ses fonctions les plus necessaires à la vie, au moins pourroit-on se consoler des maux que le corps endure: mais, à dire le vray, les langueurs de nostre ame sont encore bien plus considerables que celles de nostre corps. Si elle est malade l'economie de nostre corps en est presque toute d'étruite, nostre memoire se perd, nostre imagination s'égare, & nostre raison se diminue. Alors nous n'avons plus de prudence pour nous conduire dans les occasions de la vie où nous en avons tant de besoin, & s'il nous reste encore un peu d'entendement ce n'est que pour observer que nous le perdons peu à peu. C'est une des plus fortes raisons que l'Eglise Latine ayt eues de ne permettre point à ses prestres l'usage des femmes; & Saint Paul, qui préfere par tout la continence au mariage, favoit bien quels malheurs causoit l'amour,

qui dans son action, & dans ses suites, ne pouvoit jamais être modéré. Car combien de passion s'entraîne-t-il après luy ? & pour ne parler icy que de la jalousie qui en est une suite assez commune, combien ne fait elle point souffrir ceux qui s'y abandonnent ; jusques-là qu'on en a vû qui en sont morts comme *Lepidus*.

La santé, la vertu, le mérite & la réputation servent à ce vice de prétexte pour s'établir : & quand il s'est une fois emparé d'un cœur, il y change l'amour en rage, le respect en horreur, & la tranquillité en défiance. C'est alors qu'un homme rend son remède plus dangereux que son mal, & qu'au lieu de se guérir par le silence comme firent autrefois *Pompée* & *Caton*, les deux plus fameux cocus de leur siècle, il le met au jour & même fait connoître à la postérité ses infortunes domestiques.

Je puis donc dire sans exaggeration, que l'Amour dereglé est la peste la plus pernicieuse qui puisse jamais affliger les hommes. Il nous jette dans des maux qui sont entièrement incurables ; & l'espuiffement qu'en est la cause fait la difficulté de leur guérison. Il apporte avec précipitation la vieillesse & nous fait tomber sans qu'on s'en apperçoive dans les infirmités de cet âge-là. Car par la froideur & la secheresse excessive qu'il nous cause, qui sont des qualités opposées aux prin-

principes de la vie, il nous avance la mort à la quelle nous ne nous attendions pas si tost.

Il s'en est même vû qui ont perdu la vie dans le moment. *Pindare* eut la destinée de mourir par l'excès de l'amour, dont il avoit fait si souvent l'Eloge: & *Tertullien* nous fait remarquer que le Philosophe *Spencippus* n'eut pas le temps, avant que de mourir, de s'attrister n'y de se repentir, comme on fait ordinairement, après qu'il eut pris ses divertissemens avec une femme: & de nos jours le *Cardinal de Sainte Cecile* mourut à Rome pour avoir trop aimé.

C'est cette *Venus* de soir qui est l'avancouriere de la nuit & des malheurs de nostre vie. Si elle peut se vanter avec raison de nous avoir fait naître, nous pouvons justement nous plaindre de ce qu'elle peut nous causer la mort. Aussi s'est il trouvé de peuples qui luy ont fait bâtir des temples & qui ont eu pour elle de la veneration sous le titre de ces deux propriétés.

L'amour ne demande que des gens robustes pour ses actions. Ceux qui sont naturellement foibles aussi bien que les convalescens ne sont point en estat d'obeir à ses ordres. Ils ont trop besoin pour eux memes de chaleur naturelle sans la dissiper avec les femmes, comme fit autrefois celuy dont parle *Galien*, qui n'estant pas encore tout-

faig

fait guery d'une violente maladie mourut la
mesme nuit qu'il se fust diverty avec sa fem-
me : & *Alexandre Benoist* nous fait aussi re-
marquer que le senateur *Vituro* estant decre-
pité n'eut pas esté plustost transporté par les
plaisirs de l'amour qu'il en perait la vie peu
de temps après.

De tous les animaux il ny en a point qui
dans les plaisirs amoureux s'épuise plus que
l'homme, un seul épanchement luy caule-
ra plus de foiblesse, si nous en voulons croire
Avicenne, & l'expérience mesme, que
quarantefois autant de sang qu'on luy pour-
roit tirer. C'est sans doute pour cela que *De-
mocrite* blâmoit si fort les divertissemens pris
avec les femms & que voulant se conserver
les forces que la Nature luy avoit données il
témoignoit qu'il n'estoit pas d'humeur de les
perdre dans leurs caresses. Les *Athletes* aus-
si ne se marioient jamais pour estre plus forts
& plus vaillans dans les jeux Olympiques.

En effet s'abstenir en quelque façon de
femmes est l'une des trois choses qui peu-
vent le plus contribuer à nostre force & au
bonheur de nostre vie: car si nous nous le-
vons de table avec appetit, que nous ne mé-
prisons point le travail, & que nous n'épan-
chions point nostre semence, je suis fort per-
suadé que nostre santé fera parfaite & exem-
pte de tous les maux qui la troublent ordi-
nairement.

Les

Les embrassemens d'une femme ne sont pas pour cela criminels ny dangereux, & l'Action n'en est pas impudique, il n'y a que les excès que nous y faisons souvent qui peuvent être deffendus, & produire toutes les incommodités dont nous venons de parler.

CHAPITRE II.

Des utilités qu'a portent les plaisirs du Mariage.

SI la modération doit être gardée en quelque chose, ce doit être sans doute dans les embrassemens des femmes. Cette vertu est nécessaire à conserver nostre santé ou à la rétablir quand nous l'avons perdue: que si nous nous en éloignons tant soit peu, nous tombons infalliblement dans les incommodités dont nous avons parlé au chapitre précédent.

Quoy que l'amour soit la plus puissante de toutes les passions, qu'il n'y ait point d'homme qui ne vive sous son Empire, & qui ne soit assujetty à ses loix, je suis pourtant persuadé que nous pouvons en quelque façon résister à sa violence & nous empêcher d'excuter si précisément les ordres. *Zenon* en peut servir de preuve, luy qui pendant sa vie ne baïsa de femme qu'une seule fois, & qui y fut encore obligé par civilité.

En

En effet nostre tanté seroit plus parfaite si nous usions sagement des plaisirs de l'amour. Nous aurions une certaine gravité dans la chaleur du plaisir pour devenir peres, que nous n'avons pas quand nous ne cherchons que le contentement.

Les impatiences & les chagrins qui troublent nostre repos ne seroient pas si frequens, nous vivrions sans inquietude & la douleur ne prendroit pas si souvent la place de la tranquillité. Nous nous divertirions sans peine de quelque temperament que nous fussions. Nous ne ressentirions ny langueurs ny lassitudes après avoir caressé une femme, & nostre sante seroit beaucoup mieux affermie qu'auparavant, après nous être dechargé de ce que nous avions de superflu. La chaleur naturelle n'est jamais plus robuste que quand il n'y a plus d'impuretez qui embarrassent ses actions & qui en empêchent les effets.

Une mesme chose peut être utile & préjudiciable, selon l'usage que l'on en fait. l'abstinence guerit souvent les incommodités de *Charlemagne* & ce fut presque elle seule qui pendant sa vie fut le remede pour toute ses maladies; & la mesme abstinence le mit enfin dans le tombeau. Le bain d'eau froide qui soulagea *Auguste*, tua *Marcellus* peu de temps après; & l'amour qui nous cause tant de desordres quand nous en abusons, nous procure

cure beaucoup de bien quand la raison ou la nécessité nous font suivre les mouvemens.

Il n'y a rien au monde qui rafraichisse d'avantage les bilieux que les carelles des femmes, & si dans l'action ils se sentent un peu échauffez, cette chaleur n'est que passagere & ne dure pas plus que les divertissemens qu'ils y prennent. Toute forte de temperament y trouve du secours, & cette action échauffe aussi doucement les pituiteux qu'elle excite les sanguins. Les Mélancoliques en sont réjouis & il se défont par ce moyen de leur tristesse & de leur timidité. Leur appetit perdu & leur estomach débauché en sont re-tablis. C'est ce qui donna le nom d'*Anticyre* à la courtisane *Hoëa* par ce quelle distribuoit un remede assuré contre l'humeur noire. En effet les plaisirs que nous prenons avec les femmes guérissent nostre melancolie & font plus d'effet sur nous que tous les ellebores des Medecins. La pensée même de l'amour nous réjouit & nous fortifie, elle augmente nostre chaleur, & dissipe nostre bile noire & epaisse.

Cet homme, dont *Galen* nous fait l'histoire, qui avoit esté si touché de la mort de sa femme qu'il resolut de n'en voir jamais, se trouvant quelque temps après fort incommodé par des indigestions d'estomach & par une tristesse dont il connoissoit pas la cause,

se, fut en fin obligé de rompre son vœu & de se joindre amoureusement à un autre, entre les bras de la qu'elle il recouvrâ aussi tost sa santé.

Quoy que la copulation conjugale ayt esté nommée par quelques uns une *legere Epilepsie*, elle ne laisse pas pourtant de guerir cette grande maladie & beaucoup d'autres qui cessent souvent aux premiers plaisirs que nous prenons avec les femmes & au premier sang que les filles rependent par leurs parties naturelles.

L'on dompte les animaux les plus ferores par l'approche d'une de leurs femelles. Le Tigre n'est plus tigre auprès de la sienne. Un homme quelque emporté qu'il soit devient modeste & traitable auprès d'une femme & il se trouve souvent des vierges ou des Veuves furieuses qui ne s'apaisent que par les embrassemens des hommes.

Toutes les grandes humidités du cerveau, les fluxions funestes qui nous causent souvent dans la gorge ou dans la poitrine des maladies incurables, ne sont ordinairement prevenuës que par les plaisirs moderez que nous prenons avec les femmes. Cette pesanteur de corps insupportable & ces lassitudes que nous ressentons dans l'oyiveté & après la bonne chere ne sont guériers que par ce remede. Les Athletes avoient autrefois trouvé cet expedient pour se delasser de leur lute, & ils
sen-

fentoient alleges & plus forts des qu'ils estoient divertis avec une femme.

Cet exercice amoureux efface tous les songes qui nous font de la peine, nous dormons ensuite avec tranquillité, & si l'amour deregle nous cause l'aveuglement en dissipant nos esprits, l'amour modéré rend nos yeux plus clairs en voidant les humidités qui nous troublent la veüe.

La voix de chancelente & d'entrecoupée qu'elle estoit auparavant devient plus forte & plus ferme, la chaleur du cœur s'augmente sans nous incommoder & la force des entrailles se fait connoître par la vigueur de leurs actions. L'estomach n'engendre plus de vents & ne fait plus de crudités, on n'entend plus de murmure dans les boyaux & les reins qui se trouvoient appesantis par la semence qui les accabloit, se sentent en même temps soulagez par la décharger de ceste matière.

C'est enfin le souverain remede des pallees couleurs, & une fille qui fait peur à tout le monde par sa jaunisse, reprendra peu de temps après son mariage ce teint de lis & de roses qui est le signe assuré d'une santé parfaite. Après les premiers combats amoureux, elle sentira fortir du sang d'elle même, comme une marque de la victoire de l'amour. La paix & l'abondance viendront bientôt après, la bonne complexion & la fécon-

fécondité combleront de joyë cette personne qui avoit presque perdu l'esperance de les voir jamais.

Cette jeune veuve qui tomboit si souvent stans des suffocations qui la menaçoient d'une mort subite, n'est plus sujette à ces maux depuis qu'elle s'est remariée. Enfin cette *Venus* matiniere ne nous présage que la beauté du jour & les plaisirs de la vie. C'est elle qui estant réglée nous fait devenir peres de plusieurs enfant, & nous rend l'embompoint que nous avons perdu à force d'aimer.

Ce jeune homme à qui le visage est devenu passé, les yeux meurtris & enfoncez, les lèvres blêmes, la voix chancelante, la respiration entrecoupée de soupirs & interrompue de sanglots, qui ne boit & qui ne mange plus, qui va expirer par l'excès de sa passion amoureuse, n'a pas plütoft obtenu la possession de ce qu'il aime qu'on luy void reprendre peu à peu ses forces, son embompoint revient, sa santé est ensuite ferme & assurée. Jamais *Antiochus* n'eust recouvert la sienne si *Seleucus* ne l'eust fait jouir de *Stratonice*; & jamais *Fufte* femme du consul *Boece* ne fust revenuë de sa langueur sans la pitié qu'en eut le comedien *Pylade*.

La goutte qui selon les Medecins est souvent engendrée par les caresses des femmes. en est quelquefois guerrie; & il s'est vü des gouteux qui ont esté soulagez lorsqu'ils en ont

usé avec moderation. En effet il n'y a point de moyen plus assuré pour nous conserver la sante ou pour éviter une mort précipitée que de joindre quelquefois à une femme. Le Poëte *Lucrece* ne se feroit jamais tué, s'il eust possédé la belle qui le faisoit soupirer, & cette fille de 30 ans, dont *Riolan* fit un jour la dissection, n'auroit pas perdu la vie si elle s'estoit mariée, car la semence n'auroit pas suffoqué sa chaleur naturelle, & son testicule gauche ne seroit pas devenu aussi gros que le poing par l'abondance & la retention de cette matiere: Mais encore la fille que Monsieur le *Duc* dissequa nagueres dans l'hospital général de salpetrie de Paris ne fust point morte de fureur hysterique si son testicule gauche ne fust devenu gros comme le poing par la retention d'une semence epasse.

Au lieu que l'amour dereglé nous rend stupides, l'amour que l'on menage avec prudence nous cause de la sante, nous inspire de la hardiesse & nous fait naitre de l'agrément. Un Païsan qui a l'esprit naturellement grossier ne paroitra pas être ce qu'il est quand il ayme, & alors il se trouvera peuteestre en estat de disputer avec un autre beaucoup plus spirituel que luy de la finesse de l'esprit & des mouvemens de sa passion.

Il est donc vray que les embrassemens des femmes ne nous peuvent faire de mal, pourvû que nous suivions le conseil d'*Hippocrate* qui

264 *Tableau de l'Amour considéré*

qui ne veut pas même nous permettre que dans le printemps qui est la saison la plus propre à cet exercice amoureux ; nous en fassions des excès. Ces voluptés licites nous comblent de toute sorte de bien ; elles rendent notre ame satisfaite & augmentent les forces de nostre corps ; tellement que quand mêmes nous serions attaqués de quelque venin qui commenceroit à détruire les forces de nôtre cœur, la copulation, si nous en voulons croire les naturalistes, seroit un remède suffisant pour nous garentir de sa malignité.

Quand on ne se propose que de faire des enfans, que l'on suit simplement les mouvemens de la Nature & qu'on n'est ému par le chatouillement de la semence que comme nous le sommes par les incitations des autres excremens de nostre corps, on n'intéresse jamais la santé par ces sortes de divertissemens. C'est ce que *Eurépide* a fort bien exprimé dans une autre langue, lors qu'il parle à *Venus* de la sorte.

*Venus & beaux si parfaite
 Inspire, de grace a mon cœur
 La plus noble & plus vive ardeur
 Et rends dans mes amours mon ame satisfaite
 Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs
 Que sans en ressentir ny douleur ny foiblesse
 Jusques dans l'extreme vieillesse
 Je prens part à tes plaisirs.*

Et

Et pour dire là dessus ce que je pense, un vieillard de 70 ans sera encore en estat de carresser une jeune fille & de luy faire un Enfant si pendant sa jeunesse il n'a pas pris trop de liberté avec les dames. C'est ce que l'oracle voulut dire aux Spartiates quand il leur commanda d'élever une statue à Venus avec ces mots écrits en d'autres caracteres *Venus qui retarde la vieillesse*, nous voulant faire connoître par là qu'elle n'estoit pas ennemie de nostre santé si nous suivions les conseils avec prudence.

CHAPITRE III.

Si il y a de véritables signes de grossesse.

Quoyque parmy les hommes il y ait des coutumes qui nous paroissent ridicules, on doit pourtant s'imaginer que l'on a en de bonnes raisons pour les établir. Le temps les a favorisées & l'usage qui est le maître & le Tyran des actions des hommes les a soutenuës. Ces coutumes se sont fortifiées dans la suite comme les petits ruisseaux qui coulant vers la mer se grossissent en fin & deviennent de grands fleuves.

L'Exercice que font les mariez en dansant le jour de leurs nocés paroist extravagant à

M

plu-

266 *Tableau de l'Amour considéré*

plusieurs personnes qui blâment toujours ce qui ne leur plaist pas. Ils ne sauroient se persuader que ce n'est pas sans raison que l'usage tolere cette ancienne coutume. Mais si l'on faisoit un peu de reflexion, sur les effets que causent les mouvemens des mariez, peut estre trouveroit on que la danse des nocces n'a esté inventée que pour perpétuer plus aisement l'espece des hommes. Car ce n'est ny la malice du siecle, ny la depravation des mœurs, ny l'adresse de l'amour, ny les voluptés déreglées qui sont la cause de cette ceremonie, c'est la raison mesme qui a voulu que les mariez dansassent le jour qu'ils se marient, a fin que par cette agitation leur corps fust plus libre, plus ouvert & plus propre a la génération.

Les Naturalistes nous font remarquer que si l'on veut avoir un cheval de pris, on doit fatiguer la cavale avant qu'elle soit couverte, & que de cette conjunction plutôt que d'une autre il naist ordinairement un animal fougueux & propre a la guerre.

Ainsy les femmes s'estant agitées avant que de se joindre amoureusement a leurs maris, se sont défaits d'une partie de leurs excréments, & la chaleur qu'elles ont acquise en dansant a servy a dessecher leurs parties amoureuses, qui ne sont le plus souvent que trop humides, & qui par ce moyen ne sont pas disposées a la génération: car la trop grande

grande humidité de ces parties est une des principales causes de la sterilité des femmes.

Après ces dispositions on doit observer dans le mary & dans la femme d'autres circonstances qui servent de conjectures pour établir la connoissance que nous pouvons avoir de la grossesse d'une femme. Car si le mary n'est ny trop jeune ny trop vieux, que son temperament soit robuste & ses parties principales bien saines, qu'il ne soit trop gras ny trop maigre; & qu'il a les parties de la génération bien faites & bien disposées: que d'ailleurs la femme ayt aussi les mesmes dispositions, qu'elle soit dans la fleur de son age & qu'elle jouissent d'une santé parfaite, qu'elle ne soit ny trop grande ny trop petite & que ses regles ayent accoutumé de couler selon les loix de la Nature. Je ne doute point que s'il y a les moindres marques que la femme soit grosse, on ne doive se le persuader après tant de dispositions d'un costé & d'autre.

Mais parce que ces conjectures ne sont pas des signes evidens de la grossesse, il me semble que l'on en doit chercher quelque autre pour la connoire avec certitude. On fait que la grossesse est ordinairement de 9 mois accomplis; ainsi nous examinerons d'abord les signes qui nous servent de conjectures pour la decouvrir dans les premiers mois &

puis ceux qui nous la rendent plus certains dans les derniers.

On a lieu de croire qu'une femme a conçu, lorsque après s'estre divertir avec un homme, elle demeure sèche, & qu'elle ne rend point ce qu'elle a receu: & qu'avec cela un homme se retire sans être beaucoup humide. Au mesme temps la femme ressent comme de petis frissons semblable à ceux qui nous arrivent après avoir mangé. Elle souffre quelque fois des foiblesses & des anéantissemens dans le moment que la semence de l'homme est dardée vers le fond de la matrice & qu'elle est receuë dans l'une de ses cornes pour se joindre avec la semence de la femme & y faire la conception.

La matrice comme si elle avoit de la joye d'avoir receu l'humeur qui luy est propre se resserre pour la retenir, ce qui cause à la femme je ne say quel mouvement dans ses parties naturelles, du quel elle ressent du chatouillement & du plaisir; & ce qui fait qu'elle recherche alors plus ardemment la compagnie d'un homme.

Si quelque temps après la sage femme la touche, & qu'elle rencontre une douce résistance à la matrice & son orifice interne fermé & mollet, comme le cul d'une poule, il n'y a pas lieu de douter que la femme n'ayt conçu.

Mais on ne se contente pas d'avoir des signes

gnes communs, on fait encore quantité d'experiences à l'imitation de l'antiquité pour découvrir la grossesse d'une femme. Les uns frottent donc rouge les yeux de celle que l'on soupçonne grosse, & si la couleur penetre la paupiere on ne doute plus après cela que cette femme ne soit enceinte.

Les autres tirent de son corps quelques gouttes de sang & après les avoir laissé tomber dans de l'eau, ils conjecturent qu'elle est grosse, si le sang va au fonds. Il y en a d'autres qui luy donnent à boire 3 ou 6 onces d'hydromel simple ou anisé en se mettant au lit, & ils jugent de la conception par les trenchées que cette boisson cause à la femme.

D'autres luy donnent encore une ou deux onces de suc de seneçon meslé avec un peu d'eau de pluye, & s'imaginent qu'elle est grosse, si elle ne la vomit point.

Quelques uns après avoir mis dans ses parties naturelles une gouffe d'ail ou avoir fait brûler de la myrrhe, de l'excens ou quelque autre chose aromatique pour luy en faire recevoir la vapeur par le bas, croyent qu'elle est grosse, si elle ne ressent point quelque temps après à la bouche ou au nez l'odeur de l'ail ou des choses aromatiques.

Il y en a encore qui font diverses experiences sur l'urine. Ils considèrent cette liqueur des qu'on la rend, & après l'avoir trouvée

ou

M 3

trou.

trouble & de couleur d'écorce de citron
meur avec de petits atomes qui s'y elevent
& qui y descendent, ils disent qu'elle a con-
ceû.

D'autres laissent l'urine pendant la nuit
dans un bassin de cuivre ou l'on a mis une ai-
guille fine & s'ils observent le matin quel-
ques poins rouges sur l'aiguille, ils ne dou-
rent plus de la grossesse.

Quelques autres prennent parties égales
d'urine & de vin blanc, si l'urine après avoir
esté agitée paroist semblable a du bouillon
de fèves ils assurent que la femme est grosse.

Les autres laissent pendant trois jours re-
poser à l'ombre dans un vaisseau de verre
bien bouché l'urine d'une femme & après
l'avoir coulée par un taffetas clair, s'ils ren-
contrent de petis animaux sur le taffetas, ils
ne sont pas difficulté d'affirmer que la fem-
me est grosse.

Enfin je ne saurois dire combien d'expe-
riences les hommes ont tentées pour décou-
vrir la grossesse d'une femme. Mais les de-
goufts, les envies de vomir, les vomisse-
mens mesmes & les autres accidens qui leurs
arrivent sont des signes bien plus certains,
s'il y en a au moins de certains, que toutes
les bagatelles dont l'antiquité a fait parade
pour connoitre une femme grosse.

Si les regles manquent à une femme sans
qu'elle soit attaquée par des frissons ou par
une

une fâcheuse fièvre, que le ventre luy devienne plus plat & plus resseré qu'auparavant; que principalement après avoir mangé elle soit lente & qu'elle ne puisse se toucher le ventre sans douleur; le sont aussi des marques de conception.

Ces regles retenues pour la génération luy causent ordinairement des amertumes de bouche, des raports âpres ou aigres, des ebouiffemens, des langueurs, des lassitudes, des douleurs de teste & de reins, des chagrins ou des transports de joye dont elle ne fait pas elle-même la cause, des tâches au visage ou dans quelque autre lieu du corps; des allouppisemens, enfin le plus souvent un appetit dereglé; car il s'en est vû qui ont mangé des charbons, de la cendre, du platte & d'autres choses pareilles. Tous ces accidens ne sont causez que par le manquement des regles que la Nature a retenues pour ses usages particuliers; & toutes les parties de la femme ne souffrent que parce qu'elles sont arrosées des humeurs qui doivent chaque mois être évacuées.

Outre les accidens que nous venons de marquer, il en arrive d'autres après les quatre premiers mois de grossesse, qui nous servent de nouvelles preuves. Le sang qui croist tous les jours dans les veines d'une femme grosse pour l'usage de l'enfant qui en a alors plus de besoin, leur apporte plusieurs

petits desordres qui nous instruisent de l'estat ou elles sont. Il se jette sur la gorge & y cause aux unes plutôt & aux autres plus tard des douleurs & des duretés de mammelles, lorsque le lait commence à s'y former & que le mamelon avec son cercle devient rouge aux blanches & noir aux brunes. La voix commence alors à devenir plus grosse par la chaleur naturelle qui se multiplie, & la salive est plus abondante : car on n'a jamais guères vu de femmes grosses au moins de celles qui jouissent d'un embonpoint, qui ne fussent de grandes cracheuses.

Il paroît même aux jambes & aux cuisses des plus languines des veines enflées de diverse couleur que nous appellons varices, car on les remarque mieux aux blanches & noires aux brunes par la variété de leur temperament.

Après tout l'un des signes les plus assurés, qui nous peuvent découvrir la grossesse d'une femme, c'est le mouvement de l'enfant ; car si l'on met la main sur son ventre & qu'on l'y tienne fort longtemps, l'on s'aperçoit vers le quatrième ou le cinquième mois d'un mouvement doux & sur la fin de la grossesse d'un mouvement un peu plus fort qui vient de haut en bas, & vers le devant du ventre de la femme quand elle est couchée. Le fardeau ne se meut point de la sorte, il suit le mouvement du corps, & il tombe comme

me

me du plomb du costé qu'il se peuche. Les vents ont aussi un mouvement different. Ils se font sentir inegalement tantost d'un costé & tantost de l'autre & leur mouvement ne se fait pas vers le devant du ventre comme dans une veritable grossesse, mais on les sent le long des boyaux que l'on entend quelquefois gronder.

Si l'on observe le poux des femmes grosses on trouve qu'il est beaucoup plus prompt & plus élevé, que dans un autre temps, aussi ont-elles a lors du sang & de la chaleur pour deux personnes; & des Medecins peu experimentés à toucher le poux de ces femmes s'imagineroient aisement qu'elles auroient la fievre.

On ne se contente pas de decouvrir en general la grossesse d'une femme par des signes que nous avons exposez: on veut encore favoir si c'est un garçon ou une fille, ou s'il y a plusieurs enfans.

Il est vray que les garçons nous donnent souvent des marques que les filles ne nous donnent pas: car celle qui doit avoir un garçon se portera ordinairement beaucoup mieux & l'aura mesme senty plûtoft que si elle avoit une fille, qui dès premieres actions de sa vie commence à donner plus de peine à sa mere que ne fait un garçon pendant toute sa vie.

Si la mere sur la fin de sa grossesse tombe

M 5 dans

dans quelque facheuse maladie sans faire de fausses couches, c'est une forte conjecture qu'elle porte en ses flanes plutôt une fille qu'un garçon, celuy cy a ses attaches plus seches que celle là, il ne sauroit resister à des attaques si rudes.

Mais encore un mâle rendra robustes toutes les parties droites de sa mere, qui en voulant marcher se servira plutôt du pied droit & en voulant prendre quelque chose agira plutôt de la main droite que de la gauche. On remarquera encore dans son oeil, dans sa mammelle & dans son pous du costé droit beaucoup plus d'eclair de changement & de force que du gauche, & si l'on tire de ses mammelles une goutte de lait, lors qu'il y en aura de perfectionné, on verra qu'elle se conservera ronde sur l'ongle, si elle porte un garçon; au lieu que si c'est une fille, le lait estant fort seroux ne se soutiendra pas si bien.

Pour le nombre des enfans on ne peut considerer que la grosseur extraordinaire du ventre, & par le milieu une espece d'enfonceure qui nous donne des marques des gemmeaux.

De tous ces signes il y en a de tres legers & de tres ridicules; car de penser que l'on puisse decouvrir la grossesse d'une femme par ses urines c'est ce que je ne saurois persuader. Je say bien jusques-ou l'avarice des hommes a poussé cette curiosité, mais les

dif.

différentes opinions où ils sont sur ce sujet me font justement douter de la vérité de leurs expériences.

L'Urine ne nous peut donner tout au plus que des marques de l'estat des parties d'où elle vient & de la disposition de celles par où elle passe. Comme elle ne traverse pas la matrice & qu'elle ne fait qu'effleur son con; que ces conjectures peut on faire par cet excrement si ce n'est de la disposition de la vessie, des reins & des parties supérieures?

Toutes les expériences que l'on fait ordinairement avec de l'urine sont superstitieuses, tout ce que l'on met dans la matrice est dangereux; s'il est caustique & brulant si on l'applique aux parties tendres du conduit de la pudeur. Les vapeurs des choses aromatiques sont suspectes, & il ne faut que cela pour faire faire de fausses couches.

Mais il y a d'autres signes qui nous rendent plus certains que ceux là de la grossesse d'une femme, car la sécheresse de ses parties après les caresses amoureuses, les chatouillemens & les frissons qu'elle ressent aussitost, les faiblesses & les anéantissemens où elle tombe dans le moment sont de fortes conjectures pour nous faire croire qu'elle a de ja conçu.

D'autre part si la matrice est fermée, que les Regles soient retenues, que le ventre s'aplatisse d'abord & qu'il s'enfle dans la suite,

que l'on s'apperçoit du lait qui se forme dans les mammelles, & qu'enfin on sente dans son flanc un mouvement qui ne peut venir que de l'agitation de l'enfant, qui est, si je puis parler ainsi, une partie des entrailles de la mere: tous ces signes, dis-je, joints semble paroissent d'assez fortes preuves pour nous persuader qu'une femme est grosse.

Mais à dire le vray il n'y a plus d'assurance à la croire grosse qu'à deviner si elle a une pierre dans la vessie lors qu'on en a quelques marques. Tant de signes que vous plaira de la grossesse d'une femme, ce ne sont pourtant que des conjectures qui nous peuvent quelquefois tromper, & que des moyens de la confusion à un Medecin qui s'y assure avec trop de confiance. J'avoue que l'on est assuré de la pierre quand on la touche avec la sonde, & que l'on est aussi persuadé de la verité de la grossesse, lorsque l'on touche de la main la teste d'un enfant qui est dans le pas.

Si nous examinons en particulier tous ces signes que l'on croit être les plus propres à nous rendre certains de la grossesse d'une femme, nous verrons clairement qu'ils sont tous douteux ou équivoques: car de demeurer seche après avoir été embrassée, ce la peut venir de la complexion de la femme & de la chaleur excessive de ses parties. De ressentir un plaisir extrême jusques à l'éva-

nouil-

noùissement, ce n'est pas non plus une marque de conception. Le cœur, ressent de présentes atteintes de l'amour, quand on jouit avec passion des délices du mariage, & le chatouillement que ressent alors une femme vient aussitôt des embrassemens d'un mary, & de la compression de la poitrine, que des plaisirs de la conception, Julques-la mesmes qu'il s'en est vû qui ont engendré sans avoir resenty de plaisir.

Il y a des femmes steriles qui ont naturellement la matrice fermée; & il s'en trouve d'autres qui ont son orifice dur & calleux qui ne sont pas grosses pour cela.

Les Regles manquent souvent aux filles sans aucun soupçon qu'elles soient enceintes; & les pâles couleurs, pour ne rien dire des autres maladies, sont toujours accompagnées du deffaut des regles. L'on n'a gneres vû de femmes incommodées de faux germes ou de fardeau a qui les regles n'ayent manqué. Mais encore il y a des femmes grosses qui sont réglées les premiers mois de leur grossesse, & j'en connois mesme qui l'estoient regulierement pendant presque tout le temps qu'elles estoient enceintes.

Le ventre vient grosse d'abord, & se grossit ensuite aussi bien par le faux germe, par le fardeau & par d'autres maladies que par la veritable grossesse, & souvent l'on ne peut

gueres distinguer la tumeur causée par ces différentes incommodités.

Le lait & le mouvement de l'enfant qui semblent estre les marques les plus assurées de la grossesse ne le sont pas plus que les autres, on void des filles qui ont du lait par le manquement de leurs règles, si nous en voulons croire *Hippocrate* & d'autres Medecins après luy, & des femmes qui n'en ont point du tout qu'elles ne soient accouchées.

Le mouvement qu'elles sentent dans le ventre peut estre excité par des vents ou par des humeurs : & les exemples des femmes qui s'y sont trompées ne sont pas rares; quelques sçavans Medecins y ont mesme esté surpris. *Hippocrate* tout docte qu'il estoit a douté de la grossesse de la sœur de *Temenes* & *Aven-zour* donna un violent purgatif a sa femme sans la connoitre grosse.

Il y a d'ailleurs tant de souplesses parmi le sexe qu'il faut être bien fin pour n'y être pas surpris, quand il veut nous en imposer. Car lors qu'une femme a dessein de paroître seconde pour être plus aymée de son amy ou de son amant, il n'y a point de ruses qu'elle n'invente pour paroître grosse. Il en est de la grossesse comme des écritures, on ne peut connoitre celles-la veritables & celles-cy faulses que par conjecture. Ce ne sont par les premiers enfans qui ont esté supposés après que l'on est demeuré d'accord de la grossesse
d'une

d'une femme. *Lepida* fut condamnée pour en avoir usé de la sorte, & il ne se trouva aujourd'hui que trop de femmes qui se font fort ou de feindre leur grossesse ou de supposer un enfant.

Après tout cela on peut conclurre que l'on ne doit jamais affirmer positivement qu'une femme est grosse, puisque tous les signes dont on peut se servir sont incertains & que la femme mesme qui en doit plustost être le juge que nous, s'y trompe fort souvent.

C H A P I T R E I V.

De la formation de l'homme.

JE me trouve insensiblement engagé, par suite de la matière que je traite, à parler de quelques questions fort difficile qu'agitent les Theologiens, les Philosophes & les Medecins.

L'Antiquité s'est trop attachée à la raison pour juger juste sur ce qu'elle nous a laissé par écrit: la plupart des choses qu'elle a dites sont ou vaines ou douteuses ou fausses par cette raison là. Et pour ne parler icy que de la formation de l'homme, tout ce qu'elle nous en a enseigné est tres obscur ou tres imparfait, tellement que nous avons esté obligez de mettre, pour ainsy dire, la main à l'œuvre, a fin de découvrir en ce point les secrets de la Nature. Nous ne nous sommes pas

pas seulement servis des découvertes qui ont été faites par les autres, nous nous sommes appliqués nous mêmes à en faire sur les animaux & sur les femmes mêmes, afin de chercher plus exactement les admirables principes qui ont servi à nous former.

Nous sommes persuadés, que la femme donne de la matière aussi bien que l'homme pour former l'enfant qu'ils engendrent tous deux. Mais par ce que l'on ne sauroit discourir de la formation d'un enfant sans avoir auparavant observé avec exactitude les parties qui y travaillent, il m'a semblé à propos d'ajouter icy à ce que nous avons dit au chap. 1, de la première partie de ce livre, beaucoup de choses particulières que j'ay remarquées dans les parties naturelles de la femme, la connoissance desquelles nous servira beaucoup à comprendre comment la nature agit en nous formant. Les deux semences de l'homme & de la femme étant joints ensemble, il s'est fait un enfant par le moyen de l'intelligence qui se fabrique pour elle même toutes les parties dont nous admirons tous les jours les actions & les usages. Mais par ce que ce composé d'ame & de corps ne sauroit vivre sans nourriture, nous parlerons du sang des règles, & puis nous observerons par degrés les démarches que fait la Nature pour former un enfant dans les entrailles de la mère.

A R-

ARTICLE I.

De la semence de l'homme.

LA semence de l'homme est l'écume de nostre meilleur sang, selon *Pythagore*, & le doux écoulement de la moëlle de s'épine du dos, selon *Platon*: Elle est la plus pure & la plus delicate partie du cerveau, ainsi que veut *Alcmeon*, & une substance tirée de tout nostre corps; comme l'estiment *Democrite* & *Hippocrate*. Enfin si nous en croyons *Epicure* elle est un Elixir, un extrait ou un abbregé de nostre ame & de nostre corps. D'autres Philosophes, comme *Aristote*, se sont imaginez qu'elle estoit un excrement du dernier aliment: mais selon l'idée qu'en a *Tertullien*, elle est un effet de nos desirs amoureux & un flux de nostre lascivité bouillante.

Sa substance doit être epaisse & gluante, si elle est selon les loix de la Nature, afin de conserver plus long temps l'abondance des esprits & de la chaleur naturelle dont elle est remplie. Elle est ainsi dans les hommes d'un age médiocre, la chaleur dont ils abondent plus que les autres cuisant cette matiere & la perfectionnant pour la rendre féconde. Ce qu'elle a de propre c'est que la chaleur l'épaissit, & que la froidenr la fond & la

noir-

noircit en mesme temps. En effet l'air froid en dissipe les esprits & la rend un cadavre de semence, pour parler ainsi, au lieu que la chaleur en multiplie les parties subtiles pourvû qu'elle soit dans un lieu où elle puisse conserver son temperament.

Son odeur que l'on peut appeller vireuse est une marque de la fecondité, & tous les animaux qui sont en chaleur font exhaler de leur corps une odeur si penetrante qu'apeine peut on demeurer auprès d'eux. Si on les tué en ce temps-là pour en manger la chair, son odeur est si desagréable que j'ay connu des personnes qui estoient obligées de vomir après en avoir goûté.

Si l'on considère exactement la semence de l'homme on y trouvera deux sortes de substances l'une epaisse & gluante, l'autre tenue & spiritieuse; c'est dans cette dernière partie ainsi que nous l'expliquerons cy après, que reside le principe du mouvement lequel principe est d'une nature proportionnée à ce qui brille dans les astres.

Cette semence ainsi composée ne vient pas seulement des testicules & des petites vessies qui la conservent, elle coule encore de tout le reste de nostre corps, ainsi que l'assure Hippocrate le plus ancien & le plus éclairé de nos Medecins.

Car si elle ne venoit point de toutes les parties de nostre corps, nous ne nous appercevions

vrions pas d'un épuisement si subit & si universel, lors que nous embrassions une femme. Dans un moment nostre cœur & nostre cerveau ne s'épuiseroient pas d'esprits, & tout nostre corp ne tomberoit pas dans un anéantissement que l'on ne sauroit exprimer.

D'ailleurs nous ne tressaillirions pas de joye si tout nostre corps ne contribuoit à cet épanchement, & la volupté ne seroit pas si excessive, si elle ne dependoit de toutes nos parties.

Au reste s'il est vray que les esprits de la femence soient faites de la partie la plus subtile du suc nerveux, & que ce suc soit fait du sang de nos artères & de nos veines, je ne voy pas pourquoy on refuse à ses mesmes esprits le caractere des parties d'où ils sortent: car si les urines nous marquent les différentes dispositions des parties où elles passent, la femence coulant de ces mesmes parties portera aussi sans doute avec elle les idées de tout nostre corps.

En effet qu'elle raison pourrions nous apporter de la ressemblance des enfans à leur pere ou à leur mere, si nous n'estions persuadez de cette verité? Et comment pourrions nous imaginer qu'une femme naturellement boiteuse fist un enfant boiteux comme elle du mesme costé, & qu'elle en engendrast d'autres avec de pareils defauts qu'elle a apportez du ventre de la mere.

Si

284 *Tableau de l'Amour considéré*

Si l'on veut en attribuer la cause à la force de l'imagination, je n'ay qu'à rapporter icy l'histoire que nous fait *Gassendi* d'une petite chienne qui étant boiteuse fit des chiens boiteux, pour faire voir en passant que l'imagination n'a point de part dans ces fortes de ressemblances.

ARTICLE II.

Exacte description des parties naturelles & internes de la Femme.

Avant que de parler de la semence de la femme & de la manière dont un enfant est formé dans ses entrailles, j'ay jugé à propos de faire une description exacte de ses parties naturelles & de joindre les observations que j'en ay faites à ce que j'en ay dit en general dans la première partie de ce Livre.

Ce qui nous empêche ordinairement d'examiner les choses avec diligence, c'est la pensée où nous sommes que les anciens n'ont rien ignoré & qu'il ne reste plus rien à savoir. Dans cette pensée l'esprit le plus prompt & le plus pénétrant se rallentit & s'emoufle, & par ce que nous haïssons naturellement le travail, nous nous contentons d'apprendre sans peine ce que l'on nous dit. Mais il me semble qu'il n'y a point d'art qui

ne se perfectione par les expériences que l'on y peut faire. On y doit toujours consulter les sens a fin de nous desabuser par là des faux sentimens que l'on nous auroit pû donner.

La matrice est une partie principale de la femme, puis qu'elle luy cause tant de maux par ses desordres & qu'elle luy porte tant de bien par sa bonne disposition. Car si l'on fait reflexion aux maladies que souffrent les femmes par l'incommodité de la matrice, nous demeurerons d'accord que toutes celles qui les affligent viennent plustost de cette partie que des autres, ou du moins qu'elles ne se font jamais sentir sans qu'elle en soit en quelque façon la cause. Le corps n'est pas seulement incommodé, l'ame s'en ressent encore, & la maladie fait d'autres funestes impressions sur l'une que sur l'autre partie. Au contraire quand la matrice est en bon estat, on ne fauroit dire quels avantages elle apporte à une femme. La couleur de son visage est vive, ses yeux sont brillans & plein de feu, sa voix est agreable & charmante, son discours est engagé: en un mot l'amour luy inspire des sentimens de douceur & de complaisance.

J'ay dit ailleurs que la matrice n'estoit pas dans le mesme estat en toutes les femmes. Elle ne garde ny sa substance, ny sa situation, ny sa grandeur, ny sa figure ordinaire, quand

quand une femme est grosse. Sa couleur, son épaisseur & sa superficie interne sont encore alors tout-autres, & si l'on veut se donner la peine de la dissequer en ce temps-là on la pourroit aisément diviser en 5 ou 6 membranes.

Les testicules ne sont ordinairement éloignés de la matrice que de deux travers de doigt dans les femmes qui ne sont pas excitées: mais dans les autres ils touchent tout à fait la matrice & ils sont beaucoup plus longs, plus plats & plus pleins de semence dans celles-cy que dans les premières. Plus les femmes approchent du temps de leur accouchement plus ils perdent aussi bien que la matrice leur situation & leur figure naturelle. La matière blanche dont ils sont alors abondamment remplis a du rapport au blanc d'un œuf de poule, ainsi que *Beslerus* témoigne l'avoir souvent trouvé, & que j'en suis moy-même le témoin: car étant à Padouë & dissequant avec le Sieur *Simibaud* une fille de 20 ans qui s'estoit précipitée dans un puits à cause de la grossesse, je trouvay les testicules si pleins de semence qu'au premier coup de scalpel la matière renfermée rejaillit aussitôt contre mon visage & m'en étant par hazard tombé sur les lèvres, j'y portay la langue sans y penser & j'en goutay assez pour la trouver fade, dégourante & un peu austère.

baap

Qua-

Quatre vaisseaux viennent a droit & a gauche des lieux que nous avons marquez ailleurs ; ils sont entortillez les uns dans les autres & liez ensemble par la production du peritoine qui les renferme en forme d'estuy, & descendant ainly vers la matrice, ils se partagent en deux branches dont l'une qui est la plus grosse est distribuée a la matrice & l'autre aux testicules. La premiere est souvent divisée en trois rameaux, dont le premier & le plus gros est distribué dans le fond de la matrice pour y causer les regles dans les femmes qui ne sont pas enceintes, ce que l'experience nous a montré dans des matriccs renversées, on pour y porter dans les autres de quoy nourrir l'enfant dans les derniers mois de la grossesse. Le second est plus petit & ne sert qu'à arroser & nourrir la matrice. En fin le troisieme est assez gros, il remplit le long des membranes de la matrice & va se terminer par des conduits capillaires vers son com où il se mesle avec les vaisseaux hypogastriques & iliaques, c'est ce vaisseau qui fait les regles dans les femmes grosses, & qui les décharge de l'abondance de leurs humeurs.

Il n'y a point de parties dans le corps de la femme ou les anastomoses & les communications de vaisseaux paroissent plus évidemment que dans la matrice ; car on n'a qu'à souffler d'un costé, tous les vaisseaux s'enflent de l'au-

l'autre & se remplissent de vent, si bien qu'après cela on ne peut douter du mélange des humeurs dans cette partie.

Presque tous les anatomistes appellent les vaisseaux dont nous venous de parler, des vaisseaux spermaticques, ou parce qu'ils se font imaginer qu'ils preparoient la semence, ou que la semence des femmes n'estoit pas différente de leurs regles, mais pour moy qui les ay toujours trouvez pleins de sang, je les nommeray les vaisseaux sanguins de la matrice.

L'autre branche qui est distribuée au testicule est divisée en deux rameaux; ainsi que je l'ay observé par un microscope. L'un entre dans l'une des extrémités du testicule avec un tel artifice que l'artere & le nerf se divisent en mille petits conduits, & filtrent leur humeur dans sa cavité. L'autre se perdant dans le ligament large qui luy sert d'appuis porte sans doute au tuba des humeurs propres à faire & à entretenir les boules où se forment les enfans.

Ce que j'ay observé de particulier, c'est que les vaisseaux spermaticques qui coulent en abondance dans le ligament large entre le testicule & le *Tuba*, & que l'on peut nommer vaisseaux desireux, ont un, deux ou trois troncs, que j'ay apperceus dans quelques femmes toucher les cornes de la matrice, comme si l'humeur venant des testicules par des

vais-

vaisseaux capillaires fournissoit plusieurs trons pour communiquer aux cornes la matiere qu'ils contiennent.

Les cornes de la matrice que l'on appelle le *Tuba* ou la *Trompe de Fallope* ont du rapport aux vesicales semenaires des hommes cas elles conservent dans de petits boules la semence des femmes : ces cornes sortent de chaque côté de la matrice vers son fond : elles sont de la longueur de 7 pouces ou environ & de la grosseur à peu près d'un pouce dans les femmes grosses, mais dans les jeunes filles ou dans les vicillis femmes, elles sont fort petites, & ne ressemblent qu'à un ligament. Du costé de la matrice elles sont gressées, dures & blanches, & puis devenant plus rouges & plus larges à mesure qu'elles s'en éloignent, elles forment à l'autre extremité ce que nous appellons, la *Frange de la Trompe*. Ces conduits que j'ay trouvé s'avancer dans le ventre au dessus des testicules, sont plus pressés en quelques lieux qu'en d'autres, si bien que chacun forme trois ou quatre petites cellules qui pourtoient estre la cause de plusieurs enfans qu'une femme peut faire à une seule-fois.

La frange est faite de petites fibres entrelasées les unes dans les autres, & embarrassées d'une humeur gluante, principalement quand une femme est grosse. Ces fibres qui ressemblent à de peus nerfs empêchent sans doute

167

N

une

que la semence ne sorte plus souvent qu'elle ne fait par l'ouverture de la frange, ou plutôt elles y preparent l'air lorsque l'enfant commence à y estre formé, tout de mesme que la luette & l'epiglote le preparent pour le poumon. Car cet element est un corps qui penetre tout, & qui mesme se fait passage dans les matieres les plus pressées & les plus solides. C'est peut estre pour cela que l'on a nommé ces tuyaux la *soupage* ou le *soupirail* de la matrice.

Une femme n'a pas plutôt conçu que l'on observe en ce temps-là plus qu'en tout autre, une elevation à l'ouverture de ces vaisseaux dans la matrice, & j'y ay souvent rencontré comme une petite peau charnée que l'on pourroit appeller Valvule, qui defendoit l'entrée & permettoit la sortie aux humeurs qui se rencontroient dans la matrice.

Ces cornes que l'on peut nommer vaisseaux ou conduits ejaculatoires sont remplies d'une matiere qui ressemble a du petit lait un peu épais; elle se trouve souvent en si grande abondance dans les femmes qui ayment éperdument, qu'elle sort des deux costés quand elle est agitée, c'est à dire par la frange pour causer les accidens qui arrivent aux femmes incommodées de vapeurs, & par l'ouverture de la matrice pour faire les pollutions que souffrent souvent les plus amoureuses.

ouu

VI

J'ay

J'ay souvent observé dans les chiennes pleines ce que *Harvée* a remarqué dans les Biches, que les cornes de la matrice avoient du mouvement semblable a peu près à celuy de nos boyaux, & je ne doute point que celles des femmes n'en ayent aussi pour se décharger de l'enfant qui commence à s'y former, & pour se défendre encore d'une abondance de semence corrompue, si bien que pour les affermir contre la violence des mouvemens qu'elles sont contraintes de faire quelquefois, la nature les a fortifiées par un fort ligament quiva d'un bout a l'autre. Car ce sont ces cornes avec les testicules, & non le corps de la matrice, que l'on sent mouvoir avec tant de violence dans quelques femmes hysteriques.

ARTICLE III.

De la semence de la Femme.

SI *Aristote* & ses sectateurs ne s'estoient pas acquis pendant plusieurs siècles une si grande reputation, je me persuade qu'il me seroit aisé présentement de prouver que les femmes ont de la semence qui contribue en partie à la generation. Car il n'y auroit qu'à examiner sans préoccupation, l'action &

292 *Tableau de l'Amour considéré*

l'usage des parties que je viens de décrire pour estre convaincu que le sentiment où je suis est le plus vraysemblable : mais avant que de l'établir dans toute sa force ; voyons en peu de mots si les raisons des adverfaires ont quelque solidité.

1. Si les femmes y disent ils y avoient de la semence, elles n'auroient point de regles, puisque l'une & l'autre matiere peut suffire à former un enfant, mais parce que nous sommes affurez, ajoutent ils, qu'elles ont des regles, on doit donc conclure qu'elles n'ont point de semence.

2. D'ailleurs si les femmes avoient de la semence, il s'en suivroit qu'elles auroient un principe d'action, par lequel un enfant pourroit le former dans leurs entrailles sans la participation d'un homme, leur semence agissant sur leurs regles. Mais par ce que nous n'avons point d'exemple de cela on doit aussi avouer qu'elles n'ont point de semence.

3. Au reste il n'y auroit jamais de conception sans volupté si les femmes avoient de la semence, mais parce, disent ils, que nous sommes certains par l'aveu même des femmes qu'elles sont quelquefois devenues grosses sans avoir esté touchées du moindre contentement, nous devons croire qu'elles n'ont point de semence, car si elles en avoient, elles seroient alors sans doute aver-

tics

ties de son écoulement par quelques petites voluptés.

4. Enfin ils disent que si les femmes ont de la semence au moins n'est elle pas seconde & ne peut servir en aucune maniere à la generation: que ce n'est qu'une humidité superflue pour arrosfer leurs parties naturelles, & pour les irriter quand il faut se joindre amoureusement, & que comme les Eunuques ont une espece de semence qui n'a aucune vertu, les femmes ont aussi une matiere qui n'a point de force à former un enfant.

11. Mais l'expérience nous fait voir qu'il en est tout autrement; & la raison n'y est pas contraire: car la semence des femmes est bien différente de leurs règles, l'une est blanche & les autres sont rouges: Celle-là sort en petite quantité & ne s'écoule point ordinairement sans quelque plaisir; & celles-cy s'épanchent le plus souvent en abondance, & bien loin de les rendre joyeuses, elles en deviennent tristes & abbatuës, après tout la forte imagination peut souvent contribuer à l'écoulement de la semence, mais quelque vive que soit cette faculté de l'ame, elle ne sauroit avancer ny retarder les règles d'un seul jour. Et ainsi les femmes ont de la semence & des règles tout ensemble, puis qu'elles ont diverses passions qui en sont des marques évidentes, la premiere matiere servant

294 *Tableau de l'Amour considéré*

a engendrer, & la seconde à nourrir en partie les enfans qu'elles font.

2. Le raisonnement de ces Philosophes sur la formation de l'homme est si éloigné de la vérité, que je ne m'estonne pas si leurs raisons sont si foibles. Ils se persuadent que le sang des regles sert d'abord à nous former, & l'expérience nous fait voir tout le contraire, savoir que nous sommes plusieurs mois dans le sein de nos meres sans en avoir besoin. Sur ce faux principe ils établissent des raisonnemens qui se détruisent d'eux memes, car la semence ne pouvant rien faire elle seule & n'estant qu'une cause partielle, il est impossible qu'elle soit la cause totale & active de la generation.

3. J'avoué que le plaisir n'accompagne pas toujours la conception, & je ne saurois croire que ce soit le seul écoulement de la semence des femmes qui leur cause des contentemens. Le chatouillement qu'elles ressentent des parties de l'homme, & la forte imagination qu'elles ont dans le combat amoureux, en font la principale cause, si bien que je ne m'estonne pas s'il y en a en quelques unes qui n'ayant pas la liberté de l'imagination & du chatouillement ont engendré sans plaisirs.

4. Après tout si les femmes n'ont pas de semence propre à engendrer, comment les enfans ressemblent-ils si parfaitement à leur mere

mere dans les qualités du corpi, dans les passions de l'ame, & dans les maladies auxquels ils sont sujets ?

Mais pour prouver encore davantage ce que nous venons de dire, on m'avouera que la nature ne fait rien en vain, & qu'il ne failloit pas aussi grand appareil de vaisseaux spermatiques, de testicules de cornes &c, si toutes ces parties n'estoient faites que pour humecter la matrice. Elles ont allurement un autre office que celuy que les Peripateticiens leur donnent, elles servent à faire de la semence pour former les hommes. Et quoy que la semence des femmes ne soit point si cuite que celle des hommes, elle ne laisse pas pourtant d'estre de la semence, comme leur sang est du sang, bien qu'il soit moins digéré que le nostre.

On fait à quelles maladies quelques femmes sont sujettes, quand elles demeurent vierges ou vefves; & l'on fait aussi quel remede est le plus prompt & le plus efficace pour les guerir. Si la semence qui est retenuë dans les cornes de la matrice est employée à former un enfant, toutes les facheuses incommodités dont elles estoient auparavant tourmentées, cessent dans un moment, & la cause de leurs maux servant à d'autres meilleurs usages, elles jouissent ensuite d'une santé parfaite.

Mais encore si j'ose faire comparaison en-

tre les oyseaux femelles & les femmes je pourrais dire que puisqu'ils ont de la semence qui contribue à former leurs petis, les femmes en ont aussi qui sert à la generation. Nous remarquons deux sortes de substances dans un œuf de poule, le poulet se forme du blanc qui est la semence de la poule & s'en nourrit dans les premiers jours de sa punison, & dans les derniers il se nourrit du jaune qui vient du plus pur sang de la poule, si bien que le blanc de l'œuf ayant du rapport à la semence de la femme, on peut dire que la generation se fait dans la femme comme dans les œufs, & qu'elle contribue à la formation d'un enfant en donnant de la semence de son costé aussi bien que les femelles des oyseaux.

Enfin s'il m'est permis de me servir de l'Écriture Sainte dans cette occasion, je pourray conclure que la femme a de la semence qui contribue à la generation, puisque Dieu menaçant les hommes, leur dit par la bouche de Moïse qu'il mettra une haine irréconciliable entre la semence de la femme & la semence du serpent, en parlant de la posterité de l'un & de l'autre.

A R-

ARTICLE. IV.

De l'ame de l'homme.

Nous sommes persuadez de l'existence de beaucoup de choses, bienque nous n'en connoissions pas les qualitez. Nous demeurons tous d'accord que nous avons une ame sous l'empire de laquelle nous vivons, mais nous ignorons ce que c'est que cette ame qui nous fait agir & qui nous en empêche, quand il luy plaist. Nous ignorons encore qu'elle partie de nous est le lieu de sa residence. Cette ame qui connoit tout ne se connoit pas soy mesme : il est comme un ceil qui decouvre tous les objets mais qui ne void point & qui ne fait de quelles parties il est composé. Cette difficulté que nous avons à comprendre la nature de l'ame est une preuve evidente, qu'elle est faite a l'image d'un Dieu qui ne peut estre compris luy mesme. Cependant si nous pouvons esperer d'en avoir quelque connoissance, il ne faut point nous donner la peine d'interroger les Philosophes sur cette matiere, ils en ont trop dit pour dire vray. Leur inclination naturelle & les diverses passions de leur ame les ont fait souvent tomber dans l'erreur, par ce que ces deux choses ne les ont pas tant portez à examiner nostre ame avec soia qu'à en juger avec préoccupation.

N 56

Car

Car l'inclination qu'ils ont eüe pour la grandeur, l'elevation & l'indépendance les a engagez insensiblement dans une fausse erudition où ils ont vü des choses vaines & inutiles, qui ont flatté leur orgueil secret en les faisant admirer de tout le monde. Les passions les ont fait sortir lors d'eux-mêmes pour leur représenter les choses, non pas selon qu'elles estoient en elles-mêmes pour en former des jugemens de verité, mais selon le rapport qu'elles avoient avec eux pour flatter leur inclination; & celle de ceux à qui ils estoient unis ou par nature ou par volonté. Car l'union naturelle que nous avons avec ceux qui sont autour de nous, par la ressemblance de nostre temperament, de nostre profession, & de la fausse Religion où nous avons esté tous elevez, est souvent la cause de beaucoup d'erreurs où nous tombons tous les jours.

Nous les communiquons ensuite à d'autres par ce qu'on nous les a communiquées, & nous en sommes persuadez parceque nous ne les avons pas considerées avec assez d'attention, & que nous n'avons pas esté assez desinteressés pour en bien juger. L'amour des choses nouvelles & extraordinaires nous préoccupe souvent en faveur de ce que nous prenons pour des verités cachées: & j'avouë sincerement que tout ce qui porte le caractere de l'infiny comme l'ame, est capable de

de troubler nostre imagination, & devons se-
duire à moins que d'avoir des principes in-
faillibles, qui nous puissent conduire dans tou-
tes les difficultés, qui se representent sur cette
matiere.

Car quelle apparence de juger lequel des
sentimens est le plus veritable touchant la
nature & l'origine de l'ame dans les livres
de ceux qui en ont écrit? mais sans m'ar-
rester icy aux Philosophes Payens, je diray
que plusieurs Chrestiens ont crû que l'ame
de l'homme estoit une substance corporelle,
& par consequent perissable, faite d'air ou
de feu, ainsi que l'a decidé quelque Concile
contre les Payens qui la croyoient incorpo-
relle & par consequent immortelle.

D'autres Chrestiens ont soutenu le con-
traire, & ont dit avec les derniers Conciles
qu'elle estoit incorporelle & par consequent
exempte de tous les accidens qui arrivent
aux corps. Quelques uns ont enseigné que se-
lon le langage de l'Ecriture, elle estoit le
sang de nos veines puis que l'ame nous quit-
toit quand nous en perdions beaucoup.

Enfin il y a tant d'opinions sur la nature de
l'ame dans les livres des Chrestiens, qu'il n'y a
que Dieu seul qui sache laquelle est la plus
veritable; & c'est mesme une grande question
de savoir celle qui a le plus de vraisem-
blance.

Cependant nous nous flattons de savoir que
N. 6. l'ame

l'ame est ce qui nous fait vivre, sentir, mou-
voir & comprendre, qu'elle est une substan-
ce qui en occupe une autre dans toutes les
parties, & qu'elle n'occupe point de lieu com-
me un corps, puis qu'elle est indivisible, se-
lon le sentiment mesme de quelque Philo-
sophe païen, mais qu'elle a seulement une
étendue de vie, pour me servir de l'expres-
sion de Saint *Augustin*; qu'elle n'est jamais
dans le repos, & que le mouvement luy est
quelque chose de si naturel qu'il en est inse-
parable, si bien qu'il ne faut pas s'étonner
si elle est incessamment dans l'agitation puis-
qu'elle prend son origine de cet Esprit cele-
ste qui l'a créée, & qui est d'une nature à ne de-
meurer jamais dans l'oisiveté.

Son origine est aussi contestée que sa na-
ture, les uns ont crû qu'elle sortoit de Dieu,
qu'elle estoit une partie de sa substance &
une étincelle de sa divinité. Les autres qu'elle
estoit une partie de l'ame du monde, la-
quelle estant partagée entre toutes les choses
animées, ceux des hommes qui en avoient
le plus, estoient aussi les plus spirituels. Il y
en a qui se sont imaginez que toutes les ames
avoient esté créées à une seule fois & qu'elles
estoit conservées au ciel pour estre ensuite
distribuées aux corps qui en avoient besoin.
D'autres qu'elles estoient créées & placées
dans le corps d'un enfant au moment que la
conception se faisoit, ou après que l'embryon
avoit

avoit toutes les parties accomplies & disposées à la recevoir. D'autres qu'elle venoit de l'ame de nos peres par le moyen de la semence. Enfin il y a sur cette matiere des pensées si ridicules que je perdrois le temps si je les voulois toutes rapporter icy.

Pour moy après avoir examiné tout ce que l'on peut dire de la nature & de l'origine de l'ame, je prends Dieu a témoin, pour me feavoir de l'expression de Saint *Jerôme*, que je ne vois rien qui me puisse satisfaire sur cela. En effet c'est une partie de la sagesse humaine que d'avouër sincerement qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas.

Mais quoy qu'il en soit, s'il faut considerer l'homme comme il est, nous le devons considerer composé de 4 sortes de substances différentes.

L'Entendement ou l'intelligence si l'on veut, en est comme le maitre, estent une partie independante & immaterielle. C'est luy qui nous vient de dehors, & qui n'est pas comme les autres parties attaché à la matiere. Il est envoyé dans le corps de l'Enfant qui commence à se former dans les flancs de sa mere, comme un auge ou un premier moteur qui va bâtir un domicile pour sa demeure, selon le sentiment de *Tertullius*, & qui rendra compte un jour de ses bonnes ou de mauvaises actions.

Le corps est comme l'esclave, il souffre

YHIA

N 7

tou-

302 *Tableau de l'Amour considéré*

toutes les incommodités auxquelles nous sommes sujets, & obeir en qualité d'inférieur aux loix que luy impose cette partie supérieure de nous mesme.

L'Entendement & le corps de l'homme sont deux substances si éloignées l'une de l'autre qu'il est impossible qu'elles se puissent joindre sans un lieu qui les assemble. Il a donc falu quelque chose qui participast en quelque façon des deux extremités pour les lier l'une à l'autre: l'ame & les esprits sont ce merveilleux lien qui joint l'entendement au corps de l'homme.

L'Amé est une substance pure & comme un Elixir de tous nos Esprits. Les Esprits sont engendrez de la plus pure portion de nostre sang, ils sont tres-purs, tres-clairs & avec cela tres-prompts à se mouvoir aux moindres ordres de nostre entendement. Le cœur est la partie qui en fabrique la matière, le cerveau la perfectionne, & les nerfs conservent les esprits & les portent enfin par tout nostre corps.

Puisque l'ame & les esprits lient l'entendement avec le corps, l'ame sert aussi de lien pour unir l'entendement aux Esprits & les esprits unissent l'ame & le corps si bien, que selon ce sentiment l'ame approche davantage de la substance de l'entendement, s'il n'est permis de parler de la sorte, & les Esprits de la substance du corps.

Ainsy

Ainsy l'entendement & l'ame sont quelque chose de fort different dans l'homme : aussi remarquons nous que tous les peuples ont divers termes pour les disseigner quand ils en parlent à dessein. En effet il semble que ce qui nous fait vivre soit autre chose que ce qui nous fait penser, selon la reflexion de *Lactance*, car l'ame est assoupie dans ceux qui dorment lorsque l'entendement, se fait connoitre par les fonctions, au lieu que dans les sots l'entendement est comme éteint lorsque l'ame ne laisse pas de bien agir. L'entendement & l'ame sont donc differens l'un de l'autre, s'il le faut dire une seconde fois, puisque le premier vient de Dieu, & que l'autre est communiqué par le moyen de la semence de nos peres.

Peutestre que le sentiment dans lequel nous sommes que la semence est animée, pourroit paroître étrange si nous n'apportions de bonnes raisons pour en faire voir la verité.

S'il est vray que les Esprits sont des parties qui nous composent, comme l'enseigne *Hippocrate*, & que nos parties soient animées, selon le sentiment de tout le monde, il ny a pas, ce me semble, lieu de douter que la semence ne soit animée puisqu'elle n'est presque toute qu'esprit.

D'ailleurs si la semence des plantes a un principe de mouvement qui les a fait ger-

mer, qui est ce qui niera que la semence de l'homme n'en aura pas un qui l'animera & qui la fera agir, on l'appellera si l'on veut selon le sentiment d'*Aristote* une partie de l'animal, puisqu'elle sert la principale cause de son mouvement, & c'est là ce qui est le propre de l'ame.

D'autre part nous nous apercevons dans les plaisirs que nous prenons avec les femmes, qu'il sort quelque chose de nostre ame qui nous fait tressaillir de joye, puis nous devenons languissans & abbatus, nos yeux s'affoiblissent & nous sentons que nostre ame part. Ce qui nous fait croire que l'ame renfermée dans la semence est une distillation de nostre ame, comme la matiere de cette mesme semence est un extrait & un Elixir de nostre corps.

Car qui pourroit s'imaginer que la nature peut passer d'un lieu à un autre par un milieu, qui ne participast point des deux extrémitez, & que le pere étant animé aussi bien que le fils, put produire ce même fils, sans que la semence du premier, qui a servi de milieu à ces deux personnes, fust elle mesme animée;

Au reste d'où vient l'amour déréglé d'un jeune homme qui ressemble si fort à son pere dans cette passion de l'ame? d'où luy vient encore cette ambition extraordinaire qui est si naturelle à sa mere si ces deux passions qui le dominent ne coulent de l'ame de l'un & de l'autre? En

En effet l'expérience nous apprend que les bestes mesmes de différentes especes en produisent une troisieme qui a un instinct meslé; & que s'il y a de la vanité dans son corps; il n'y en a pas moins dans son ame par le mélange des deux matieres; & des deux ames de la semence de ces animaux.

Nous savons encore par la mesme expérience que tout ce qui est au monde produit son semblable; & je ne voy pas pourquoy entre toutes les choses animées, les hommes soient privez de cet avantage.

En un mot, si nous voulons suivre la pensée de *Senèque*, la semence a une ame qui est le principe d'un homme à venir, elle en conserve toute l'idée dans sa matiere: elle y cache déjà de la barbe & des cheveux blancs: enfin l'enfant qui n'est pas encore formé est neantmoins ensevely tout entier dans la semence. Les traits de son corps y sont déjà marquez. On peut dire que cette semence contient tout ensemble un enfant, un jeune homme & un vieillard.

C'est sur cela qu'*Ovide* reprochoit à *Ponticus* la mauvaise coutume de perdre un homme avec ses doigts. En effet il n'est pas permis par la loy de se polluer, par ce que selon la pensée de *Tertullien*, c'est un homicide prématuré que d'empêcher ainsi un homme de naître.

Nous pouvons donc conclure que la femence de l'homme & de la femme est animée y
mais.

mais qu'elle est animée seulement en puissance, c'est à dire comme l'explique *Taboulles*, qu'il ne manque que les organes nécessaires pour produire les actions. Mais après que la semence des deux sexes est mêlée l'une avec l'autre, les organes de ses mouvemens qui estoient auparavant ensevelis dans la matiere, s'en dégagent enfin & se manifestent par leurs mouvemens sensibles, si bien que dans la conception la semence cesse d'être ce qu'elle estoit auparavant & devient ce qu'elle n'estoit pas, c'est à dire que l'ame de la semence nous donne alors des marques de sa presence, au lieu qu'avant cela elle estoit comme ensevelie dans l'embarras de la matiere.

La semence est comme un Architecte, pour me servir de la comparaison d'*Aristote*, qui conserve dans la memoire le dessein d'un edifice qu'il veut construire, & lorsqu'il trouve l'occasion de le faire, il en fait un materiel qui a toutes les mesures & les dimensions pareilles à celui dont il s'estoit auparavant formé l'idée.

Tout ce que l'on pourroit dire contre ces principes, selon la pensée de *Senert*, ne seroit qu'une injure que nous ferions à Dieu par nostre propre ignorance, car si Dieu a commandé à la nature qui n'est qu'un ordre secret de sa providence, par lequel toutes choses font ce qu'elles font, & font ce qu'el-

qu'elles doivent faire, s'il luy a dis-je commandé de faire croitre & multiplier toutes choses en produisant chacune son semblable, je ne sçay pourquoy ce commandement ne tomberoit que sur ce qui n'est pas raisonnable.

A R T I C L E V.

Du sang des regles.

LA Nature ne s'est pas contentée de faire naître dans les hommes & dans les femmes de la matiere propre a engendrer des enfans, elle a encore ordonné aux femmes de produire dequoy les entretenir après les avoir conçeus & de quoy les nourrir quand ils sont nez. Le sang des regles qui coule si regulierement tous les mois dans les femmes saines, & qui ne sont ny enceintes ny trop vieilles, est semblable au sang d'une victime que l'on vient d'égorger: aussi est il une portion du sang de leurs ateres. Il est vray qu'elles se déchargent quelquefois par la de toutes les impuretez dont leur corps est remply & c'est alors ce qui fait paroître ce sang impur & corrompu.

Bien que nous observions quoyque rarement dans quelques arbres des fruits sans fleurs, & que quelques femmes ayent engrossé sans avoir leurs regles, cependant les fleurs des

fem-

308 *Tableau de l'Amour considéré.*

femmes devancent presque toujours la conception & sont le plus souvent un signe de fécondité.

Ce sang est pour l'ordinaire un sang superflu par son abondance. La cause de ces épanchemens periodiques semble estre quelque chose de fort caché, puisqu'il se trouve dans les écrits des Medecins tant de différentes opinions sur ce sujet.

Les uns disent que l'oyiveté, la bonne chere, & le temperament froid & humide des femmes ne contribuent pas peu à les faire en cela ce qu'elles sont. Elles ne dissipent pas tout le sang qu'elles engendrent: ce qui reste tous les jours de superflu après qu'elles se sont nourries, faisant peu à peu une plénitude considerable dans la masse de leur sang, vient enfin à un tel degré d'abondance qu'au bout d'un mois ou environ, la Nature en estant comme accablée, les femmes s'en dechargent par les lieux destinez à cette evacuation.

2. Les autres croyent que ce qui cause les fleurs aux femmes n'est pas seulement l'abondance du sang, mais une qualité souvent manifeste & quelquefois cachée, si bien que les regles des femmes, ajoutent-ils, estant âpres, penetrantes, corrosives & malignes, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne puissent ouvrir de temps en temps les vaisseaux de la matrice pour se faire passage, & pour de livrer

ain-

ainſy les femmes des maux où elles tomberoient par la demeure de ce ſang tout à ſoit ennemy de la Nature. D'où vient qu'il y en a eu qui s'en ſont déchargées par différentes parties de leur corps, la Nature ne pouvant ſouffrir cet excrement parmi les liqueurs les plus pures.

Il ne faut pas douter, ajoutent-ils, de la mauvaiſe qualité des regles, ſi l'on conſidere avec quels chagrins les femmes s'en déchargent, quelles foibleſſes elles en reſſentent, & quelle mauvaiſe couleur elles ont lors qu'elles en ſont incommodées. Et ſi l'on obſerve que les femmes qui ſont en cet état ſont mourir par le toucher une vigne qui pouiſſe, qu'elles rendent un arbre ſterile, qu'elles ſont aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier, qu'elles procurent de fauſſes couches à une femme groſſe, qu'elles en rendent une autre ſterile, qu'elles obſcurciſſent la glace & l'éclat d'un miroir ou d'une yvoire poly, qu'elles ſont enrager un chien, & rendent un homme fort, ſi l'un ou l'autre goutent de ce ſang. Enſin qu'elles cauſent encore beaucoup d'autres accidens, on peut dire que la mauvaiſe qualité des regles eſt cauſe de leur écoulement periodique.

Les autres attribuent le flux des regles à des cauſes ſupérieures, & ſe perſuadent que la lune eſt la maitreſſe des mouvements que nous y obſervons, car ils ont remarqué que la

-1607

mer

mer s'enfoit davantage : que les os des animaux estoient plus pleins de moëlle ; que les arbres avoient plus de seve, & que les femmes souffroient aussi plütoft l'épanchement de leurs humeurs au renouveau ou au plein qu'en tout autre temps : si bien que comme la lune a beaucoup d'empire sur les choses humides, les femmes étant d'un temperament froid & humide, & propre par conséquent à souffrir les impressions de cet estre ils ne doutent pas aussi qu'il ne leur fasse ressentir les effets de sa vertu.

4. Enfin d'autres pensent qu'il y a quelque chose de cache & d'inconnu dans la cause des regles, & que c'est plütoft la loy de la Nature qu'aucune autre cause, qui en a imposé aux femmes la necessité & l'incommodité tout ensemble. Car ils ont remarqué qu'il y a des femmes aussi chaudes & feches que des hommes, qu'il s'en trouve qui travaillent & qui ne font gueres bonne chere, & qui neantmoins marquent toutes assez pour connoitre qu'elles sont fécondes. Le sang des regles n'est pas si mauvais que l'on se persuade pourvu que les femmes soient saines, puis qu'il sert de nourriture à l'enfant qu'elles portent dans leurs entrailles, & qu'elles le nourrissent en suite du lait de leurs mammelles.

La lune n'est pas toujours la maitresse des regles, elles coulent aussi bien au dernier quar-

quartier qu'au renouveau où au plein : si bien qu'après tout ils se sentent obligez de croire que Dieu, ou plustost la Nature, par ses ordres qui nous sont inconnus ; communique aux femmes une nécessité secreete de se purger tous les mois.

Mais toutes ces opinions differentes ne satisfont pas ceux qui veulent penetrer dans les secrets de la Nature. Elles ont toutes des difficultés insurmontables, & à dire le vray pas une me plaist. Il faut donc chercher quelque autre cause du mouvement des regles dans une fille de 15 ans, qui continuë à se purger regulierement pendant une partie de la vie.

Si j'establis bien ce que je pense que le flux des regles n'est causé que par une fermentation, que fait la semence de cette fille sur toute la masse de son sang ; je me persuade d'avoir trouvée la plus veritable cause de ces épanchemens periodiques.

Pour éclaircir cette difficulté, on doit savoir que le sang a une tres-grande disposition à se fermenter tantost suivant les ordres de la Nature, tantost contre les legitimes decrets. Nous l'éprouvons tous les jours de la premiere façon par le mouvement de nostre cœur & le battement de nos arteres, & nous n'avons que trop d'experience de la seconde dans nos fievres intermittantes ou continuës.

Le levain naturel du cœur & des autres visce-

312 *Tableau de l'Amour considéré*

visceres selon le sentir de quelques-uns agite le sang continuellement par des ebullitions agreables, la pituite depravée le fait tous les jours d'une maniere fâcheuse, la bile de deux jours l'un, la bile noire le troisieme jour & enfin la semence de la femme ne le fait fermenter qu'au bout de 25 ou de 30 jours.

Cette semence, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, estant d'une saveur insipide, fade & tant soit peu aultere, ce qui se connoit mesme par son odeur desagreceable, fait par toutes ces qualitez bouillonner le sang qui fort ainsi tous les mois de ses vaisseaux.

Examinons cette matiere de plus près, & voyons comment la semence d'une jeune fille peut se communiquer à toute la masse de son sang pour le faire enfler & fermenter, quand ses premieres regles sont prestes à paroître.

Nous savons par la description exacte que nous avons faite des vaisseaux de la matrice, que ceux que nous avons nommez sanguines descendant des parties superieures se divisent en deux rameaux, que l'un de ces rameaux va aux testicules & l'autre à la matrice. Le premier est composé comme celuy cy d'artere, de veine, de nerf & vaisseau lymphatique. L'artere & le nerf portent au testicule la matiere à faire la semence, la veine & le vaisseau lymphatique rapportent enhaut le residu des liqueurs que le testicule n'a pas crouvé propres pour nourrir sa substance,

-317

&

& pour servir à les usages : si bien que cette matiere infectée , pour ainsi dire, d'une vapeur subtile & feminaire du testicule remontant en haut se mesle parmy le sang ou dans la veine cave descendante, ou dans l'une des Emulgens pour communiquer d'un costé & d'autre à toute la masse du sang les esprits & la matiere vireuse, qui a esté puisée dans le testicule.

C'est ce qui fait aussi la bonne grace des femmes & des filles , leur enjouement , leur vigueur & leur hardiesse ; car , pour parler de cette sorte , les vapeurs sulphurées & spiritueuses de la semence se meslant parmi leur sang , leur sert comme de levain qui d'un costé cause leurs regles , & d'un autre fait ce que nous trouvons d'agreable & d'engageant dans les femmes

La matiere qui revient des testicules est ensuite portée dans tout le corps par le mouvement du cœur & des arteres Elle arrose avec le sang toutes les parties qui deviennent en suite plus échauffées & plus pleines d'esprits ; si bien que cette jeune fille à l'âge de 13 ans , qui est le temps où ses testicules commencent à avoir de la force pour reprendre leurs vapeurs par tout son corps , devient plus active & plus amoureuse qu'elle n'estoit auparavant. Elle se sent en estat d'attendre un homme de pied ferme. Elle iroit même attaquer amoureusement , si la pudeur & la

la bienveillance ne l'en empêchoient. C'est alors que la Nature qui n'est jamais dans l'oyfiveré la dispose à la propagation du genre humain. Elle échauffe les parties naturelles & conduit incessamment de la matière & des humeurs pour les faire servir à perpétuer son espèce.

Cette matière seminaire, qui se mêle ainsi tous les jours peu à peu parmy son sang, dispose cette dernière humeur à la fermentation, jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de vapeurs spermatiques y étant mêlées, l'ébullition soit parfaite & accomplie, de sorte que le sang puisse sortir des vaisseaux que la Nature a préparés pour servir à cette évacuation. Le vin qui bout dans un tonneau se fait passage à travers de ses petites fentes, & évacué une suffisante quantité de moût pour rendre le calme au reste. Ainsy le sang qui bouillonne par le levain dont nous venons de parler se fait des ouvertures par les extrémités des vaisseaux de la matrice, & après que pour l'ordinaire le plus mauvais s'est épanché, celui qui reste demeure en repos jusqu'à ce que dans un mois ou environ il y ait encore une nouvelle matière qui le trouble, & qui le fasse sortir. Car si nous faisons réflexion aux qualités de la semence de la femme, nous demeurerons d'accord que ce levain n'a point de force pour causer de plus prompts mouvemens.

Si

Si le sang est dans un juste temperament, comme il arrive dans les femmes qui se portent bien, la fermentation s'acheve promptement, & l'evacuation de leurs regles se fait à peu près dans 3 ou 4 jours. Mais si le sang est plein d'excremens, de crudités ou de pituite, quelle apparence y a-t-il qu'il s'échauffe & qu'il se fermente si promptement. Sa fermentation dure alors plusieurs jours & son épanchement ne se fait qu'avec douleur. Ce sang est comme du moût qui a esté n'aguères exprimé de quelques grappes de raisin. On a beau l'approcher du feu, il ne s'enflamme point, & s'il s'échauffe un peu ce n'est qu'avec peine. Au contraire si le sang contient des matieres bilieuses & souffrées, la fermentation s'en fera plus promptement, & la femme qui en sera incommodée, ne manquera pas d'être attaquée de douleurs de teste, de flancs & de ses parties naturelles, qui seront quelquefois enflées par l'apreté de l'humeur qui en sort. Ce sont les accidens que causent les regles dans une femme malsaine, mais tout est pur dans une femme pure, & ses fleurs qui sont aussi vermeilles & aussi épurées que le sang qui luy reste dans les veines, ne luy apportent que de la joye & de l'allegresse.

1. Cette opinion ne paroitroit pas encore assez bien établie par tout ce que nous venons de dire, si nous n'apportions des raisons pour

316 *Tableau de l'Amour considéré*

pour la confirmer. Une des principales que l'on peut alleguer, c'est que la plupart des femmes dans le temps de leurs regles sont sujettes à une espee de fièvre, ou du moins à une emotion univèrſelle qui y a beaucoup de rapport: ce qui monſtre qu'il ſe fait alors une fermentation dans toute la maſſe du ſang.

2. D'autre parts'il eſt vray comme je viens de le dire, que le ſang ne bouillonne dans les veines des femmes pour l'evacuation des regles que par le moyen de la ſemence, qui ſ'y meſle, il eſt abſolument neceſſaire qu'elles ayent cette ſemence, avant que de nous donner des marques de leur fécondité par l'epanchement de leurs regles. C'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons quelquefois des femmes nous donner des fruits ſans nous avoir fait paroître des fleurs, parce qu'elles n'ont pas aſſez de ſemence pour exciter leurs regles, & qu'elles en ont aſſez pour faire un enfant. Temoin cètte femme de Montauban dont parle *Rondelet*, qui accoucha douze fois, & cette autre femme de Toulouſe dont *Fou- bert* nous ſût l'hiſtoire qui eut 18 enfans, ſans que l'une ny l'autre euſſent jamais ſeu ce que c'eſtoit que les fleurs des femmes.

3. D'ailleurs une jeune fille de 15. ans ſe ſent vigoureuse & entreprenante, de lâche & de timide qu'elle eſtoit quelques années auparavant. La voix luy groſſit alors. Ses yeux

yeux deviennent étincelans. La couleur de son visage est vive. Son humeur est gaye. Elle fait gloire de monstrier sa gorge qui s'enfle peu a peu, pour faire connoitre qu'elle est en estat d'estre mise au rang des femmes. Son sein s'est déjà élevé jusques à la hauteur de deux travers de doigt, & son sang bouillonnant est prest à fortir de ses vaisseaux. Elle dontie même a sa mere des marques des feux secrets que la Nature commence à allumer dans son sein, & comme les petites chaleurs & les legers emportemens luy sont alors fort naturels, ils doivent aussi faire connoitre qu'elle a besoin d'estre observée de fort près pour ne manquer pas à la pudeur du sexe, & encore le plus souvent n'y réussit on gueres.

En vain de nos jeunes Coquettes

On vous void, meres inquiettes,

Conduire les yeux & les pas.

L'amour a mille & mille appas.

*Et pour surprendre un cœur suis des routes
secrettes,*

Que vos soins ne connoissent pas.

En effet c'est alors que la semence d'une fille meslée parmy son sang ne le fait pas seulement fermenter, mais qu'elle eleve sa gorge, qu'elle luy echauffe l'imagination & luy inspire de l'Amour pour se perpetuer par le moyen de la generation.

4. C'est assurément par le defaut de semence

mence que *Phaëtuse* perdit ses regles à la fleur de son âge. Elle devint si sèche par la tristesse qu'elle conceut de l'absence de son mary, que sans doute les testicules estant alors privez de leur fonction ordinaire, & estant devenus hectiques & desséchez, ne furent plus en estat de fournir à la masse du sang une matiere pour la faire bouillonner. Et parce qu'elle n'estoit plus femme par l'epanchement de ses regles, elle perdit aussi son temperament pour prendre celuy d'un homme sans changer de sexe. On la vid toute velue & son menton garny de poil, ainsy que le rapporte *Hippocrate*.

5. Enfin s'il est vray ce que nous rapportent quelques Medecins que les femmes, à qui l'on a coupé la matrice & les testicules, ont manqué des regles, des mouvements ou des efforts que la Nature fait de temps en temps pour se décharger de son sang superflu, on doit croire qu'ayant perdu les principales parties qui contribuoient à faire fermenter le sang dans leurs veines, elles ont aussi été privées de ces epanchements periodiques. Car l'experience nous apprend que si l'on arrache l'ouatre aux poules, elles ne font plus d'œufs & comme cette partie dans l'oyseau a du rapport aux testicules des femmes, on ne peut douter que par la perte de ces dernières parties, qui contribuoient à faire la semence, elles ne perdent aussi la puissance de se per-

sonam

ε ο

pe.

petuer & en mesme temps le droit d'être re-
putées parmi les femmes faute de l'écoule-
ment periodique de leurs regles.

Il est donc certain que la portion la plus
subtile de la semence des femmes, ou si l'on
veut des vapeurs feminaires, sont la principa-
le cause de leurs regles. Que le temperament,
l'abondance du sang, l'empire des astres, &
les autres causes que l'on apporte pour l'ordi-
naire sur cette matiere, n'en sont que des cau-
ses secondes & éloignées, qui contribuent à
faire les regles plus ou moins abondantes,
ou à les faire paroître plus ou moins sou-
vent.

La quantité du sang des regles ne doit pas
passer 18 ou 20 onces. Cette quantité n'est
pas toujours égale dans toutes les femmes, les
unes perdent peu en beaucoup de temps, &
les autres beaucoup en peu de temps. Je say
que Mademoiselle L. n'a que 12. jours
libres dans un mois, les regles estant si abon-
dantes pendant 18 jours, qu'elles peuvent
être mises au nombre des choses qui arrivent
contre les loix de la Nature. Ainsi il n'y a
rien de déterminé ny pour la quantité du
sang ny pour le temps que les regles doivent
durer. La santé, la maladie, le temperament,
la façon de vivre, les emplois, le climat, la
saison, la temperature de l'air, & beaucoup
d'autres choses changent tout dans ces sortes
d'évacuations.

ARTICLE VI.

*Observations curieuses sur les divers temps
de la formation de l'homme.*

Toutes les parties & toutes les humeurs sont disposées pour la generation d'un enfant dans l'un & dans l'autre sexe. Ce jeune homme est en estat de se joindre amoureusement, & cette jeune fille sent que la nature l'excite à se perpetuer par le moyen de la generation. Dans la disposition où elle est, il faut peu de chose pour faire un enfant, & ses partes amoureuses sont si disposées à le former qu'elle concevra à la moindre approche d'un homme. On pourroit comparer ses partes amoureuses à un morceau d'ambre jaune échauffé par le mouvement, qui attire aussitost la paille qu'on la luy presente.

La femme n'a donc pas plûtoſt receu la matiere de l'homme par cette amoureuse alliance, qu'elle la presse de toutes pars pour la faire passer promptement dans l'un ou dans l'autre de ses vaisseaux ejaculatoires, afin que s'y mêlant avec la sienue, elle y cause la conception.

C'est dans l'un de ces conduits que les principes de nostre corps & de nostre ame s'unissent, & se mêlent pour ne faire qu'un composé, & c'est aussi dans ce moment que Dieu, qui
fait

fait tout ce que nous faisons, semble s'estre
 comme obligé d'y envoyer un entendement
 qui, selon la pensée de Saint Gregoire de Nice,
 doit avoir soin de tous les organes du corps où
 il doit loger pour regler ensuite les opérations
 qu'il y doit faire, & les mœurs qu'il y doit
 suivre; afin, ajoute-t-il ailleurs, qu'il n'ait
 pas un jour à reprocher à Dieu d'avoir en un
 corps & une ame qui n'auroient pas en les di-
 positions necessaires pour suivre ses preceptes se-
 crets, & ses mouvemens intérieurs.

Un homme qui a fait luy mesme le Luth
 dont il doit jouer, n'a sujet de se plaindre
 de personne, si son instrument n'est pas d'ac-
 cord dans toutes les parties, il estoit le mai-
 tre de sa matiere, & il pouvoit l'employer &
 la disposer, comme il le jugeoit à propos; de
 sorte que l'on ne s'en prendra jamais qu'à luy
 seul, s'il y a un defect dans son Luth ou un
 faux son dans son harmonie.

Mais par ce que ce sujet est de luy mesme
 fort embouille, & qu'il renferme des senti-
 mens nouveaux j'ay resolu de le partager en
 quatre articles, ou je feray voir autant qu'il
 me sera possible les degres dont la nature se
 fert pour nous former dans les entrailles de
 nos meres.

Parce que j'auray besoin dans la suite de
 ce discours du mot de *conception* pour expri-
 mer ma pensée sur le sujet que je traite, j'ay
 peur que l'esprit du Lecteur ne demeure sou-

322 *Tableau de l'Amour considéré*
 vent en suspens dans la diverse signification
 que je luy donne, amoins que de l'en avertir
 auparavant. Quand je dis donc que la femme
 a conçu, & que sa conception est avantageuse,
 je prends alors ce terme dans une significa-
 tion active. Mais lorsque je dis que *notre*
conception s'accomplit dans les cornes de la ma-
trice de la femme, & non dans sa matrice, ain-
 sy qu'on se l'est persuadé jusques icy, ce mot
 a alors une signification toute opposée & on
 le doit prendre passivement.

I. *Premier degré de la formation*
de l'homme.

Il me semble qu'il n'y a rien de plus cer-
 tain que de dire que la conception est un
 mélange de la semence de l'homme & de la
 femme, & qu'il n'y a rien aussi de plus in-
 certain ny de plus caché que le lieu où cette
 conception se fait.

On a crû jusques icy que la matrice estoit
 le lieu où nous commençons à estre formez,
 parce que l'on a presque toujours trouvé des
 enfans dans sa cavité, & que l'on ne s'est pas
 imaginé que la conception se pût faire ail-
 leurs. Car bien que l'on ait vû des enfans
 dans les cornes de la matrice, on a crû ce-
 pendant que ce n'estoit que contre les loix
 de la nature, qu'ils se formoient dans ces pe-
 tites conduits, & l'on ne s'est pas persuadé que
 c'estoit là que la providence par ses ordres

ception se faisoit d'une autre sorte qu'on ne s'estoit imaginé jusques alors. Il a crû mais d'une maniere particuliere que, parce qu'il n'avoit rien recontré ny de la semence du coq, ny de celle du cerf dans les parties secretes de la poule & de la Biche, après s'estre accouplées l'une & l'autre, il falloit que la semence du masle ou n'eust pas entré dans les lieux, ou si elle y estoit entrée qu'elle en fust sortie en y laissant son impression & son caractère. Sur cela il a formé ce sentiment, que la generation se faisoit de la mesme sorte qu'un homme pestiferé communique son mal à un autre, a sçavoir par le moyen de la contagion ou de quelques esprits invisibles, ou encore comme un fil, qui a touché n'agueres une pierre d'aymant, attire un autre fil par la vertu qui luy a esté communiquée, si bien, ajoute t-il, que la conception de l'enfant se fait ny plus ny moins que celle de nos pensées. Nos yeux voyent des objets, nôtre memoire en conserve les idées, & nôtre ame en conçoit les consequences. Tout de mesme on touche une femme pour la rendre féconde, & elle ne conçoit pas parceque la semence de l'homme est présentée à sa matrice, mais parce qu'elle l'a touchée & luy a communiqué sa vertu. C'est ainsy, dit-il, que le vingtieme ceuf d'une poule est fecond par l'impression que la semence du coq a faite sur le corps

corps de le poule qui n'en a esté touchée qu'une seule fois.

Mais sans m'a-rester à cette opinion qui me parroist trop metaphysique dans les ouvrages de la nature, poursuivons de prouver que la veritable union de la semence de l'homme & de la femme, que nous appellons conception, se fait d'une autre maniere plus naturelle.

Nous observons tous les jours que les femmes sont plus amoureuses devant ou après leurs regles qu'en tout autre temps: la nature leur donnant alors beaucoup plus d'envie de se joindre, elles sont aussi en ce temps-là beaucoup plus sujets concevoir.

Si le foetus se formoit dans la cavité de la matrice qu'elle apparence y a-t-il qu'il püst resister au flux des regles qui doivent couler en abondance du fond de cette partie? L'enfant à venir en seroit détruit, & la matrice estant toute humectée ne sauroit le retenir ny l'empêcher d'en sortir avec le sang, & ainsi il se feroit point alors conception au commencement des regles, ce qui est contraire à l'experience. Il en arriveroit de mesme sur la fin des fleurs, car la matrice est encore alors trop humide pour pouvoir conserver le presant qu'on luy a fait, elle le recevroit plutôt 15 jours après, par ce qu'estant plus seche, elle seroit plus disposée à presser la semence qu'on luy auroit donner.

Mais parceque l'experience nous apprend que la conception qui se fait entre les regles n'arrive pas si souvent, que celle qui se fait immediatement devant ou après, je suis obligé de croire que la conception se fait dans un autre lieu que dans la cavité de la matrice. Je n'en saurois trouver de plus propre à cet usage que les cornes de cette partie où souvent l'on a trouvé des en'ans formez. Car au commencement & à la fin des regles tous les vaisseaux de la matrice sont ouverts ou pour se decharger de l'abondance de leurs humeurs, ou pour recevoir la semence qu'on leur presente.

C'est ainsi que le fœtus peut éviter les desordres qui arrivent pour l'ordinaire au commencement de la grossesse; au lieu qu'il ne sauroit s'en garentir s'il commençoit à le former dans la cavité de la matrice.

3. Les anciens ont veu aussi bien que nous que la matrice des femmes n'avoit qu'une seule cavité, ils nous ont pourtant laissé par écrit que les femmes grosses sentoient plus de douleur & de mouvement d'un costé que d'autre, ce qui se trouve encore aujourd'uy conforme à l'experience. Car les Medecins, qui se sont appliquez à connoitre les effets & les circonstances de la grossesse, ont appris que les femmes sentent pour l'ordinaire plus de mouvement d'un costé du ventre que de l'autre. L'enfant commençant à avoir un peu d'agi

d'agitation par le mouvement de son cœur & de ses petites artères, irrite le vaisseau ejaculatoire qu'il habite, afin qu'il se defasse en faveur, de la matrice de ce qu'il contient. Et parceque ce vaisseau n'a point assez d'espace pour elever un enfant qui a besoin alors d'un lieu plus étendu & plus commode pour ses perfections, il s'en defait par son mouvement circulaire & le jette dans la cavité de la matrice.

On a crû jusques au temps de *Fernel* que la Pierre se formoit dans la vessie ou elle se trouve presque toujours; mais depuis que l'on a esté desabusé de cette opinion, l'on croit, selon les experiences que l'on en a que les reins luy donnent ses premiers commencemens. Car les douleurs qui precedent la Pierre de la vessie nous font bien croire que c'est dans les reins que la pierre a esté d'abord formée. Tout de mesme les petites douleurs & les mouvemens delicats, & presque imperceptibles, dont s'apperçoivent dans l'un ou dans l'autre de leurs costez les femmes excitées, les plus sensibles me font conjecturer que l'enfant commence à se former dans l'une ou dans l'autre de cornes de la matrice.

La substance de ces vaisseaux, leur figure, leur action, & leur usage sont fort convenables à cet employ. Ils sont d'un sentiment exquis estant tout membranux & charnus pour s'elargir, & pour sentir les irritations du

foetus

foetus leur figure est fort propre à se décharger de ce qu'ils contiennent, ils sont presque toujours pleine de semence, & ont un mouvement par lequel ils se débarrassent de ce qui les presse & de ce qui les incommode. Nous n'avons que trop de preuve de leur mouvement dans les suffocations de matrice, & je puis assurer avoir vû plusieurs fois le mouvement de la matrice des chiennes que je dissequois en vie, qui estoit à peu près semblable à celuy de nos boyaux que nous appellons peristaltique.

Ce sont donc les petits mouvemens des cornes de la matrice que les femmes grosses sentent d'un costé ou d'autre: qui nous font croire que l'enfant y reçoit ses premiers traits.

Mais encore comment est ce que la conception se pourroit quelquesfois faire après les grandes cicatrices que la matrice a receûes, si elle ne se faisoit hors de sa cavité? Car nous savons selon mesme le rapport de *Roussel* & de *Baubin*, que quelques femmes ont conceu après qu'on leur a ouvert la matrice ou qu'elles y ont souffert de grands abscesses. La matrice ne seroit point alors en estat de faire son action. Elle seroit trop mal conformée; & ses membranes affoiblies & dessechées par les playes ne pourroient se comprimer, & se resserrer pour la conception: au lieu que recevant de ses cornes l'enfant qui y a esté formé, elle n'a ensuite qu'à le contenir

suivent

&c.

& à le conserver jusques à sa dernière perfection.

5. D'ailleurs pour confirmer ma pensée je peux dire ce que l'expérience m'a appris sur cette matiere. Je connois quelque femmes qui ont toujours accoutumé de se coucher sur le côté droit lorsqu'elles dorment avec leurs maris. & c'est aussi dans cette posture qu'elles sont carressées, & qu'elles conçoivent presque toujours des garçons. On ne fauroit donner d'autre raison de ce qui arrive de la sorte que celle qui favorise mon sentiment. Car la semence de l'homme estant receüe dans la matrice de la femme située dans la posture que nous avons marquée, repeut tomber par son propre poids que dans la corne droite où les garçons sont les plus suaves formez. C'est une remarque qu'a faite *Rhazs* aussi bien que moy lors qu'il dit ; que les femmes qui se couchent ordinairement du côté droit ne sont presque jamais de fillets.

6. D'autrepart j'ay souvent observé aussi bien que *Fallope*, que la chair de l'arrierefais n'estoit jamais celle au milieu du fonds de la matrice, mais vers l'un ou l'autre de ses côtés, parce qu'après un mois ou environ la boule, où est renfermé l'enfant, estant chassée du lieu où elle est, s'attache à l'endroit de la matrice le plus près de l'embouchine du vaisseau d'ou elle sort, ce qui n'arriveroit pas

336 *Tableau de l'Amour considéré*
pas de la sorte, si la conception se faisoit
dans la cavité de la matrice.
7. Au reste *Riolan*, un des plus célèbres Ana-
tomistes de nôtre siècle, autorise mon opi-
nion lors qu'il dit avoir souvent trouvé des
enfans formez dans les cornes de la matrice.
Et cet enfant mort qui estoit d'un pied de
long, & qui sortit du fonds de la matrice de
cette pauvre femme, qu'*Harvée* vouloit fai-
re couper, ne sortit d'autre lieu que de l'un
de ses vaisseaux ejaculatoires.
8. Je trouve dans mes memoires qu'il y a
enviro 23 ans qu'un vieux Medecin, appel-
lé *Jean Critier*, personnage tres sçavant &
tres-sincere me raconta à Paris une Histoire
que Monsieur *Mercier* Medecin de Bourges,
qui vivoit encore alors, luy avoit faite de
cette sorte. La femme de Monsieur *Agard*
Lieutenant criminel de cette ville là, de la
santé de laquelle ce dernier avoit le soin, de-
vient grosse, & se porta assez bien jusques
au quatriéme mois, après quoy elle souffrit
des foiblestes & des douleurs extremes aux
reins & dans le ventre, principalement de côté
droit. Tout cela l'épuisa tellement qu'elle
mourut sans pouvoir se délivrer. On l'ou-
vrit le 2 Janvier 1614. on trouva une fille
longue de 5 pouces dans la corne droite de la
matrice, étant alors dans sa figure & situa-
tion ordinaire, si bien qu'après cela on peut
dire que la conception se fait ailleurs que
dans

dans la cavité de la matrice, & que le fœtus estant déjà assez grand, & ne pouvant plus demeurer dans l'une de ses cornes, il faut qu'il en sorte pour se perfectionner ailleurs, ou que la mere en meure.

9. Je pourrois encore apporter icy l'autorité d'*Hippocrate*, qui dit en parlant de la superferation des femmes, que si le fœtus est descendu dans la matrice lorsque la femme en gendre une seconde fois, ce second fœtus ne peut vivre, & la femme en fait une fausse couche. La raison en est evidente, car comme il ne se forme pas dans le sein que la nature a destiné pour la conception des enfans, il ne peut aussi trouver de quoy ailleurs & pour se former & pour se nourrir. *Aristote* confirme cette opinion & l'experience l'autorise. Car nous voyons que les secondes conceptions qui se font dans le premier mois de la grossesse réussissent pour l'ordinaire, que la femme nourrit l'un & l'autre de ses enfans, & qu'elle les met au monde comme s'ils estoient conçeus dans le mesme moment. Mais si la superferation arrive quelques mois après le premier fœtus formé, & après que les cornes de la matrice sont embarrassées & bouchées par des humeurs, ou par l'enfant mesme, qui occupe toute la cavité, ce qui arrive pourtant fort rarement, le second enfant ne peut vivre, ce que l'histoire qu'apporte *Aristote* sur ce sujet confirme clairement.

Après

Après toute cela l'on peut donc conclurre que la conception se fait selon les loix de la nature dans les cornes de la matrice & non dans la cavité.

La conception n'est pas plûtost faite que Dieu par les ordres qu'il a luy mesme établis, crée un entendement humain pour le placer dans le petit corps qui commence à se former. Cet entendement y est envoyé en qualité d'Ambassadeur, qui doit un jour rendre compte de sa negociation, & qui doit représenter par tout où il se trouve le caractère du maitre qui l'envoie.

Cet entendement se mesle avec l'ame ou plûtost se joint ou s'unit a sa substance, & ce qui nous surprend encore plus, aux esprits & au corps de l'homme pour ne faire ensuite qu'un homme animé d'une seule forme.

Il seroit difficile de s'imaginer comment se joignent ces substances si cloignées entre elles, si l'experience ne nous en convainquoit a tout moment. Car si mourir est la desunion de ces deux parties, vivre sera assurément l'union & la societé de ces deux mesmes substances.

Si j'estois obligé de prouver icy l'union des 4 parties qui nous composent, entre toutes les preuves que je pourrois choisir, je n'en saurois trouver de meilleure que celle que me fournit Saint *Gregoire de Nicee* lors qu'il dit que *puisque Dieu qui est un être infiny s'est*

mis

mis

meilé & s'est uny sans confusion toutefois à l'ame & au corps de Jhesus Christ, qui est une creature, nous pouvons croire que nostre entendement peut se joindre à nostre ame & à nostre corps par des decrets d'enhaut, de sorte que de ces deux premieres substances il ne s'en fasse qu'une seule forme dont nous soyons animez.

La semence de l'homme estant donc entrée dans l'une des cornes de la matrice fait enfler la semence de la femme, & luy sert comme de levain pour la production d'un enfant. Une des causes de la prompte distribution est une matiere sereuse & spermatique, qui se trouve dans la matrice d'une femme fecunde, & qui se mêle avec elle pour luy servir de vehicule. L'activité de l'ame de la semence de l'homme & l'abondance de ses esprits ne contribuent pas peu à l'y faire entrer precipitamment. La petite valvule qui est à l'emboucheure du vaisseau ejacatoire favorise aussi l'entrée de cette mesme matiere. Elle est lâche avant & après les regles pour faciliter la conception qui se fait en ce temps-là plustost que dans un autre. La membrane interne de ces vaisseaux a tant de replis, & le conduit qu'elle forme à l'emboucheure si étroite, qu'il n'y a pas lieu de craindre que ce qui y est une fois entré en puisse sortir que dans son temps.

Il seroit bon de remarquer icy ce que nous avons

334. *Tableau de l'Amour considéré*
 avons observé ailleurs que les cornes de la matrice d'une femme avoient trois ou 4 petites cellules, qui servoient comme de forme ou de mesure à la semence de la femme & à la matiere des chaque enfant, c'est pour cela que quelques Jurisconsultes ont cru que la matrice de la femme avoit sept cellules, prenant la cavité de la matrice pour une septième. La matiere qui forme la semence de la femme vient peu à peu des testicules, & est filtrée a travers de la substance nerveuse des vaisseaux ejaculatoires. Cet excrement des testicules tombant peu à peu dans les cavités de ces vaisseaux prend la figure de la cellule qui le reçoit : & la chaleur naturelle qui agit incessamment sur tout ce qui est dans le corps, agissant aussi sur cette semence, produit tout autour une petite peau mince & delicate qui forme une boule. Cette membrane n'est pas si ferme ny si dure dans le lieu que la boule a receu a derniere goutte de semence qu'elle est ferme ailleurs, & c'est par là que la semence de l'homme se communique a celle de la femme, comme la semence du Coq se communique à l'œuf de la poule par la tache du jaune, & que l'humeur de la terre se filtre dans la semence d'une plante par son germe. J'ay remarque dans un œuf de poule couvé, qu'après le premier jour l'ongle du jaune, la tache, la cicatrice ou le petit point blanc, ainsi qu'on vouldra l'appeller, qui

qui est environné d'un cercle jaune observer estoit beaucoup plus grand qu'il n'estoit, avant que d'avoir été couvé. Le 2. & le 3. jour la tache s'estant augmentée presque de deux fois autant, j'ay jugé que l'ame du poulet residoit dans cette partie, que c'estoit par là que la semence du coq estoit entrée dans l'œuf, & que le cœur s'y vouloit former puisque j'y remarquois un si prompt changement.

C'est donc à un petit point de la semence de la femme, s'il m'est permis de comparer les bestes aux femmes, que de communiquer l'ame de l'homme avec toute la matière qui la porte : ce qui arrive au mesme instant que la conception s'accomplit, & c'est aussi alors ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que l'entendement y paroist pour disposer toutes les parties à obcir ensuite à ses ordres.

Comme les fruits jouissent de la mesme ame que les arbres auxquels ils sont attachez & qu'en estant desunis ils portent dans leurs semences des principes semblables à ceux qui ont formé les arbres dont ils ont esté detachez. Ainsi la boule de la semence de la femme, estant attachée par une petite fibre dans le vaisseau ejaculatoire, jouit alors de la mesme ame que la femme mais dès que cette boule a esté rendue seconde par la semence de l'homme, qui s'y est mé-

lé-

lée: alors elle a un principe independant & une ame particuliere.

Ce qui me fait croire que cela est de la sorte, c'est ce que je vis la nuit dernière 23 Janvier 1680. Mademoiselle L. après de pressantes tranchées randit environ 200 boules ou petits œufs sans coquille. Chaque boule estoit attachée par sa petite queue qui tenoit a des fibres charnuës, tissues & entrelassées ensemble. La moitié des boules estoient grosses comme le bout du doigt & l'autre moitié comme de petis pois. Elles estoient toutes tresparentes & la membrane qui les couvroit estoit assez dure. L'humour qui y estoit contenuë estoit claire & en quelque facon gluante. Elle estoit un peu salée & acerbeau goust, & je ne doute pas que ce ne soient de pareilles boules qui occupent ordinairement les cornes de la matrice. Comme celles-cy n'auroient pas esté réduës fécondes par la bonne semence du mary, & que les vaisseaux ejaculatoires les avoient rejettées comme inutiles, c'est de la sans doute qu'estoit venu ce faux germe.

Les semences de l'homme & de la femme estant mélées se communiquent l'une & l'autre leurs qualités reciproques. Le peu d'apreté de celle de l'homme avec son odeur vireuse & sulfurée penetre toutes les parties de la semence de la femme, & en fait mou-
voir

voir tous les petis corps. Et la semence de la femme estant d'une substance un peu visqueuse, & d'une qualité un peu austere, n'obeit pas sitost a la penetration des qualités de celle de l'homme. Ainsy l'action est lente, & les mouvemens de toute la matiere enscée en sont languissans: si bien que l'on ne peut remarquer aucune chose dans la formation du foetus avant le 9 ou le 10 jour, ou pour mieux dire avant le 14. après lequel on peut observer les vessies transparentes, & ensuite la goutte de sang & le point saillant, qui par son mouvement donne des marques allurées de vie.

Mais avant que de passer outre, decouvrons la maniere dont la nature se sert pour faire fermenter les deux semences unies: car puisqu'on demeure d'accord que nous ne vivons que par la fermentation, il faut aussi que ce soit par son moyen que nous commençons à être formez.

Nous savons que le levain a deux sortes de substance: la plus grossiere devient de mesme nature que la matiere avec laquelle on la mele, & la plus subtile fait lever cette mesme matiere par sa penetration & par l'agitation, qu'elle excite dans les corps differens de toute la masse. Ainsy la partie la plus terrestre & la plus visqueuse de la semence de l'homme sert en partie a composer les parties spermaticques de l'enfant, & la plus spiritueuse est

318 *Tableau de l'Amour considéré*

employée aussi en partie à produire les esprits & l'ame de ce mesme enfant. Ce qu'elle fait par la fermentation qu'elle seule cause dans toute la matiere qui le compose.

Plus le levain a de parties subtiles & penetrantes, & plus la matiere sur laquelle il agit est souple & aisée à ménager, plus aussi il avance son action: témoin les garçons qui sont plutôt formez que les filles, & les pigeons mâles qui naissent le plus souvent avant les femelles, la matiere dont ils sont faits ayant plus de chaleur & d'esprits.

La semence de l'homme fermenté donc peu à peu toute la masse de la boule, & précipitant toutes les parties les plus grossieres, & en élevant les plus agitées & les plus spiritueuses. Son odeur virulente la dissout & en ouvre la matiere, la sulfurée la précipite, & la qualité austere de la semence de la femme la rassemble & l'endurcit si bien, qu'au bout de 10. ou de 12. jours, il se fait dans la partie inferieure de la boule une goutte d'eau transparente & claire, comme un crystal fondu, qui est l'elixir & l'extract des esprits de l'homme & de la femme. Cette petite ampoule d'eau se divise ordinairement en deux & quelquefois en trois parties, si nous en croyons Cognatus & Felix Platernus, le dernier dit avoir vû une femme qui faisoit

presque tous les ans un faux germe, & qui rendit un jour une boule ronde & blanche de la grosseur d'une noisette, qui estoit couverte d'une petite peau mince, que l'on pourroit appeller *aninos*, & qui renfermoit trois vesicules transparentes, dont l'inférieure estoit la plus pâle.

C'est dans cette humeur diaphane & cristalline que l'ame se place, pour obeir de là aux ordres supérieurs de l'entendement, qui n'occupe point de lieu, & qui est cependant par tout ce petit corps pour disposer les organes de la maniere qu'il le veur. Dans la partie inférieure de cette boules où ce Medecin remarqua la vesicule la plus pâle, est placée la matiere la plus pesante des parties spiritueuses des deux semences. Elle sert à former le cerveau qui est la partie dans les enfans la plus grande, la plus pesante & la plus froide; aussi observons nous que la teste des enfans qui sont dans les entrailles de leurs meres est toujours en bas lors qu'elle est située selon les loix de la Nature.

En effet on apperçoit une goutte d'eau transparente qui se forme au commencement du 3. jour dans un œuf de poule couvé, & je ne doute point que ce ne soit là que le cœur se place pour faire ensuite tous les organes qui peuvent servir a son mouvement.

Ce petit corps qui se forme dans les entrailles

trilles de sa mere est deja comme un enfant émancipé qui n'a besoin d'aucune autre conduite que de la sienne propre pour mettre toutes ses parties en ordre & pour les placer ou elles doivent être. Cependant la Nature qui prévoit les besoins de cet Embryon enfile le conduit où il le forme, & tire peu a peu des testicules & de quelques petits vaisseaux nerveux qui se glissent de la matrice aux cornes, les alimens qui luy sont necessaires. Elle en fait de mesme de l'autre costé. Elle envoie de la matiere à la corne vuide aussi bien qu'à celle qui est pleine. Et ainly ces vaisseaux ejaculatoires s'enfent à tous deux presque egale-ment. Et j'en ay vû qui estoient aussi gros que l'un de mes doigts.

Vers le 14. jour après la conception plus ou moins selon la chaleur de la matiere, l'abondance des esprits, la vivacité de l'ame, la diversité du sexe, la disposition de temps & de la saison, & enfin le temperament de la femme & de la matrice mesme, il naist dans l'une des ampoules transparentes un point rouge ou une goutte de sang, qui s'agit d'elle mesme, & je ne doute point que ce ne soient les petites oreilles du cœur ou le cœur mesme, qui par ses premiers mouvements de dilatation & de resserrement veut se fabriquer des organes, pour donner la vie au petit enfant qui commence à se former. Car comme c'est à l'entendement à placer toutes les

parties en leur lieu après leur avoir donné à a chacune une figure convenable, c'est aussi au cœur à les perfectionner & à les nourrir.

J'avoué que je suis en peine de dire si le sang est formé devant le cœur ou le cœur devant le sang, mais, quoy qu'il en soit, je suis pourtant persuadé que l'instrument doit être fait le dernier, puisque l'entendement n'entreprend l'ouvrage du cœur que pour contenir le sang, pour distribuer les humeurs, & pour communiquer la chaleur & la vie à toutes les parties les plus éloignées du corps. Mais parce que la fermentation a donné l'estre à ce petit corps, il est aussi raisonnable que la fermentation le perfectionne par le moyen de l'ebullition, qui se fait incessamment dans son cœur.

Ceux qui ont examiné après le 3. jour un œuf de poule couvé auront observé aussi bien que moy qu'auprés de la cicatrice, où s'estoient formées les trois vesicules claires comme l'eau coulante d'un rocher, il paroist une goutte de sang que l'on appelle fort à propos le point saillant, puisqu'il a des mouvemens reglez, & qu'il se resserre & s'elargit comme le cœur.

Cette partie de l'animal, qui se forme la première dans le blanc de l'œuf auprès de la cicatrice par l'industrie de l'ame qui y reside, est celle qui doit ensuite travailler à la perfection du poulet.

II

P 3

Cet-

Cette goutte de sang qui paroist 14 jours après nôtre conception est une partie principale de nôtre corps, l'organe de toutes les opérations de l'ame, l'origine des esprits, la source des parties sanguines, le siege de la chaleur naturelle, le thrône de l'humide radical par lequel nous vivons, en un mot l'extrait de l'ame de nos parens & une chose qui a du rapport à l'huile que nous tirons des semences des plantes.

II. *Second degré de la formation de l'homme.*

LA boule animée demeure encore dans ce lieu où la nature l'a d'abord placée. Elle ne s'enfle gueres, parcequ'elle ne reçoit presque point d'humeur qui puisse abondamment se communiquer au petit projet qui s'y forme. L'entendement qui y est renfermé est alors occupé à bastir un domicile pour sa demeure, il a assez de matiere chez luy sans en recevoir d'ailleurs pour commencer toutes les parties qui luy sont nécessaires. Il a déjà menagé ce qu'il y avoit de plus spiritueux dont il a fait comme une matiere de Verre fondu, où il a placé le point saillant. Il prétend de ce point distribuer la matiere & les esprits pour former, & nourrir les parties principales qui doivent estre fabriquées les premieres.

Il ne faut pas s'étonner si de la plus pure portion des deux semences unies, il se forme une goutte de sang. Des changemens semblables ne sont pas extraordinaires dans la Nature; ny au dessus de ses forces: car si les semences de nos parens viennent de la plus pure portion de leur sang, quelle difficulté y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore retourner en une substance pareille? Les alimens de quelque couleur qu'ils soient se changent dans l'estomach en matiere blanche, & l'artifice nous fait voir tous les jours du blanc se changer en rouge & du rouge en blanc par le mélange de diverses liqueurs; si bien qu'après cela on ne doit pas s'étonner, si avec du blanc l'ame, ou plutôt l'entendement, fait du rouge; & si de la semence de nos parens, il forme du sang & des humeurs rouges.

Le 20. jour, la generation s'avance d'une maniere surprenante. Alors le cœur bat plus fort qu'auparavant, & s'agitant avec force pour obeir au Maitre qui le commende, il commence à frapper doucement le vaisseau où il est renfermé, & à l'irriter par les petis battamens. Ce conduit qui en sent l'agitation commence aussi à en être ému & à faire de petis mouvemens peristaltiques & serpentins, pour se decharger en faveur de la matrice du riche depost que la Nature luy a confié.

Cependant le cœur semble alors estre partage

en deux parties qui representent ou ses petites oreilles, ou ses ventricules. Il se meut sans cesse par les esprits & la fermentation de son sang. Et comme l'ame perfectionne le cœur de son costé, le cœur darde aussi du sien par ses mouvemens. reitirez un peu de sang dans de petis conduits, qu'il forme à mesure qu'il pousse avec force l'humeur de ses petites cavités: tellement que l'on apperçoit alors deux petis fils rouges sortir du point saillant qui se produisent & s'allongent ensuite avec le temps. Au dessous du cœur on void toujours une autre petite vessie un peu plus de couleur de corne comme, l'a remarqué Cognatus: qui croist plus que le reste, & je ne fais aucune doute, ainsi que je l'ay remarqué ailleurs, que ce ne soit le Cerveau, qui n'est d'abord fait que pour le cœur, selon la pensée d'*Aristote*; & qui doit aussi de son costé travailler à la formation des parties spermatiques, comme le cœur fait du sien à la fabrique des sanguines.

Le sang avec l'entendement fait toutes choses dans la formation d'un enfant, & si dans les premiers mois de la generation, il nous est impossible d'appercevoir du sang qui vient des arteres de la mere pour la nourriture de l'enfant, cette humeur blanche, spermatique & nerveuse qui y est incessamment portée ne laisse pas pourtant de le nourrir, & devenir de la plus pure portion du sang de la femme.

+ 9

Les

Les cornes de la matrice se remplissent l'une & l'autre de cette semence pour fournir a l'Embryon l'aliment qui luy est alors le plus convenable. Celle qui est vuide en est toute remplie, & l'autre qui conserve le précieux thesor de la nature en est aussi garnie au costé de la frange, sans que cette humeur en puisse sortir. Elle s'y epaissit & s'y embarasse tellement parmy les fibres, qui y sont en grand nombre, que l'extrémité de ces deux vaisseaux en est entierement bouchée.

La boule croist chaque jour d'une façon étonnante, & comme les semences jetées en terre s'enfent & se nourrissent par l'humour qui penetre leurs membranes, ainsi la plus subtile portion de la semence de la femme qui touche la boule se fait passage en forme de sueur à travers la petite membrane qui la compose, afin de subvenir à ses necessités. C'est ainsi encore que le petit œuf de poule se grossit en descendant de l'ovaire sans qu'il soit attaché à aucune des parties de la poule, ainsi que l'expérience nous le fait voir.

Le 25. jour tout s'avance encore plus. L'on apperçoit déjà le commencement du poumon & du foyé qui naissent à l'extrémité des veines ou des artères, car il n'est pas aisé en ce temps-là de dire quels vaisseaux sont ceux que l'on void, a cause qu'ils sont privés de mouvement. S'il le faut pourtant con-

346 *Tableau de l'Amour considéré*

jecturer, je pense que ce sont plutôt des artères que des veines. Le poumon & le foie naissent donc à l'extrémité des vaisseaux, comme l'Agaric fait sur la melaise. Ils paroissent d'abord blanchâtres par la disposition des fibres que l'entendement y a fabriquées, & puis rougâtres par l'arrosement du sang du cœur.

Bien que l'humeur rouge du cœur croisse de jour en jour, elle n'a pourtant point d'autre matière pour se multiplier qu'une partie délicate de la semence, qui est confirmée entre les membranes, & qui coule des testicules de la femme, ainsi que nous l'avons observé.

On voit clairement par les démarches de la Nature qu'il se fait du sang devant le poumon & le foie: qu'il y a du mouvement avant que le cerveau soit formé, & que le corps se nourrit & s'augmente avant que l'estomach soit en état de faire du chyle, & les boyaux de le distribuer. On voit même alors des excréments de la seconde coction, & le foie ne commence pas plutôt à se faire que l'on y apperçoit une petite vessie de fiel distinguée par la couleur verte.

En ce temps-là la matrice est encore vuide dans quantité de femmes, & les règles, qui coulent souvent à quelques jeunes personnes sanguines & plethoriques pendant les premières semaines de leur grossesse, ne troublent point

point alors la generation qui se fait ailleurs. Les vaisseaux du fonds de la matrice & ceux de son cou donnent pour l'ordinaire du sang en plus grande abondance qu'ils n'avoient accoutumé, & si cela n'arrive point ainſy, ces femmes en ſont plus malades, & on les doit quelquefois ſaigner de peur que le ſang, qui ſejourne autour de leurs parties naturelles, ne cauſe quelque deſordre & a la mere & a l'enfant, ou que la matrice en l'humectant trop ne puiſſe plus être capable de recevoir le preſent que ces vaisſeaux ſont ſur le point de luy faire.

Le 29. jour le cerveau s'augmente conſiderablement, & ſon eau claire paroît plus abondant qu'au paravant. Le poumon eſt manifeſte, le foye eſt preſque fait, la rate eſt ſur le point d'être formée, & les reins commencent à paroître, mais toutes ces parties ſanguines ne ſont pas encore tout a fait rouges. L'epine du dos & les coſtes reſſemblent a de petites fibres. Enfin tout ſe perfectionne avec une promptitude ſurprenante. Le cœur qui n'eſt pas plus rouge que les autres parties ſanguines a maintenant ſes mouvemens plus forts & plus reglez. Il frappe & s'agit avec tant de force que les vaiſſeaux ejaculatoires augmentent auſſi de leur coſté leurs mouvemens ſerpentins.

L'enfant qui eſt renfermé dans la boule animée croît de telle ſorte qu'il preſſe forte-

P 6. ment.

348 *Tableau de l'Amour considéré*

ment le lieu où il est. En effet il a besoin alors d'une plus grande espace pour avoir la liberté de se perfectionner, & de chercher de la nourriture qu'il ne trouve pas suffisamment où il est.

Enfin c'est en ce temps-là que quelques femmes grosses des plus sensibles sentent comme le mouvement d'une fourmis dans l'un ou dans l'autre de leurs flancs. Mademoiselle C. qui a eu beaucoup d'enfans a toujours senty le 30. ou le 33. jour de sa grossesse le mouvement de l'enfant qu'elle avoit conçu. Cela arrive par la fortie de la boule animée & par le mouvement de l'un des vaisseaux ejaculatoires qui s'en deffait. On peut connoitre par là si ce que porte une femme dans ses entrailles est un garçon, ou une fille. Le premier estant ordinairement du costé droit & plûtoft formé que l'autre qui demeure le plus souvent dans les conduis de la matrice jusques au 40. ou au 42. jour.

III. *Troisième degré de la formation de l'homme.*

Après que l'ame a fabriqué le cœur pour y faire son principal siège, & pour y obeir à l'entendement humain, elle le garentit de toutes parts des embûches qui luy pourroient être dressées; Elle l'environne d'abord d'une forte membrane pour le deffendre contre les

assauts du dedans. Elle luy fait naitre une eau claire & douce, pour l'humecter dans ses mouvemens continuels & quelquefois violens, & fabrique ensuite au dehors des rempars d'ossements pour le defendre contre ses ennemis étrangers.

Le premier mois de Lune ne s'est donc pas plütoüt écoulé que le petit enfant change de place, & tombe dans le vuide de la matrice. Là il est receu & conservé comme le plus riche tresor de la nature; & se sentant doucement pressé comme par de petites caresses, il semble qu'il s'en rejouisse par les legers mouvemens, qu'il commence imperceptiblement à faire sentir a sa mere.

C'est sans doute par ces pressemens, que les femmes ont moins de ventre en ce temps-là qu'auparavant. Luers entrailles serrent alors, & couvent chetement l'enfant qui vient d'arriver. Il se place donc à l'embouchure du vaisseau duquel il est sorty, si bien qu'il est entre le milieu du fond de la matrice & l'ouverture de son vaisseau ejaculatoire. Cette situation luy est comme contrainte, puisque la cavité de la matrice n'est alors gueres plus spatieuse que pour y loger une grosse amande verte.

Cependant toutes les parties de l'Embryon ne sont pas encore parfaits. Le coeur, le poumon, le foyé, la rare, les reins, & les boyaux, semblent être suspendus, & com-

me attachez hors de son corps, les yeux sont comme deux petits points noirs marquez à la teste. L'Epine du dos & les costez paroissent plus fortes; les mains & les pieds commencent à se former; les vaisseaux se grossissent & s'allongent. L'on s'apperçoit mesme de la production de ceux du nombril, qui vont chercher dehors dequoy faire vivre cette petite creature. C'est ce qu'a remarqué Riolan dans l'enfant d'une femme dont il fit la dissection.

L'Embrion se nourrit peu a peu de ce qu'il choisit entre la membraue qui l'envelope, & qui s'elargit de jour en jour par l'accroissement du petit corps, qu'elle renferme. Ce qui n'empêche pourtant pas, qu'il ne sorte de l'une & de l'autre corne de la matrice une humeur blanche, & spermatique, qui n'a pas jusques-là abandonné le fœtus, & qui luy est tellement necessaire, que, sans ce principal aliment, je ne doute point qu'il ne cessast bientoist de vivre.

Mais parceque peutestre on diroit que j'en impose, en rapportant tant de particularités sur la formation de l'homme, comme si j'aurois esté le témoin des actions de la nature, j'ay resolu de le confirmer par les experiences que j'en ay faites, & par celles que les plus sçavans Medecins m'ont fait remarquer sur ce sujet.

Si l'on peut comparer les animaux avec
L'hom-

l'homme, je puis dire dans la remarque que j'ay faite de la nourriture du poulet, que ce petit animal ne se nourrit d'abord que du blanc de son œuf. Il l'épuise presque entièrement avant que de toucher au jaune, si bien que le jaune est presque tout entier quelques jours devant qu'il sorte de sa coquille. J'en dis de même d'un enfant qui se nourrit dans les flancs de sa mere. Une matiere blanche, qui n'est autre chose que la semence de la femme, luy sert d'abord de nourriture; & comme cette matiere n'est pas suffisante pour le nourrir, le sang de la mere, qui a du rapport au jaune d'œuf, luy sert aussi de nourriture dans les derniers mois de sa prison.

Avicenne, l'un des plus curieux Observateurs de la nature, qui ait jamais paru, autorise cette verité, lors qu'il nous rapporte, qu'il a apperceu le fœtus comme suspendu par deux petites attaches spermatiques, qui sortoient de l'une & de l'autre corne de la matrice. Et je ne doute point que ce ne soit par là qu'il se nourrisse, avant qu'il tire du sang des entrailles de sa mere.

Varole a aussi observé la même chose, lors qu'il remarque, que les racines dorsales du fœtus, qui le suspendent, sortent des deux cornes de la matrice en forme de cheveux. Ces petites attaches s'effacent, selon la remarque de *co Medecin*, dès que les vaisseaux du nom-

bril

352 *Tableau de l'Amour considéré*

bril penetrent la membrane qui environne le fœtus, & que la matrice commence à distiller une petite rosée de sang, qui forme la partie charnuë de l'arrière fais, qu'*Aran-tio* appelle fort proprement le foyë de la matrice.

Pour moy qui me suis beaucoup appliqué à examiner les principes de la formation de l'homme, j'ay remarqué dans la matrice au commencement de la grossesse de quelques femmes, que j'ay dissequées, des vaisseaux blancs parmi des sanguins. Ils descendoient vers son orifice, & il sembloit qu'ils formoient plusieurs valvules pour retenir plus aisément l'humeur qu'ils contenoient.

En ce temps-là le fœtus est gros comme le pouce, & il paroist de la grosseur d'un œuf de poule lors qu'il est couvert de ses membranes. Sa teste, qui est aussi grosse que tout le reste du corps, renferme une substance semblable a du lait caillé: à voir sa bouche fenduë, on droit que c'est un chien sans nez & sans oreilles. Ses parties principales ne paroissent plus à decouvert, on distingue alors plus aisément le sexe par la diversité des parties naturelles qui sont faites les dernieres. Car l'entendement ayant un chef d'œuvre à faire, il estoit bien juste qu'il y travaillast longtemps avant que de le perfectionner: & je ne doute pas que ce ne soient les grands avantages qui possèdent les parties naturelles, qui en

ont retardé la formation. Le siege de l'ame distributive, & les parties par lesquelles la volupté se communique à l'homme, & par lesquelles il devient vigoureux, hardy, ingénieux, & fécond, ne se forment pas en peu de temps, comme les autres.

On commence au second mois de Lune à distinguer deux membranes, dont l'enfant est envelopé. La premiere qui paroist à nos yeux, & que les Anatomistes appellent *Chorion*, semble avoir esté faite par la chaleur naturelle, qui agissant sur la semence de la femme, lors qu'elle s'assembloit dans l'une des cornes de la matrice, en a formé une boule. La seconde est celle qui touche immédiatement l'enfant, que les mesmes Anatomistes ont nommé *Amnios* a cause de la semence de l'homme & la femme, par le moyen de la mesme chaleur, dont l'entendement s'est d'abord servy, pour faire la petite vessie diaphane & transparent, que nous avons remarqué au commencement de la conception.

Ces deux membranes renferment donc l'enfant; & par ce qu'elles croissent peu à peu à mesure que l'enfant se nourrit; elles pressent aussi & elargissent également la matrice. La membrane externe touchant fortement son fonds se joint & se colle à la superficie interne de cette partie là par un peu de sang qui en coule goutte à goutte. Ce sang en se

cail-

354 *Tableau de l'Amour considéré*

caillant par la vertu de la semence de l'homme devient chair, & reçoit les vaisseaux que l'enfant y pousse pour y puiser l'aliment qui luy est convenable sur la fin de sa prison.

Deux artères sortent des Iliâques du petit enfant, une veine les accompagne qui vient de la cavité du foyé, & ces trois vaisseaux se trouvant unis à son nombril avec le lien qui suspend la vessie, font tous ensemble ce que les sages femmes appellent le Cordon, qui n'est autre chose que l'estuy des artères & des veines de l'enfant allongées. Les artères en avancent le sang superflu, & vont donner du mouvement, & communiquer de la chaleur & des esprits au sang, qui se trouve dans la partie charnuë de l'arrière fais. La veine qui est souvent double porte du foyé de la matrice dans le foyé de l'enfant l'humeur qu'elle y a puisée, afin que cette humeur soit encore perfectionnée & depurée devant que de passer par le cœur de l'enfant.

Quatrième & dernier degré de la formation de l'homme.

L'Intelligence travaille si promptement à son heureuse composition, que si nous avions la faculté de la voir agir de jour en jour, nous y remarquerions à chaque moment quelque chose de nouveau.

Les membranes qui envelopent l'enfant
font

font dans le 3. mois de Lune de la grosseur du poing, & le chorion commence déjà à se coller au fonds de la matrice; mais de telle sorte qu'il n'empêche point l'écoulement des humeurs qui viennent des vaisseaux ejaculatoires. Si cela n'estoit pas de la sorte quelle apparence y auroit-il, que les matieres blanches & spermaticques dont l'enfant se nourrit encore en puissent sortir incessamment?

Quoyque l'on ne demeure point d'accord des vaisseaux qui portent cette matiere blanche à l'enfant; cependant on doit croire qu'il y en a; puisque les humeurs, qui sont renfermés dans le Chorion & dans l'Amnios, ont servy jusques alors de matiere a former toutes les parties de l'enfant & puis à le nourrir pendant tout ce temps-là. Si bien que l'on peut conjecturer que ces humeurs spermaticques se seroient déjà epuïsées, si elles n'avoient esté rafraichies par d'autres. Et je ne doute pas que les attaches spermaticques & les racines dorsales d'*Avicenne* & de *Varole* ne soient les vaisseaux qui portent au fœtus la semence de la femme pour le nourrir. Car de s'aller persuader qu'il se nourrisse d'abord du sang de sa mere, c'est ce que je ne saurois croire non plus que *Galien* & *Fernel*.

Si le sang des regles est retenu quelques jours, l'experience nous monstre qu'il se corrompt, & qu'il fait dans le corps de la femme tant de desordre en peu de temps, qu'il y met

met une disposition à toutes sortes de maladies. A plus forte raison, s'il est retenu plusieurs mois, sera-t-il moins capable de nourrir un enfant délicat qui ne s'est jusques-là entretenu que d'alimens fort purs & bien préparés ?

Ce sang superflu s'écoule donc les premiers mois de la grossesse en partie par les regles de quelques jeunes femmes sanguines : pour les autres qui ne se purgent pas ainsi, la partie la plus mauvaise demeure dans leurs veines pour leur faire misérablement passer tout le temps de leur grossesse, à moins qu'elles ne soient extrêmement fortes pour y résister. Cependant la nature qui ménage sagement ses productions dissipe ce mauvais sang des regles par les degousts & l'abstinence des femmes, ou bien elle en évacue les excrémens par la bouche en vomissant ou par les autres lieux destinez à cet usage. Pour l'autre qui en est la meilleure partie elle la change en matiere blanche pour la nourriture de l'enfant, comme nous allons le prouver.

La semence de l'homme n'a pas seulement la vertu d'être la principale matiere de la generation, elle rend encore la semence des femmes féconde par les esprits qui se broüillent parmy toute la masse de leur sang. Car quelle apparence que dans la plus part des femmes, qui ne sont pas ordinairement réglées, les premiers mois de leur grossesse, le

sang

fang des regles ne fust pas de desordre, s'il n'estoit changé en semence par la faculté fermentative & particuliere, de la semence de l'homme ? Et quel moyen encore que la femme pût engendrer tant d'humeurs blanches durant les premiers mois de sa grossesse pour former & nourrir son enfant, si le sang des regles comme en estant la premiere matiere, ne serroit à cet usage.

La semence de l'homme qui change en lait le sang qui reste après que la femme grosse s'en est nourrie, change aussi en matiere blanche & spermatique le mesme sang pour servir de nourriture à l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles.

1. Presque tous les Medecins ont crû les uns après les autres que l'humeur claire, qui est continuë dans l'*Aminios* estoit la sueur de l'enfant, & que celle que renfermoit le Chorion en estoit l'urine. Et parcequ'ils n'ont pû découvrir l'origine ny l'usage de ces liqueurs, ils ont accommodé la nature à leurs pensées, & se sont imaginez que les choses estoient toutes autres qu'elles ne sont veritablement. C'est pourquoy ils ont fait passer l'ouraque qui est le suspensoir de la vessie jusqu'au de là l'*Aminios*, afin de porter l'urine dans la cavité du Chorion, au lieu que ce lien se termine seulement au nombril, & qu'il n'est jamais trouë que contre les ordres de la nature, ainly que l'experience nous le fait connoitre.

2. En

2. En second lieu d'où pourroit venir cette urine & cette sueur dans un fœtus, qui n'a pas encore de reins fabriquez, ny de vessie formée, & qui ne s'exerce pas avec assez de violence pour suer.

3. D'ailleurs le petit oiseau qui est renfermé dans la coquille, qui ne suë & qui n'urine jamais, a pourtant ces deux humeurs séparées, & pour ne parler icy que du poulet, après que l'œuf dans lequel il est renfermé a esté couvé pendant 8. ou 10. jours, on y remarque dans l'une de ses membranes une humeur fort claire, que l'on appelle le lait de l'œuf, & dans l'autre une matiere un peu plus epaisse que l'on nomme le blanc.

4. Au reste si ces matieres estoient de l'urine & de la sueur, qui estce qui auroit la vertu de les conserver sans se corrompre, & sans corrompre les enfans pendant tout le temps qu'ils demeurent dans les fleurs de leurs meres?

Il faut donc avouër que les humeurs renfermées entre les membranes du fœtus sont plustost son aliment que l'excrement de son petit corps.

5. S'il faut prouver cette opinion par l'axiome des Philosophes, on peut dire que nous devons d'abord nous nourrir de semence puisque nous en avons esté formez, car outre qu'au commencement nous ne decouvrons point de vaisseaux qui portent du sang de

de la mere au fœtus, le sang des regles, comme nous l'avons dit, est une nourriture trop éloignée pour se changer dans les parties d'un petit corps tendre. Mais quand l'enfant est accompli & qu'il a change de temperament, c'est alors qu'il a besoin de plus d'aliment & du sang des regles, qui est une autre sorte de nourriture qui luy vient de la chair de l'arriere fais.

6. D'ailleurs les semences estant des emanations & des extraits de la plus pure partie du sang de nos parens, quel inconvenient y a-t-il de croire qu'elles ne puissent encore devenir sang; puisque la goutte de sang qui paroist quelque jours après la conception est engendrée de semences & multipliée par cette même matiere.

7. L'experience nous fait voir que tous les oyseaux se nourrissent d'abord du blanc de leur œuf par les veines qui y sont distribuées, & que cette nourriture leur manquant, ce qui arrive sur la fin de leur prison, ils se servent du jaune que l'on trouve attaché a leur nombril 8. ou 10. jours après qu'ils sont sortis de leur coquille. Si le sang des regles a du rapport au jaune; & la semence de la femme au blanc de l'œuf, ne devons nous pas croire que les enfans se nourrissent d'abord de la semence de leurs meres puis de leur sang sur la fin de la grossesse.

8. Nous trouvons dans l'*Aminion* une humeur

meur claire, douce & agréable au goût que la nature a ainsi préparée pour servir d'aliment prochain à l'enfant, & dans le *Chorion* une autre matière un peu plus épaisse qui en est l'aliment le plus éloigné. L'une & l'autre de ces matières se figent & se caillent, quand on les expose au feu, si bien que l'on ne se tromperoit point, si l'on croyoit qu'elles ont les mêmes qualités & les mêmes usages que le blanc de l'œuf au respect des oyseaux; car si le blanc nourrit le poulet, ainsi que nous l'avons remarqué, je ne voy point de raison pourquoy cette humeur blanche de la femme ne poteroit pas aussi servir de nourriture à l'enfant & avoir de pareils usages. Il ne faut pas douter, selon le sentiment d'*Hippocrate*, que la matière claire de l'*Amnios* ne pénétre le corps tendre de l'enfant, que la bouche ne la suce, que son gozier ne l'attire, que son estomach ne la reçoive, puisque nous trouvons dans l'estomach des enfans nouveaux nez une matière chyleuse & dans leurs gros boyaux des excréments noirs.

9. Après tout on doit être persuadé, que l'enfant, pendant tout le temps qu'il demeure dans le ventre de sa mere, se nourrit des humeurs qui se trouvent renfermées dans ses membranes: car qui luy auroit appris des qu'il est né de prendre & de sucer la mamelle de sa mere, si auparavant il n'en avoit appris l'usage & le mestier, lors qu'il estoit dans les entrailles? On

On doit donc conclure de tout ce que nous venons de dire que les humeurs contenues dans les deux membranes, qui envelopent le fœtus, ne sont pas de purs excrements, mais de la matière pour le former & pour le nourrir.

Si nous avions des observations de tous les mois, nous aurions sans doute plus de lumière que nous n'en avons, pour connoître de quelle façon la Nature agit, lorsqu'elle nous forme. Et si les Medecins vouloient se donner un peu plus de peine qu'ils ne font ordinairement, je me persuade que dans peu de temps nous ferions des découvertes, qui nous apprendroient des choses admirables touchant la formation de l'homme.

Il y a environ six ans que je fis ouvrir une femme qui estoit morte grosse de quatre mois, & après avoir coupé les deux membranes qui couvroient l'enfant j'apperceus que tous les petis membres estoient distingués, que sa teste estoit plus grosse a proportion que tout le reste du corps: que son cerveau estoit comme du lait caillé avec quelques fibres rouges qui le traversoient: que ses yeux manquoient de paupiere, son nez de chair, sa bouche de levres, & son visage de jouës: que sa poitrine estoit divisée en trois cavités presque égales. La Fagouë estoit placée dans la plus haute. Cette partie estoit beaucoup plus grosse que dans les hommes parfaits, & elle

elle estoit pleine d'une liqueur blanche comme du lait. Le poumon, le foyé, la rate, & les reins qui estoient tous d'un rouge mourant occupoient la capacité inferieure, & le cœur renfermé dans son pericarde estoit dans celle du milieu. Cette dernière partie sembloit estre double par la tumeur de son ventricule droit & de ses deux petites oreilles. L'estomach estoit rempli d'une humeur un peu epaisse semblable en quelque façon à celle que renfermoit l'Amnios, les petits boyaux contenoient une matiere chyleuse, & les gros en reservoient une autre un peu noire qui estoit de la consistance d'une opiate liquide. Le boyau cœcum n'estoit qu'une appendice non plus que dans les hommes, & il ne formoit pas un second intestin comme on l'appertçoit en les porceaux. Il y avoit un peu d'urine dans la vessie & un peu de bile dans la vesicule de fiel. La coiffe sembloit estre une petite nuée qui flotoit sur les boyaux dans le haut du ventre. Les reins estoient divisez en plusieurs petites boules, comme sont ceux des veaux, & par dessus on observoit dans la graisse d'autres parties rougeâtres & comme glanduleuses que l'artere adiqueuse arrosoit qui estoit aussi grosse que l'émulgente. Les testicules estoit dans le ventre, car c'estoit un garçon, au mesme lieu que ceux des femmes, un peu au dessous des reins. Les pieds & les mains commençoient

à se

à se garnir d'ongles, & les muscles paroïssent rougis par le sang dont ils s'estoient apparemment déjà norris. Le Chorion estoit comme collé à quelque sang caillé qui sortoit du fonds de la matrice, de la mesme maniere que nous voyons un potiron attaché à un arbre ou à la racine d'un chardon qui l'engendre. Je remarquay encore que les vaisseaux ombilicaux venoient du bas & s'allongoient en haut, après avoir percé les deux membranes de l'enfant pour se joindre au milieu de la partie charnuë de l'arriere fais, ce qui se fust fait apparemment dans huit ou 10. jours, si la mere ne fust morte avec l'enfant. Je trouvoy aussi beaucoup de matiere blanche & mucilagineuse entre les membranes de l'enfant & la matrice & après avoir coupé moy-mesme un des vaisseaux ejaculatoires de cette femme, qui estoit gros comme le doigt, il me parut rempli d'une matiere blanche qui ressembloit à la semence d'une femme. La matrice dans son fonds estoit épaisse d'un bon pouce & spongieuse comme une éponge. J'y apperceus des varices en assez grand nombre, & quelques veines remplies d'un suc blanc qui estoient variqueuses en plusieurs endroits.

Ce qui sort à l'enfant pour son ornement & pour sa deffense est forme dans le 5. ou le 6. mois. Les cheveux percent alors la peau, & l'on void venir les ongles aux mains & aux pieds.

Q 2

Les paupieres commencent à couvrir les yeux, le nez à se garnir de peau, les muscles buccinateurs qui sont les jouës à rougir & les levres sont les dernières parties à se former : on apperçoit encore alors les oreilles imparfaits, & l'on commence à voir la poitrine qui se distingue des parties basses par le diaphragme qui se forme.

Pendant que toutes ces parties s'avancent de la sorte, celles que nous appellons principales & nécessaires à la vie se perfectionnent & s'accomplissent aussi. Le Chorion est attaché plus qu'auparavant à la partie charnue de l'arrière-fais, qui est de sa hauteur d'un travers de doigt, & qui reçoit déjà l'insertion des vaisseaux ombilicaux. Ces vaisseaux commencent à y puiser la matière qui contribue à nourrir l'enfant, qui est déjà assez grand pour avoir besoin de plus de nourriture qu'auparavant.

En effet *Riolan* me confirme dans mon opinion par une histoire qu'il rapporte d'une femme grosse de cinq mois, dont il fit la dissection en l'an 1612. Ses testicules estoient plats, blanchâtres & comme attachez au milieu du dehors de la matrice. Les cornes de cette partie estoient grosses comme le doigt, mais la droite l'estoit plus que l'autre, & toutes deux estoient remplies d'une humeur blanche. Son col estoit dur & calleux & cependant humecté d'une matière gluante.

te. La partie charnuë de l'arrirefais estoit epaisse d'un travers de doigt & jointe au fonds de la matrice par de petites fibres.

Cette histoire nous fait connoitre que cet enfant estoit sorty de la corne droite de la matrice, puisqu'elle estoit beaucoup plus élargie que l'autre: que les vaisseaux ejaculatoires ne seroient pas si gros, & ne contiendroient pas une si grande quantité de matiere blanche, si cette matiere n'avoit ses usages particuliers, savoir de nourrir l'enfant dans les premiers mois & d'y contribuer encore dans les derniers. Enfin que l'enfant ayant communication avec la partie charnuë de l'arrirefais il faut conjecturer qu'il se nourrit de differens alimens.

La chair de l'arrirefais est un sang figé par la semence de la femme, qui a esté renduë feconde par les esprits de la semence de l'homme. Cette chair n'est pas semblable à celles des visceres, elle se déchire aisément avec les ongles: sa mollesse & sa substance spongieuse en estant une des principales causes. C'est ce qui la rend si prompte à s'abreuver du sang, qui distille incessamment en forme de rosée par les petites arteres de la matrice. Sa figure est convexe du costé qu'elle touche cette partie-là. Elle a des fentes, des sinus, ou des inegalités qui l'empêchent d'estre suffoquée par les humeurs, qui pourroient luy estre communiquées en abondan-

ce du costé de la matrice. Toute sa substance est pleine de vaisseaux qui sont plutôt des artères que des veines, afin d'atténuer & d'inciser le sang qui a servy une fois de nourriture à l'enfant; & de rectifier celui qui vient de nouveau du costé de la mere. Ces vaisseaux sont des productions de ceux de l'enfant, que son intelligence a poussé jusques dans l'arrière fais, pour y chercher dequoy nourrir la petite creature qu'elle a formée.

Si la matrice ouvre de son costé 8. ou 10. petites artères pour distribuer du sang goutte à goutte à la chair de l'arrierefais: cette chair en a pouffe plus de 40. dans le fonds de la matrice: & ainsi les femmes qui accouchent ne courent pas ordinairement tant de risque de perdre la vie, qu'on se le persuade, par l'empenchement du sang de leurs vuidanges, puisqu'il y a de leur costé si peu de vaisseaux ouverts.

L'Enfant est situé d'une certaine façon dans les entrailles de sa mere, que ses vaisseaux ombilicaux montent en haut, pour chercher dequoy vivre, comme fait le germe d'une semence qui cherche l'air. Ils sont fortifiez d'une membrane épaisse & gluante, qui est une production de la peau du ventre de l'enfant & de ses autres membranes communes. Après qu'ils se sont allongez de la longueur d'environ cinq pieds ils se jettent dans le milieu de la chair de l'arrierefais. Les autres

s'y

s'y font faire place par le mouvement de leur sang qui rarefie & subtilise l'humeur qui s'y rencontre, qui n'est pas ordinairement trop bonne; & après luy avoir imprimé son mouvement, il la fait promptement passer dans la veine qui est renfermée dans le mesme estuy. Cette veine a de distance en distance de petites valvules pour empêcher que le sang ne coule avec de précipitation, & qu'il ne suffoque l'enfant. C'est pas ces petis nœuds que les matrones devinent ce qui doit arriver à la mere, & c'est aussi contre cette divination que Saint *Chrysostome* parle d'un ton si haut & si eloquent.

Si l'on veut savoir comment circule le sang dans la chair de l'arrierefais & comment il se communique à l'enfant, l'on n'a qu'à lier le Cordon, & l'on verra que la veine s'enfle du costé de l'arrierefais, & que l'artere bat du costé de l'enfant, & ainsi l'on n'aura plus de doute sur le mouvement de de ses humeurs.

Nous avons sujet d'admirer la situation de l'enfant dans le corps de la femme, il a toujours la teste en bas, selon les loix de la Nature afin d'être prest à sortir quand il en fera question; la grosseur & la pesanteur de sa teste luy faisant garder toujours cette posture. Son visage est tourné vers le dos de sa mere, son nez est entre ses genoux, & il a ses deux poings pré de ses jouës. Ses coudes tou-

Q₄

chent

chent les cuisses, & les talons les fesses, si bien que dans cette posture il demeure 9. mois souvent en dormant, & quelquefois en veillant & en s'agitant avec assez de vigueur. Car quoyque les nerfs des enfans ne soient pas bien durs, ils sont pourtant aussi gros & mesmes plus gros que les nostres, & assez capables de causer des mouvemens sensibles.

An commencement du 10. mois de Lune, l'enfant est dans son entiere perfection. Toutes ses parties sont accomplies, & il n'aspire qu'à sa liberté. La liqueur dans laquelle il nage devient vieille & corrompue, par ce que d'un costé il en a pris le meilleur pour se nourrir depuis le commencement de sa vie, & que de l'autre il s'y est meslé une infinité d'excremens qui l'ont infectez. Son urine qui sort de ses parties naturelles & non d'ailleurs, & les ordures de sa peau ont corrompu cette liqueur. C'est un prisonnier infecté de l'air de sa basse fosse, il brise ses liens, & fait un effort pour aller ailleurs chercher une demeure plus commode. Son estomach ne peut plus souffrir une liqueur corrompue: elle fait de mauvaises impressions sur son cœur & ils font que ses esprits en son alterez. Peut-estre pour cela que depuis le milieu jusques à la fin de la grossesse de sa mere, la Nature luy a fourny du sang assaisonné de la maniere qu'il le faut, pour éviter la mauvaise nourriture

ture des liqueurs renfermées entre les membranes de l'arrière-fais.

Ces liqueurs qui sont devenus excréments ne manquent pas pourtant d'usages. Elles s'opposent d'un costé aux accidens externes qui pourroient luy causer la mort, lors qu'il est encore dans les flancs de sa mere, & de l'autre elles doivent un jour faciliter l'accouchement en humectant les parties naturelles de la femme.

Il y a encore une autre cause de l'accouchement qui est aussi naturelle que celle dont nous venons de parler. La chaleur qui reside dans nostre cœur ne peut durer longtems si elle n'est évacuée, & si elle ne se décharge de temps en temps des excréments vaporeux qu'elle engendre. Lorsque ce feu est venu à un degré de force, qu'il ne peut plus souffrir d'accroissement sans courir risque, de peur que par la suffocation le cœur de l'enfant en seroit bientôt étouffé si en se dégageant des liens dont il est attaché, il ne cherchoit ailleurs dequoy se rafraichir par le moyen de l'air que ses poumons doivent respirer, c'est aussi par cela que l'on a quelquefois entendu le cry de quelques enfans qui estoient encore dans le ventre de leurs meres, comme voulant respirer avant que d'estre nez. Cette cause aussi bien que l'autre oblige les enfans pour se donner la liberté. Ce n'est pas qu'ils manquent alors de

nourriture, puisqu'il leur en vient suffisamment du costé du Cordon.

C'est donc l'enfant qui par ses efforts donne le branle à l'accouchement, c'est luy qui brise ses liens & les membranes qui l'embarassent, c'est luy qui veut vivre tout seul & qui a dessein de se servir de sa nourrice. Pour cela il frappe fortement les entrailles de sa mere, qui estant extremement sensibles font obligées de se lever contre luy & de le chasser dehors. Il cause donc les premiers efforts & la mere les acheve; car dans l'accouchement lors qu'il est dans le pas la teste forte: il est souvent si etonné de ses propres efforts & de ceux de sa mere, qu'il n'y a alors que la femme qui agisse pour le mettre dehors par la violente agitation des muscles de son ventre.

Quelques uns ne peuvent croire qu'un enfant puisse demeurer dans les flancs de sa mere sans respirer, parce, disent ils, que la vie est tellement unie a la respiration que nous cessons de vivre lorsque nous cessons de respirer.

Mais s'ils avoient exactement confiderez les poumons des enfans de 8. ou de 9. mois ils seroient convaincs du contraire. Ils auroient observé que le poumon ne fait point alors les actions qu'il fait dans les hommes parfaits; car dans les enfans cette partie se nourrit sans se mouvoir, ainly que la con-

leur de sa substance nous le marque. Ils auroient encore appris que le sang ne circule pas dans leur poumon comme dans le nostre, puisqu'il passe trois oculaires du seprum ou de l'entredeux du cœur, ainsy que l'a fort bien remarqué *Botal.*

Au reste si quelques animaux parfaits vivent sans respirer, ainsy que font la plupart des poissons, ne pouvons-nous pas croire que les enfans peuvent bien vivre quelque temps sans respirer. L'eau de la mer rafraichit le cœur des poissons, & fait la mesme fonction dans leur poumon que l'air dans le nostre; & l'enfant qui nage aussi parmy des eaux se rafraichit par là; & se tempere la chaleur qui est d'abord assez modérée; si bien qu'alors il n'est pas nécessaire qu'il respire jusqu'à ce que sa petite chaleur naturelle, & le petit feu de son cœur se soit augmenté, & l'eau obligé de rompre ses liens pour chercher sa liberté.

On peut encore a jouter à cela que les alimens dont il se nourrit sont plus épurez & moins chargez d'extremens que ceux dont nous nous nourrissons; car toutes les parties nourricieres de la mere les nettoient de leurs ordures, & les filtrent pour les épurer d'avantage; le foyé de l'arrierefas les coule dans sa chair spongieuse, & les visceres de l'enfant les corrigent encore, si bien qu'apres cela les alimens sont pure, & n'ont pas besoin d'être

Q⁶ enco

encore épurez par la respiration, son cœur n'est pas si incommodé des vapeurs fuligineuses du sang, & il peut faire son action sans avoir besoin de respiration comme le nostre.

Après que l'enfant est né & que l'arrière-fais est forté selon les loix de la Nature, la matrice qui est toute ouverte alors se renferme incontinent & trois heures après on n'y fauroit mettre la main. C'est ce qui m'a causé souvent de l'admiration aussi bien que la verge de l'homme, qui s'estant roide pour engendrer devient si fletie & si petite après son action qu'en hyver on auroit quelquefois de la peine à la trouver. Ce sont des coups de la Nature qui est admirable dans toutes ses actions, & qui fait plus paroître sa puissance & ses merveilles dans la production de l'homme, & des animaux que dans toute autre occasion.

CHAPITRE V.

Du faux-germe & du fardeau.

LA Nature dans ses ouvrages se propose toujours une fin. Elle n'entreprend jamais de generation qu'elle n'ait un principe certain & déterminé. Si elle manque quelquefois à faire ce qu'elle s'est proposée il faut plôtost en accuser les causes qui

qui concourent avec elles que de publics qu'elle s'est trompée. Si quelquefois elle ne fait point dans les femmes de véritable conception, on n'en doit attribuer la faute qu'à la matière sur laquelle elle travaille qui n'est pas disposée à faire des générations humaines. Tant de conditions sont nécessaires pour faire un enfant, que s'il en manque quelque-une il n'en faut attendre qu'un faux germe & un fardeau, ou tous les deux ensemble. Et pour parler en particulier sur cette matière qui me paroît fort difficile, on ne permettré seulement de l'ébaucher sans l'examiner à fonds n'ayant lu aucun auteur; si l'on en excepte *Valeriola* qui en dit quelque chose, qui m'ait indiqué comment se font les irrégularitez de la génération.

Je ne parle point icy des Monstres qui sont des choses extraordinaires dans la Nature, & qui ne viennent point de la conception ny des semences des sexes humaine; mais je parle des erreurs de la conception qui sont faites par le défaut, & les maladies de la semence, ou par l'abondance & la mauvaise qualité du sang des règles. Car la véritable aussi bien que la fautive conception se fait par le mélange de la semence de l'homme & de la femme, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, & que nous le serons encore voir dans la suite de ce discours.

La femme n'a pas la puissance de se polluer,

Q 7

luer, comme l'homme ny de se décharger de sa semence superflue. Elle la garde quelquefois fort long-temps dans ses testicules ou dans les cornes de sa matrice, où elle se corrompt & devient jaune, trouble ou puante, de blanche & de claire qu'elle estoit auparavant. Au lieu que l'homme se polluant souvent, mesmes pendant le sommeil, sa semence est toujours nouvelle & ne demeture jamais dans ses conduits pour s'y corrompre, amoins qu'il ne soit incommodé. Alors sa maladie la rend souvent inféconde. Et si elle est en ce temps-là communiquée à une femme saine & fertile; ou elle ne cause point de generation, ou si elle en cause, elle fait un enfant malade & valerudinaire.

1. Tous les vices & les irregularités de la conception viennent donc plûtoit du costé de la femme que de l'homme. Si, par hazard, la semence de l'homme rencontre la semence corrompue de la femme, il ne faut pas alors en esperer de veritable conception. La semence de l'homme a beau avoir toutes les qualités nécessaires pour engendrer, elle ne peut néantmoins produire un enfant, si elle trouve des humeurs qui la rendent incapable de faire son action naturelle. Si dans la matrice elle se mêle avec une serosité corrompue & virulente qui détruit son ame, que *Galien* appelle esprit genitif, & si enfin entrant dans l'une de ses cornes & se communi-

quant

quant à l'humeur d'une des boules où la semence de la femme est renfermée, elle la rencontre trouble & incapable de recevoir ses impressions. Car quelle apparence y a-t-il que la semence de la femme soit émeuë par les esprits actifs de celle de l'homme & qu'elle en soit comme caillée, pour ne servir de l'expression de l'Ecriture, si elle même manque d'esprits, & si elle a perdu par sa corruption ce qu'elle avoit de meilleur & de plus actif.

Cependant la Nature qui n'est jamais dans l'oyiveté ne laisse pas d'agir incessamment, & par le moyen des esprits de la semence de l'homme d'agiter en quelque façon la semence corrompue de la femme, qui n'ayant nulle disposition à former les parties d'un enfant, elle s'enfle seulement, se multiplie & se fermente en quelque façon.

Après quelques semaines, la boule ainfi enflée est jettée par le mouvement de la trompe dans la cavité de la matrice où elle s'enfle encore davantage, elle est entretenue & fomentée par des humeurs séreuses qui penetrent les pores de sa membrane & qui luy communique dequoy la faire croistre.

Deus mois & demy, trois mois ou 4 mois au plus ne se font pas plütoist écoulez, que la Nature, voyant qu'elle travaille en vain sur une matiere qui n'est point propre pour être

animée se deffait enfin de ce Faux-germe par des efforts & des douleurs insupportables, & par des accidens irreguliers. Car la femme qui le porte se sent plus grosse & plus incommodée que si elle avoit conçu un enfant : & la matrice pendant le temps de la fausse grossesse faisant tomber de son fonds une rosée continuelle de sang, s'épuise peu a peu elle mesme, ce sang ne pouvant être retenu par une boule inanimée. Enfin après le temps prescrit par la Nature, ce Faux-germe sort quelquefois aussi gros que le poing, comme l'expérience me l'a montré. Il est couvert d'une peau assez dure qui n'est autre chose que la membrane, qui envelopoit la semence de la femme lorsqu'elle estoit dans l'une des cornes de la matrice. Si l'on coupe cette boule, on y trouve une humeur jaune & corrompue, souvent semblable a de la bouillie, & cette humeur n'est que la semence de la femme qui avoit de mauvaises qualités, & qui a esté ensuite fomentée & entretenue par de semblable matiere.

2. La seconde espece de Faux-germe est d'une autre figure & s'engendre d'une autre sorte. L'Esprit genitif, qui reside dans la semence de l'homme quelque sain & quelque actif qu'il puisse être, est presque étouffé par le melange des humeurs crus & serules qu'il rencontre quelquefois dans la matrice des qu'il y est entre. si bien que se coulant

ensuite dans l'une de ses cornes, il ne peut y faire aucune production s'il y trouve de pareilles liqueurs qui soient rebelles à son impression : d'où vient qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne peut imprimer son caractère sur des matieres si irregulieres, & s'il se fait un Faux-germe ou une fausse conception. Il sort seulement de la semence de l'homme ainsi melée quelques esprits foibles & languissans, qui penetrant plusieurs boules & le corps même de la femme, mettent plutôt les humeurs en mouvement qu'ils n'en entreprennent de generation.

Les esprits de la semence de l'homme ne pouvant donc agiter la semence de la femme, & ne laissant pas de penetrer jusques dans la masse de son sang qu'ils excitent tant soit peu, & qu'ils font suffisamment fermenter pour faire goutter dans la cavité des cornes plusieurs gouttes de semence dont plusieurs boules sont formées. Ces boules qui n'ont pas tout ce qu'il faut pour la generation sont successivement chassées dans la cavité de la matrice, après que la chaleur naturelle a fabriqué une petite peau mince à chacune de ces boules, comme le feu du four produit la croûte du pain.

Quelque temps ne s'est pas plutôt écoulé que toutes ses petites boules, se joignant les unes aux autres par de petites fibres, font la grappe du Faux-germe, ou un corps a peu près

prés semblable à la chair du col d'un coq d'Inde. Ces fibres charnues sont produites par quelques gouttes de sang, qui fort plus ou moins abondamment du fonds de la matrice dans le second ou le troisième mois de la fausse grossesse.

Je ne saurois prouver plus clairement ce que je dis que par l'histoire de Mademoiselle L. que je ne veux pas repeter icy, & que j'ay rapportée tout au long au chap. precedent article 6. Ce que dit *Valleriola* sur cette matiere de *Louison* & de la femme de *Georges* confirme encore ma pensée. La premiere après 6. mois de grossesse apparente rendit une grosse grappe membraneuse, a la qu'elle une infinité de petites boules, semblables a des œufs de poisson, estoient attachées; elles contenoient une humeur qui estoit devenuë jaune, trouble & puante, par un trop long séjour.

La Nature ne peut souffrir long temps ces fausses generations. Elle s'en deffait quand elle le juge a propos par des douleurs, & des trenchées differentes de celles des veritables accouchements. Car ce Faux-germe aussi bien que l'autre ne séjourne gueres plus de 4. mois dans la matrice sans se corrompre & s'il y demeure jusques au 5. au 6. ou au 7. mois qui est le plus long séjour de ces Faux-germes, l'experience m'a appris que les humeurs de leurs boules ne sont plus clai-

claires, ny blanches, mais jeunes, troubles, corrompûs ou puantes.

3. La troisieme espece de Faux-germe est un Faux-germe animé. Je le nomme ainty par ce qu'il ne represente pas la figure d'un homme, mais de quelque autre animal. Il se forme de cette sorte.

La boule qui est renfermée dans l'une des cornes de la matrice d'une femme, ne contient pas toujours des matieres entierement corrompûs & incapables de recevoir les impressions de la semence de l'homme, comme dans le premier & le second Faux-germe. Elle ne conserve pas aussi des matieres pures comme dans la veritable conception: mais il arrive quelquefois que la liqueur de la boule est mêlée de bonnes & de mauvaises humeurs, comme nous voyons de bon & de mauvais sang sortir d'une veine piquée: si bien que dans cette boule il y a des liqueurs flexibles & fecondes, & d'autres étrangères & incapables de recevoir le caractere que peut leur imprimer la semence de l'homme.

Quelque sorte & quelque active que soit cette semence, elle ne peut communiquer sa vertu qu'aux matieres disposées à recevoir son impression: de sorte que si la semence de la femme & les esprits de cette mesme semence soient en petite quantité, & qu'outre cela ils soient en partie inflexibles, irreguliers & languissans, quelle apparence y a-t-il qu'ils

qu'ils deviennent fertiles & qu'il s'en fasse une véritable conception.

Il ne se faut imaginer que l'intelligence ait besoin de fabriquer le corps de ce faux germe. Dieu n'envoie point une âme immatérielle & incorruptible dans le corps de ce qui n'est point homme, mais toute la fabrique de ce corps doit être attribuée à l'âme qui reside dans la semence de l'homme, qui agit comme elle peut en suivant les ordres que la Nature luy a prescrits.

Cette âme donc, que l'on peut appeler humaine, se voyant obligée par la nécessité de son essence de faire un corps de la matière qu'elle rencontre, s'acquie de son devoir, & travaille incessamment sur cette matière inégale pour en faire quelque generation. Car comme la Nature veille incessamment à la perpetuité des hommes, elle aime beaucoup mieux faire travailler les agens sur quelque matière que ce soit, que de les laisser en repos. C'est ce qu'elle fait dans cette occasion. Le défaut de matière ne l'empêche point d'agir, & bien qu'elle en manque pour former un enfant entier, & qu'elle ne trouve point de quoy pour faire les bras ny les jambes, elle ne laisse pas pourtant de fabriquer quelque chose qui ressemble en quelque façon aux agens qui l'ont produit.

Quoyque la matrice sur laquelle l'âme travaille soit mêlée avec d'autres qui n'a nul-

de disposition a la generation humaine, cependant elle qui a des dispositions convenables sert a former un tronc animé qui ressemble à un gros ver ou a un serpent, c'est a dire que ce corps n'a ny bras ny jambe.

Si dans une autre occasion elle rencontre un peu plus de matiere pour former les bras & les cuisses d'un fœtus, alors elle ne fait que les commencer sans pouvoir les perfectionner faute de matiere, & ainsi ces parties imparfaites n'estant pas proportionnées au reste du corps il se forme un fœtus, qui ressemble a un lézard, a un rat sans queue & sans poil ou ensu a une grenouille.

Si dans une troisième occasion la boule ou se forme le fœtus est trop près de la matrice, & que la elle soit trop pressée par les membranes trop-dures d'une de ses cornes, & qu'autre cela le fœtus manque de matrice pour être formé, alors l'ame ne peut faire qu'un animal qui manquera de parties, & qui aura les autres en même temps difformes. C'est ce que l'experience nous fait connoître lors qu'elle nous fait voir des femmes qui accouchent de quelque enfant, qui a la figure d'un pourceau, d'un aigle, ou de quelque autre animal semblable.

La boule où ce Faux-germe animé est formé est chassé avec le temps dans la cavité de la matrice, comme le sont les ve-

ritables enfans, & là cet animal, recevant des cornes & du fonds de la matrice des humeurs pour se nourrir & se perfectionner, croist de jour en jour, jusqu'à ce que la Nature en estant irritée s'en deffasse avec peine, souvent avant neuf mois, & quelquefois aussi dans le terme ordinaire de la naissance des véritables enfans, ainsi qu'*Houllie*, nous l'apprend par l'histoire d'une femme qui accoucha de quelques enfans semblables à des grenouilles.

Quoyque l'ame de la semence de l'homme ou si l'on veut, les esprits de cette mesme semence soient affoiblis par le mélange d'une matière irreguliere, avec laquelle ils se font melez dans la matrice un moment avant la conception, ou dans la boule dans la conception mesme; cependant ils ont encore la vertu de penetrer le corps de la femme, & de faire leur impression sur toutes ses humeurs qu'ils mettent en mouvement, & qu'ils font ensuite cailler pour faire l'arriere fais de ce Faux-germe animé. Car le sang des regles coulant du fonds de la matrice acheve de nourrir cet animal, comme il fait le véritable enfant. Mais parceque le sang de la femme aussi bien que la semence a des parties heterogenées, & d'une substance toute differente les unes des autres, il ne faut pas s'étonner si l'arriere fais aussi bien que le Faux-germe, a des parties si difformes; & si peu

semblables à celles d'un arrierefais d'un véritable fœtus.

Il y en a qui ne peuvent croire que ces faux germes ayent des causes naturelles ainſy que nous venons de l'expliquer. Ils pensent que les autres par leurs diverses rencontres ſont la cauſe de la generation de ces animaux, mais, comme nous l'avons dit ailleurs, les autres ſont trop éloignez de nous pour en eſtre des cauſes prochaines. Ils ne ſont ſeulement que concourir en qualité de cauſe commune dans toutes les operations veritables ou depravées de la Nature.

Rondeles a une plaiſante penſée ſur la generation de ces Faux-germes animez. Il croit que ſi les femmes engendrent des fœtus qui reſſemblent à des grenouilles à des crapaux, à des taupes, à des lézards, à des heriſſons, ou d'autres pareils animaux, on doit les interroger pour ſavoir ſi eiles n'ont point mangé d'herbes ou bû d'eau, qui conſervait la ſemence de ces animaux. Car il ſe perſuade que comme les vers, les grenouilles ou les autres animaux, qui s'engendent quelquefois dans les boyaux des hommes, ne peuvent venir que des ſemences qu'ils ont avalées, & que la chaleur naturelle a fait éclore dans leur corps, ainſy que la ſemence de ces animaux eſtant distribuée parmy le ſang d'une femme, peut être envoyée à la matrice, & y produire une eſpece d'animal ſemblable à celle dont elle procede.

- 1102

Mais

Mais le sentiment de Gordon & de quelques autres Medecins sur cette matiere, est ce me semble bien plus probable que ceux là. Ils disent que la mauvaise nourriture des femmes fait de mauvaise semence, & qu'elle est la cause de tous les desordres qui arrivent dans la conception. C'est pour cela, ajoutent-ils, que l'on appelle *Frere des Lombards*, ou des *Salernitains* les Faux-germes animez que les femmes Italiennes engendrent quelquefois avec de veritables enfans, par ce qu'elles se nourrissent fort mal.

L'experience confirme cette opinion, car dans tous les lieux de l'Europe, principalement dans les Meridionnaux, où la plus part des femmes ne se nourrissent que d'herbes, de legumenes ou de fruits qui sont de mauvais sang & de mauvaise semence, il arrive de pareils desordres dans la generation. L'Italie & l'Espagne nous fournissent assez d'exemples sur le sujet, que nous rapporterions icy si nous ne craignons d'ennuyer le Lecteur qui pourra les lire dans les auteurs qui les ont écrits.

Il est si vray que la generation des Faux-germes se fait de la maniere que je l'ay dite, que si l'on corrige l'intemperie des entrailles des femmes, si l'on purifie leur sang, & que l'on evacue les mauvaises humeurs qui font de mauvaise semence, on verra bientôt après arriver de veritables

suiv.

con-

conceptions, ainſy que l'experience nous le montre.

Après avoir prouvé que les faux germes ſe forment par les vices & les deſauts de la ſemence, il faut expliquer à cette heure comment les fardeaux ſ'engendrent par l'abondance & la mauvaiſe qualité du ſang des regles.

Il y a de deux ſortes de fardeau. L'un paroît avoir quelque principe de vie, & l'autre eſt tout à fait inanimé. Celuy là ne vient pas ſeulement de la ſemence de l'homme & de la femme mêlée enſemble, mais encore de beaucoup de ſang des regles: & cetuy cy ne procéde que de la ſemence de l'homme, & du ſang des regles: ainſy que nous le ferons voir dans la ſuite de ce diſcours.

Le fardeau animé eſt une maſſe de chair couverte de peau ſans figure humaine, qui a des arteres & des veines, avec quelque mouvement obſcur. Il ſe forme de cette ſorte. Le ſang des regles ne ſort tous les mois du corps des femmes que par la fermentation que leur ſemence a excitée dans toute la maſſe de leur ſang, ainſy que nous l'avons prouvé ailleurs: ſi bien que ce ſang a toujours plus ou moins de ſemence dans ſa maſſe, & par conſequent eſt plus ou moins ſuſceptible des impreſſions que peut luy faire la ſemence de l'homme. Car cette ſemence fait

cailler le sang de la femme, au lieu que la semence de la femme n'en met qu'en mouvement. C'est à la semence de l'homme que l'on doit attribuer la formation du fœtus & de l'arrière-fais; & c'est aussi à cette même semence que l'on doit attribuer la vertu de faire les deux espèces de fardeaux, savoir l'animé & l'inanimé, que nous avons tous deux souvent observés dans les hôpitaux des pays du midy, où les femmes grosses sont reçues.

La semence de l'homme estant donc jetée dans la matrice, y trouve quelquefois tant d'humours qui embarrassent les parties actives de la substance, qu'elle ne peut pénétrer dans les cornes de la matrice pour y former un enfant. Elle demeure dans la cavité comme engluée par l'abondance du sang des règles qui l'empêche de faire son action. L'ame de cette semence qui veut incessamment agir, lors qu'elle trouve de la matière tant soit peu disposée à recevoir son caractère, ne peut demeurer sans rien entreprendre. Elle agit donc sur la semence de la femme qui naguères est sortie en abondance des cornes de la matrice, par la rupture des peaux de ses boules, & qui s'y trouve mêlée parmy beaucoup de sang des règles. Elle en forme quelque chose d'animé; mais quelque chose d'inanimé. Elle y fait de la chair qui croît peu à peu; elle y forme des artères, des

veines, des ligamens, une peau, & donné à tout ce composé un mouvement tremblant & un sentiment obscur, comme la Nature en donne de semblables aux éponges. C'est de cette sorte de fardeau qu'estoit celuy qu'observa *Matthieu de Gradis* qui après être né ne vécut que quelque moment. Mais si la semence de l'homme se mêle dans la matrice avec beaucoup de sang des regles, & parmi lequel il y ait fort peu de semence de femme, alors il ne se fait nulle conception, & de sang les regles étouffe presque l'ame & tous les esprits de la semence de l'homme, & s'il en reste quelques-uns ils ne servent qu'à faire cailler & à former quelques veines parmi une chair sans figure: ou s'il se fait quelque sorte de conception, ce qui est animé ne vit pas long-temps, si bien que l'un & l'autre fardeau, c'est à dire, celuy qui a esté peu de temps animé & celuy qui n'a jamais eu de principe de vie, demeurant l'un & l'autre fort long-temps dans la matrice, ils y croissent comme des poisons ou des Truffes, & l'on en a vû y demeurer quelques années ou toute la vie même.

Tous ces Faux germes & ces Fardeaux se forment quelque fois tout seuls, comme nous venons de le dire, quelquefois avant le véritable Enfant, & quelquefois aussi après, c'est à dire par superfecation.

Il n'est pas plus difficile à croire que l'ave-

388 *Tableau de l'Amour considéré*

ritable conception se fasse après la generation d'un Faux-germe, ou d'un fardeau, que de croire que la superfétation soit possible, de laquelle l'on ne doute plus présentement, & que de croire aussi que le véritable fœtus se puisse former dans les entrailles d'une femme après qu'elle a introduit dans la cavité de sa matrice un pessaire pour la tenir assujettie, comme l'expérience me l'a fait voir, & que quelques autres histoires nous l'assurent. Car soit que le Faux-germe se forme dans une des cornes de la matrice, soit que le fardeau occupe son fonds, cela n'empêche pourtant pas que le véritable fœtus ou que la semence de l'homme ne s'empare de la corne vuide.

La superfétation d'un Faux-germe ou d'un fardeau arrive quelque fois lors qu'un enfant est formé dans une des cornes de la matrice, & qu'il ne descend pas si tost dans sa cavité. Si pendant ce temps-là une femme amoureuse est caressée, alors elle peut concevoir une seconde fois par la vertu de la semence de l'homme qu'elle reçoit dans les premières semaines de sa grossesse, & ainsi donner lieu à une seconde generation & à la formation d'un Faux-germe ou d'un fardeau, selon que la matiere sera disposée pour les former.

La semence de l'homme entre donc dans la même corne ou la véritable conception se

fait pour y produire un Faux-gérme animé, & y trouvant une petite boule vers l'extrémité de la trompe qui touche la matrice, elle imprime ses caractères féconds sur une partie des humeurs qu'elle renferme & qui sont propres à les recevoir. Mais comme la corne de la matrice, où est le premier fœtus qui a toutes ses parties accomplies, en est irritée après quelques semaines, elle les jette dehors l'un & l'autre, le dernier conçu ne faisant que de recevoir ses premiers linéamens.

Le véritable & le Faux fœtus tombent donc dans la cavité de la matrice & là s'efforcent d'un costé & d'autre d'attirer des humeurs pour se nourrir; mais comme le premier formé est le plus fort, il s'empare aussi de ce qu'il y a de meilleur dans les parties naturelles de la femme; au lieu que l'autre est languissant & par sa première conformation & par la privation de l'aliment qui luy est convenable, il demeure imparfait & prend la figure qui répond aux animaux dont nous avons parlé cy-dessus.

Quelquefois au contraire le Faux fœtus suce ce qu'il trouve de meilleur & ne laisse au véritable que le superflu & les ordures d'où vient que ce fœtus ne pouvant vivre de ce mauvais aliment, il languit & il meurt enfin avant que de naître. C'est de là qu'est venuë la fable que l'enfant naissant estoit mort-

mordu par le Faux-germe animé, que par ses morsures l'empoisonnoit de son venin.

Où peut icy former une question, favoir si une femme peut engendrer un Faux-germe ou un fardeau sans avoir esté caressée d'un homme.

Ceux qui sont d'avis que les vierges aussi bien que les femmes sont sujettes aux disorders de la conception, comme *Jules Scaliger* & *Levinus Lemnius*, disent que *Galien* a justement comparé les œufs des poules aux fardeaux des femmes, & que ces animaux faisant des œufs sans mâle, une femme pouvoit aussi faire un fardeau sans la communication d'un homme: Que la forte imagination d'une fille amoureuse pouvoit faire une impression suffisante sur des matières renfermées dans ses parties naturelles, & que de là il pouvoit se former aussi bien un fardeau que des taches sur le corps d'un enfant: & qu'enfin on avoit des exemples de personnes d'une vie exemplaire qui avoient engendré des fardeaux sans avoir esté caressées par des hommes.

Mais ce sentiment, qui paroist favorable aux femmes qui ont prostitué leur pudicité, ne sauroit forcer l'esprit de ceux qui ont examiné de bien près les actions de la Nature sur le fait de la génération: Car il est aisé de sçavoir par expérience que de toutes les Religieuses & de toutes les filles qui sont au monde,

de, il n'y en a pas une qui ait engendré un fardeau, & nous n'avons point d'histoire qui nous le fassent remarquer; & si nous en avons quelques-unes, elles nous sont fort suspectes, & nous les croyons supposées: car autres plusieurs raisons les filles n'ont pas les vaisseaux de la matrice assez ouverts qui puissent donner assez de sang pour en former icy. Il n'y a que les femmes languaves & amoureuses qui soient capables de ces sortes de generation; quand elles s'allient à contre temps avec un homme.

La forte imagination d'une femme non plus que l'ardeur excessive de l'amour ne sont point capable de faire quelque sorte de generation; comme *Levinus* nous le veut faire accroire. Car quelle apparence que l'action de l'ame qui est immatérielle puisse former des taches sur le corps des enfans & qui plus est un corps dans les flancs d'une femme. C'est ce que nous avons examiné ailleurs en parlant des taches des enfans & que nous examinerons encore au chap. 7. de ce livre.

Autre reste on ne pourroit attribuer la cause efficiente de cette espee de generation qu'à la semence de la femme; qui se mêle parmy le sang de ses regles pour en faire un fardeau. Mais comment se pourroit-il faire que cette semence qui originaiement est du sang féminin, pût avoir des parties si diffé-

rentes entre elles pour faire cailler le sang dont elle procede: & de plus pour y former une peau, des arteres, & des veines. Il n'y a que la semence de l'homme, qui est d'une toute autre matiere qui peut causer ces effets, & c'est à celle-là aussi à qui l'on doit attribuer la faulse de la veritable generation humaine. *Une chose ne peut agir sur soy mesme.* Il faut qu'elle ait des parties de differente substance pour mettre un corps en mouvement, & pour en former quelque chose. Il est vray que la semence de la femme peut faire mouvoir son sang, comme fait la bile lors qu'elle y ait melée, mais elle n'en peut rien former.

De plus personne n'a dit jusques icy que le Faux-germe s'engendroit sans la participation d'un homme, & cependant il est aussi bien une erreur de la conception, que le fardeau qui n'est que la chair de l'arrierefais mal-faite.

Difons encore que si le fardeau pouvoit se former sans la semence d'un homme, nous ne verrions pas si souvent des enfans conçus & liez avec des fardeaux; & Alexandre Benoit ne nous feroit point observer un enfant de 4. ou de 5. mois étouffé au milieu d'un fardeau dont il tiroit son aliment comme de la chair de l'arrierefais.

Ajoutons a cela, que si le sang des regles s'est caillé quelquefois, & qu'en sortant il ait
don-

donné des marques d'un fardeau, comme le temoigne Marcellus, on doit croire que ce n'estoit que du sang qui se caille aisement lors qu'il est pur & qu'il est hors de les vaisseaux: si on le met en l'eau, il se diffond incontinent, & on void par là que ce n'est que du sang en grumeaux, & non une faulx conception.

On peut encore dire que l'Equivoque du mot de *fardeau* a esté la seule cause que plusieurs Medecins ont eü que le fardeau pouvoit être engendré sans la participation d'un homme. Ils estoient fondés sur les écrits de quelques anciens Medecins, qui ont pris le fardeau pour une humeur de la matrice; mais la generation de ce fardeau ne dépend point du commerce d'un homme avec une femme: il n'est pas de mesme de celui dont nous parlons, qui ne peut estre engendré sans que l'homme y ait contribué de sa part.

Enfin les œufs des poules n'ont nulle proportion aux fardeaux des femmes. Il est vray que les femmes ont des matieres qui répondent allez bien aux matieres des œufs, & que celles qui jouissent d'une santé parfaite, & qui sont dans une belle jeunesse, rendent souvent de la semence proportionnée au blanc de l'œuf, & des regles qui repondent au jaune, & qui ont l'une & l'autre les mesmes usages: mais l'experience nous a montré que cette semence & ce sang des regles n'engendrent

oient rien s'ils n'estoient touchez par un homme, comme il ne sortiroit point de poulet d'un œuf au moins qu'ils ne fust rendu fécond par la semence du coq.

On peut donc conclurre après Hippocrate, Aristote, Galien & plusieurs autres, que les faibles generations ne se peuvent faire sans qu'une femme ayt esté carrellée par un homme.

C H A P I T R E V I.

S'il y a un art pour faire des garçons ou des filles.

LA Nature a fait tant d'impression sur les hommes par la loy qu'elle a imprimée dans leur cœur, qu'en dépit d'eux, ils ont une envie secrète de se perpetuer. Cette passion est extrémé dans quelques personnes, & il s'en est vû qui n'ont rien épargné pour avoir des successeurs, principalement du sexe le plus noble. L'Art qui enseigne ce secret ne sauroit être trop estimé, puisque c'est souvent de là que dépend le bon heur des Royaumes & la tranquillité des familles.

Avant que de découvrir les regles de cet Art, & que de dire ce que l'expérience m'a fourny sur cette matiere, il me semble qu'il faut auparavant expliquer de quelle maniere

s'en-

s'engendrent les garçons & les filles, afin de faire des remarques plus exactes pour les regles que l'on en doit établir, & pour fortifier en mesme temps mon opinion sur la formation de l'homme; que j'ay exposée au chap. quatrième de cette partie.

J'avoue que la question est grande par laquelle on demande s'il y a un art pour faire des garçons ou des filles; & qu'elle est peut être la plus difficile qui soit dans la medecine: je croy néanmoins qu'elle deviendra aisée à comprendre & à decider, si l'on veut entrer dans ma pensée, qui explique assez probablement; si je ne me trompe; l'origine & le progrès de la generation. Ce n'est pas qu'il n'y ait de grandes difficultés icy aussi bien qu'ailleurs; mais il me semble qu'il y a plus de vray semblance dans cette opinion que dans toute autre.

Tout le monde demeure d'accord qu'à parler en general, le temperament des hommes est fort different de celuy des femmes: que les hommes sont plus chauds & plus secs; qu'ils ont une chair plus resserree, une peau plus rude, des membres plus forts & plus robustes, un esprit plus penetrant; qu'ils vivent d'alimens plus durs, plus chauds & plus secs; & que leur exercice est souvent plus violent. Les femmes au contraire sont plus froides & plus humides, c'est à dire moins chaudes & moins seches, elles ont une

chair plus mollette, plus delicate & plus polie, un esprit plus aisé, elles usent d'alimens plus froids & plus humides, enfin elles sont presque toujours dans l'oyiveté.

Si la Nature des hommes & des femmes est de la sorte, il est certain que les uns & les autres ont puisé cette Nature & leur inclination, qui en est comme l'effet inseparable: qu'ils ont puisé, disje, dans le flanc de leurs meres, lors qu'elles leurs ont fourni la premiere matiere, dont ils sont composez.

Pour expliquer cette pensée, on doit se ressouvenir de ce que j'ay dit ailleurs, & réfléchir un peu sur les principes de nostre formation.

Dans une femme féconde les cornes de la matrice sont remplies de petites boules grosses à peu près comme de petits pois, les quelles sont rangées dans leurs petites cellules, comme sont en quelque façon les œufs dans l'ovaire d'une poule. La boule que la semence de l'homme a rendu féconde, conserve parmi les liqueurs le germe d'un enfant, qui d'abord sans doute est moindre qu'un Giron, & qui a esté formé, si c'est un garçon, d'une matiere chaude sèche & epaülle, pleine de feu & d'esprits, avec des pores resserrez & des parties pressées. Mais si c'est une fille, la matiere en est moins chaude, plus humide & plus delicate. Les parties en sont plus delicées & les pores plus ouverts & plus polis. Elle ne

contient pas tant de feu, & il n'y a pas une si grande abondance d'esprits: si bien que la difference de l'un & de l'autre sexe ne vient que de la diversité des substances des semences du père & de la mere, de leurs qualités premières, & de celles que l'on appelle de la matiere. Entre ces deux dispositions de la semence féconde de la femme il y en a une troisième qui tient le milieu & qui a son projet extrêmement temperé dans toute sorte de manieres, si bien qu'il naitroit de là un Hermaphrodite, s'il n'estoit déterminé pour un garçon ou pour une fille par l'ame de l'homme & par l'activité de sa semence, comme nous le verrons cy-aprés dans une dissertation particuliere.

Hercule, si nous en croyons les Poëtes, estoit si robuste qu'il n'engendra presque jamais d'enfans qui ne fussent mâles, & entre soixante & douze qu'il fit, il ne s'y trouva qu'une seule fille. Mais sans m'arrester à ce qui pourroit paroistre fabuleux, je trouve dans l'Ecriture que *Gedeon*, qui fut l'un des princes du peuple Hebreu, estoit d'un temperament si chaud & si actif, qu'il engendra soixante & onze enfans mâles sans qu'il soit parlé d'aucune fille.

Lorsque la matrice reçoit la semence de l'homme & que les cornes par une vertu particuliere attirent cette humeur pour la communiquer à quelques boules qui ont le plus

de disposition à recevoir une impression subite par l'activité de la matiere spiritueuse de l'homme, alors l'ame & les esprits de cette matiere agissante servent de principe subalterne à tout ce bel ouvrage. Si ces principes trouvoit une boule, où il y ait un germe de garçon, ils luy donnent de la fécondité en faisant fermenter toutes les petites parties de l'humour qui y est renfermée. Ils penetrent & excitent ce petit projet que l'intelligence de la mere avoit commencé à former. Mais si l'ame & les esprits qui sont enveloppez dans la semence de l'homme touchent & rendent féconde une autre boule qui ait des dispositions à faire une fille, la semence de l'homme y fera les mêmes impressions, puis qu'elle est indifferente à toute sorte de sexe, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs.

Les inclinations secrètes qui nous sont naturelles, découvrent infalliblement les principes de la generation de l'un & de l'autre sexe; car si je puis raisonner des causes par les effets, il me sera permis de dire que comme les hommes sont naturellement robustes, & qu'avec cela ils ont un appetit naturel à vivre d'alimens chauds & secs, à s'occuper incessamment, & à se donner de la peine à la guerre & aux grandes affaires, on doit conclurre que leurs principes sont plus fortes & plus grossies que ceux dont les femmes sont faites. Il s'en trouve peu qui haïssent le vin,

& qui rejettent les choses qui leur piquent la langue. Les femmes au contraire sont naturellement délicates, & leur inclination, pour parler en general, ne se porte gueres au travail. Elle usent par une coutume naturelle d'alimens froids & humides, qui sont proportionnés à leur temperament, & il ne s'en est gueres vu qui n'aymassent avec passion le lait & les fruits, la Nature le demandant par un appétit secret de quoy faire subsister toutes leurs parties par des choses qui leurs sont proportionnées.

Les principes de l'homme & de la femme sont donc fort différens, puisqu'une & l'autre ont des inclinations si opposées. Les principes de l'un est plus chaud, plus sec & plus rélétré; & le principe de l'autre plus froid, plus humide & plus mollet.

L'Experience nous fait connoître cette vérité; car une femme grosse d'un garçon sera ordinairement plus vermeille & se portera beaucoup mieux que si elle l'estoit d'une fille; la chaleur d'un garçon chauffe & excite la mère, au lieu qu'une fille par sa froideur augmente le froid & l'humide de son temperament; ce qui la rend valerudinaire & malade pendant toute la grossesse.

S'il se rencontre quelque fois des femmes qui soient d'un temperament plus chaud que quelques hommes, on n'en doit pas imputer la cause à la nature, mais aux humeurs de

de la mere qui les a portées dans ses flancs; au lait de la nourrice qui les a allaités; & aux alimens chauds dont elles ont usé pendant leur vie.

1. Ainſy ce n'est pas la matrice qui est la principale cause des mâles ny des femelles; Elle n'est que le champ de la Nature où se fait la generation; & ne reçoit que ce qu'on luy envoye de costé & d'autre. Elle s'occupe seulement à preparer la semence de l'homme & à l'attirer dans ses cornes. Elle favorise ensuite la conception. Elle foment les nouveaux germes & leur distribue l'aliment dont ils ont besoin. Enfin elle agit comme une bonne mere, qui fait vivre son enfant aux depens d'autry.

Bien qu'il semble qu'elle soit plus chaude du costé droit, a cause du foye qui y est place, que du costé gauche. L'Experience cependant nous montre qu'elle reçoit également de l'un & de l'autre des matieres plus ou moins chaudes. Et il s'est aussi bien trouvé des garçons du costé gauche de la matrice, que des filles du costé droit. Nous avons mesmes quelque fois trouvé dans la dissection de quelque femme un mâle & une femelle du mesme costé. De sorte que ce n'est ny la matrice ny ses parties droites ou gauches qui sont la cause de la difference des sexes.

2. Ce n'est pas non plus le sang des regles, car

car lors que l'Embrion se nourrit de sang, il a déjà acquis sa Nature & son sexe, & il seroit alors impossible de les luy faire changer. Les alimens peuvent à la verité alterer nostre temperament, mais ils ne sauroient jamais le transférer dans un autre, bien loing de pouvoir faire changer nos parties de lieu & de figure.

3. d'Imagination de la femme quelque forte qu'elle soit ne peut encore produire cet effet. Car combien y a-t-il de femmes qui n'ont que des filles & qui ne peuvent avoir de garçons, bien que leur imagination soit incessamment embarrassée & comme farcie de l'idée de ces derniers ? L'Imagination ne change ny nos humeurs ny leur temperament ; la bile ne sauroit par sa force devenir pituite, & la matrice qui a des dispositions pour une fille ne sauroit par son moyen en avoir pour un garçon ; le temperament de l'un & de l'autre estant trop éloigné, leur matrice trop opposée, & leurs parties trop différentes.

4. L'Experience nous apprend qu'on fait des garçons & des filles en quelque temps de Lune que ce soit, & bien que la Lune ayt beaucoup d'empire sur nos humeurs, & qu'elle préside d'autant plus à la generation qu'elle joint ses influences à celles du soleil & des autres astres ; cependant je ne croy pas qu'elle puisse faire changer les sexes, car quoy qu'elle enfle & multiplie la semence dans

dans son croissant & dans sa vigueur ; & qu'elle en diminue la force dans son decours & dans la défaillance ; on ne peut pourtant la regarder que comme une cause fort éloignée pour la différence du sexe.

Il est donc véritable, que ce n'est ny la matrice, ny le sang des regles, ny l'Imagination de la femme, ny enfin les autres qui sont les causes prochaines de la generation des mâles & des femelles ; mais que c'est plutôt la disposition & le temperament de la matiere dont nous sommes formez ; ainsi que nous l'avons fait voir cy dessus.

Après avoir expliqué le plus exactement que nous avons pu, les premières causes de la generation des garçons & des filles, & en avoir découvert les causes immédiates par le moyen de la matiere qui sert à les former, il faut présentement donner des regles pour engendrer cette matiere & ces esprits qui contribuent à la différence des sexes.

1. *Reglé.* On ne a void gueres de trop jeunes ny de trop vieilles gens engendrer des garçons. Ils ne font ordinairement que des filles. La chaleur naturelle est trop foible dans les premiers pour cuire & perfectionner la semence. Les derniers sont trop languissans, & la glace de leur age s'oppose à l'abondance & à la chaleur des esprits qui doivent contribuer à former un garçon. Et parceque la semence n'est qu'un excrement de tout le

le corps & des testicules, il faut que toutes les parties soient fortes & vigoureuses pour engendrer de la matiere à faire un garçon; Ce qui ne se rencontre ny dans les uns, ny dans les autres.

2. Réglé. La façon de vivre est une des principales causes du sang & des humeurs; si l'on mange & que l'on boive des choses succulentes, chaudes & pleines d'esprits, les humeurs participent de ces mesmes qualités, & la semence a alors des dispositions pour un garçon à venir. Mais si les alimens sont froids, qu'elle apparence qu'elle puisse servir à engendrer de la matiere pour former un garçon. Elle n'aura tout au plus que des dispositions pour le corps d'une fille. Et l'expérience nous apprend que ceux qui se nourrissent d'alimens chauds & succulents & de chair d'animaux laifs, acquierent par là non seulement la force d'engendrer, mais aussi de faire un garçon, pourvu qu'il y ait tant soit peu de vivacité dans leur temperament.

3. Réglé. Il n'est pas besoin de manger ny de boire beaucoup, & à contre temps, quand on a dessein de faire un garçon. La chaleur est plus vive & plus forte quand nous sommes reglez. L'Excès cause des crudités & l'on ne void gueres d'hommes ny de femmes dereglez à tables qui engendrent des garçons. Leur semence n'a pretque point de chaleur ny d'esprits; & par ce qu'elle est indigeste

& imparfaite; elle n'est propre qu'à former une fille.

4. Règle. Si le manger & le boire éteignent nostre chaleur naturelle, quand nous en ufons avec excès. L'Action dereglée de l'amour nous epuise & nous rafaichit de telle sorte, qu'après nos embrassemens réiteres nous n'engendrons que des filles. L'Experience nous le fait voir dans les jeunes gens, qui dans les premiers jours de leur mariage se carressent si éperdument qu'ils n'engendent point du tout, ou s'ils engendent, ce n'est ordinairement que des filles. Que l'on fasse reflexion sur tous les mariages que l'on fait aujourd'huy, l'on y verra sans doute beaucoup plus de filles aisnées que l'on n'y rencontrera de garçons. Les Jardiniers impatients ne recueillent jamais de bonnes grâines. Ils la deslaissent toujours; & quand ils veulent la semer, ou ils sont frustez de leur attente, ou les plantes qui en viennent sont foibles & languissantes. Nous nous pressons trop pour l'ordinaire quand nous nous carressons, & si nous savions nous moderer, nostre ouvrage seroit plus parfait & dureroit plus long temps. Si lors que nous carressons une femme nous nous contentions d'une fois, il en naitroit apparemment un garçon au lieu que si par hazard une femme conçoit de la seconde ou de la troisieme fois qu'on l'embrasse l'une après l'autre, il n'en naitra assurément qu'u-

qu'une fille ; ou s'il reste encore quelques esprits vifs & pénétrants dans la matière qui doit servir pour un garçon, il sera fort petit, & peutestre défigure par le peu de matière & d'esprits que luy fournira son pere.

Nous voyons tous les jours de jeunes femmes qui n'ont fait que des filles avec un homme, & qui estant mariées avec un autre ne produisent que des garçons. La chaleur de nostre jeunesse nous précipite dans les delices de l'amour, nostre semence n'est pas plütoft faite qu'elle est épanchée, & nos emportemens amoureux durent souvent dans les deux sexes jusques à l'age de 25. ou de 30. ans. Mais si un homme ne carressoit sa femme que trois ou quatre fois le mois, la semence de l'un & de l'autre seroit plus cuite, plus épaisse, & plus remplie d'esprits. Elle auroit plus de disposition à former un garçon, que si on l'épanchoit plus souvent. Et c'est assurément pour cette raison que les vieillards font quelquefois des mâles ; car comme ils manquent presque de chaleur naturelle, & que leur semence est crüe & foible ; s'ils n'attendoient deux ou trois mois pour donner le temps à la Nature de la cuire & de la perfectionner, ils ne sauroient déterminer la semence de la femme à leur donner un successeur.

5. Regle. l'Experience m'a fait encore remarquer que si les femmes qui ont des re-
gles

gles modérées conçoivent après leur écoulément, elles sont pour l'ordinaire des garçons: mais que si elles ont des regles abondantes & qu'elles engendrent avant que ces regles parroissent ou des qu'elles finissent, elles sont toujours des filles. Si nous examinons la cause de ces différentes productions que nous avons souvent observées, nous trouverons qu'elles prouvent clairement l'opinion que j'ay établie. Car les femmes qui ont abondamment leurs regles estant d'un temperament ont plus humide que les autres, elles ne peuvent produire en elles mesmes de semence propre à faire un garçon, puisque la complexion de leur corps & de leurs humeurs est opposée à la generation d'un mâle. Dans le temps que les regles coulent encore, la matrice en est humectée & rafraichie tout ensemble, & bien que cette partie pût réserver alors une semence pleine de chaleur & gonflée d'esprits, son intemperie & celle de tout le corps seroit pourtant une cause qui diminueroit cette mesme chaleur & qui dissiperoit une partie de ces esprits. Au lieu qu'une femme qui a ses regles modérées, est agitée d'autant de feu & de chaleur qu'il luy en faut pour faire un garçon: la semence qu'elle engendre est chaude, seche & bien cuite, & après que la matrice s'est une fois defaite de toutes les impuretez, & qu'elle a esté échauffée par le

passage du sang qui y a coulé avec médiocrité, elle devient encore mieux disposée qu'auparavant: si bien que la semence de l'homme y arrivant, elle la dissout & la rareté alors plus promptement, pour la faire devenir propre à donner des caractères de fécondité au projet du mâle qu'elle conserve.

6. Règle. Enfin j'ay aussi observé que les régions du midy n'estoient pas si peuplées d'hommes que celles du septentrion. Qu'il y avoit dans les premières six fois plus de femmes que d'hommes & que dans les autres les hommes égalent presque en nombre les femmes ou les surpassoient mesmes. Il est aisé, ce me semble, d'en découvrir la cause.

La chaleur des pais meridionaux diminue insensiblement la chaleur naturelle. Elle dissipe continuellement des esprits en tenant toujours ouverts les pores des corps: si bien que l'on n'est point ny si vigoureux ny si grand mangeur que dans les pais temperez ou froids. Les humeurs ne sont pas si bien digerées dans ceux-là que dans ceux-cy, & la semence dans les premiers est plus propre à engendrer des filles qu'à faire des garçons. Je diray encore que parceque les hommes y sont incessamment pénétrés d'une chaleur étrangere, & qu'ils ont accoutumé de jouir des femmes avec excès, ils ont une semen-

408 *Tableau de l'Amour considéré*

ce cruë & indigeste qui est toujours disposée à faire des filles. J'ajouteray à ces raisons, que les femmes estant dans une continuelle oisiveté & leur beauté consistant à ne point marcher pour être trop grasses, quelle apparence y a-t-il que dans cet estat elles puissent avoir une semence forte & bien digérée, & que l'intelligence puisse former dans leurs flancs le projet d'un garçon d'une matiere si mal cuite? Au contraire dans les pais temperez & dans ceux qui sont mediocrement froids, on a beaucoup plus de chaleur naturelle. Le froid bouchant les pores des corps en empêche la dissipation, & la semence estant par cette raison plus chaude & plus remplie d'esprits, on engendre aussi plus de garçons que de filles.

C'est encore pour cela même que l'on fait plutôt des mâles pendant que le vent souffle du costé du midy. En effet les vens froids qui régnerent dans nos climats pendant les saisons les plus chaudes, empêchent l'épuisement de notre chaleur naturelle, & arrestent nos esprits qui se dissiperoient autrement. C'est dans ce temps-là que nostre chaleur & nos esprits se multipliant dans nos corps, vivifient & animent, pour ainsi dire, la semence, qui doit servir de principe à un garçon: & s'il est vray que les Bergers ayant remarqué la vertu de ce vent sur leurs troupeaux, font tous leurs efforts pour les faire

coupler pendant qu'il foffe dans l'esperence de profiter plus sur les beliers, qu'is ne feroient sur les brebis; on peut bien dire qu'il n'a pas moins de pouvoir sur la generation des hommes.

Pour moy j'ay observé que le vent à une telle propriété pour conserver la vie des animaux & pour fortifier leur chaleur que si par exemple, on tire hors de l'eau des carpes ou des anguilles & puis qu'on les mette dans de la paille le ventre en haut, on empêchera par ce moyen les premières de mourir pendant 3. jours & les autres pendant six: ce que l'on ne sauroit seulement faire pendant un jour entier lors que le vent de midy souffle mediocrement.

En effet il affoiblit les animaux en dissipant leur chaleur naturelle, & en faisant evaporer leurs esprits: si bien que la coction se fait alors fort mal, le sang & les humeurs se distribuent tres-lentement, & la semence ne peut avoir d'esprits que pour animer le corps d'une femelle.

On doit donc conclurre après toutes ces raisons, qu'il y a un Art pour faire des garçon ou des filles, & que si l'homme & la femme se marient lors qu'ils ne croissent plus, s'ils observent exactement la façon de vivre que je viens de prescrire, s'ils ne se carressent que rarement, & qu'ils donnent le temps l'un & l'autre à la chaleur naturelle de

noir

S

cuire

410 *Tableau de l'Amour considéré.*
 cuire leur semence, & à l'ame, de la perfecti-
 onner; s'ils s'embrassent à propos après les re-
 gles; & s'ils attendent qu'un vent souffle du
 septentrion au plein de la Lune, je suis tres
 persuadé, par l'experience que j'en ay, qu'ils
 feront un garçon plutôt qu'une fille.

CHAPITRE VII

*Si les Enfants sont bâtards ou legitimes
 quand ils ressemblent à leur pere
 ou à leur mere.*

PArce que la plus part des Jurisconsul-
 tes avec quelques savans Medecins sou-
 tiennent qu'une femme pensant torte-
 ment à son mary au milieu de ses plaisirs il-
 licites, fait par la force de son imagination un
 enfant qui ressemble parfaitement à celuy
 qui n'en est pas le pere; il sera bon d'exami-
 ner si la ressemblance d'un enfant depend de
 l'imagination, ou de quelque autre cause.
 C'est pourquoy nous rechercherons ce que
 c'est que la ressemblance des enfans à leurs
 Ancesres; nous en établirons les differences,
 & nous tacherons d'en découvrir les causes
 les plus veritables.

La Ressemblance, selon le plus commun
 sentiment, est une qualité naturelle qui fait
 les hommes semblables les uns aux autres, si
 bien

bien qu'en les regardant, ou en les voyant agir. on se trompe souvent, comme fit autre fois à Rome le Magistrat *Antonius*, qui acheta pour Jumeaux deux beaux garçons, que *Toranius* luy vendit bien cher, quoy que l'un fust Asiatique & l'autre Européen.

Les enfans ressemblent en trois façons à ceux dont ils sont issus. Il leur ressemblent, d'age, ou en qualité d'homme, ou en qualité de mâle & de femelle, ou en qualité de particulier; de sorte que l'espece, le sexe, & l'individu établissent les trois sortes de ressemblances. Et pour ne parler icy que de la dernière, je diray, que les enfans ressemblent à leur pere ou à leur mere, dans l'ame & dans le corps.

Quoy que l'ame de l'homme soit d'une matiere extremement subtile, que nous ne pouvons decouvrir avec les yeux, Elle nous donne pourtant des marques de ressemblance par les effets qu'elle produit. Les passions & les inclinations des enfans nous font connoitre ceux dont ils ont esté engendrez. Je ne parle point icy de l'ame immortelle, que j'ay nommée intelligence, je suis persuadé qu'elle n'est pas materielle, & qu'elle est d'une autre nature que l'ame qui est la principale cause de la Ressemblance. Cette ame dont nous parlons, nous donnera par exemple, des marques d'une exacte ceconomie dans le fils, comme nous l'avons observe dans le pere.

Et elle inspirera à ce mesme enfant les inclinations criminelles que l'on remarque dans la mere. L'ame de cet enfant ressemble donc par ses qualités à son pere & à sa mere. Pour le corps, il aura des proportions & des ressemblances à la figure, à la couleur & aux actions de ceux qui l'ont engendré. Ou bien il ressemblera à son grand pete ou à son oncle: ou enfin il ne ressemblera ny aux uns ny autres, mais il retiendra les deux autres sortes de ressemblance dont nous avons parlé cy dessus.

J'avouë qu'il est fort difficile de découvrir les causes de toutes ces ressemblemens depuis que nous avons perdu la science qu'en avoient les *Pysses*: ce qui a fait que les anciens ont esté si partagez sur cette matière, & que presque tous les Jurisconsultes ont plütoist attribué la cause de la ressemblance à l'imagination de la mere qu'à toute autre chose.

Mais avantque de dire ce que je pense sur cette ressemblance, il me semble que je dois auparavant examiner, si l'imagination de la mere en peut estre la veritable source.

Les Jurisconsultes disent, après quelques Medecins, que la femme à l'imagination si prompte & l'esprit si vif, que l'on ne doit pas s'etonner si elle imprime sur ce qu'elle conçoit dans ses entrailles la ressemblance de ce qu'elle desire avec passion & de ce qu'elle s'imagine fortement; de sorte que si par exem-

ple;

ple, elle a un appetit déreglé pour du vin, pour des meures, ou pour quelque autre chose, ou qu'elle s'imagine fortement être caressée par quelque personne, son imagination est tellement attachée à ces sortes d'objets que l'expérience nous fait voir tous les jours que l'enfant qui se forme alors dans son sein, reçoit les marques des desirs ou des idées de sa mere. Jusques-la meisme qu'il s'est trouvé des femmes blanches engendrer des enfans noirs semblables aux Ethiopiens, pour avoir contemplé trop attentivement pendant qu'elles concévoient, ou aussitost après avoir conceu des Mores, soit reellement, ou en peinture. L'Imagination est si forte dans quelques femmes qu'elles envoient de leur cerveau à l'enfant qui se forme dans leurs entrailles les corpuscules des objets externes qu'elles y ont receus, de sorte que ces images corporelles se communiquent aux parties tendres de l'enfant par une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere.

3. Bien que les bestes femelles ayent des ames incomparablement moins mobiles que les femmes, les naturalistes nous font pourtant remarquer qu'elles ont assez de force pour faire des impressions sur leurs petis: car si l'on evelope d'un mouchoir blanc le col d'un Paon qui couve, ou que l'on peigne de diverses couleurs les œufs d'une poule qui couve aussi, les Petis du Paon deviendront

414 *Tableau de l'Amour considéré*
 tout blancs, & les Poulets tout bigarrez.

Mais parceque l'imagination de la femme est beaucoup plus vive que celle de ces animaux, elle communique aussi plus fortement à son enfant ce qu'elle s'est une fois vivement imaginée : de sorte que si elle pense vivement à son amant, à son oncle, ou à son grand pere, lors qu'elle conçoit, l'enfant qu'elle engendrera sera tout semblable à l'une de ces personnes.

3 La Ressemblance n'est pas une preuve de filiation, selon le sentiment des mesmes Jurisconsultes. L'Enfant qui ressemble à son pere n'est pas pour cela legitime. L'on ne sauroit sur cette conjecture le declarer heritier de son pere. Sa mere dans des embrassemens illegitimes a pû l'avoir engendré avec cette ressemblance par la force de son imagination caren pensant toujours à son mary lorsqu'elle estoit entre les bras de son amant, elle a imprimé sur le corps tendre de l'enfant, qu'elle concevoit alors, les traits du corps & tous les caracteres de l'ame de celui sur lequel son imagination estoit fixement arrestée.

On peut dire à tout cela, qu'il est vray que nostre ame estant liée à nostre corps aussi étroitement qu'elle l'est, peut faire sur nous de violentes impressions; l'experience de tous les jours nous en donne assez de preuves. Mais je ne saurois me persuader que l'action de cette même ame soit capable de produire
 les

les ressemblances dont il s'agit. Ceux qui le soutiennent, ne se fondent que sur de vaines observations, sur des parties imaginées, & sur des raisonnemens mal établis. Car que peut l'imagination d'un Pañ ou d'une Poule sur des œufs qu'ils n'ont pas pondus ? L'Âme de ces deux especes d'animaux est si peu active qu'il n'y a pas d'apparence qu'elle pût agir hors deux-mêmes, & imprimer sur des œufs étrangers des caractères qu'elle se seroit figurée, si l'on peut parler de la sorte.

S'il naît tous les jours des poulets bigarrez dans les fours d'Egypte, & que nos poules en fassent éclore de mélez, sans que leurs œufs ayent esté auparavant peints, peut on assurer que c'est l'imagination des ces animaux qui est la cause de la variété du plumage de leurs petis ?

Les Taches de quelque couleur qu'on les remarque aux enfans, ne viennent pas non plus de l'imagination de la mere, ainsi que nous l'avons observé ailleurs. L'imagination n'a point un pouvoir si violent, que d'imprimer des caractères sur un corps étranger : car lors qu'un enfant se forme dans les flancs de sa mere, il n'agit que par luy-même, & alors il n'a besoin d'elle, que comme une semence a besoin de la terre. Comment donc peut-on comprendre qu'une femme grosse de 2. de 3. ou de 4. mois ayant un appetit désordonné de manger, par exemple, des

416 *Tableau de l'Amour considéré*

meures, & se mettant alors fortement ce fruit dans l'imagination; puisse communiquer à sa main la vertu d'imprimer sur l'endroit de son corps où elle sera posée; la ressemblance de ce fruit; qui passant de là sans s'arrêter, & se mêlant parmy son sang, ses esprits, & ses fucs qui coulent alors incessamment à ses parties naturelles, puisse estre imprimée sur le corps de l'enfant au mesme endroit que la mere aura touché le sien? En verité l'imagination des hommes a icy plus de force que celle des femmes; & ce n'est que celle des premiers qui a inventé ces sortes de raisonnemens: ils n'ont pû trouver de cause naturelle de ce qui arrive; ils en ont allegué d'apparentes, pour ne demeurer pas court, ayant à rendre raison de cet effet. Car de s'imaginer qu'il y a une suite de nerfs qui viennent du cerveau de la mere, & qui s'implantent dans le corps de l'enfant pour luy porter les corpuscules des objets externes, & pour luy imprimer les marques de ces memes objets, c'est ce que l'anatomie ne nous a pas montré jusques icy.

Mais il est bien plus vray semblable de dire que ces marques sont des inegalitez & des defauts de la matiere dont nous sommes formez; que l'ame qui a menagé le petit corps de l'enfant n'a pû en aucune façon corriger; ou plutôt que ce ne sont que des contusions que le corps tendre de l'enfant a receu dans

le

le commencement de la vie. Et comme le sang qui est une fois fort des veines par quelques coups ou de la mere ou de l'enfant, ne se dissipe pas alors entierement, les parties qui le recoivent en demeurent toujours tachées.

Pour goûter bien ce sentiment l'on n'a qu'à faire reflexion sur toutes les marques que les enfans apportent du ventre de leur mere & l'on observera toujours qu'elles ont du rouge. Il n'est pas possible que les femmes grosses n'ayent jamais souhaité ardemment que de manger des choses de cette couleur, nous voyons tous les jours le contraire, & leur appetit deregle est aussi bien pour des choses vertes, jaunes, noires ou blanches que pour des rouges. Cependant on n'observe presque jamais aucune de ces couleurs imprimées sur la peau de leurs enfans.

Mais encore n'est ce pas une pure fable, que de dire qu'il y a eu des femmes blanches & mariées avec des hommes blancs qui par la force de leur imagination ayent fait des enfans noirs? Elles n'avoient pas sans doute le secret de *Fulie* fille d'*Auguste* qui ne faisoit jamais d'enfans qui ne ressemblassent à son mary quoy qu'elle fust carressée par plusieurs autres, par ce qu'elle ne souffroit point leurs carresses qu'elle ne fût grosse de luy.

Pour moy je me persuade aisement que les femmes ont beaucoup contribué à introdui-

418. *Tableau de l'Amour considéré*

re cette opinion sur la cause de la ressemblance des enfans, afin de couvrir les fautes qu'elles commettent tres souvent, & qu'en suite des personnes habiles & politiques ayant considéré, que ce sentiment estoit assez favorable, pour le bien & pour la tranquillité de l'estat, ont cherché des raisons pour l'appuyer.

Mais bien loin que l'imagination de la femme soit la cause de la ressemblance, il est mesme impossible qu'elle puisse produire les effets que l'on se persuade.

1. Tout le monde fait quels transport sent une femme, quand elle est carressée amoureuse; & il semble que la chaleur naturelle l'abandonne pour y courir avec precipitation. Son imagination n'est alors fixée sur aucun objet qui puisse la détourner; & si elle est arrestée sur quelqu'un, c'est assurément sur celuy qui est present.

Quoyque la peur trouble en quelque façon ses voluptés, & qu'elle fasse quelque impression sur son ame, lors qu'elle s'abandonne à des libertés illicites, elle prend n'importe quelles précautions de telle sorte, qu'elle peut jouir en assurance de ses plaisirs amoureux. Si elle ne peut avoir cette force d'esprit, & que la crainte la trouble, bien loin que de faire un enfant semblable à celuy que la peur represente à son imagination, elle fait un avorton, qui manque de ce qu'il luy
faut.

faut pour être formé : car son ame estant ailleurs, & son esprit estant dans un mouvement irregulier, elle ne peut concourir entierement à la generation d'un enfant parfait. C'est de là mesme qu'il arrive, que les grand hommes font quelquefois des enfans, qui sont indignes d'être leur fils ; parceque l'ame desperes estant occupée à de grandes affaires, ils ne communiquent pas assez de chaleur ny d'esprit à leur semence, qui est ainsi la cause d'un enfant difforme; ce que nous examinerons en particulier au chap. suivant.

2. D'ailleurs s'il est vray que l'imagination soit la cause de la ressemblance, pourroit-on dire que les mouches, ou que les plantes mesmes, ont de l'imagination, pour engendrer ce qui leur est semblable ? une mouche à miel, par Exemple, a la mesme figure & les mesmes inclinations que celles qui l'ont engendrée, & celle-cy leur est si semblable, qu'il est impossible qu'on ne les prenne l'une pour l'autre : Cependant peut-on dire, que c'est l'imagination de ces animaux qui est la cause de leur ressemblance.

3. D'autre part, l'imagination de la femme doit avoir esté vivement frappée par les objets, dont elle doit faire l'impression sur le corps de l'enfant qui se forme dans son sein. Mais si cette femme n'a jamais vû son grand-pere, ou qu'elle n'ait jamais ouy parler des defauts de ces ancestres, pour se les represen-

420. *Tableau de l'Amour considéré*
 ter fortement à l'imagination, comment
 pourra-t-elle faire un enfant louche, borgne,
 boiteux ou pied bot? Cependant l'histoire
 nous apprend, qu'il y avoit autrefois des fa-
 milles à Rome qu'on ne deslignoit que par
 les defauts de leurs ancestres, qui estoient
Sorabons, Coelives ou Scateres.

3. Pour moy jé connois une femme boiteuse
 du pied droit qui fit sa premiere fille incom-
 modée du mesme pied, cependant elle m'a
 souvent protesté qu'elle n'avoit jamais pensé
 à son incommodité pendant qu'elle conce-
 voit, ny durant toute la grossesse. Aussi est il
 certain que son defaut est peu sensible, &
 qu'elle y est tellement accoutumée qu'elle
 n'y pense presque jamais.

Les petis hommes du septentrion ont tous
 les cuisses courbées en dedans, mais ce n'est
 pas sans doute l'imagination de leur mere
 qui les rend semblables à leurs Ancestres,
 c'est plutôt quelque chose d'interne & d'es-
 sentiel que nous découvrirons cy après. Car
 de s'aller imaginer que la caprice d'une fem-
 me puisse forcer les principes, dont l'ame se-
 sert pour agir naturellement, j'avoué que
 c'est ce que je ne saurois comprendre.

4. Au reste si l'imagination est la cause de
 la ressemblance externe, elle doit aussi être
 une cause universelle, & agir incessamment
 de la mesme façon dans tous les particuliers;
 de sorte que les enfans devroient toujours

naître semblables à ceux que la mere s'est
fortement imaginé. Si elle a pensé, par
exemple à un Heros, l'enfant qui en naîtra
aura la figure de la personne imaginée; & ce-
pendant nous voyons tous les jours le con-
traire, & nous sommes témoins qu'un enfant
ressemble à son frère, à son oncle, ou à son
bifayeu en qui la mere n'aura pas pensé, ny
au moment de la conception, ny mesme du-
rant sa grossesse.

5. Après tout pour faire une ressemblan-
ce, il faut que toutes les petites parties qui
doivent concourir à composer un enfant
soient tellement disposées pour une grosse
tête, par exemple, pour un nez aquilin, pour
de gros yeux noirs, & pour tout le reste du
corps, que nous remarquions dans un enfant
une figure semblable à celle de son ayeul.
Ce n'est point à l'imagination de la mere qui
est une faculté animale, comme l'appellent
les Medecins, à former ainsi un corps & à en
observer toutes les dimensions; elle manque
d'instrument pour cela & n'a d'empire que
sur ce qui luy appartient. La formation d'un
enfant ne peut être que l'action de l'intelli-
gence, qui se fait de l'ame, pour lui donner la
figure convenable. C'est donc à cette ame à
donner la forme externe, & à chaque partie
& à tout le corps mesme. Et ce seroit une
chose ridicule, que la faculté formatrice de
l'ame, qui n'est autre chose que l'ame mesme,

composast une partie, & que d'un autre costé l'imagination qui n'en est qu'une faculté, luy donerait la figure.

6. Mais encore est ce l'imagination de la mere, qui a engendré dans les reins de son fils une pierre qui luy a esté tirée à l'age de cinq ans ? La mere a-t-elle jamais pensé à cette maladie, a la qu'elle le pere avoit des dispositions, quand à l'age de 18. ans, il fit cet enfant, puisque le pere mesme n'avoit encore point resenty cette incommodité, dont il ne s'est apperceu qu'à l'age de 50. ans ?

7. Enfin on ne peut attribuer à l'imagination de la mere l'horreur qu'avoient deux freres pour du fromage, puisque leur mere aimoit avec passion cet aliment : on devoit plutôt attribuer cette repugnance à des causes internes & essentielles, puisque, selon la remarque de Skenkius qui nous en fait l'histoire, leur pere ne pouvoit en souffrir l'odeur sans se pâmer.

Après tout cela il faut donc dire, que ce n'est point l'imagination de la mere qui est la cause de la ressemblance des enfans, non plus que des inclinations & des maladies auxquelles ils sont sujets : que c'est plutôt un pareil, & je puis dire un mesme principe qui a fait le corps du pere, qui travaille sur celuy du fils, & que l'ame de celuy-cy imprime des caracteres semblables sur une matiere qui luy obéit.

obeit, & qui a des dispositions à ces mesmes accidens.

A fin d'examiner de plus près cette question, on doit observer plusieurs choses que je juge être nécessaire pour la bien entendre.

Premierement on doit remarquer que la semence est animée de l'ame de l'homme qui est communicative, comme nous l'avons expliqué ailleurs.

Secondement que la semence de l'homme & de la femme, estant meslée, a des mouvemens actuels & des mouvemens en puissance: que les premiers sont des puissances prochaines, & que les autres ne sont que des mouvemens éloignez.

En troisieme lieu, que la ressemblance est essentielle ou accidentelle: que la naturelle procedant des principes internes de l'enfant est toujours certaine & constante, au lieu que l'accidentelle ne l'est point.

1. Cela estant supposé, examinons d'abord la cause de la Ressemblance du fils au Pere, & de la fille à la mere, comme la plus naturelle de toutes.

2. Recherchons en suite la cause de la Ressemblance de la fille au pere, & du fils à la mere.

3. Observons aussi la cause de la Ressemblance que les enfans ont confusement avec leur pere & leur mere.

414. *Tableau de l'Amour considéré*

4. Découvrons encore pourquoy les freres & les sceurs se ressemblent.

5. Voyons après cela la source de la ressemblance des enfans aux grand peres aux bis ayeuls & aux oncles.

6. Examinons enfin pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

La cause de la Ressemblance du fils au pere, & de la fille à la mere, ne peut être prise que des principes internes, qui servent à former ces enfans; c'est à dire de la semence de l'homme & de la femme, qui estant unies ensemble ne font qu'un corps, sur lequel l'ame, qui est l'autre principe, venant à agir, se fabrique un domicile pour sa demeure.

Je le dis encore une fois, je ne parle point icy de l'ame immortelle, qui ne se communique jamais, & qui ne fait point de ressemblances. Je parle seulement de l'ame materielle qui sert d'instrument à l'intelligence, qui la fait agir selon les ordres.

Les esprits ou l'ame qui reside dans la semence de l'homme s'estant donc meslee avec l'ame qui est dans la semence de la femme, lorsque la conception s'accomplit, & ne faisant alors qu'un mesme composé, travaille en qualité de principe sur la matiere la plus terrestre & la plus epaisse de la semence de l'un & de l'autre sexe. Et parceque la semence d'une femme peut être d'un temperament chaud & sec, qu'elle a les parties de

la matiere pressées les unes contre les autres ; & qu'elle ne manque pas d'esprits pour produire un mâle , la semence de l'homme luy imprimant son caractere, fait un mélange qui à toutes les qualités convenables à former un garçon: Car l'ame qui est dans la semence de l'homme ayant les mouvemens fort prompts & fort actifs. l'emporte sur l'ame qui est dans la semence de la femme , & fait ainsi obeir la matiere sur la quelle elle travaille: si bien que celle cy estant penetrée par celle la, il se fait un mélange dans la boule où se forme l'enfant , qui cause la ressemblance qu'a cet enfant avec son pere,

Si l'on mêle du levain bien aigre parmy de la paste, le pain qui en sera fait sentira l'aigre, quoy que le levain y ayt entré en beaucoup plus petite quantité. Tout de mesme l'ame qui est dans la semence du pere, ou si l'on veut les esprits qui y resident estant fort penetrans se font connoitre dans le mélange qui se fait des deux semences. Est c'est ce qui arrive toujours selon les loix de la Nature , que le fils est semblable au pere & la fille à la mere ; autrement selon le sentiment d'Aristote, ce seroit une espece de monstre , s'ils ressembloient à quelque autre personne.

Le projet de l'enfant ayant donc receu la complexion du pere, par les impressions qu'a fait la semence sur la semence de la femme, se perfectionne tous les jours par ces mesmes prin-

426 *Tableau de l'Amour considéré*

cipes. Si le pere, par exemple, est bilieux & melancolique : qu'il soit haut & prompt : & qu'il ait avec cela la voix grosse, & de bonnes inclinations ; une portion de son ame, qu'il communique à son enfant par le moyen de sa semence, portera par tout avec elle ces qualités qui en sont inseparables Elle dilatera & étendra la matiere de os: Elle produira de la chaleur & de la secheresse dans les principales parties: Elle causera, en un mot, un temperament bilieux & melancolique. Enfin la partie subtile de la semence du Pere, qui n'est autre chose qu'une portion de son ame, avec sa partie grossiere dont le corps est en partie formé, l'emportant sur l'ame, & la matiere qui est dans la semence de la mere est la source de la ressemblance qu'a un garçon avec son pere, non seulement d'espece, mais encore de sexe & d'individu.

Il en arrive ainsi de la ressemblance qu'a une fille avec sa mere : car la matiere, qui est renfermée dans une boule, étant d'une complexion froide & humide, si on la compare a la matiere dont un garçon est formé, ne peut servir qu'à faire une fille, principalement si la semence de l'homme est foible & languissante, & qu'elle approche du temperament de celle de la femme, l'ame ayant une force dominante prend le dessus sur l'ame de la semence de l'homme, & étant unies ensemble imprime sur la matiere, qui est dispo-

-117

fée

fée à recevoir son caractère féminin, des marques de ressemblance avec la femme dont elle procede. De sorte que si la femme est d'un temperament froid & humide ; qu'elle soit pituiteuse & sujette aux fluxions ; que ses passions soient moderées, & ses mœurs raisonnables, l'ame qui agit fortement sur la matiere du projet de l'enfant, produira aussi les mesmes effets dans la fille qui doit naitre. Car si le temperament de la mere est la cause de tout ce que nous remarquons en elle : que ses mœurs & sa santé en soient des effets ; & que la disposition de l'ame & de la matiere de sa semence suive aussi par necessité ce même temperament, on doit sans doute attendre que la fille soit semblable à sa mere, & qu'elle ayt les mesmes inclinations ; puisqu'elle possede plus de son corps que de l'ame & du corps de son pere. L'ame de la semence du pere & sa semence mesme, n'a servy dans cette occasion qu'à rendre la semence de la mere prolifique, & à augmenter la matiere du projet. Elle a souffert, pour ainsy dire, plus qu'elle n'a agy. & l'on diroit mesme que le pere n'a rien contribué pour faire cette fille, tant elle ressemble à sa mere dans les qualités du corps, & dans les passions de l'ame.

Mais si la fille ressemble au pere, & le fils à la mere, ce qui arrive souvent, on doit concevoir d'une l'autre façon la cause de la res-

419 *Tableau de l'Amour considéré*
 ressemblance individuelle. Si le pere, par exemple, en est grand & gros, s'il est sanguin & pituiteux, qu'il ait la chair molle, & les actions lentes. Si la mere au contraire est petite seche & bilieuse, prompte & agissante, & qu'elle ait la chair ferme, il peut arriver & il arrive mesme tous les jours, que la fille ressemblera au pere, & le fils à la mere.

La source de cette ressemblance est que l'ame & la matiere, qui servent à la conception, sont la cause de la ressemblance, lors que l'une ou l'autre semence font paroître dans le melange de la formation leur qualités premières & secondes. Je pourrois dire pour éclaircir cecy, que l'ame & la matiere de la semence de l'homme estant conformez à ses principes, c'est à dire, estant froides, humides, lentes & pituiteuses, comme est celui d'où elles procedent, elles dominent sur l'ame & sur la matiere de la semence de la femme, & par leur matiere & par leurs qualitez, si bien que l'ame qui est dans la semence du pere, ayant souvent des mouvemens tres actifs & tres penetrans, s'empare de l'ame de la semence de la mere, & par ce melange il ne se fait qu'un corps subtil, dont la partie dominante retient toujours le party de la complexion du pere, l'ame dominante imprime donc son caractere feminin sur l'enfant, qui doit se former dans les entrailles de sa mere, & rend cette
 fille

fille semblable à son pere. Elle est grande & grosse comme luy. Elle est lente dans ses actions. Ses yeux sont bien sentus, les regles sont abondantes, enfin elle est pituiteuse & sanguine comme son pere.

Mais si le pere ne donne que fort peu de semence, qui ne serve seulement qu'à faire fermenter la semence de la femme, plein de feu & d'esprits, il naîtra de ce mélange un garçon qui aura le temperament de la mere, la mesme figure, & les mesmes inclinations. Il sera petit comme elle, & il luy sera tout semblable, si l'on excepte le sexe. Car cette femme estant d'une complexion chaude & seche, si nous la comparons à son mary, imprimé sur le projet de son enfant un caractère masculin qui se feroit toujours connoître, à moins que la semence du pere ne detournast l'inclination de la Nature.

Il n'en arrive pas insy lors que les enfans ressemblent & à leur pere & à leur mere tout ensemble. Les semences des deux sexes sont alors tellement égales en matiere, en force, & en qualité, que l'enfant a des parties de l'un & de l'autre: ou bien il y a une partie semblable à la mesme partie du pere, & il en a une autre qui ressemble à une autre partie de la mere. Cet enfant par exemple, avec le nez de son pere & la bouche de sa mere, a la poitrine de sa mere, & le foyé ou l'estomach de son pere. En un mot il sera sujet aux incommoditez

des jumeaux & des jumelles.

430 *Tableau de l'Amour considéré*

ditez de l'un, & aux passions de l'autre.

La cause de cette ressemblance n'est autre chose que le mouvement différent des différentes parties de la semence de l'homme & de la femme; & s'il est vray que la semence coule des principales parties de l'un & de l'autre, & qu'avec cela elle soit animée, ainsi que nous l'avons prouvé; il me semble qu'on ne doit point avoir de la peine à concevoir comment une partie d'un enfant ressemble à une partie de son pere, & qu'une autre partie de ce mesme enfant ressemble à une autre partie de sa mere. Car comme la portion & la semence qui coule, par exemple, de la teste du pere ou de la mere, fait des mouvemens differens, l'une & l'autre portion estant melées sans pourtant estre confonduës: l'intelligence qui a ordre de la Nature de former un enfant trouvant une matiere disposee a former la teste d'une telle ou d'une telle façon, par la victoire d'une semence sur l'autre, travaille sur cette mesme matiere, selon les ordres qu'elle a receus. Mais comme elle rencontre beaucoup de matiere dans la portion de la semence qui doit servir à faire le nez, & qu'outre cela cette matiere a encore des mouvemens fortes & actifs, elle forme par le moyen de l'ame qui lui obeit toujours, cette partie de l'enfant semblable à celle de son pere, c'est à dire elle fait un nez gros & aquilin.

Il en arrive de mesme dans la formation des autres parties du corps de cet enfant, si bien que si la portion de la semence qui est destinée à former le cœur & la poitrine, tient plus de la matiere & de l'ame de la semence de la mere, l'enfant à venir sera sujet aux mesmes passions & aux mesmes incommodités que la mere. Enfin selon les divers mouvemens forts ou foibles que le projet aura receu, l'enfant aura quelques parties semblables à celles de son pere, & quelques autres à celles de sa mere.

C'est encore la mesme cause qui rend les jumeaux & les jumelles semblables les uns aux autres. Car si nous faisons reflexion sur ce que nous avons dit au chap. 3. de ce livre, nous serons persuadez que la semence de l'homme se communiquant presque dans un moment au beaucoup de petites boules que la femme conserve dans les conduits de sa matrice, elle leur imprime son caractère & fait les mesmes impressions sur les uns que sur les autres; si bien que s'il s'y trouve de la difference, soit pour le sexe, soit pour l'individu, cela vient plûrost de la femme que de l'homme: car pour la semence de l'homme, elle se partage à plusieurs boules de l'un & de l'autre costé de la matrice, quand il ya des dispositions pour l'y recevoir, & faisant les mesmes impressions sur les uns que sur les autres, elle cause ainfy la ressemblance des jumeaux & des jumelles. Maie

432 *Tableau de l'Amour considéré*

Mais il n'en est pas de même, quand les enfans ressemblent à leur grand pere ou à leur bifayeul. La Nature ne fait point alors agir l'ame par des mouvemens actuels & prochains, elle ne la fait agir que par des mouvemens en puissance, & ne fait point représenter les personnes dont l'ame procedé, mais celle dont elle a esté produite. Ces trois enfans qui dans la famille des *Lepides* à Rome naquirent loin les uns des autres, avec une membrane qui leur couvroit un oeil, sont des preuves autentiques de ce que j'avance.

Pour comprendre bien cela, on doit être persuadé que les ressemblances que nous avons avec nos ancestres sont en puissance dans nostre semence, par l'ame & les humeurs qu'ils nous ont communiquées; si bien que s'il y a quelque cause accidentelle qui empêche un enfant de ressembler à son pere ou à sa mere, on doit croire qu'il représentera l'un de ses parens dont l'idée est demeurée dans l'ame du pere & de la mere. Car s'il est vray que mon ame est venuë de mon pere, & que l'ame de mon pere soit sortie du sien, & ainsi toujours en remontant par le commendement que fit Dieu à la Nature au commencement du monde, selon la remarque de *Tertullien*, je pourray dire que mon ame porte avec elle le caractere & l'idée de tous ceux par lesquels elle a passé. Et si la semence communique successive-

ment

ment a plusieurs particuliers a peu près le mesme temperament, qu'elle difficulté y a-t-il de croire qu'un enfant peut ressembler à son bifayeul non seulement selon la figure de ses parties externes mais encore selon ses passions & son humeur ? Une pierre d'aymant touchant un morceau de fer luy communique sa propre vertu, & puis ce morceau de fer agit avec une pareille activité que la pierre mesme. Ainsy il arrive souvent que la semence du fils fait de pareilles impressions que feroit la semence du pere. C'est de quoy on fera plus pleinement persuadé par la question que nous alors examiner, savoir, pourquoy un enfant ne ressemble à aucun de ses parens.

6. Il n'est pas besoin de repeter icy ce que nous avons dit cy dessus de la cause de la ressemblance qu'ont les enfans avec leur pere ou avec leur mere; nous avons prouvé assez évidemment, ce me semble, que la portion de l'ame de l'homme & de la femme qui accompagnoit la semence de l'un & de l'autre sexe, & que le temperament, qui en estoit inseparables, estoient la cause de cette ressemblance; & que c'estoit d'ou venoit l'effigie, les passions de l'ame, la santé, les maladies qui faisoient ressembler les enfans à leurs ancestres. Nous avons encore fait remarquer que cette ressemblance estant naturelle ne pouvoit venir que d'un principe interne, & que si

115

T

elle

elle manquoit quelquefois à paroître, il falloit en attribuer le changement à des causes étrangères, qui troublent la Nature dans son action, & qui detournent les mouvemens libres qui se trouvent dans la semence du pere ou de la mere.

En effet si ces mouvemens sont un peu interrompus par des causes étrangères, les enfans naissent semblables à leur grand pere ou à leur bisayeul. S'ils le sont beaucoup, ils ressemblent à leurs parens en ligne collaterale. S'ils sont forcés & agités, ils ne ressemblent ny aux uns ny aux autres, mais seulement à l'espece de l'homme. Enfin si ces mouvemens sont entierement inégaux & qu'ils trouvent une matiere brouillée & défective, il en vient des Hermaphrodites, & des monstres.

Le suc dont l'enfant se nourrit d'abord, le sang des regles par lequel il se perfectionne, les passions de l'ame de la mere, le lieu large ou étroit où il demeure pendant 9 mois, les alimens dont il use après estre né, l'habitude qu'il prend pour les mœurs par les exemples qu'il imite, sont de puissantes causes que je pourrois appeller étrangères, qui troublent quelquefois les mouvemens directs de la Nature, & qui l'empeschent de faire des impressions naturelles sur un enfant. La Nature ressemble en cela à un peintre, qui fait souvent des tableaux par imitation; mais qui

en fait aussi quelquefois par caprice.

Pour éclaircir davantage cette question, je puis dire que la semence étant animée comme nous l'avons prouvé, porte avec elle des caractères d'individu, & que ces caractères étant des mouvements actuels & prochains ne manquent jamais à être communiqués au corps sur lequel ils sont imprimés : mais comme il y a d'autres mouvemens éloignés qui ne portent point avec eux l'idée d'un particulier mais qui portent en general la figure, & la representation d'un homme, il s'ensuit qu'aux moindres petis desordres qui arrivent dans la generation, le pere ou la mere peuvent engendrer par ces derniers mouvemens un enfant qui ressemblera à un homme, mais qui n'aura aucune ressemblance avec ceux qui l'auroient engendré.

L'imitation de la mere trouble plutôt l'action de la Nature, qu'elle ne contribue à la ressemblance. J'avoué cependant qu'elle a quelque pouvoir sur ses esprits & sur ses humeurs, & si elle ne fait point d'impression sur le projet d'un enfant qui se gouverne par luy même dans ses premiers jours de vie, elle en fait du moins sur le suc nourricier ou sur le sang des regles, dont l'enfant se nourrit dans les flancs de mere.

On fait quels changemens & quels desordres causent les alimens au commencement de nostre vie. Comme ils entretiennent no-

stre chaleur, quand ils sont bons, ils la détruisent quand ils sont mauvais. J'attribue l'embonpoint de certains peuples à l'usage du lait, du beurre & du fromage, & à un air froid & humide qu'ils respirent; au lieu que l'on en remarque d'autres qui ont une toute autre figure, parce qu'ils vivent dans un air tout opposé à celuy-là & qu'ils usent d'autres alimens.

Enfin il y a quantité d'autres causes éloignées de nostre temperament & de nos inclinations naturelles, si bien que quand l'age nous met en estat d'estre comparez à nostre pere ou à nostre mere, nous nous trouvons alors fort differens, soit par nôtre faute, ou par la faute de ceux qui ont eu soin de nôtre education.

Ainsy J'ose conclurre hardement qu'à moins qu'il n'y ait des causes accidentelles & éloignées qui changent la ressemblance que nous devons naturellement avoir avec ceux qui nous ont engendrez, nous leur sommes fort semblables. Les *Garamantes*, qui n'estoient pas sauvages en cecy, faisoient nourrir tous leurs enfans en commun jusqu'à l'âge de cinq ans, & alors ils donnoient à chacun les enfans qui luy ressembloient le plus, jugeant par là qu'il estoit leur pere, & qu'il estoit obligé d'en prendre soin. Ils croyoient donc que la ressemblance estoit une puissante conjecture de filiation, & qu'elle pro-

cedoit de quelque principe interne qui estoit invariable.

Pour moy j'avoué que j'aurois mauvaise opinion d'une femme qui auroit un enfant qui ressembleroit à l'un de ses domestiques, & ce seroit, selon mon sentiment une preuve assez forte pour le faire estimer illegitime, au lieu que s'il estoit semblable a son pere, ce seroit sans doute une grande conjecture pour la chasteté de la mere.

C H A P I T R E VIII.

Pourquoy il y a des enfans qui naissent foibles ou imparfaits, & d'autres forts & Robustes.

S'il est vray que le mariage des Rois a principalement en vüe le bien de leurs estats, il est juste que celuy de leurs sujets ayt aussi pour fin la gloire de leurs Princes. Un Roy ne fera jamais en-estat de se deffendre contre les insultes de ses ennemis, hien loin de conquerir des villes & des Provinces, s'il a des sujets, foibles ou imparfaits : au contraire rien ne pourra resister à sa puissance, s'il en a de bien faits & de robustes.

C'est donc une chose digne d'un Royaume bien polissé de regler tellement ce qui concerne

cerne les mariages, que tous ceux qui y naissent puissent un jour être capable de soutenir les entreprises de celuy qui y commande.

Si nous pouvons découvrir la cause qui fait qu'il y a tant de personnes petites, valedinaires, ou contrefaites; & en mesmes temps ce qui fait les hommes forts & robustes, spirituels & adroits, ce seroit, ce me semble, un moyen assuré pour remedier aux desordres qui n'arrivent que trop souvent dans les familles, & dans les estats, par la negligéce qui se remarque dans les mariages, & par les abus qui s'y commettent tous les jours.

Si le Roy *Archevlais* n'eust épousé une femme jeune & petite, jamais les Lacedaemoniens les sujets n'eussent eu pour luy tant de mépris ny tant d'indifference. Car qu'elle apparence qu'une telle femme eust pu fournir assez de matiere pour former un enfant d'une taille avantageuse. Les entrailles auroient esté trop pressées & ses flancs trop resserrez pour s'élargir comme il falloit, & elle n'auroit pas eu assez d'humeurs pour luy communiquer la nourriture dont il auroit eu besoin. Cet enfant auroit esté un nain comme sa mere, & puis il auroit esté un objet de mépris & de la haine des peuples & un sujet indigne d'estre le fils d'un Roy.

En effet une petite femme de 12. ans, ou quand

quand mesme elle seroit plus âgée, a les flancs trop serrez & les parties de la generation trop petites pour y contenir durant 9. mois un enfant de belle taille; & bien loin de le porter jusques au bout de la grossesse, elle seroit contrainte d'accoucher auant que toutes les parties de l'enfant fussent accomplies. Mais encore si le mary & la femme sont fort jeunes & d'un mesme âge, la semence de ce luy-là n'augmentera presque point la matiere de la boule d'où l'enfant deua estre formé. Elle ne communiquera seulement que les esprits fermentatifs pour la generation, & ainsi l'enfant sera toujours foible, languissant & petit.

On Louë encore aujourd'huy ces peuples qui ne permettoient pas autre fois le mariage des petis hommes & les petites femmes, de peur qu'ils n'acréussent le nombre des nains dont la Republique estoit déjà assez embarrassée.

Les petites personnes viennent encore d'une autre cruse; car si le pere & la mere sont d'un temperament extremement lascif, l'experience fait voir que les enfans qui en naissent ne peuvent estre grands. L'Amour de deux jeunes personnes mariées les embrasé souvent de telle sorte qu'il ne se passe point de jour que cette passion violente ne les agite & ne les épuise. Et si par hazard il naist quelque enfant de ces embrassemens reiteres, ce

ne font que des nains & des enfans foibles qui n'ont pas en dans les flanes de leur mere assez de matiere pour y estre bien formez. On se joint trop souvent l'un à l'autre pour avoir de la semence bien cuite & bien digerée & ainisy le mary ne communique à sa femme que fort peu de matiere pour la generation, & encore est-elle mal conditionné. La femme de son costé n'a que de tres petites boules n'ayant pas eu le temps de les laisser croître, puis que l'amour l'oblige à les faire fermenter plutôt qu'il ne faudroit. Ce peu de matiere donc qui sert à former cet enfant, ne peut servir qu'à faire des parties trop petites pour estre jamais les parties d'un grand corps.

Si les personnes mariées imitoient la charité du Roy des *Palmyreniens* & de *Zenobie* sa femme, nous aurions aussi beaucoup plus d'hommes grands, spirituels & robustes que nous n'en avons. On rapporte que cette Princesse estoit si moderée dans sa passion, qu'elle ne s'approchoit jamais de son mary que pour en avoir des enfans, & que pour cela elle attendoit toujours le temps de ses regles pour connoitre si elle estoit grosse ou non. Si ses regles paroissoient, elle retournoit incontinent après entre les bras du Roy, afin d'obeir plutôt aux ordres de la Nature qu'à sa propre passion. Et si ses regles ne venoient point, elle se passoit pendant sa grossesse des plaisirs du mariage, que la plus-part des

des femmes souhaitent alors avec tant d'ardeur.

C'est le véritable moyen de faire des enfans forts & spirituels que d'en agir de la sorte. Il semble que l'on se remarie toutes les fois que l'on se careffe après un assez long intervalle. Il ne manque alors ny matiere ny esprits pour former un enfant bien fait, & l'experience fait voir tous les jours, que les plus grands hommes sont souvent venus de conjonctions illegitimes. Jamais Rome n'auroit esté la terreur de ses voisins si *Romulus* son fondateur ne fust né de la sorte: & jamais deux villes considerables de l'Europe n'eussent élevé deux statues al honneur & à la memoire d'*Erasme*, si sa naissance ne luy eust donné de l'esprit.

En effet la semence a le temps de se cuire & de se perfectionner, & les esprits s'y assemblent en plus grande foule, lors que l'on se careffe rarement. Les plaisirs de l'amour sont mesmes plus grands, quand on les prend avec moderation, & ils ne dégouttent pas, comme ils font ordinairement.

Pour peu de santé qu'ayent un homme & une femme pour vû qu'elle observent tout ce que l'on doit observer pour faire des enfans forts & spirituels, ils ne manquent pas d'y reussir: *Et nous ne voyons jamais gueres, pour me servir de la pensée d'un Poëte, des aigles fieres engendrer de faibles colombes.*

T 5

Mais

Mais si dans l'excès de l'amour la femme prend le dessus & n'observe pas toute la bienfaisance que l'on doit observer, quand on se eartresse amoureuxment; on ne doit pas douter que cette posture ne soit l'une des causes des petites personnes: car puis qu'un homme lascif, comme nous venons de le dire, ne reprend à chaque fois que fort peu de semence; si d'ailleurs il ne garde pas une posture convenable, le peu de matiere qu'il reprendra ne sera pas receü où elle doit l'estre, il n'y aura que la portion qui doit vivifier le projet de l'enfant qui y sera receü, mais la portion la plus terrestre & la plus épaisse sortira de la matrice par sa propre pesanteur & par la posture indiscrete des mariez; de sorte que la boule n'en sera pas augmentée; & ainly il ne s'y formera qu'un enfant dont la taille ne sera jamais avantageuse.

Tout le monde fait que la vieillesse est froide & languissante, & qu'elle n'a guères de vigueur dans les embrassemens amoureux. Si l'on fait un enfant en cet âge là, on doit croire pour l'ordinaire qu'il sera lent ou stupide, son pere n'ayant de matiere & d'esprits que pour luy donner seulement la forme d'homme; à moins que sa mere, qui est souvent jeune & amoureuse, ne contribue de son costé au genie de son enfant par l'abondance de son feu & de ses esprits. Un cheval

engendré d'un vieux cheval n'est jamais agile, & les Ecuyers l'ont tres-bien qu'il n'est pas si propre au manège ny à la guerre que les autres. Mais dans la fleur de l'age, quand on ne croist ny ne decroit plus, on a tout ce qui est propre à faire des enfans spirituels & robustes. C'est pour cela qu'au rapport de Cesar les anciens Allemans qui sont toujours passé pour des gens forts, estoient qu'estoit une chose honteuse à un homme de connoitre une femme avant l'age de vingt ans.

La mauvaise façon de vivre des peres & meres, est encore l'une des causes les plus communes de la foiblesse des enfans. Jamais un homme débauché n'engendrera un enfant robuste & vertueux, & les incommodités qui accompagneront cet enfant pendant sa vie, ne seront que des suites assurées, & des marques évidentes des crimes de son pere & des foibleses de sa mere. La ladrerie, la gourte, les écrouelles, la stupidité de l'esprit & les autres fâcheuses maladies, viennent souvent de la vie dereglee de ceux qui nous ont engendrez. Nous heritons souvent de leurs incommodités & presque jamais de leur vertu. Et comme le sang de ces peres & de ces meres est tout plein de crudités & de pituite, toutes les parties qui s'en nourrissent sont aussi des excremens qui ont des usages differens de ceux que la Nature s'estoit proposée.

sup T. 6 Les

Les testicules, pour ne m'arrester qu'à ces parties genitales ; ne peuvent faire d'un sang crud & froid ; une bonne semence ; qui soit ensuite la cause d'un enfant sain & vigoureux. Au lieu d'estre pleine d'esprits & de feu ; d'avoir une matiere écumense & rarefiée ; & d'estre pure & temperée ; elle est pituiteuse & pleine d'ordures ; ce qui ne cause que des desordres dans la generation.

Ceux qui s'endient à avoir des enfans sains & spirituels observent entre autre choses un temps qui ne soit incommodé ny pour eux ny pour leurs femmes ; sur tout ils se donnent bien garde ; ainsi que nous l'avons remarqué ; de les connoitre pendant leurs regles ou peu de temps auparavant. Car s'il arrive que la conception se fasse ; lors que les regles sont prestes à couler ; ou qu'elles coulent mesme ; les ordures dont la matrice est alors toute remplie ; tachent & infectent la semence de l'homme ; qui porte ensuite de mauvaises qualitez dans le lieu ou reside ordinairement la semence de la femme & où se fait la conception. La generation s'y accomplit pourtant ; mais la matiere qui sert à former l'enfant n'estant pas pure & bien conditionnée ; les parties qui en sont faites en deviennent mal saines ; de sorte que dans la suite elles font fort mal leurs fonctions ; & rendent par consequent l'enfant valeurdinaire & incommodé. Nous n'avons sur cela

que

que trop d'exemples si l'honnesté & la bienfiance ne permettoient de les mettre au jour.

On doit donc observer bien des choses pour n'engendrer pas d'enfans mal-faits; car si le corps a des défauts quand on les neglige; l'ame aussi n'en pas a pas moins; & je suis assuré que si *Thofiris* n'eust esté si laid, il n'eust point eu une si mechante ame; & il est impossible qu'une ame püst bien faire ses fonctions dans le corps d'un homme tel qu'estoit le sien. Il avoit le dos enfoncé, la teste pointüe, du duvet au menton au lieu de barbe, & avec cela il estoit boiteux & louche. Cette laideur est une marque de tous les vices; au lieu que la beauté du corps est l'image d'une belle ame, & le caractere d'un homme de bien; si nous en croyons Saint *Ambroise*.

Ce ne sont point les astres qui nous font spirituels, robustes, valerudinaires ou imparfaits. Ils sont trop éloignez de nous. Et quoyque le soleil & la lune ayent a la verité plus de force que les autres; cependant ils n'agissent sur nous que comme des causes étrangères; bien différentes de celles qui nous sont essentielles. Nous voyons tous les jours des enfans conceus au mesme aspect des astres; & a la mesme heure du jour, qui ont neantmoins des inelination routes différentes & des corps de différente forme. J'avoué

plus sage qui aura esté formé au printemps ou en automne, & qu'un autre sera plus prompt ou moins actif qui aura esté conceu en esté ou en hyver, mais ces diverses inclinations ne dependent pas tant des astres que des humeurs qui dominent dans ces saisons dans le corps de leur pere ou de leur mere.

Les enfans difformes & qui tiennent du monstre ne sont conceus que par des causes naturelles, quoy qu'en veullent dire quelques docteurs. Ils dependent de l'homme ou de la femme, ou enfin de quelque alliance qui est contre les loix de la Nature.

Les Naturalistes nous font remarquer que si un cocq couvre une poule une seule fois, il rend plusieurs de ses œufs féconds, & si l'on regarde de près ces mêmes œufs, l'on verra dans quelques uns deux jaunes, d'où naîtront ensuite deux poulets souvent séparés & quelquefois unis: quelquefois aussi, mais plus rarement, il paroitra sur un jaune deux taches ou deux ongles qui auroient reçeüs en même temps les impressions génératives du cocq, & je ne doute point que ce ne soit de là que naissent les poulets difformes & qui approchent du monstre.

J'en dis autant à proportion des enfans. Car si la semence de l'homme touche plusieurs boules qui ayent des dispositions à recevoir des impressions, elle les fait toutes

fermenter & les vivifie au même moment, si bien que de cette generation il naist plusieurs enfans qui ont des envelopes différentes, & qui ont aussi des arrierefais particuliers. Mais s'il se trouve dans une boule une matiere separée en deux par une petite membrane, ou que cette matiere ayt deux projets d'enfant, la semence de l'homme ne laisse pas de les exciter toutes deux a la fois, & de les aimer, comme s'il ny en avoit qu'un. Chaque partie de la boule reçoit les impressions generatives de la semence de l'homme, & il en vient des jumeaux ou des jumelles, qui estant separés les uns des autres & rarement unis, ont souvent un arrierefais commun. Mais si deux boules sont unyes, il se fait un monstre peut estre semblable a celuy que je vis il y a un mois qui avoit deux tes, quatre bras, & deux pieds seulement, & c'est la veritable cause, selon mon avis, de la generation des monstres.

La matrice peut encore contribuer a la difformité d'un enfant, selon le sentiment de quelques medecins, car estant cicatrisée d'un costé & ne pouvant s'y dilater comme dans les autres parties, il arrive qu'elle presse l'enfant du costé de la cicatrice & qu'elle luy cause par ce moyen une mauvaise conformation. Mais l'experience nous apprend que les enfans sont parfaits qui ne sont elvevez dans une matrice incommodée de la sorte.

Il y a encore d'autres sortes de monstres, qui se forment par le mélange des especes différentes. Les Histoires que nous avons sur ce sujet nous font croire que la chose est possible. L'*Hippotaure* que le Cardinal de *Comitibus* mena de France en Italie & qu'il donna ensuite au Cardinal *Scipion Borghese* n'est pas une histoire faite a plaisir. Tout Rome le vid & l'admira pendant 32. ans, après quoy il mourut faute de deux. Il avoit la teste de taureau & le reste presque semblable a un cheval.

Si l'on doute du mélange des hommes avec les bestes; l'on n'a qu'à jeter les yeux sur l'antiquité & l'on y verra *Pasiphaë* femme du Roy *Minos* engendrer un *Minotaure* par les plaisirs qu'elle prit avec un taureau. On y verra encore cette belle fille nommée *Onofcée* engendrée d'un homme & d'une anesse. Si ces deux exemples sentent un peu la fable, au moins celle de cette fille Toscane qui accoucha d'un animal moitié homme & moitié chien ne sera pas suspecte. *Volaterran* nous a laissé par écrit que ce monstre naquit durant le Pontificat du Pape *Pie 3.* & qu'il avoit les mains les pieds & les oreilles d'un Chien. Et le reste d'un homme. Si cela estoit impossible, comme quelques uns se le persuadent, jamais l'Ecriture Sainte n'auroit fait une loy la dessus qui condamne à mort la beste & la femme qui s'y seroit sou-

PARTIE IV.

CHAPITRE I.

ARTICLE I.

De l'Impuissance de l'homme.

Nous savons que la generation des animaux parfaits suit immediatement la conjunction du mâle & de la femelle. Que la mâle doit être d'un âge mediocre selon son espece, qu'il doit avoir ses parties naturelles bien formées & avec cela jouir d'une santé parfaite pour agir, comme il doit, dans cette action. Mais pour ne parler icy que de l'homme, il doit estre vigoureux, plein de sang & d'esprits, & avoir tout ce qu'il faut pour carelser amoureusement une femme: il doit encore commander à ses parties amoureuses, qui doivent luy obeir lors qu'il est question de faire son devoir auprès d'une femme.

S'il est trop jeune ou trop vieux, qu'il soit malade ou qu'il ayt quelque defaut naturel dans ses parties principales ou amoureuses, il n'y a pas de difficulté qu'on ne le puisse taxer d'impuissance. Car si le membre

bre viril est trop court ou trop petit ; qu'il soit mollet ou paralytique : que le trou où doit passer la semence ne soit pas dans le lieu où il doit être ; que d'ailleurs un homme soit trop gras & qu'il ait le ventre prodigieusement avancé : que les testicules soient petits ou flétris ; ou qu'il n'en ait point de tout : que la semence soit trop liquide, qu'elle sorte en trop petite quantité ; ou qu'elle ait d'autres défauts : En un mot s'il manque quelque chose du costé de l'homme pour les deux grands ouvrages de la copulation & de la generation : Le loy permet à une femme de demander en justice la dissolution de son mariage ; & je ne doute point, si nous en croyons un Archevesque, qu'il ne faille attribuer à quelqu'une de ces causes le divorce qui arriva au Roy *Lorbair*, & à la Reine *Théberge*.

⊞ Tout ce qui détruit nostre chaleur naturelle, & qui éteint nostre feu & nos esprits, s'oppose directement aux actions du mariage. Nos testicules se flétrissent, nos vaisseaux spermatiques se dessèchent, & nostre membre se diminue, quand nous sommes accoutumés à garder scrupuleusement la chasteté & la continence. Et si il est vray ce que *Vidus Viduus*, le jeune, nous rapporte d'une personne Ecclesiastique qui avoit pendant toute sa vie gardé exactement, comme elle devoit, les regles de la bienséance, nous

ne

ne devons pas douter que les parties de nostre corps ne s'exercent pas à l'action pour la quelle la Nature les a faits, elle ne se flétrissent & ne se dessèchent en quelque façon.

Les contéimens excessifs que nous prenons avec les femmes ne nous causent pas de desordre moins fâcheux : il est vray qu'ils ne nous apportent pas de semblables flétrisfeurs, mais il nous rendent incapables de continuer nos plaisirs licites. Les vaisseaux spermatiques s'affoiblissent, les vesicules féminaires le relâchent, & les parties principales de nostre corps s'épuisent & se rafraichissent tellement par la dissipation de nostre chaleur & de nos esprits, qu'elles ne sont plus ensuite en estat de fournir la matiere qui est nécessaire pour former un homme. Temoin *Theodoric*, Roy de Bourgogne, qui après s'estre épuisé auprès de *Laodicee* & des autres courtisanes de sa cour, ne pût jamais consumer son mariage avec *Hermamberge* fille du Roy d'Espagne.

D'ailleurs s'il est vray ce que l'on dit ordinairement que la bonne chere excite à l'amour, l'on peut assurer aussi que l'extreme indigence rend un homme impuissant. Car puisque l'abstinence selon la pensée des Theologiens est le meilleur de tous les remedes contre la concupiscence de la chair, il ne faut pas douter, que si elle est excessive, elle

elle ne détruiſe tous les mouvemens qui nous pourroient porter a rechercher les embraſſemens des femmes. Noſtre ſang eſt diminué, & nos eſprits ſont épuifés par là : Nos parties principales & amoureuſes en deviennent languiffantes. Tant il eſt vray qu'il n'y a rien de plus oppoſé à l'amour que ce qui nous rafraichit & nous épuifé tout enſemble.

Mais les paſſions de l'ame ſont encore quelque choſe de plus violent, que tout ce que nous venons de dire & pour ne parler icy que de la Hayne qui eſt fomentée dans l'eſprit d'un homme par la laideur d'une femme, par ſa mauvaiſe humeur, par ſa conduite indecente; ou enſin par une odeur exécrationnable qui fort de ſon corps, elle eſt une des principales cauſes qui peut rendre un homme impuiſſant à l'égard de cette femme là.

Après tout comme il n'y a rien qui nous détruiſe plutôt que les maladies, puis qu'elles nous conduifent à la mort. Les Jurisconſultes ont eu quelque raiſon d'écrire que l'on ne doit point préſumer qu'un homme valedinaire & encore moins un homme malade ſoit capable d'engendrer, la maladie le rendant impuiſſant & incapable de caſſer une femme. Il eſt certain que les plaiſirs de l'amour demandent de la force & de la vigueur pour s'oppoſer aux épuifemens & aux foibleſſes qui en naiſſent, lors meſ-

mes que nous les prenons avec mesure : au lieu que la maladie estant une disposition contre les loix de la Nature, elle affoiblit & détruit mesme toutes les actions de nos parties, qui par conséquent ne sont pas en estat de faire leur devoir quand il est question d'engendrer.

Mais les Jurisconsultes n'ont peut estre pas remarqué que leur décision estoit trop générale pour estre vrayë ; puis qu'il y a quelques maladies qui nous excitent à l'amour & dans les quelles on peut engendrer. Nous savons qu'un homme qui est atteint d'un *saryriafme*, & qu'un autre qui souffre quelques douleurs de goutte, ou de pierre, sont alors plus amoureux & ne peuvent s'empêcher de presser étroitement leurs femmes ; les humeurs chaudes & aiguës qui causent leur maladie, sont alors mêlées avec des vens qui se cantonnent pour l'ordinairement parmy leur parties naturelles, & qui les chatouillent sans cesse & les excitent à se vanger agréablement des douleurs qui les pressent. Il y a mesme des maladies qui ont rendu des hommes féconds, d'impuissans qu'ils estoient auparavant. *Avenzoar*, Medecin Arabe, rapporte de luy mesme, que ne pouvant engendrer dans sa jeunesse, il engendra aisement après une fièvre aiguë qui luy rafraichit tellement les visceres, & puis le mit dans une telle complexion qu'il se trouva ensuite propre à faire des enfans. II

Il faut donc moderer les decifions des Jurisconfultes & ne pas dire d'un autre costé par une espèce de contradiction, comme rait une de leurs gloses, que l'on doit compter le commencement de la vie d'un enfant qui naift après la mort de son pere, du jour que son pere est mort, comme si un homme estoient en estar d'engendrer dans une fièvre aiguë, dans une longue maladie, & dans quelque autre incommodité qui afflige les parties principales ou amoureuses. C'est là s'opposer à la raison & à l'expérience de tous les jours.

Mais je ne veux m'arrester icy qu'aux hommes qui sont toujours impuiffans & qui estent incommodez dans leurs parties naturelles ne peuvent jamais se joindre amoureusement à une femme, quand ils seroient mesme en la fleur de leur âge. Les défauts naturels qu'ils ont dans leurs parties amoureuses, le manquement de l'humeur qui est la semence des hommes, ou enfin les pollutions nocturnes qui arrivent par la foiblesse de leurs vaisseaux sont de puissants obstacles pour l'amour qui les rendent plus froids que glace, quand ils se rrouvent auprès d'une femme.

Quelle apparence y a-t-il qu'un membre d'un ou de deux travers de doigt soit une mesure suffisante pour satisfaire une femme & pour engendrer des enfans. Un homme si

mal pourvû manque de force, de chaleur, d'esprit & de semence; & s'il fort quelque humeur dans les agitations amoureuses, ce n'est qu'un peu de seriosité qui n'a pas toutes les qualités requises pour la generation. La femme a beau se faire effort pour la recevoir, les parties quoy qu'affamées qu'il les soient, ne peuvent rien faire d'une humeur qui manque de disposition pour le grand ouvrage de la Nature.

L'impuissance de se joindre à une femme est encore augmentée par la petitesse de la verge, qui estant trop courte & trop petite tout ensemble, ne peut rejouir une femme, ny luy fournir une liqueur propre à former un enfant.

Tous les remedes sont inutiles pour ces sortes de défauts, & bien que *Gallien* & *Fallope* nous en proposent quelques-uns, nous sommes pourtant du sentiment de ceux qui croient que ces deux maladies sont incurables, si elle sont extremes, & que les juges peuvent prononcer hardiment sur la dissolution d'un mariage qui n'aura pas d'autres arthes de sa validité.

Car de s'imaginer que les bouillons succulens, les alimens choisies, & l'excellent vin puissent faire croître les parties que la nature n'a pû alonger, c'est manquer de connoissance pour les maladies qui arrivent aux parties nerveuses. On a beau frotter ces parties

ma-

malades d'huile de veins de terre, d'huile de lavande ou de *palma Christi*, parmi lesquelles on aura meslé un peu de poudre de nerf d'un taureau ou d'un cerf, tout cela ne produit rien, & ne sert qu'à embarasser davantage le malade. La boucle qui perce le ptepuce & a la quelle est attaché une balle de plomb, ny l'Emplâtre de poix de Bourgogne, qu'on applique souvent sur les parties naturelles d'un homme, & qu'on en ote plusieurs fois, ne gueriront pas non plus tous ces deffauts, ny ne feront pas croistre ny allonger la verge d'un homme qui est naturellement trop petite. Quoy que l'on fasse pour guerir ces deffauts naturels l'on ne fera que comme ce mechant nourrisson dont parle *Galen*, qui nourrisoit fort mal l'enfant dont il avoit le soing, fraploit assez fortement les fesses avec la main de deux en deux jours, pour le faire enfler, & pour faire voir à son pere son enbonpoint supposé. Bien que la mollesse & la stérilité de la verge soient des maladies qui peuvent quelquefois être gueries, cependant il s'en trouve souvent d'incurables, ausquelles la Medecine n'a jamais pu subvenir. Car si cette partie est naturellement stupide & immobile, quoy quelle soit mediocrement grosse & longue, il n'y a point d'art qui la puisse augmenter, ny de remedes qui la puisse guerir. La

458 *Tableau de l'Amour considéré.*

chair ou la cendre de Tarentule, la poudre d'un nerf de taureau, ou la racine de sarrion, ont trop peu de force dans de pareilles langueurs: Et si la main d'une belle femme, qui est le plus excellent de tous les remèdes, n'a pas assez de vertu pour guérir la mollesse de la verge d'un homme, les autres remèdes y auront peu de force, principalement si les nerfs qui sortent de l'os sacrum, & qui sont distribués à la verge, sont foibles, bonchez ou cicatrices: ou si un homme a reçu vers ces parties-là quelque grand coup; ou s'il luy est survenu quelque humeur considérable qui ayt altéré toutes les parties voisines. Enfin si la paralysie arrive à l'une ou à l'autre cuisse, le membre viril qui reçoit les mêmes influences de l'extrémité de la moëlle du dos, en demeure immobile aussi bien que l'une de ces parties-là, & il est impossible de l'en guérir, à moins que l'on ne combatte toute la maladie qui en est la cause. Mais comme cette incommodité est presque toujours incurable, principalement dans les hommes qui commencent à vieillir, il ne faut pas aussi espérer que l'on puisse soulager une partie qui dans cet âge a fort peu de chaleur pour se défendre contre la violence de ce mal.

Quelquefois la verge de l'homme n'est pas trouée par le bout, elle c'est à la racine, a costé, par dessus ou par dessous. On en a

vû qui avoient deux ouvertures, l'une pour l'urine, & l'autre pour la semence, comme avoit un Avocat de Padouë dont *Vesale* nous fait l'histoire. Tous les hommes qui ont ces sortes de défauts, sont quelquefois incapables de caresser une femme, & presque toujours inhabiles à la generation. En effet *Platerus* nous rapporte, qu'un homme qui avoit deux trous à la verge, ne laissa pas de se marier: mais par ce qu'il ne satisfaisoit pas sa femme comme elle desiroit, ils se separerent volontairement l'un de l'autre. Cependant il y a quelques histoires contraires, qui nous apprennent que l'on peut engendrer avec ces défauts. Celle de *Denys* Orpheure Romain en est une preuve évidente. Il ne laissa pas d'engendrer bien qu'il eust la verge trouée à la racine du gland, comme nous le rapporte *Zacchias* qui temoigne l'avoir vû.

Nous avons dit ailleurs que la Nature plaçoit d'abord dans le ventre les testicules des hommes, & que à peu par leur propre poids, par l'agitation continuelle du ventre, & par la force de la chaleur naturelle, ils descendoient dans la bourse: mais s'il arrive par quelque obstacle ce soit, qu'ils n'y descendent pas, il ne faut pas pourtant prendre ces hommes pour impuissans bien qu'en apparence ils manquent de ce qui fait juger de la virilité d'un homme. Pour vû qu'ils ayent l'activité d'un homme vigoureux, qu'ils

soient velus, par le corps ; qu'ils ayent la voix forte & grosse, beaucoup de poil au menton & aux parties naturelles ; on peut juger qu'ils sont capables d'engendrer ; quoy qu'on ne leur trouve rien dans la bourse.

Un gentilhomme de cette Province m'a souvent monstré ses parties ; & Monsieur *Dargentou*, qu'*Ambroise Paré* dislequa, n'estoient tous deux pas moins capables d'engendrer pour n'avoir pas de testicules dans leur bourse. Il falloit plutôt blâmer de legereté la femme du dernier, lors qu'elle luy fit un procès sur cela, que de l'accuser luy-même d'estre impuissant. Aussi par le décret & la décision qu'en fit alors la faculté de Médecine de Montpellier, *Bacher* en estant Chancelier, il fut déclaré qu'il n'est pas besoin pour estre capable d'engendrer de trouver des testicules dans la bourse d'un homme, pour vu toutefois qu'il ait d'autres marques suffisantes de virilité. C'est ce qui a fait dire à *Riolan* qu'un homme, dont il fait l'histoire, qui imposoit souvent aux Medecins, qui croyoient qu'il estoit rompu, n'estoit pas moins capable d'engendrer pour avoir ses testicules cachés dans ses aines.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui en manquent tout a fait. Ils sont lâches, ils ont la voix effeminée ; ils n'ont point de poil au menton ny aux parties naturelles. En effet la force & le courage des hommes depend

des testicules. Car il sort de ces parties des humeurs & des vapeurs subtiles qui se mélangent parmy les esprits de nostre sang & de nostre suc nerveux; font toute nostre hardiesse & tout nostre vigueur. Caux qui ont de petits testicules, qui sont avec cela tout fletris, ne peuvent recevoir ces vapeurs pour les encourager auprès des femmes & par tout ailleurs. Temoin les animaux que l'on coupe, & que l'on tourne, qui n'ont pas tant de vigueur ny tant de force qu'au paravant.

Si un homme a le ventre extrêmement gros, il n'y a pas d'apparence que son enbonpoint luy permette de carresser une femme: sur tout si elle est elle mesme d'une taille à peu pres pareille: & quand ils se pourroient joindre leur semence ne peut gueres estre prolifique, si nous en croyons l'experience. Il est vray que l'on peut choisir une posture commode ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs, si l'un & l'autre est assez agile pour cela: mais en verité la peine passe le plaisir. Et comment eût pu faire *Vissio* Lieutenant general des armées du Roy d'Espagne, aux Pais-bas: s'il luy eût fallu entrer dans la lice amoureux, luy qui dans ces Provinces-là ne trouvoit point de cheval assez fort pour le porter une lieue. A la verité le vinaigre mêlé avec de l'eau est un remede assure pour le faire diminuer, si l'on en use pour sa boisson ordinaire: mais il est pire que le mal, ce

qu'éprouva ce grand capitaine, car après en avoir bû pendant un an il diminua de plus de 60 lb comme nous l'assure l'histoire: mais aussi il mourut après ce temps-là, ayant le corps tout flety & tout ridé par la froideur de son breuvage & par l'indignation qu'il luy avoit causé.

Toutes les maladies dont nous venons de parler, étant incurables, elles doivent rendre un homme impuissant & l'empêcher de marier: où s'il est marié elles doivent estre des causes legitimes à une femme pour demander en justice la dissolution de son mariage. Car si la maladie est naturelle, perpetuelle & incurable, qui est-ce qui doutera qu'une femme ne soit bien fondée à demander un autre mary?

ARTICLE II.

Du congrès.

LE premier Parlement de France n'auroit pas esté si souvent surpris, s'il avoit connu exactement les causes de l'impuissance des hommes. Et le *Marquis de Langey* en particulier n'auroit pas éprouvé la disgrâce de l'arrest donné contre luy le 8. de fevrier 1659. si le congrès qui fut ordonné estoit une preuve infallible de la virilité d'un homme.

Les.

Les Officiaux de nos Evesques n'invalideroient pas tous les jours si legerement des mariages; s'ils avoient bien étudié les maladies qui en empêchent la consommation: ou s'ils avoient nommé des personnes sçavantes pour les en instruire. L'Official du Mans, par exemple, n'auroit pas prononcé il y a quelques années sur la dissolution du mariage de *Pierre Nau* qui voulût bien se trouver impuissant au congrès; s'il avoit connu l'impuissance supposée de cet homme-là: Car puisque par arrest de la chambre donné le 5. Juillet 1655, la femme de *Nau* fut obligée de retourner avec son mary & d'y mener son enfant légitime qui estoit la seule preuve que le pere n'estoit pas impuissant; ne doit on pas dire que cet Official; quelque homme de bien qu'il pût être; n'avoit pas assez observé toutes les circonstances qu'il faut observer dans de pareilles occasions pour connoître l'impuissance d'un homme.

En effet nous avons bien d'autres marques plus assurées que le congrès public pour connoître la virilité d'un homme. Et j'oserois dire que le congrès qui fût autrefois aboly par l'Empereur *Justinien* comme opposé à la pureté du Christianisme, n'a esté restably que par quelques curieux de nostre siecle. Car il est l'infamie des sexes & le deshonneur de nos temps: & je ne say si dans l'histoire l'on en pourroit trouver d'exemples qui ne soient

ridicules. C'est une loy qui blesse la pudicitie. Elle est trop dure & trop injurieuse à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la Nature a cachées avec tant de soin ; & chercher mesme aux témoins d'autres témoins que nous surions ; lors que nous surions les ordres de la Nature. Car quelle honte est ce de monstrer en plein midy ce que nous avons soin de cacher mesme pendant la nuit. Ce n'est qu'un pretexte du Divorce, & qu'un effet de la lascivité & de l'audace des femmes. Ce sont elles mesmes qui ont fait naître dans l'esprit des juges la pensée d'une épreuve aussi peu sûre, qu'elle est deshonneste. De mille hommes il n'y en a peut estre pas un qui puisse sortir victorieux du congrès public. Nos parties naturelles ne nous obéissent point quand nous le voulons, bien loin d'obéir aux juges. Elles se révoltent souvent contre nostre volonté, & souvent elles sont dans la glace quand nostre cœur est le plus embrasé. Si nous sommes prêts à nous armer, le courage vous manque, la crainte vous failit ; la haine s'empare de nostre cœur, & la Pudeur s'oppose à des libertés effrontées.

D'ailleurs jouir d'une femme hardiment, n'est pas une marque de virilité ; les Eunuques se portent avec ardeur dans les plaisirs charnels & l'on en a vu souvent de mariez ; mais à dire le vray, ils ne réussissent pas dans

L'ouvrage de la generation, & la conjunction mesme de l'homme & de la femme n'estant pas elle seule une marque de virilité, on ne doit pas juger par le congrés de la fécondité d'un homme.

Celuy qui se sent impuissant, ne doit point se marier. Celuy qui en doute, doit consulter un savant Medecin qui l'éclaircisse là dessus. Et celuy qui est vigoureux ne doit point s'exposer au congrés public. On ne commande jamais à l'Amour, c'est l'amour qui nous commende, & nous n'avons point encores vu jusques icy de gens amoureux s'allier par la baine.

Il y a beaucoup plus de dissolution de mariage depuis environ cent ans que le congrés est introduit en France, qu'on n'en avoit vu auparavant. C'est pourquoy le Parlement de Paris ayant enfin jugés que le congrés estoit ennemy de la chasteté, & qu'il n'estoit pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit défense le 18. fevrier 1677. par un arrest solennel aux juges Civils & Ecclesiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrés dans les causes de Mariage. Meillire *Rene de Cordouan*, *Marquis de Langers*, dont nous avons parlé cy dessus, fut la cause de cette reforme, car après avoir épousé en secondes noces *Damoiselle Diane de Montaud de Navailles* dont il a eu sept enfans, il fit bien voir par-là qu'on n'est pas toujours maitre de

les action , quand on s'expose en public à
caresser une femme.

A R T I C L E III.

Du Divorce entre des personnes mariées.

QUoy qu'il y ait des Jurisconsultes qui
font une distinction entre la Dissolution
mariage & le Divorce, l'un est estant la cause
l'autre ; néantmoins pareeque nous n'exa-
minons pas icy ny ces termes ny la chose
mesme qu'ils signifient avec autant d'exac-
titude qu'ils le font, nous userons tantost de
l'un & tantost de l'autre pour exprimer no-
stre pensée sur ce que nous avons de dire là-
dessus.

La dissolution du mariage n'est autre cho-
se qu'un juste empeschement de l'usage du
mariage prononcé par un juge compétant qui
par une évidente connoissance de cause fait
deffense au mary & à la femme de coucher
ensemble & de se rendre les devoirs recipro-
ques des personnes mariées. Si les causes qui
font le Divorce sont incurables, la loy per-
met à ceuy qui se porte bien de se remarier,
mais si avec le temps on y peut remedier par
les regles de la Medecine, comme nous l'a-
vons examiné ailleurs, je ne saurois me per-
suader que l'on puisse avoir une raison le giti-
me

me de dissoudre un mariage qui a esté fait avec tant de solemnitez.

Il faut aujourd'huy dans le Christianisme des causes bien plus puissantes pour causer le divorce, qu'il n'en falloit dans les siècles passez. Ce n'est plus le caprice d'un mary qui repudie une femme, comme il arrivoit autre fois parmy les Juifs, mais une cause legitime connue par des juges & approuvée par leur sentence. Il est vray que la loy ancienne permettoit aux Juifs de repudier leur femme & d'en prendre une autre à leur discretion, mais ce n'estoit, comme parle l'Ecriture, qu'à cause de la dureté de leur cœur.

Toutes les causes du divorce que les Juifs avoient, celle de l'impudicité estoit la plus forte & la plus commune. La jalousie troubloit souvent la paix & la tranquillité de leur mariage, & quelquefois n'ayant pas d'autres raisons apparentes ils accusoient leurs femmes d'impudicité, & leur reprochoient, pour avoir lieu de les repudier, qu'elles estoient abandonnées avant que de se marier. C'est en vûe de cela que Moïse pour prévenir ces desordres, fit une loy par laquelle il commanda aux peres & aux meres de garder soigneusement les linges qui avoient servy la premiere nuit des noces, à la défloration de leur fille, afin qu'estant un jour faussement accusés par leur mary, ils pussent montrer aux magistrats pour souter la repu-

ration de la femme, des signes véritables
 d'une virginité injustement soupçonnée, ce
 que l'on observe encore aujourd'hui en quel-
 ques villes d'Espagne. Les loix des Payens estoient aussi legeres
 sur cette matiere que celles des Juifs estoient
 dures. *Ciceron* n'eust pas repudié sa femme &
 ne luy eust pas fait dire *que'elle estoit saine de ses*
affaires, pour avoir manqué quelquefois à
 luy écrire pendant son exil. Et *Sulpicius*
Gallus n'eust pas fait faire le mesme compli-
 ment à la sienne pour l'avoir seulement trou-
 vée une seule fois sans coiffe par la rue, si
 leurs loix eussent esté fort équitables. Ce n'est
 pas aussi parmi nous la froideur, la haine, ny
 l'intérêt, qui obligent un mary de faire di-
 vorce avec sa femme, comme font encore
 aujourd'hui les Orientaux, mais c'est l'im-
 puissance du mary ou de la femme qui en
 fait la dissolution par l'autorité des Magi-
 strats. Je ne me persuade pas que les juges d'au-
 jourd'hui n'ont pas entrepris par-là de tou-
 cher à la substance du mariage, ils savent trop
 bien que c'est un sacrement que les hommes
 ne peuvent annuler, mais ils examinent seu-
 lement l'habilité & la puissance d'engendrer
 des mariez, & outre cela la validité du con-
 tract civil. Pour n'oublier rien qui puisse contribuer
 sur cette matiere à la curiosité du Lecteur,

il me semble qu'il ne sera pas hors de propos avant que de finir ce chapitre, de mettre icy le formulaire du libelle de Repudiation dont se servoient les Juifs, comme Rabbi Mosche de Cotsi, nous le rapporte:

Le troisieme jour de la semaine le vingt neu-
sieme de la Lune de... l'an... de la crea-
tion du monde... N. Pharisien demourant
presentement à Venise, velle serva au seind de
Golfe Adriatique, proteste & declare en presen-
ce de N. N. temoins, que de mon libre mouve-
ment & sans contrainte, je vous delaisse & re-
pudie vous ma femme nommee N. fille de N. fils
de N. & afin que vous soyez de formais libre, &
que nous puissiez chercher une autre mary par
vostre condition, sans que personne s'entromet-
te de vous y former aucun empeschement d'au-
jourd'uy à l'eternité des siecles. Et d'est icy le
cartel de Divorce, le Libelle de dimission, &
l'instrument de desertion que je vous envoie, &
selon les ordonnances de Moysse & d'Israel. Les
temoins signoient dans le corps du libelle & ac-
cus, aussi bien que le mary.

CH A
M. 7
C. H. A.
C. H. A.
C. H. A.

CHAPITRE II.

De la sterilité des femmes.

ON fait que la sterilité dépend plus souvent des femmes que des hommes, & que la chaleur naturelle estant un des principaux instrumens de toutes nos actions, fait par son defaut la sterilité dans les uns & dans les autres. Si elle est foible, les parties en sont defectueuses, s'il manque quelque chose au grand attirail des parties genitales de la femme, toute l'action de ces mesmes parties est interrompue, & il ne faut point s'attendre à la generation.

Qu'une femme soit dans le fleur de son age & qu'elle jouisse d'une santé parfaite, quelle soit mariée avec un homme vigoureux, & qu'elle prene avec luy tant qu'il luy plaira des plaisirs moderez, si elle n'a pas de disposition à faire un enfant, jamais elle ne peut esperer l'avantage de porter le doux nom de mere. Car si elle est trop vive & trop emportée dans l'amour; qu'une chaleur excessive consume ses entrailles, qu'elle n'ait presque point ses regles, ou si elle en a modérément, qu'elles ne soient point rouges, qu'elle apparence qu'elle puisse concevoir? Elle brule, pour ainsy parler, & desfiche

la

la semence qu'on luy donne, & s'il s'en forme par hazard un enfant, ou il en contrefait ou il ne demeure point 9. mois dans les flancs de sa mere. Si d'un autre costé une froideur extraordinaire & une grande humidité occupe les parties principales, que sa matrice soit extrêmement humectée par la graisse qui se trouve aux environs, si elle a les flans resserrez & le ventre étroit, & s'il ne paroist de poil par son corps qu'à la teste, jamais elle ne retiendra la semence qu'on luy aura communiqué, & par consequent il ne se fera jamais de conception: ou s'il en arrive par hazard quelqu'une; le fœtus sera suffoqué par la grande humidité des parties de sa mere, & fortira avant le terme: si bien qu'une telle femme ne pourra jamais avoir d'enfant à moins que l'on ne corrige ces grands defauts qui ne se corrigent presque jamais.

Il en arrive de mesme aux femmes qui ont la matrice mal-faite, soit par un defaut de nature, ou par quelque autre accident étranger, comme sont les grands ulceres, les grandes cicatrices, & les autres incommodités de la matrice.

Mais tous ces defauts ne sont pas de legitimes causes pour empêcher le mariage quand il n'est pas fait, ou pour le dissoudre quand il est consommé. Les indispositions qui n'empêchent point une femme d'être carressée de son mary, ne sont point capables de causer

472 *Tableau de l'Amour considéré*

le divorce; & souvent quand une femme est sterile avec un homme, l'experience nous fait voir qu'elle ne l'est pas avec un autre. Une plante aime la terre, & ne graine jamais dans un lieu opposé à son temperament. Un homme ne pourra faire concevoir une femme dont la semence n'est pas proportionnée à la sienne, ny dans la matiere, ny dans ses qualités. Mais si ce même homme trouve une femme qui n'est pas si chaude ny si bouillante que luy, il viendra sans doute de leurs embrassements amoureux une generation avantageuse.

Il n'y a que les incommodités qui vont jusqu'à s'opposer aux plaisirs de l'amour & à empêcher un homme de s'allier amoureuxment à sa femme, qui puissent être des causes legitimes de la dissolution du mariage. Car si une femme est extremement étroite, & si le conduit de la pudeur est bouché, ou par la grandeur excessive du Clitoris, ou par cette membrane charnue que l'on nomme *hymen*; ou par les cicatrices d'un facheux accouchement; ou par l'abbaillement de l'os pubis; ou enfin qu'il y ait d'autres causes qui l'etrecissent sans remede, on doit croire que cette femme est absolument sterile, parce qu'elle ne peut souffrir les carresses d'un homme.

En effet toutes les causes qui peuvent empêcher un homme de jouir avec sa femme

des

des plaisirs que le mariage luy permet de prendre, sont toutes capables de faire le divorce. Et comme les défauts de la femme ne sont que dans ses parties extremes, la loy a permis qu'elles fussent examinées par des personnes discrettes & entendus, afin d'en faire leur rapport aux juges qui doivent ensuite prononcer des arrêts justes & equitables.

Un homme est bien surpris la première nuit de ses nocés, quand dans la chaleur de sa passion touchant sa femme avec tendresse, il ressent un membre aussi roide que le sien, qui luy frappe le ventre. C'est alors qu'estant tout éperdu il sort du lit, & s' imagine ou estre enforcé, ou qu'on ne voula le railler en luy donnant un homme pour une femme qu'il avoit choisie. Cependant à la clarté d'une bougie il apperçoit le visage de sa femme qui l'appelle avec douceur, mais il n'y a ny caresse ny complaisance qui le puisse tirer de l'écoulement qu'il est, si son amy en revient un peu, les parties amoureuses ne heillent pas si tost à la passion. Néanmoins comme l'amour est un enfant, on l'appaise enfin quand on le flate. Les parties naturelles de cet homme sentent donc une seconde fois les atteintes de l'amour, mais il n'a pas si tost fait une seconde rennatie qu'il est surpris qu'auparavant, & ce qu'accroit encore davantage son écoulement, c'est qu'il ne peut

se débarrasser d'entre les bras de son épouse, qui le presse de la poitrine à mesure que sa passion augmente. C'est alors qu'il ne doute plus des charmes, car dans cette occasion par une étrange métamorphose l'homme devient comme une femme & la femme prend la place d'un homme: si bien que celluy-là a ses parties toutes serties & toutes mollettes par le surpris où il est encore, & celle-cy a les siennes toutes en feu, & est en état de faire épreuve de sa vaillance. Enfin cet homme étant un peu revenu à luy se met en devoir d'examiner la cause de son étonnement, il n'a pas plutôt jeté les yeux sur les parties naturelles de sa femme qu'il apperçoit une verge droite & dure comme la sienne. Il l'interroge là-dessus. Elle luy répond avec assez de pudeur & de sincérité qu'elle croit que toutes les femmes sont faites comme elle, & qu'elle luy avouera véritablement ce quelle en a ressenty depuis qu'elle se connaît. Elle luy dit donc que pendant l'hyver le froid excessif fait presque entièrement retirer son clitoris, & qu'en ce temps là il ne paroist pas plus long ny plus gros que la moitié du petit doigt: mais que dès que la chaleur de l'Esté se fait sentir, cette partie se grossit & s'allonge extrêmement, d'où vient, ajoute-t-elle qu'il ne faut pas s'étonner si elle est présentement, si grosse & si longue, puisqu'on nous sommes dans les plus long-jours, &

dans

dans les plus violentes chaleurs. Elle luy avouë encore qu'elle n'a point vû de femme plus amoureuse qu'elle, & que lors que quelque personne luy plaist, ou que l'amour luy chauffe l'imagination, elle sent que cette partie s'agite, se rodoit, & s'endurcit mesme contre sa volonté. Qu'elle n'a jamais éprouvé avec personne ce qu'elle estoit capable de faire mais qu'elle s'apperçoit bien maintenant par l'étonnement & par les transports qu'elle remarque en luy que cette partie n'est pas semblable dans toutes les femmes.

Le mary estant plainement informé de toutes choses & ayant meurement delibéré sur ce qu'il devoit faire en cette occasion luy proposa de communiquer son deffaut à quelqu'un de ses amis. Elle y consent aussitost, & le mary en parla incessamment à un sage & docte Medecin, qui pour satisfaire aux prieres du mary & aux larmes de la femme se met en devoir de couper cette partie qui est d'une excessive grandeur. On la lie donc & on la laisse ainsi liée pendant un jour, après quoy ils survint de si fâcheux accidens qu'à cause de cela, on n'en pût faire l'extirpation.

Une pareille aventure arriva à *Platerus* qui ayant dessein de couper le clitoris d'une matrone, n'en peut venir à bout par les mêmes obstacles que nous venons d'alléguer.

Haly

¶ *Halcy Rodomani* auroit sans doute fait la même opération sur une Reine qui luy decouvrit sa turpitude, s'il eust crû pouvoir extirper cette partie sans courir risque de sa reputation & sans exposer la vie de cette Princesse.

¶ Dans un tel estat il est impossible qu'un homme puisse carresser la femme, ainsi que nous l'examinerons en particulier cy après au chapitre des Hermaphrodites, & si cette maladie est incurable, comme elle l'est sans doute, on doit croire qu'un juge est bien fondé quand sur le rapport de quelques personnes savantes dans ces sortes de matieres, il ordonne la dissolution du mariage.

¶ On ne sauroit encore guérir la compression que fait l'os pubis au conduit de la Pudeur. Ce conduit en est quelquefois si étroit, dans les denors qu'il est impossible qu'un homme qui a même la verge médiocre, s'y puisse faire passage.

¶ Les deux os des cuisses pressés en dedans, & de crœpion renoué par devant, causent quelquefois les mêmes obstacles. C'est pourquoy la loy n'estime pas fautive une femme qui est ainsi contrefaite dans les parties naturelles.

¶ Il arrive quelquefois tant d'ulceres au conduit de la Pudeur de quelques courtisanes qu'il s'en est vu qui après estre guerries, l'avoient presque tout fermé par des cicatrices.

¶ Halcy

¶ si

si bien que les regles venant à paroître ne pouvoient couler qu'à peine par le petit trou qui restoit, & qu'un homme voulant encore badiner avec elles, ne pouvoit penetrer dans un lieu qui avoit esté autrefois si ouvert.

Les fâcheux accouchemens causent autant d'incommodités aux femmes que sont ces maladies secrètes; car après que le pas a esté déchiré en plusieurs endroits, il y vient beaucoup d'ulcères, qui estant negligez se remplissent de tant de chair superflüe que le conduit de la pudeur en est presque tout bouché, cette chair baveuse devient solide & dure avec le temps, & ne peut estre fêchie par la verge d'un homme quelque forte & quelque rude qu'elle soit; témoin ce que dit *Riolan* d'une femme, qui fut si serrée après de peñibles couches, qu'il luy fut ensuite impossible de souffrir son mary.

Ces maladies sont trop inveterées pour être guéries, & il n'y a point de femme qui vouldroit s'exposer à souffrir qu'on la disqualifie toute vivante. On pourroit icy proposer quantité de pessaires d'argent, d'estain, de plomb ou mesme de chair de differente grosseur que l'on pourroit frotter de beurre frais ou d'onguent rosat & les placer dans le conduit de la pudeur les uns après les autres, en commençant par les plus petis. Mais les cicatrices, dont ce lieu est tout remply, empêchent l'clar-

gisse-

478 *Tableau de l'Amour considéré*

gissement, & par conséquent pour en dire ce que je pense, toutes ces incommoditez sont incurables, & sont des causes legitimes pour empêcher une femme de se remarier.

Entre les maladies incurables de la matrice, on peut ajouter à celles dont nous venons de parler, les grandes excrescences, si nous en croyons *Gordon*, les scirrhes, & les tumeurs considerables, si nous voulons suivre le sentiment de *Fabrice de Hilden*, qui remarque qu'une femme ne pût souffrir deux maris l'un après l'autre, & par conséquent ne pût avoir d'enfans, par ce qu'elle avoit un scirthe vers l'orifice interne de la matrice. Il nous fait encore l'histoire d'une autre qui après avoir beaucoup souffert dans un fâcheux accouchement en devint sterile par une tumeur dure que l'on trouva après sa mort qui occupoit une partie du pas de la matrice. Cependant si les duretés sont petites qu'elles se puissent toucher, & qu'elles arrivent à de jeunes personnes, je ne doute point qu'on ne les puisse guérir par les remèdes dont on se sert ordinairement dans de pareilles occasions.

Bien qu'on puisse couper l'hymen & les membranes qui lient quelquefois fortement les caroncules les unes aux autres, néanmoins il y a des occasions où ces membranes sont si epaisses & si garnies de vaisseaux, qu'il

-3113

y

ya du danger à en faire l'ouverture, car elles sont tellement jointes au couduit de la Pudeur, qu'il semble que ce n'en est qu'une production. Ces parties estant coupées, il en arrive quelquefois des inflammations, des fieures, & des convulsions mesmes. Dans cet en droit-là les playes ne peuvent se reünir qu'avec peine, les humidités qui sortent par là du corps de la femme estant des causes assez fortes pour les en empêcher; Ce qui y cause des ulcères sordides & sales, qui souvent sont suivis d'une gangraine, qui mène infalliblement une femme à la mort.

Voilà les maladies qui peuvent causer le divorce, par l'obstacle qu'elles apportent à la copulation de l'homme & de la femme. On doit point icy se faire fort sur le contract de mariage. Il est de la Nature des autres contracts; car s'il se trouve que ceux qui ont contracté ne peuvent faire la chose à la qu'elle ils se sont obligez, le contract demeure nul par l'impuissance de l'un des deux: tout de mesme puisque ceux qui se marient s'obligent à se rendre mutuellement les devoirs du mariage, si l'un ou l'autre ne peut ensuite le faire, alors le mariage est nul, pour vù toutefois que le juge ayt prononcé sur sa dissolution. En effet si l'homme ou la femme ont quelques maladies ou quelque defauts sans remede, qui leur empêche de se join-

dre

dre ensemble y il n'y a pas lieu d'espérer une
fécondité heureuse, qui est le principal fruit
& la plus douce satisfaction du mariage.

CHAPITRE III.

*Si les charmes peuvent rendre un homme
impuissant & une femme stérile.*

LA curiosité n'est blâmable que dans
son excès, & l'on seroit injuste si l'on
trouvoit mauvais qu'on étudiait avec soin
les belles & les bonnes choses. C'est cette
sorte de curiosité qui ne touche que les gran-
des âmes. Elle point l'esprit sans le ternir,
elle affixe le jugement sans le détrui-
re, & enrichit la mémoire sans la char-
ger.

L'Homme est placé au milieu du monde
pour observer tout ce que la Nature y fait de
plus curieux, & il ne doit pas passer pour
trop entreprenant, quand il en remarque exa-
ctement toutes les circonstances. Mais si son
envie de sçavoir est déréglée, & qu'elle se porte
à des choses vaines ou illicites, c'est alors
qu'elle doit être censurée, & qu'elle le doit
rendre aussi malheureux que l'Empereur *Ha-*
drrien le plus curieux de tout les hommes.

L'Art de pénétrer dans l'avenir a de tout
temps flatté les hommes, & je ne croy pas
qu'il y ait eu jamais de science recherchée

avec

avec plus de soins, mais aussi avec moins de succès que celle que l'on appelle la *Magie Noire*. Car tout ce qu'on nous en dit est si éloigné de la raison & du bon sens, que la plus part des sçavans se sont toujours deffiez des promesses, & moquez de ses maximes.

En effet pour ne m'arrester icy qu'au noeud d'aiguillette, par le quel les magiciens & les sorciers pretendent empêcher un homme de caresser sa femme la premiere nuit de ses nocces, nous examinerons si tout ce que l'on fait, & tout ce que l'on dit en noüant, peut avoir quelque empire sur les parties amoureuses d'un homme qui ayma ardemment, & qui est de luy meisme en estat de satisfaire agreablement son epouse. Nous verrons ensuite si le demon ou les Magiciens qui en sont les supports, peuvent détruire la fecondité d'une femme qui a tout ce qu'il faut pour engendrer.

Qu'il est difficile de se deffaire de ce que l'on a appris dans ses plus tendres années! il faut avoir beaucoup de force d'esprit ou de bons Maîtres pour se desabuser des fables que l'on nous a debitées. Les Idées s'en conservent toujours au moins dans les personnes qui ont l'esprit foible, sur tout quand à cette vaine persuasion se joint la mauvaise façon de vivre, ou l'humeur melancolique. C'est alors qu'il est absolument impossible de les faire mordre de leurs sentimens mal-fondez.

Si

48^a *Tableau de l'Amour considéré*

Si dans cette disposition où sont ces personnes on leur dit avant qu'elles se marient, que l'on a dessein de leur nouer l'aiguillette, leur esprit déjà persuadé des enchantemens en reçoit une nouvelle impression, & lors qu'ils veulent se joindre amoureuxment à leur femme, la persuasion de la fable, la crainte du sortilege, & l'amour conjugal, font un si grand desordre dans leur âme & dans leur sang, qu'il ne leur reste de chaleur que pour se conserver la vie, bien loing d'en avoir pour donner la vie à un autre. Le trouble où ils se trouvent alors, les fait souvent tomber dans une humeur noire, qui leur cause ensuite une haine pour leur femme presque irreconciliable. Ils ont de la peine à la voir & à la souffrir; & quand il est question de la caresser & de coucher avec elle, une certaine horreur s'empare tellement de leur esprit, qu'ils ne sont jamais plus contents que quand ils ne voyent plus l'objet de leur chagrin. Cette imagination blessée bien loin de se guerir par le temps sent tous les jours augmenter son mal, & ils publient ensuite eux mêmes, aussi bien que les autres, qu'ils ont esté enforcés; & qu'en se mariant on leur a noué l'aiguillette.

Ce qui m'arriva sur ce sujet, il y a environ 35 ans, est une preuve de ce que je dis. Pierre Burt, tonnelier de son mestier, travaillant pour mon pere dans une de ses mai-

sons

protellois au mary, que ce que j'avois dit n'estoit que des bagarcelles pour me vanger de luy, plus il m'abhorroit & croyoit que j'estois l'auteur de toutes ses infortunes. Le curé qui les avoit époulez employa meisme tout son esprit, & toute la prudence à ménager cette affaire. Enfin il en vint plutôt à bout que moy, & rompit le charme par les soins après 28. jours, sans que le mary fust obligé de pitié par l'anneau de son épouse. Depuis ils ont vécu ensemble près de 28. ans & quelques enfans sont nez de leur mariage qui sont maintenant des bourgeois de plus aisez d'une ville maritime de ce Royaume.

L'Amour n'a jamais employé les soins que pour donner des agrémens à l'un & à l'autre sexe. Il a voulu les obliger par là, à se joindre souvent, & en se joignant à perpétuer leur espèce. On ne savoit exprimer quels violens desirs il nous fait naître dans le cœur pour nous lier amoureuxment; & si ce n'estoit par un ordre exprès de la Nature, je ne saurois croire que ces envies qui nous inspire incessamment fussent si présentes qu'elles le sont. C'est une rêverie que de croire qu'un Magicien puisse s'y opposer, & que nous ne puissions résister à ses charmes. Les Belles portent avec elles un filire & un sortilège bien plus puissant; & c'est contre celuy cy qu'il y a peu de remèdes.

D'ailleurs le Mariage est un sacrement sur

lequel le Demon n'a point d'Empire. Il ne fauroit d'etruire l'ouvrage de Dieu, ny ruiner ce que Jesus Christ a estably par des loix si saintes. Et je ne faurois croire qu'il y ait aucune raison entre les actions d'un tel art, & les mysteres de la Nature & de la Grace. La Fraïne des Demons, & la perfidie des Sorciers ne doivent point faire de peur aux Chrestiens, & les Conciles ne nous deffendent autre chose, que de ne pas croire ceux qui nous veulent persuader qu'on peut nous lier ou nous delier par la vertu des sortilèges. Il y a déjà long-temps que nous sommes revenus de ces sortes de folies, que le Paganisme avoit inventées pour abuser les esprits credules.

L'Astrologie judiciaire & la Magie n'ont aucun principe ny demonstratif ny plausible. Ceux mesmes qui en ont traité a fonds, sont encore presentement a s'en accorder; & par ce qu'elles imposent une fatalité indispensable aux actions des hommes, elles sont contraires a la Religion Chrestienne & aux maximes d'un estat bien policé.

Et pour parler en particulier, les figures des Gamahéz, les couleurs des aiguillettes, les caracteres des Talismans, & les paroles du sortilege n'ont pas assez de pouvoir pour s'opposer a la conjonction de l'homme, & de la femme. Les hommes sont plus rames aujourd'huy qu'autrefois, & ils ne se

laissent pas aisément aller aux reveries du Rabbinisme, aux impostures de l'Astrologie judiciaire, ny aux vaines persuasions de la Magie. Les paroles, pour ne m'entendre pas plus loing, ne font qu'un souffle articulé qui exprime nos pensées; & quand même nous serions possédez d'un esprit impur, nous ne saurions faire ce que l'on dit que fait un forcier par le noeud de l'aiguillette. Tout au plus le Demon n'auroit alors de pouvoir que sur le corps qu'il posséderoit, & son empire ne sauroit s'étendre jusque sur les autres corps. Témoin l'Empereur *Erederic Barberousse*, qui se moqua si justement des menaces d'un Arabe, qui passoit pour Magicien; que les Milanois qu'il assiegeoit luy avoient envoyé.

D'autrepart qui peut croire que nos parties naturelles puissent être plutôt enchantées que les autres qui nous composent? N'est-ce point peut-être par ce qu'elles servent à des actions impudiques & illicites, que le Demon prend de la sujet de les enchanter: Mais notre cœur n'est-il pas la source du mal que nous commettons? nos mains n'exécutent-elles pas les pernicieux desseins, & notre langue ne decouvre-t-elle pas ce qu'il a de mauvais? Cependant nous n'avons point appris jusques icy que notre cœur, nos mains, & notre langue aient esté enforcées.

Au reste tout le monde fait que les femmes ont

ont plus de legereté que nous n'en avons, & que l'on en void plus de forcieres ou plutoit de folles & de melancoliques, que l'on ne void d'hommes forciers. Cependant, quand il est question d'engendrer, on dirait que le Demon s'attache plutoit aux hommes qu'aux femmes, comme si les parties naturelles des hommes luy estoient plutoit destinées que celles des femmes.

Dans cette faulx pensée l'on ne manque ny de raisons apparentes ny d'autorités recherchées pour prouver ce que l'on dit ordinairement là dessus: & la verité dans cette occasion n'a pas tant de lustre que le mensonge.

Mais si nous ne nous laissons pas prevenir en faveur des enchantemens, nous trouverons aisement la veritable cause pour laquelle ce sont plutoit les hommes qui sont exposez à ces charmes imaginaires. La femme ne fait que souffrir quand on la carresse, & c'est assez qu'elle puisse recevoir les impressions de l'homme pour devenir seconde, au lieu qu'il faut des machines à l'homme pour le faire agir, & peu de chose pour l'empêcher. Si son imagination est blessée par les desordres de sa femme, si elle est émeue par sa beauté, ou degoutée par sa laideur, ses parties amoureuses luy refusent l'obeissance qu'elles luy doivent. Si un homme aime avec trop de passion. Si la pudeur ou la ti-

488 *Tableau de l'Amour considéré*

midité ne peuvent souffrir les amorces de l'amour. Si les courtisanes ou la débauche ont épuisé ses forces, & qu'à cause de cela il ne puisse jouir des plaisirs du mariage, on dira aussitôt qu'il est enforcé & que l'aiguillette luy a esté nouée, comme s'il ne paroïssoit pas essez de causes naturelles qui le rendent froid & languissant. Jamais on n'eust crû que *Theodoric Roy* de Bourgongne eust esté charmé, si auparavant il n'eust perdu ses forces entre les bras ne ses courtisanes; & jamais *Hermambérge* n'auroit appréhendé le fortilège, s'il avoit esté en estat de la satisfaire.

Je ne parle point icy des hommes impuissans par Nature, ou de ceux qui ont quelques defauts dans leurs parties naturelles. L'on fait assez qu'elles ne sont pas capables de s'allier étroitement à une femme; mais je parle seulement de ceux à qui il ne manque rien pour s'acquiter agréablement du devoir d'un mary.

Si nous avons un peu de force d'esprit, nous nous mocquerons de ce que quelques personnes spirituelles ont dit en raillant, ou en voulant profiter de la foiblesse des autres, nous nous mocquerons, disje, du Millepertuis & de la Rue occuillis de nuit en disant quelques paroles obscures, causus ensuite dans un liège avec une aiguille qui a servy à ensevelir les morts, & puis pendus au cou d'une

file

filie avec une aiguillette de nerf de loup pour
l'empêcher d'être dépuellé. Nous nous
ritons des caractères Ephésiens écrit avec du
sang de chauve-souris, & puis penus au cou
de la mariée pour le mesme effet. Nous tien-
drons pour superstition ce que l'on dit ordi-
nairement des vertus de l'aiguillette faite soit
de nerf de loup, soit de peau de chat, ou de
chien enragé. On aura beau la faire teindre
d'asou de trois couleurs, la nouer de trois
fois ou de 9 nœuds, cracher trois fois sur la
poussière ou dans son giron, & dire tout bas
quelques mots obscurs & barbares pendant
que le prestre dit aux mariez ces mots Latins,
ego vos coniungo. Rien de tout cela ne sera
capable de faire sur nous la moindre im-
pression, si nous avons tant soit peu de force
d'esprit. Nous n'avons que faire pour nous garantir
de ces charmes, de graisser la porte de la
chambre où l'on doit coucher avec de la
graisse de loup ou de chien noir, d'attacher
à la queue du lit des mariez testicules de
cocc, de jeter dans la chambre des ievés
coupés par moitié, & de faire beaucoup d'au-
tres baguettes que les vieilles femmes ont
inventées pour amuser les enfans. Pour nous
moquer des malefices, nous n'avons besoin
que de vigueur & de hardiesse, il ne faut
qu'avoir esté sage avec les femmes, & être
amoureux quand on se marie, pour mépriser
tout

tout ce qui peut s'opposer aux plaisirs du mariage. Et s'il faut s'expliquer icy plus nettement. Voulez-vous rompre tout sorte de charmes? Soyez sobre & continent, modérez toutes vos passions, ne soyez ny si lent ny si ardent à l'amour. Usez de vostre femme lors que la Nature vous excitera à l'embrasser. La chastité vous rallumera souvent le feu que vous auriez perdu entre ses bras: & par là si les matiez veulent, ils apprendront à se moquer du sortilege: Car c'est une grande partie de la santé que de vouloir être guery.

On ne peut douter que les vapeurs noires d'un humeur melancolique ne puissent troubler nostre imagination, & nous persuader des choses qui ne sont pas. Nous n'avons des exemples, & il ne se passe point d'années que je n'en fasse quelques obtenavions en faisant la medecine.

Si un homme ne peut connoitre sa femme par ce qu'il croit avoir l'aiguillette nouée, il ne faut pas d'abord combattre directement son opinion. Plus on s'opiniatre à luy dire que c'est une bagatelle, plus il sera obstiné dans son sentiment. C'est l'effet de l'humeur noire & melancolique que de rendre ferme ceux en qui elle domine. Tout ce que l'on doit faire dans cette occasion, c'est de traiter cet homme comme un fou & de tâcher de guérir son imagination blessée par quel-

que action de souplesse, comme *Montagne* guérit un comte avec un petit Talisman d'or.

Un Juge Allemand demandoit un jour à une fameuse forcier, qui estoit qui pouvoit être le plutôt guéry d'un sortilege? à quoy elle repondit fort à propos, que c'estoit celui qui gardoit le plus long temps ses vieux souliers: voulant dire par là, qu'il ne falloit que du temps & de la patience pour guérir ceux qui pensoient être enforciez.

Je croy pourtant, ainsi que je l'ay dit ailleurs, qu'il y a des remedes pour nous rendre froids auprès des femmes, sans que nous soyons pour cela charmez. Mais ce que l'on appelle sortilege ou enchantement, ne se fait que par un pacte tacite ou exprés avec le Démon: & pour cela l'on ne se sert que de paroles obscures, de figures, d'herbes sans vertu & d'autres bagatelles, qui nous font bien voir que ce n'est pas la Nature qui agit, mais toute autre chose.

Il est impossible que le d'able, pour venir à la seconde proposition que je dois examiner en peu de mots, puisse empêcher la Nature d'agir quand elle a tout ce qu'il luy faut pour agir. L'Enfant qui se forme dans les flancs de sa mère ne s'y forme que par un exprés commandement de Dieu. Le Démon n'a nul pouvoir d'empêcher la generation, & encore moins quand elle est appu-

yée par le sacrement du mariage. La Nature suit inviolablement les ordres du createur quand elle n'est point empêchée dans son action par quelques causes naturelles ou violentes : & si le demon ou un forcier peut s'opposer à la conception, ou plutôt *si le Prince des puissances de l'air*, pour me servir de l'expression de *Saint Paul*, exerce son pouvoir sur les incrédules, & sur les rebelles, ce n'est point par sort, mais par l'impie credulité d'une femme, par la peur ou par l'agitation extraordinaire de son sang & de ses humeurs. Car qu'un serpent mis sous le seuil d'une porte puisse rendre une femme sterile. Il n'y a que les fous & les hypocondriaques qui puissent le croire.

J'ajouteray encore à ce que je viens de dire, que s'il est vray que *Jesus Christ* soit venu enchaîner le Demon pour l'empêcher de nous nuire : & qu'il y ait presentement des hommes plus éclairés que dans les siècles passés, qui se sont apperçus de la souplesse des uns & de la foiblesse des autres, on ne doit pas s'étonner qu'on ne voye pas à cette heure tant de forciers qu'autrefois. *Medee* qui ne se feroit que d'herbes qui agissent par des qualités manifestes, passoit pour forcier dans un siècle ignorant, & un Joueur de Gobelets passeroit pour magicien parmi les Siamois, s'il leur faisoit voir ses souplesses & son industrie.

C'est

C'est une grande marque de sagesse de ne croire pas légèrement tout ce que l'on nous dit des charmes & du sortilege. Si l'on purgeoit avec l'ellebore ou avec le vin emetique tous ceux qui pensent avoir l'aiguillette nouée, je ne doute point qu'ils ne fussent pour la plus part bien tost guéris des maladies du cœur & du cerveau que leur cause l'humour mélancolique. C'estoit le sentiment du grand Jurisconsulte *Aleias*, qui avoit assisté aux proces de beaucoup de Sorciers, & qui disoit pendant qu'on les bruloit du costé de Bearn que le feu n'estoit pas un si bon remede pour eux que la purgation. En effet nous ne voyons pas que les Parliemens les plus senez ayent esté si foibles dans ces derniers siècles que de se laisser seduire aux impostures des sorciers. Celuy de Paris se moque avec raison de ces bagatelles, & cette illustre compagnie ne s'est jamais repentie, comme ont fait les autres, d'avoir esté trop faciles à persuader.

Si l'on eust purgé plusieurs fois le Cerveau de *Gratiene Gaillard*, femme de *Jean d'Arroux* de Berry, qui tumbait dans de fâcheux accidens, lors que les premieres années de son mariage, on luy parloit de son mary, au lieu de la démarier comme fit Monsieur *la Ghappelle*, official du Diocèse de Bourges, sans doute que l'on auroit mieux agy dans cette occasion. Car puisque Monsieur *Con-*

494 *Tableau de l'Amour considéré*
surier, Docteur en Médecine : & deux autres
 Médecins jugerent qu'elle estoit folle, il n'y
 avoit point d'autres remèdes pour la remettre
 en son bon sens que ceux que nous avons
 proposés.

Si de grands hommes ont semblé croire
 aux impostures des forciers, ils ont voulu par-
 ler, comme le peuple, & ont esté quelque-
 fois bien aises de se laisser tromper quelque-
 fois avec luy. L'Art frit souvent paroître des
 choses surprenantes. La Nature s'en mêle
 quelquefois. Mais Dieu ne permet que fort
 rarement qu'il se fasse des prodiges & des mi-
 racles, & c'est à mon avis une foible raison
 de dire, que Dieu peamet tout ce que l'on
 croit pour l'ordinaire des enchantemens.

Mais je rappelle dans mon esprit que l'on
 est fort mal récompensé après avoir écrit
 pour ou contre les forciers, & que *Bodin*, qui
 se declara autrefois leur ennemy capital, a
 passé aussi bien pour Magicien qu'*Wier*, qui
 entreprit la défense. On me permettra donc
 de n'en rien dire davantage, & il suffit que
Naudé ait fait en ce siecle l'Apologie des
 grands hommes accusez de Magie.

CHA.

CHAPITRE IV.

Des Hermaphrodites.

Il faut avouer que la Nature se joue quelquefois, lors quelle donne aux parties qui distinguent les sexes une figure différente de celle qu'elles doivent naturellement avoir. Il n'y a qu'à lire les Histoires des Hermaphrodites pour apprendre que des personnes ont eu tout ensemble les parties naturelles d'un homme & d'une femme. Ce sont ces gens que l'on jettoit autrefois dans la mer ou dans la Riviere, ou que l'on relegnoit dans quelque Isle deserte comme des pretages de quelque fâcheux événement.

Si l'intelligence qui travaille dans les entrailles d'une femme manque quelquefois à former les parties les plus nobles, & les plus nécessaires d'un enfant, on ne doit pas s'étonner s'il luy en arrive autant dans la formation des parties genitales. Mais par ce que la propagation de l'espèce n'est pas d'une si grande nécessité que l'existence de la vie, nous ne voyons pas aussi tant de défauts dans le cœur, dans le cerveau, dans le foyë, & dans les autres parties principales, que dans les parties amoureuses des hommes & des femmes. En effet il ne se paît guères de lustre que l'ori

n'en

296 *Tableau de l'Amour considéré*

n'entend parler de quelques Hermaphrodites qui autrefois passaient pour des prodiges, & pour des monstres, & qui sont aujourd'hui regardés comme quelque chose de fort curieux.

1. J'en compte de 5. especes. Les premiers ont toutes les parties naturelles d'un homme fort bien faites, ils vivent & se engendrent comme les autres hommes, mais avec cette différence, qu'ils ont une fente assez profonde entre le siège & la bourse, qui est inutile à la generation.

2. Les autres ont tout de même les parties naturelles d'un homme fort bien figurées qui leur servent à faire les fonctions de la vie & de la generation. Mais ils ont une fente qui n'est pas si profonde que celle des premiers, & qui étant au milieu de la bourse recèle les testicules d'un côté & d'autre.

3. On ne découvre point dans les troisièmes aucunes parties naturelles d'homme, il n'y voit seulement qu'une fente, par laquelle l'hermaphrodite urine. Cette cavité a plus ou moins de profondeur, selon le défaut de la matiere qui a été employée, à la former, mais cependant, le doigt en trouve aisément le fonds. Les regles ne coulent jamais par là, & cet especé d'hermaphrodite est un véritable homme aussi bien que les deux autres. Ce sont ces fortes d'hermaphrodites qui à l'âge de 15. ou de 18. ans deviennent garçons.

cons, de filles qu'ils avoient esté estimez auparavant : témoin la femme de ce Pecheur qui au rapport d'*Antoine de Palerme*, devint homme, après 14. ans de mariage. Toutes les parties d'un homme luy fortirent tout d'un coup, & elle parut alors à son mary aussi vaillante que luy dans l'action naturelle des hommes.

4. Les quatrièmes sont des filles qui ont le clitoris plus gros & plus long que les autres, & qui par là imposent au peuple, qui n'est pas sçavant dans les parties qui les composent. Ce sont celles que les Grecs appellent *τετράδα*, dont les François ont formé leur mot de *Ribaudes*, & c'est aussi de cette espece d'Hermaphrodite dont *Colombus* dit avoir examiné les parties internes & naturelles, sans y avoir trouvé aucune chose essentielle différente des parties naturelles des autres femmes. La seule marque que ce sont des filles, c'est qu'elles souffrent tous les mois l'écoulement de leurs règles.

5. Enfin les cinquièmes sont ceux qui n'ont l'usage ny de l'un ny de l'autre sexe, & qui ont les parties naturelles si confuses, & le temperament d'homme & de femme si mêlé, que l'on auroit de la peine à dire le quel l'emporte sur l'autre. Telle estoit la Bohémienne qui pria le mesme *Colombus* de couper sa verge & d'élargir le conduit de sa pudeur, pour avoir la liberté disoit-elle, de
se

498 *Tableau de l'Amour considéré*

se joindre amoureusement à un homme. Mais ces sortes de personnes sont plutôt une espèce d'unique que d'hermaphrodite, leur verge ne leur servant de rien & les règles ne leur venant jamais.

Je ne prétends point parler icy de ces femmes à qui les règles manquent, pour quelque cause que ce soit: on est aisément persuadé qu'elles ne changent point de sexe, & que leurs parties naturelles demeurent toujours les mêmes, mais on fait aussi qu'elles peuvent changer de temperament & prendre celui d'un homme, comme l'a remarqué *Hippocrate* dans la personne de *Phaëuse*.

Beaucoup de personnes nous assurent, & il est même vray, qu'il y a des Hermaphrodites; mais aucun ne nous instruit véritablement de leurs causes efficientes & matérielles: examinons en donc exactement la source.

1. Il y a sur cette matière plusieurs raisonnemens. Les uns pensent que la conjonction de Venus & de Mercure dispose si confusément dans les flancs d'une femme, la matière qui sert à former un enfant, qu'il n'aît de là un Hermaphrodite.

2. Les autres croient que les Hermaphrodites se forment pendant que les Règles coulent; & que les règles étant toujours impures, elles ne peuvent produire que des monstres.

3. Les troisièmes disent, que la Nature ayant

ayant un soin particulier pour la propagation des hommes, s'efforce toujours, autant qu'elle peut, à engendrer plutôt des femelles que des mâles. Aussi voyons nous, ajoutent ils; beaucoup plus d'hommes Hermaphrodites que de femmes; la Nature ayant marqué à ces premiers, les vestiges des parties naturelles de la femme.

4. Les autres croyent, que l'homme, & la femme ayant contribué tous deux également, à la generation, la faculté formatrice qui tâche de rendre le corps sur lequel elle travaille semblable à ceux dont elle est sortie, imprime autant qu'elle peut sur ce corps les caracteres d'homme & de femme: ce qui fait un Hermaphrodite. Si bien qu'il s'en est vû qui estoient capables d'engendrer dans les deux sexes & qui avoient la mamelle droite, d'homme, & la gauche de femme.

5. Les cinquièmes se persuadent que Dieu ayant fait l'homme mâle & femelle, comme parle l'Ecriture, nous avons essentiellement dans nous memes la faculté de devenir l'un & l'autre sexe, & que par conséquent il ne faut pas s'étonner, s'il naît quelquefois des Hermaphrodites; puisque nous le sommes en puissance.

Enfin il y en a qui disent la dessus tant de fables que je ne saurois me résoudre à rapporter leurs sentimens.

1. Si nous examinons les raisons de ceux qui disent que la conjonction de Venus & de Saturne est la cause des Hermaphrodites, nous verrons clairement qu'elles sont trop foibles pour nous persuader. Ces autres sont trop éloignés de nous pour être les causes prochaines d'un tel effet, & pour avoir un empire si absolu sur le corps d'un enfant qui se forme dans les entrailles de sa mere. Et il estoit vray que leur conjonction pût causer ces déformités, au moins ne seroit ce dans deux Hermaphrodites nez dans les diverses saisons d'une mesme année.

2. Les seconds ne me persuadent pas plus, car selon leur sentiment, il devoit plutôt naître des Galeux, des ladres & des valetudinaires que des Hermaphrodites, si la conception se faisoit pendant le flux des regles, comme nous l'avons remarqué ailleurs,

3. Je ne suis pas non plus convaincu par les raisons des troisièmes, car la Nature n'estant que la puissance de Dieu dans la production des animaux, elle ne travaille jamais selon ses ordres naturels que sur la matiere qu'on luy a donné; & par consequent les Hermaphrodites dependent plutôt de la disposition de la matiere, comme nous verrons icy après, que d'un dessein prémedité de la Nature.

4. Le sentiment des quatrièmes sont si fort

fort la fable que ce seroit perdre du temps que de s'arrêter à le refuter : car la faculté formatrice, qui n'est qu'un effet de l'ame, ou l'ame mesme, si l'on veut, n'a pas le pouvoir de faire des differences si manifestes; & la generation ne se faisant que par le mélange & la fermentation des deux semences, comme nous l'avons prouvé ailleurs, elle ne peut en separer les actions, quand les semences sont une fois jointes: si bien qu'il ne s'est encore jamais vu d'Hermaphrodite qui pût user indifferemment de ses deux parties naturelles, & en produire des enfans. Si nous avons quelques histoires la-dessus, ce sont toujours de véritables femmes qui abusent de leur clitoris, avec le quel elles ne peuvent jamais engendrer dans un autre.

5. Enfin de croire que nous soyons Hermaphrodites en puissance, c'est une imagination tirée de *Platon*, & une erreur qui fut condamnée sous le Pape *Innocent III*. Et quoy que l'Ecriture paroisse d'abord favorable à ce sentiment, cependant si on la considère de bien près, on verra qu'elle a un sens tout autre que celui qu'on luy veut donner.

Mais pour dire ce que je pense sur une matière aussi difficile que celle-cy, il me semble qu'on doit prendre la chose de fort loin, & se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs de la cause de la generation des hommes & de la femme.

garçons & des filles, après quoy il sera, ce me semble, aisé de connoître ce qui fait la confusion des sexes.

Nous avons dit que la semence estoit le plus souvent indifferente pour les deux sexes, & que si elle trouvoit une boule dans les cornes de la matrice qui renfermat une matiere chaude, sèche, resserree, pressée, & pleine d'esprits, elle la rendoit féconde pour en faire un garçon. Mais que si elle en rencontroit une autre qui fût moins chaude & moins sèche, plus oevverte & plus molette, & moins remplie d'esprits que la premiere, elle ne laissoit pas de l'aimer, mais pour en faire une fille.

Nous avons encore dit, que si la matiere que estoit renfermée dans une autre boule estoit tellement temperée dans ses qualitez & égale dans sa matiere, qu'elle fût dans un parfait équilibre à l'égard de toutes ces choses, la semence de l'homme de terminoit cette matiere pour un garçon ou pour une fille, selon le plus ou le moins de feu & d'esprits qu'elle portoit avec sa matiere lâche ou resserree.

Mais si par hazard la semence de l'homme, a plus des dispositions pour déterminer à l'un de deux sexes la semence temperée de la femme: a lors il se fait un Hermaphrodite qui a plus de rapport à l'un ou à l'autre, selon les differens efforts de la semence animée de l'homme ou de la femme. Pour

1. Pour éclaircir davantage cette difficulté, examinons la chose de plus près. L'Intelligence d'un enfant, ou son ame immortelle, si l'on veut, qui a travaillé depuis le commencement de la formation de cette creature a se faire un domicile, & qui a déjà achevé la plus part de ses parties principales, commence vraisemblablement vers le trente cinquième jour a s'employer à faire les parties naturelles d'un garçon. Elle prend donc la matiere qu'elle a d'abord choisie pour cela, & qu'elle a mise dans l'endroit où doivent être posées les parties naturelles de l'enfant. Elle travaille incessamment à les former; mais par ce qu'elle manque de matiere pour les accomplir, elle en emprunte des parties voisines, ayant mieux rendre celles-cy défigurées que de manquer à former parfaitement les parties qui doivent servir à la generation.

2. Et ce sont les defauts qu'on remarque dans les deux premieres especes d'Hermaphrodites dont nous avons parlé cy-deffus, qui sont de veritables hommes.

3. Mais lors qu'il ne se trouve guères de matiere pour faire les parties genitales d'un garçon, on ne sauroit dire quelle oeconomie l'Intelligence pour prend former ces parties. Elle épargne la matiere. Elle ménage le lieu, & dispose si bien toutes choses, qu'elle forme parfaitement les parties genitales d'un garçon, mais elle les forme, en dedans
man-

manquant de force, de chaleur & de matiere pour les faire fortir au dehors. C'est de cette sorte qu'elle agit en formant les parties naturelles de la 3. espece des Hermaphrodites, qui sont estimez des filles, bien qu'ils soient de véritables garçons. Ce sont ceux cy qui changent de sexe, & qui de filles qu'ils estoient estimez auparavant, deviennent hommes, qui se marient ensuite, & qui sont les peres de plusieurs enfans. La chaleur naturelle & génitale devant tous les jours plus forte pousser au dehors à l'age de 15. de 20. ou de 25. ans, les parties amoureuses, qui estoient demeurées cachées jusques à ce temps-là, comme il arriva à cette fille Italienne qui devient homme du temps de l'Empereur *Constantin*, comme Saint Augustin nous le rapporte. Ce peut être aussi quelque effort violent qui fait fortir ces mesmes parties; témoin *Marie Germain* dont parle *Paré*, qui ayant fait un grand effort en sautant un fossé, devient homme à la mesme heure par la sortie des parties naturelles.

4. Au lieu que l'intelligence manquoit de matiere pour former les parties génitales des trois premieres especes d'Hermaphrodites, dont nous venons de parler. Dans la quatrieme il s'en trouve plus qu'il ne faut. L'intelligence qui vers le 45. jour de la formation d'une fille est en peine de placer toute la

matiere pour former un homme ou de la femme.

Pour

matière qu'elle a d'abord réservée pour former les parties ramoureuſes; ſe determine enſin à faire le Clitoris beaucoup plus gros & plus long qu'il n'a de coutume d'être, afin de laiſſer aux parties genitales internes de cette fille une figure naturelle pour ſervir un jour à la generation: car elle aime beaucoup mieux manquer dans les choſes ſuperflues que dans les neceſſaires. Ce ſont ces fortes d'Hermaphrodites qui étant de véritables femmes ont fait accrotre à beaucoup de gens qu'elles eſtoient auſſi des hommes. C'eſt auſſi que *Montanus* a pris ſon Hermaphrodite pour un homme, lors qu'il carreſſoit amoureux ſeulement ſes ſervantes, & pour une femme lors qu'elle ſe ſroit amoureux ſeulement à ſon mary pour en avoir des enfans.

Bien que ces quatre eſpeces d'Hermaphrodites ayent eſté nommez, la Nature ne leur a pourtant pas reſuſé l'avantage de ſe ſervir de leurs parties genitales & d'engendrer comme les autres. Les hommes Hermaphrodites ſont des enfans & les femmes Hermaphrodites conçoivent, ſi bien que les uns & les autres ne different des hommes & des femmes que par quelques parties qui manquent ou qui ſont ſuperflues, mais qui ſouvent ne troublent point la generation. Cette femme que l'on appelloit *Emilia*, qui eſtoit mariée avec *Antoine Spera*, au rapport de *Pantanus*, fut eſtimée femme pendant

dant son mariage de 12 ans ; mais elle fut
ensuite réputée pour homme après s'être al-
liée à une femme. Il n'en est pas de mesme de la cinquié-
me espece, que l'on peut appeller parfaits &
veritables Hermaphrodites, puis qu'ils n'ont
l'usage ny de l'un ny l'autre sexe. Et c'est
de cette sorte qu'ils se forment dans les flans
de leur mere. L'Intelligence qui a la soin de composer ce
petit corps Hermaphrodite, est fort en point
quand elle trouve dans le ventre de sa mere,
une matiere qu'elle ne peut menager pour
faire les parties genitales. D'un costé la ma-
tiere est humide & molette ; de l'autre elle
est seche & resserree. icy elle est chaude ; là
elle est froide ; en un mot c'est une matiere
qui a des parties si differentes & si rebelles
qu'il est impossible de les pouvoit menager,
& avec cela il y a si peu de matiere qu'elle
manque de la chaleur, & des esprits, dont
l'Intelligence se sert toujours, pour former
toutes les parties de nos corps. Si c'est un
garçon qu'elle entreprend de former, il de-
viendra quand il sera homme trop froid & trop
lent pour engendrer, & aura de grands defauts
dans ses parties genitales. Si c'est une fille elle
sera un jour trop chaude & trop seche, & man-
quera d'organes de semence, & de regles pour
former & faire vivre un enfant. Néanmoins l'Intelligence doit achever
son

son ouvrage de quelque matiere que ce soit. Elle y travaille donc fortement, & feroit sans doute des parties, qui seroient en quelque façon determinées à l'un des sexes, si la matiere n'estoit point inegale ny d'une complexion differente. Enfin elle forme un Hermaphrodite, ou si l'on veut un monstre, qui n'est ny homme ny femme, & qui n'a pas les parties naturelles de l'un ny de l'autre sexe.

On pourroit accuser l'Intelligence de s'estre trompée dans la figure qu'elle a donnée aux parties naturelles d'un enfant Hermaphrodite. Car on ne peut pas douter que les intelligences quelque savantes qu'elles soient, ne puissent se tromper quelquefois, & ne pas faire les parties justes, quand mesme elles auroient une matiere bien disposée.

Cela estant ainsi expliqué, on peut maintenant répondre aux questions que l'on fait ordinairement sur cette matiere; savoir.

1. Si les filles peuvent être changées en garçon; & les garçons en filles.

2. Si un Hermaphrodite peut user de l'un, ou de l'autre sexe; & s'il peut engendrer.

3. Si l'Hermaphrodite peut concevoir dans luy mesmes sans se joindre à personne.

4. Si un prestre peut marier un Hermaphrodite ou une personne qui est accusée de l'être.

5. Si un Hermaphrodite peut se faire moine ou Religieux.

I. Pour éclaircir la premiere question on

608 *Tableau de l'Amour considéré*

doit sçavoir que le temperament d'un homme est si different de celui d'une femme, qu'il est impossible, qu'il arrive, dans la nature un changement si extraordinaire. La complexion d'un homme ne consiste pas seulement dans une certaine union des premieres & des secondes qualités, mais dans un certain mélange & un arrangement de la matiere, dont il est composé. Et par consequent il est impossible qu'un garçon devienne fille; & qu'une fille devienne garçon, le temperament de l'un & de l'autre estant une chose trop éloignée, comme nous l'avons examiné ailleurs.

D'autre part ceux qui se sont appliquez à dissequer des hommes & des femmes, savent bien que leurs parties genitales sont fort differentes entr'elles; & si la Nature leur a donné un espace suffisant pour placer les unes, elle leur en a refusé un pour placer les autres. Ainsi je pourrois dire avec le savant *Varole*, qu'il est impossible que les deux sexes se puissent trouver véritablement dans un même corps.

Il est vray pourtant que nous apprenons par quelques histoires, que nos Medecins ont écrites, que des personnes qui avoient esté d'abord estimées filles estoient devenues hommes dans la suite, leurs parties naturelles d'homme s'estant manifestées, ou par les enjouemens du mariage, ou par l'abondance

siob

a Y

&

& la force de la chaleur naturelle: ont enfin par quelque mouvement violent. Mais à dire le vray, ce n'estoient que des hommes cachez, comme estoit, cette serante de 18. ans qui mourut de peste, dans le corps de laquelle *Jean Baptin* Médecin de Lion trouva les mêmes organes qui seruent aux hommes pour la generation.

On peut dire encore que les femmes qui passent quelquefois pour des hommes, qui ont quelque poil au menton & par le corps, & qui ont la voix un peu grosse, ne sont que de véritables femmes, bien qu'elles se divertissent de leur clitoris avec leurs compagnes. Si bien qu'après tout cela on ne peut pas dire que les uns se soient changés dans les autres. Car nous n'apprenons point que des hommes soient devenus femmes, & que leurs parties naturelles se soient aneanties ou soient retournées en dedans pour former les parties d'une femme; & le peu d'histoires que l'on nous fournit sur ce sujet sont toutes fort suspects, mal entendues ou fabuleuses: ce n'est point l'histoire qu'*Atysius* nous rapporte d'un Hermaphrodite de Benevent en Italie, où il est fait à dessein un equivoque, pour suspendre l'esprit du Lecteur dans une chose rare & extraordinaire.

Il n'y a plus aujourd'huy de *Tiresias*. La fable cede à la vérité, & l'on ne croit plus à cette heure ce que l'on croyoit autrefois.

aisement. Les deux hommes Hermaphrodites de *Licetus* dont l'un s'estoit marié & l'autre rendu moine, ne laisserent pas l'un & l'autre de concevoir & de porter un enfant dans leurs flancs.

Mais aussi ce n'estoient que veritables femmes que l'on avoit d'abord prises pour des hommes, à cause de la longueur & de la grosseur de leurs clitoris. Ainsy nous devons croire que les parties génitales d'un homme ne sauroient se retirer au dedans, pour se placer, comme doivent être placées les parties naturelles de la femme; & quand même cela se pourroit faire je ne saurois me persuader qu'il y eust un lieu assez spacieux pour les y contenir.

Il faut donc conclure que ces changemens sont impossibles: que les Hermaphrodites qui conçoivent sont de veritables femmes: que les autres qui font concevoir sont de veritables hommes: Et que si les intelligences, qui ont le soin de former les corps se trompent quelque fois dans leur ouvrage, c'est bien plutôt par la faute de la matiere que par leur propre ignorance.

II. La seconde question est aisée à décider après ce que nous venons de dire: car de s'imaginer qu'un Hermaphrodite puisse user de l'un & de l'autre sexe, & qu'il puisse engendrer par les deux, c'est ce que l'on ne pourroit persuader qu'à des enfans. De deux

differentes parties naturelles qu'a un Hermaphrodite, il y en a toujours une qui est inutile, parce qu'elle est contre les loix de la Nature, & que l'intelligence ne la fait que par force ne trouvant pas assez de matiere, ou en trouvant trop pour former des parties dont l'enfant auroit besoin pour la generation. Car qu'elle confusion seroit-ce de trouver dans un seul corps des testicules d'homme & de femme, une matrice & un membre viril: en un mot tout l'attirail des parties genitales d'un homme & d'une femme. Le temperament de l'un & de l'autre, s'il faut le repeter, est trop different pour être uny ensemble, & pour estre change quand il faudroit se servir de l'une ou de l'autre de ses parties naturelles.

Les loix civiles, qui n'estiment point les Hermaphrodites pour des monstres, veulent qu'ils choisissent l'un ou l'autre sexe, pour avoir lieu dans l'une de ces deux qualitez ou d'homme ou de femme de se joindre amoureuxment à une femme ou à un homme. Et si l'Hermaphrodite n'exécute pas exactement la loy, cette mesme loy veut qu'il soit puny en Sodomite; puis qu'il a abusé d'une partie contre les loix de la Nature. C'est fut pour cette raison que la servante Escossoise qui avoit choisly la qualitez de fille, & puis qui engrossa la fille d'un bourgeois, fut enterree toute vive par sentence du Juge, si nous

en voulons croire *Weinrich* : & que *Françoise de l'eslage*, dont parle *Bapon*, la quelle avoit badiné avec *Catherine de la Maniere*, fut avec elle appliquée à la question par le Sénéchal de Landes; & elles auroient esté toutes deux condamnées à mort, si les témoins eussent esté suffisant.

Les Hermaphrodites de la première & de la seconde espèce peuvent carresser des femmes en qualité d'hommes, & peuvent mesme faire des enfans; leur defaut estant si peu de chose qu'il ne change rien dans la virilité. Car bien qu'ils puissent user de la partie de femme qu'ils semblent avoir, ils n'en reçoivent pourtant aucun plaisir, ny ne sauroient engendrer par là.

Il n'en est pas ainly de la 3. espèce, il faut attendre un âge vigoureux pour carresser une femme; & quand mesme quelques-uns s'y seroient allés après la sortie de leurs parties naturelles, ils auroient de la peine à engendrer; étant du nombre de ceux que la loy appelle froids.

Le clitoris qui fait estimer les femmes pour des hommes, si il est gros & long, est la cause qu'un homme ne peut connoître sa femme; mais si cette partie est mediocre, nous voyons tous les jours par expérience que ces sortes de femmes conçoivent, & quoy qu'elles se servent de cette partie pour badiner avec les autres femmes, & qu'elles don-

nent souvent presque autant de plaisir que des hommes; cependant on ne doit point esperer de generation par là, puisque le clitoris n'estant pas trouë, l'Hermaphrodite ne peut donner aucune matiere pour la generation. Témoin le *Daniel de Baubin*, qui ba-
dinoit bien avec sa femme, mais qui peut bien estre engroüé luy-mesme par un de ses camarades.

§. J'avouë que la dernière espee d'Hermaphrodite n'est point capable de carresser une femme, ou d'estre carressé d'un homme, & encore moins d'engendrer. Il a les parties naturelles tellement froides & débiles, & avec cela si mal faites; qu'il n'y a pas lieu d'esperer que l'amour puisse les échauffer pour jouir des voluptés que la Nature a préparées aux autres hommes.

Il est donc vray à parler en general que quelques hommes Hermaphrodites peuvent carresser amoureuxment des femmes, & peuvent mesme leur faire des enfans; & que quelques femmes Hermaphrodites peuvent aussi estre carressées, & concevoir quelques fois, les unes, & les autres se servant des parties qui prévalent, & qui sont les plus accomplies.

III. Sur ce que Naturalistes disent, que les Hyènes & les Lièvres mâles, engendrent une fois dans leur vie un petit au dedans de leurs entrailles, & sur ce que le docte *Larriue*

Soutiend que les Cerfs en font de mesme : l'on doute si les Hermaphrodites les plus vigoureux dans les deux sexes ne peuvent point aussi engendrer dans eux mesmes, sans avoir la compagnie d'aucune autre personne. Car ils ont, dit-on, de la matiere pour former un enfant, un lieu pour le concevoir, des liqueurs pour le nourrir, si bien qu'en cette rencontre il ne manque rien pour la generation.

Mais si l'on fait reflexion sur ce que nous venons de dire, & sur ce que nous remarquerons au chapitre suivant, on demeurera d'accord que ces generations sont impossibles & ridicules tout ensemble : Que les observations qu'ont fait les Naturalistes sont fort suspectes & sentent de la Fable : & qu'enfin ils peuvent s'estre trompés, en prenant quelques parties des femelles pour les testicules des mâles. Car quelle apparence de faire sortir de la semence d'une partie pour la faire entrer dans un autre, sans qu'elle s'evante, & qu'elle s'altère en changeant de lieu : & quand mesme cela seroit possible, le temperament, qui engendre de la semence masculine, pourroit il en faire de feminine, & produire des reyles en mesme temps ou quelque autre chose qui y fust proportionnée ? Cela me paroist si éloigné de la raison, & de l'experience de tous les jours, que je laisse cette question pour palier à une autre. Sa-

voir

voir si un Prestre peut marier une personne
 acotisée d'estre Hermaphrodite.

IV. Bien que le Jurisconsulte *Majolanus*
 fasse tous les Hermaphrodites irreguliers &
 incapables du sacrement de mariage, cepen-
 dant il ne semble que cette decision est trop
 generale & qu'elle choque mesme les loix ;
 puis qu'il y a des Hermaphrodites si vigou-
 reux a embrasser les femmes & d'autres si di-
 sposes a souffrir agréablement un homme
 qu'il y auroit de l'injustice a defendre le ma-
 riage aux uns & aux autres. Car si les pre-
 miers ont les parties naturelles du sexe mascu-
 lin bien faites & bien proportionnées ;
 comme il s'en trouve quelques uns ; une pe-
 tite fente de nulle consideration n'empe-
 chera pas l'action amoureuse de ces hommes
 Hermaphrodites ; non plus qu'un clitoris un
 peu allongé ne s'opposera pas aux carresses
 que pourra faire un homme aux femmes
 Hermaphrodites. Ainsi si les uns ont leurs
 parties capables de divertir une femme ; &
 que les autres soient disposes a recevoir les
 carresses d'un homme ; je ne doute pas qu'un
 Prestre ce puisse conferer le sacrement de
 mariage & à l'un & à l'autre ; pourvû né-
 anmoins que cela ne se fasse que par l'au-
 torité du Juge ; qui doit estre auparavant
 deüment informé par des personnes savantes
 & par le serment de l'Hermaphrodite de l'e-
 stat où il se trouve & de la partie qui domine
 cà juf. Y. 6. En.

En V. La dernière question dépend de la quatrième, car si un homme Hermaphrodite est capable de se marier, les défauts ne l'empêcheront pas de se rendre moine, comme fit autrefois l'Hermaphrodite de Césaire, qui s'estant marié pour femme à un Pêcheur, demeura quelques années dans son mariage, mais au bout de 14 ans, les parties viriles luy sortirent tout d'un coup; si bien que pour éviter les railleries du peuple, il se jetta dans un Monastere, où Solateran, & Pontanus, qui en font l'histoire, l'ont vû plusieurs fois, & en ont appris la verité de sa propre bouche. J'en dis de mesmè des Hermaphrodites femelles, qui peuvent entrer dans le cloistre, pourvu qu'elles ne soient point du nombre de ces femmes lascives, qui sont capables de donner de l'amour aux filles les plus serenuës, & les plus saintes. Car si elles estoient aussi lascives que cette Bassa dont parle Martini, je m'assûre qu'il n'y a point de Medecin si peu honneste homme, qui voulust donner un certificat à ces sortes de femmes; n'y un Juge si injuste qui fust d'avis qu'on les rondist, & qu'on les jettast parmi des Religieuses.

CHAPITRE VII. De la chasteté des Religieuses. Y. 7. CHA-

CHAPITRE V.

Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, ou Pon traitte fort curieusement des incubes & des succubes.

A Quoy bon la Nature auroit elle fait toute la machine des parties naturelles de l'homme & de la femme, si ce n'eust esté pour l'excellent ouvrage de la génération. Elle a fabriqué des sexes divers, qui ont chacun leurs parties différentes. La femme a la conduit de la pudeur & la matrice pour recevoir. L'homme a des muscles pour lever la verge, & des ligamens caverneux pour la roidir. Si l'érection & l'introïssion n'eussent esté absolument nécessaires pour engendrer, jamais la Nature n'auroit entrepris d'en faire les organes. Car sans ces deux actions, selon la pensèe de tous les Medecins, la génération est impossible.

Puisque la Nature ne nous a pas ordonné de faire des enfans de la mesme maniere que nous urinons, mais d'une façon où il se trouve beaucoup moins de facilité, on doit croire que l'etroite conjunction des deux sexes est absolument nécessaire pour nous perpetuer.

En

En effet de cette premiere façon la semence d'un homme ayant esté exposée à l'air, auroit perdu tous ses esprits, & auroit esté ensuite incapable de servir à la génération.

L'Experience de tous les jours, & l'histoire mesme que nous rapporte *Riolan*, favorise nostre opinion contre ceux qui veulent que la génération se puisse faire par l'epenchement de la semence sur les leures des parties naturelles d'une femme. Le conduit de la pudeur de la femme, dont il parle, estoit tellement fermé par des cicatrices après un fâcheux accouchement, qu'il n'y restoit qu'un fort petit trou, par lequel passaient les regles, & son urine, & par lequel passa aussi la semence de son mary qui l'engrossa. Cela n'empêche pas que ces deux personnes ne se soient jointes étroitement, & il faut mesme qu'une alliance étroite soit arrivée, & que la matrice de l'une ayt attiré aussi vivement la semence de l'autre qu'un estomach affamé arrache la viande de la bouche, & qu'un cerf par sa vertu particuliere attire le serpent hors de son trou, si nous en croyons les Naturalistes.

Ce qui a donné lieu aux Theologiens, aux Jurisconsultes, & a quelques Medecins de croire qu'une femme pouvoit engendrer sans l'application des parties naturelles d'un homme ce sont sans doute les Histoires qu'*Aver-*

rois,

reés y. *Amarus Lusitanus* ; & *Delrio* nous ont laissés par l'écrit, d'une jeune femme, qui devint grosse, pour s'estre baignée dans de l'eau où des hommes s'estoient polluez : d'une autre femme engrossée par les castelles d'une de ses compagnes qui sortoit d'entre les bras de son mary ; & enfin d'une jeune fille qui se trouva grosse, son pere s'estant par hazard pollué en dormant dans le mesme lit où elle estoit.

Mais ces histoires & plusieurs autres semblables sont faites à plaisir, pour couvrir la lasciveté des femmes ; & pour cacher le vice d'un amour impur. C'est ainsi que l'on s'est persuadé que la generation se pouvoit faire sans se joindre amoureuxent, si bien qu'il seroit permis de croire, selon ce sentiment, qu'une vierge pourroit engendrer naturellement sans être desflorée, ce qui pourroit faire douter d'un des plus augustes mysteres de la Religion Chrestienne.

C'est encore ce qui a donné lieu de croire qu'il y avoit des Demons incubes & succubes, qui estoient espris & embrasés d'amour pour les femmes. Et c'est de là aussi que les Theologiens & les Jurisconsultes ont formé beaucoup de questions ridicules, comme

1. Si l'enfant d'un Incube & d'une femme est différent d'un autre, Si son ame & son corps ayant esté menagez par l'adresse
du

de Demon, il n'a point quelque chose de particulier par dessus les autres enfans. Si l'enfant engendré par le ministre du Demon doit être appelé le fils d'un Incube ou de celui dont l'Incube a dérobé la semence. Si les Intubes & les Succubes jouissent entre eux des plaisirs de l'amour. Enfin si le Demon peut si bien conserver la semence d'un homme a qui il l'a dérobée qu'elle puisse ensuite servir à la generation. On a toujours estimé les hommes qui dans la paix ou dans la guerre se sont distingués par leur genie, ou par leur valeur. L'antiquité a fait bâtir des temples & elever des autels à la mémoire de ces Heros pour lesquels elle commandoit mesmes d'avoir de la veneration. D'où les peuples ont aisément passé jusques à cet excès de superstition que de les prendre pour des Dieux. Les Penates, les Faunes, les Silvains, les Satyres, les Esprits folets & domestiques, en sont venus, & les plus importantes verités de la Politique, de la Physique & de la Morale des anciens Philosophes ont été cachées sous ce voile. Les Prestres mesmes pour se faire valoir se sont efforcez de maintenir l'existence de ces Divinités. Les Rabbins ont cru que les Faunes, les Incubes & les dieux Tutelaires estoient des

des créatures que Dieu laisse imparfaites le vendredi au soir, & qu'il n'acheva pas étant prévenu par le jour du Sabbath : c'est par cette raison, selon le sentiment de *Rabbi Abraham*, que ces esprits n'ayent que les montagnes, & les tenebres, & qu'ils ne se manifestent que de nuit aux hommes.

Mais laissons ce que la cabale a avancé de superstitieux, & ce que le Paganisme a inventé de ridicule sur cette matière, pour examiner les questions que les Theologiens & Jurisconsultes Chrétiens proposent.

1. l'Ecriture Sainte semble favoriser la première, lors qu'elle nous marque que les fils de Dieu ayant trouvé les filles des hommes belles ils s'allierent avec elles, & que de cette alliance naquirent les Geans : si bien que l'on peut inferer de là que puisque les anges, qui sont ainſy appelez en d'autres passages de l'Ecriture, peuvent se mêler amoureux avec les femmes, & engendrer des enfans. Les Demons, qui ne sont differens des anges que par leur cheute, peuvent aussi selon le sentiment de *Lactance*, attirer les femmes dans des plaisirs impudiques, & les souiller par leurs embrassemens.

On assure que les enfans qui naissent de ces conjunctions abominables sont plus peſans & plus maigres que les autres, & que quand ils tetteroient 3. ou 4. nourrices tout à la fois ils n'en deviendroient jamais plus gras.

gras. C'est la remarque qu'a fait Sprenger Moine Dominicain, qui fut l'un des Inquisiteurs qu'envoya le Pape Innocent VIII. en Allemagne pour faire le procès aux sorciers. Si le corps de ces enfans est donc different du corps des autres enfans, leur ame aura sans doute des qualités, qui ne seront pas communes aux autres. C'est pourquoy le Cardinal Bellarmin pense que l'Antechrist naîtra d'une femme qui aura eu commerce avec un Incube & que sa malice sera une marque de son extraction.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on a douté de l'accouplement des Demons avec les femmes ou les hommes, & que l'on a douté encore s'ils pouvoient engendrier. Ces questions furent autrefois agitées devant l'Empereur Sigismond. On y allega tout ce que l'on peut de part & d'autre, & enfin on se rendit aux raisons & aux experiences qui parurent les plus convaincantes, & les plus certaines. Il fut donc résolu que ces accouplements extraordinaires estoient possibles. En effet Saint Augustin, qui avoit eu long temps de la peine à se déterminer sur cette matiere, avoué enfin, que puis qu'on dit, qu'il y a plusieurs personnes qui se sont trouvées par un malheureux commerce avec les Demons, & qu'on lui appris de celles mesmes qui en ont esté curées, de la bonne foy des quelles il n'est pas permis de douter, il est très assuré que les

Sil-

Silvains, les Pans, & les Faunes que l'on appelle ordinairement Incubes n'ont pas seulement desiré de carresser amoureuxment les Femmes, mais qu'ils les ont véritablement carressées, & que les Demons que les François appellent Drispons, n'ont pas seulement taché de connoître les femmes, mais qu'ils les ont même réellement connues, si bien, ajoute-t-il qu'il sembleroit que l'on fust impudent si on nioit ce qu'on assure la dessus avec tant de circonstances.

On peut encore ajouter à cela la confession que font une infinité de Sorcieres qui disent avoir este carressées du Demon; & en estre même devenues grosses. Les livres de *Dalio*, de *Sprenger*, de *Delancye* & *Edin*, sont pleins de semblables histoires, si bien qu'après tant de preuves autentiques, & tant de confessions de sorciers & de sorcieres, qui l'avoient de bonne foy, & presque de la même sorte, il y auroit de l'opiniatreté à tenir un sentiment opposé. Car les Histoires que l'on nous en fait paroissent si assurées, qu'il semble que l'on ne doit pas douter de la verité de ces conjonctions diaboliques, témoin *Benoist Berne* âgé de 75. ans qui fut brûlé tout vif après avoir avoué que depuis 40. ans il avoit commerce avec une succube qu'il appelloit *Hermeline* & *François Pic Prince* de la *Mirandole*, qui l'a connu, nous est garant de la verité de cette Histoire.

Toutes ces preuves paroissent fortes, si nous n'avions la raison & l'expérience qui nous font connoître le contraire. Et pour dire ce que je pense sur cette matière, on me permettra de raisonner de la sorte.

La curiosité nous est naturelle à tous. Celle qui est blâmable est une maladie d'âme, qui s'empare principalement des esprits faibles. Le monde est plein de gens qui veulent pénétrer dans les choses les plus cachées & jusques dans les secrets de l'autre monde. Si on leur parle de quelque chose d'extraordinaire, incontinent la joye réjait sur leur visage, & ils témoignent que c'est là l'envie qui les flatte le plus.

D'ailleurs on est souvent ravi de joye de trouver l'occasion de plaire, & si un homme d'esprit se rencontre parmi des personnes faibles, il ne manquera pas de fomenter leur desir d'apprendre, & de prendre plaisir luy mesme à le faire écouter & admirer. Il leur fera des histoires qu'il aura adroitement inventées, & quoyque les choses que nous entendons nous fassent de l'horreur, si elles nous sont pourtant inconnues, nous nous plaignons à les oïr, reciter. Il parlera des Demons, des Incubes, des Succubes, des Esprits solets, des sorciers &c. selon l'adresse de son esprit, & la souplesse de son genie, il persuadera si bien ce qu'il aura avancé par des raisons, qu'il s'étudiera à chercher, que

20

tous

tous ceux qui l'écouteront seront convaincus de la vérité de la fable. Plus cet Historien se fera acquis de réputation ou par son autorité ou par son mérite, plus on ajoutera de foy à ce qu'il aura dit. On cherchera mesme ensuite d'autres raisons pour appuyer la fable, & l'on trouvera sans doute des preuves pour justifier des choses si surprenantes.

C'est ce qui s'est passé des les premiers temps, & ce qui se passe encore tous les jours: mais qui ne nous empêchera pas de prouver, que l'opinion de l'accouplement & de la génération des Demons ne peut estre soutenuë.

J'avouë que la conséquence que l'on tire de l'Ecriture Sainte seroit juste, si les anges pouvoient carresser & engrosser les femmes. Car il me semble qu'il n'y auroit pas plus de difficulté à croire le commerce des Demons que celuy des Anges avec les femmes. Mais outre que le passage de l'Ecriture peut bien s'expliquer sans admettre ces alliançes qui regnënt à la Nature, elle nous dit que les Sains, qu'elle appelle les fils de Dieu, s'étans joints avec les filles des autres qu'elle appelle hommes, engendrèrent des hommes puissans, c'est à dire des Rois & des Monarques, qui avoient la puissance & l'autorité en main pour se faire craindre & respecter des autres hommes en cette qualité.

Ces hommes puiffant estoient fans doute alors appellez des *Geans*, par la grandeur de leur autorité, au lieu que ce terme marque presentement la grandeur du corps, & cette equivoque du mot de geant a donné lieu sans doute à l'une des plus grandes erreurs, qui ayr jamais eu cours. C'est ainfy que les mots de *Tyrans*, & de *Parasites* estoient autrefois fort honorables, au lieu que presentement ils sont odieux à tout le monde.

D'ailleurs les enfans peuvent estre lourds par la pesanteur & la grosseur de leurs os. Et ceux qui ont de grandes entrailles, & le foyë chaud, peuvent rarir deux ou trois nourrices de suite pour s'humecter & se rafraichir. Si ces mesmes enfans ont un jour l'esprit malicieux, qui est un effet de leur temperament, on ne doit pas conjecturer par là qu'ils sont engendrez par un Demon.

Pour ce qui est de l'assemblée qui se tient devant l'Empereur Sigismond, je ne m'estonne pas, si elle decida que les Demons pouvoient avoir commerce avec les femmes, & qu'ils pouvoient mesme engendrer, puisqu'elle n'estoit presque composée que de Theologiens, qui accoutumez à croire simplement ce qu'ils ne voyent pas, & ce qu'ils ne savent pas mesmes, donnerent leur sentiment en faveur de ces generations qui sont si opposées aux loix de la Nature. Si cette Illustre compagnie eust esté composée de Phi-

lofophes & de Medecins, ou qu'elle se fait régler par le sentiment de Saint *Chrysofome*, je suis fort persuadé que ces questions n'auroient pas esté décidées de la sorte.

Au reste si l'on examine bien le passage du grand *Augustin*, que nous avons voulu traduire tout entier, on verra aisément, que la certitude qu'il a de ces sortes de commerces, & de generations, n'est fondée que sur le rapport de quelques hommes simples & credules ou de quelques femmes superstitieuses & melancoliques. Si nous voulions croire tout ce qui nous est tous les jours dit & assuré par nos malades qui ont l'imagination égarée & qui semblent pourtant l'avoir juste, nous tomberions souvent dans de pareilles erreurs. Les vapeurs noires d'une bile brulée & coublant quelquefois tellement leurs ames, qu'ils pensent que leurs songes sont des verités.

C'est donc par une cause à peu près semblable que les sorcieres se persuadent avoir esté au Sabbath & avoir esté cartellées du Diable, qui avoit ses parties naturelles herissées, & écailées, dont la semence estoit froide comme de la glace, sans pourtant que ces misérables femmes ayent party du lieu, où elles estoient endormies.

Mais pour ne m'opposer à une opinion qui semble estre receüe presque de tous les Theologiens, & de tous les Peres, sans alleguer de puissantes raisons pour la combattre,

tre, examinons la chose avec toute l'application possible, mais aussi sans préoccupation.

Nous apprenons de la Theologie, que les Demons, estant de purs esprits, sont aussi des substances différentes de la nostre. Qu'ils n'ont ny chair, ny sang, ny parties naturelles, & par conséquent point de semence pour la generation. Que s'ils prennent quelquefois des corps qu'ils peuvent former d'air, ces corps ne vivent point, & ne peuvent aussi exercer les operations de la vie. Que n'ayant point de successeurs à esperer, par ce qu'ils sont immortels, ils ne doivent point aussi avoir ny d'envie de se perpetuer ny de desir de se satisfaire par les plaisirs de l'amour. Quelque puissants qu'il soient, ils ne sauroient passer les bornes que la Nature leur a prescrites. Les animaux ne se joignent point aux plantes, ny les plantes aux mineraux pour faire des generations, leur substance estant trop éloignée l'une de l'autre. En un mot la Nature n'a pas permis ces alliances. De sorte que suivant le sentiment de *Saint Chrysostome*, il y auroit de la folie à croire que les Demons s'allient avec les femmes, & qu'une substance incorporelle puisse se joindre à un corps pour engendrer des enfans.

En verité je ne saurois me persuader, non plus que *Cassien*, illustre disciple de ce grand Eveque, que des substances purement spirituelles puissent naturellement avoir un

commerce charnel avec des femmes. La Raison qu'en apporte ce dernier, avec *Philastrius* Evêque de Bresse, c'est que si cela s'est fait quelquefois, il doit encore présentement arriver : mais parceque nous savons que cela n'arrive pas maintenant, nous devons conclurre que ces conjonctions, & ces productions abominables n'ont jamais esté. C'est pourquoy Saint *Augustin* souvent trop credule, qui pense mieux dans un endroit que dans un autre, commende au Prestres de pécher au peuple, pour le desabufer de la fausse pensée où il est, que ce que l'on dit du commerce des sortiers avec les Demons soit réel & véritable.

Mais ce qui est encore de plus pressant sur cette matiere, c'est la décision du Concile d'Ancyre, qui blâme & deteste la créance qu'ont les forciers d'estre portés de nuit au sabbath jusques à l'un des bouts de la terre, de se joindre aux Demons, & de prendre avec eux des plaisirs abominables : puisque toutes ces choses, ajoute-t il, ne sont que des rêveries, & des illusions, bien loing d'estre des vérités.

Je ne saurois trop m'étonner de ce que les Chrestiens croyent si legerement ce que les Payens auroient de la peine à croire ; car tous ne demeurent pas d'accord que *Servius Tullus*, Roy des Romains ayt esté engendré d'un incube, & que *Simon le Magicien* fut le fils de la Vierge *Rachel*, non plus que dans

dans les siècles suivans, quelque grossiers qu'ils ayent esté. *Merlin* n'a passé crû sur sa parole, quoyque sa mere, & luy voulussent persuader au Roy *Vortigeme*, qu'il estoit fils d'un Demon. La folie & la foiblesse des hommes, le desir de la nouveauté, l'ignorance des causes naturelles, la honte que l'on a de l'obscurité de sa famille, la crainte qu'un adulateur ne se decouvre, les flateries des courtisans pour les Princes, les ressorts de l'avarice & de la vanité; Enfin la passion violente de l'amour, sont les puissantes causes, qui produisent ordinairement ces sortes d'opinions dans l'esprit des hommes. Jamais *Mundus* n'auroit jouï de *Pauline*, si l'avarice & l'amour ne s'en fussent mêlés; & jamais on n'auroit douté, que l'enfant qui seroit venu de cette conjunction, n'eust esté le fils de l'incube *Anubis*, si l'imprudence de *Mundus* n'eust découvert tout le mystere.

Leon d'Arique nous faisant l'histoire de ce qui se passe en son pais, nous assure que tout ce que l'on dit, de la conjunction des Demons avec les femmes, n'est qu'une pure imposture; & que ce que l'on attribue aux Demons n'est commis que par des hommes lascifs ou par des femmes impudiques, qui persuadent aux autres que ce sont les Demons qui les caressent. Les sorcieres du Royaume de Fez, ainsi que cet Historien le rapporte, veulent bien que l'on croyë qu'elles ont beaucoup de familiarité avec le Demons

& pour cela elles s'efforcent de dire des choses surprenantes à celles qui les vont consulter. Si de belles femmes les vont voir, ces forcières ne veulent point recevoir d'elles le pris de leur Art; mais elles leur témoignent seulement le desir qu'à leur Maître de les carresser pendant une nuit. Les Maris prennent meisme ces impostures pour des verités, & ils abandonnent souvent, selon leur langage, leurs femmes aux dieux & aux vents. La nuit estant venue la forciere qui est du nombre de ces femmes que les Latins nommes *Tribades* ou *Ericatrices*, embrasse etroitement la belle, & en jouit au lieu du Demon dont elle pense être amoureusement caressée.

2. Les Theologiens qui raisonnent sur la fausse hypothese de la conjunction des Demons avec les femmes, ont formé une seconde difficulté. Savoir de qui un enfant seroit le fils, on de l'incube ou de l'homme, de qui la semence auroit esté surprise. Et pour expliquer la maniere dont cela se fait, il se font imaginer qu'un homme ayant commerce avec un Démon succube, ce Demon devenant Incube sans perdre de temps par l'activité de sa Nature communiquoit incessamment à une femme qu'il trouvoit disposée, la semence qu'il avoit nagueres receuë d'un homme, & que l'enfant qui naissoit de cette conjunction estoit veritablement le fils de cette homme, & non du Demon qui en cette occasion n'avoit contribué que de son industrie.

3. La

3. La troisième question : Savoir si les Incubes & les Succubes se carressent entre eux à la façon des hommes & des femmes, n'a pas esté agitée par ceux qui ont écrit sur ces matieres. Mais il est certain qu'outre plusieurs raisons que nous pourrions alleguer la dessus, les demons estant d'eux-mêmes, eternels & malheureux tout ensemble, n'ont pas besoin de perpetuer leur espee, ny de prendre des plaisirs dans les carresses des femmes.

4. Enfin pour passer à la dernière difficulté; Quelques docteurs croyent que le Demon agit avec tant de vitesse, en portant dans les parties naturelles d'une femme la semence qu'il a receuë d'un homme, qu'il conserve cette mesme semence dans tout le temperament qui est necessaire pour la generation. Ils ajoutent mesme que c'est une grande erreur que de ne pas croire que le Demon puisse faire cela.

Mais tous ces raisonnemens me paroissent vains & inutiles, s'il est vray, comme nous l'avons prouvé, que ce soit une table que les Demons se joignent amoureusement aux femmes. Ils ne sont propres qu'à nous entretenir dans l'aveuglement où l'on est sur ces sortes de conjonctions. Car si un homme ne peut engendrer selon l'avis de tous les Medecins, parce qu'il a une petite verge qui ne porte pas assez loing la matiere qui sert à la generation, & qui ne la darde qu'à l'entrée des lieux d'une femme: que peut on esperer

rer d'une semence eventée & froide, qui aura touché un cadavre, ou un corps d'air que le Demon aura emprunté. L'Amé ou lesprits de la semence, si l'on veut, se dissiperoient & s'évanouiroient aisément, si bien que ce qui demeureroit ne seroit plus luy même qu'un cadavre de semence, s'il n'est permis de parler de la sorte, qui seroit incapable de generation. Il n'y a au monde que la matrice d'une femme, qui puisse conserver pour la generation la semence d'un homme, & il ne faut pas s'imaginer que le Demon puisse passer les ordres que la Nature a établis, quoy qu'il ait une penetration d'esprit inconcevable, & une vitesse de mouvement surprenante.

Si l'esprit des Eaux minerales froides, & celuy de l'extrait de Romarin se dissipe prestement que dans un moment, comment l'esprit de la semence, qui est beaucoup plus subtil, se conservera-t-il dans sa matiere exposée à l'air? Et puisque les forçieres avouent que la semence du Demon est froide quand elles la reçoivent, qu'elle apparence y a-t-il qu'elle soit prolifique, l'air qui ronge tout ce qu'il y a au monde, en ayant dissipé les esprits & corrompu la substance?

C'est donc une grande erreur de croire, comme font plusieurs Theologiens, que le Demon puisse ramasser la semence de plusieurs hommes pour la jeter ensuite dans les parties naturelles d'une femme, & causer ainsi

ainſy la generation. Si le Demon pouvoit faire cela, & qu'il le fiſt effectivement, il pourroit auſſi rasſembler la ſemence de pluſieurs animaux de différentes eſpeces, & procurer ainſy la generation des monſtres, ce qui ſeroit confondre la Nature, & troubler l'ordre que Dieu a mis parmy les creatures depuis la Création du monde.

D'ailleurs nous n'avons point appris que les Demons ſuccubes puiſſent engendrer, bien que la Fable nous diſe qu'ils ſe joignent avec les hommes, & je m'eſtonne de ce que l'on ne ſ'eſt point avancé juſques là. Peut-eſtre auroit-on trouvé des raiſons auſſi probables pour appuyer ce ſentiment, que l'on en a inventé pour ſoutenir l'autre. Et il y auroit eu ſans doute quelqu'un qui ſeroit auſſi bien dit le fils d'un ſuccube que d'un Jucube.

Au reſte ſi les forcieres n'eſtoient pas ſoles ou intimidées par l'horreur des tourmens, jamais elles n'auroient découvert le commerce qu'elles diſent avoir eu avec le Demon. Il y en a eu meſme qui en ont fait gloire en Bearn, auſſi bien qu'en Allemagne, & on en a vu qui ſe vantaient hautement d'etre la Reine du Sabbath. L'Ellebore ou les petites maiſons ſeroient des remedes plus proportionnez à leurs maladies que le feu, & les tourmens dont on ſ'eſt ſery juſques icy. Et il n'eſt pas toujours vray, comme a dit *Ciceron*, que la verité ſe trouve dans l'enfance, le ſom-

meil

Z. 4

meil, l'imprudence, l'ivresse & la Folie. Après tout pour connoître plus parfaitement la vanité de cette opinion, examinons ce que les Medecins disent de la maladie qu'ils appellent *Incube*, & nous verrons par là que la fable sera découverte.

Cette maladie n'est qu'une suffocation nocturne, dans la quelle la respiration & la voix sont interrompues. Il nous semble quand nous en sommes surpris, que *Cupidon* selon le sentiment des Payens, ou le *Demon*, ainsi que les Theologiens le croient, ou le *Pesant*, comme le peuple parle, nous presse la poitrine, & nous empêche de crier au secours, de respirer, & de nous mouvoir. Si une femme amoureuse, & mélancolique en est attaquée, elle croit fortement que le Demon la carresse; & si avec cela elle a la memoire embarrassée des contes que l'on fait ordinairement des forcieres, son imagination se trouvant alors dépravée fait qu'elle raconte ensuite sa rêverie pour une verité.

Une femme effroyable à voir, vieille, sèche & mélancolique, qui a l'esprit imbu des fables du siècle. Un vieillard atrabilaire qui a passé toute sa vie dans les plaisirs illicites, & qui dans l'âge où il est conserve encore un vit souvenir de sa lascivité passée, ne sauroit mieux entretenir ses voluptes que dans sa melancolie amoureuse, si bien que sans tout occupé de ses plaisirs impudiques

nom

quand

quand cette maladie l'attaque, la folie amoureuse va souvent jusques-là qu'il luy semble voir & carresser un Demon en forme de femme, comme se l'imaginait le vieillard de 80. ans que l'on appelloit *Pinet*, qui parloit par tout où il estoit à son succube *Florine*, selon le rapport de *Pis de la Mirandole*.

Le Dormir sur le dos, le travail que souffre l'estomach à digérer des viandes dures, la foiblesse de la chaleur naturelle, la fermentation d'une humeur atrabilaire, l'impureté de la matrice, ou la chaleur extraordinaire des parties naturelles, sont les véritables causes de ces Illusions nocturnes & Demoniacques. Une vapeur epaïsle qui s'eleve, & qui se mesle parmy nostre sang cause la difficulté de respirer, & la privation de la voix qui accompagnent cette incommodité. Cette vapeur noire estant ennemie de nostre vie empêche le libre mouvement du cœur, & du poumon, & retarde ainsi l'ebullition naturelle qui s'y fait en embarrassant les conduits de l'une & de l'autre de ces parties. De sorte que non seulement on ne peut alors ny parler ny respirer, mais que mesme tout le corps languit par la foiblesse de ces deux parties principales.

Cette vapeur obscure estant portée au cerveau offusque les esprits qui s'y sont nagueres fabriquez, & puis le melant parmy le suc nerveux, empêche l'ame d'agir selon la

538 *Tableau de l'Amour considéré*
 coutume. l'Imagination en est depravée,
 les sensen sont troublez, & les nerfs embar-
 rassez, tellement qu'il n'y a pas d'apparence
 que le cœur, le poumon, le Diaphragme,
 en un mot toutes les parties du corps soient
 dans leur temperament ordinaire. La diffi-
 culté de respirer en est augmentée aussi bien
 que celle de se mouvoir. Car cette vapeur
 epaisse & ennemie de nous, trouble si fort la
 fermentation naturelle du suc nerveux, que
 l'ame qui s'en sert comme d'un instrument
 prochain, ne peut faire toutes les belles
 actions que nous luy voyons faire tous les
 jours.

Mais quand les vapeurs d'une semence
 corrompue sont mêlées parmy le sang, & le
 suc nerveux, il ne faut attendre dece mê-
 lange que des illusions veneriennes qui trou-
 blent l'imagination, & font voir aux person-
 nes qui en sont incommodées, des spectres
 amoureux, & des Faunes lascifs.

Si nous en voulons croire *Hippocrate* les
 femmes y sont plus sujetes que les hommes:
 Ceux cy se déchargeant souvent pendant
 le sommeil d'une abondance de semence qui
 les travaille, au lieu que celles-là ne s'en
 peuvent debarrester si aisément, & souvent
 ne peuvent éviter de tomber dans ces fortes
 d'illusions.

La raison qu'il en rapporte c'est qu'elles sont
 d'un esprit plus foible que les hommes, &
 que le sang des regles se presentant à leurs
 par-

parties naturelles pour sortir, les filles qui ne sont pas encore accoutumées à ces sortes d'empenchement, sont aussi alors plus susceptibles de ces sortes d'idées. Jusques là mesme qu'il s'en est trouvé qui se sont persuadées d'estre grosses après s'estre imaginées d'avoir esté carressées d'un Incube.

Je ne m'étonne donc pas si les forçieres sont si souvent surprises par des terreurs Paniques; car outre qu'elles sont femmes, elles engendrent encore incessamment beaucoup de pituite, & de mélancolie, qui sont la cause de ces sortes de maladies. Il faut croire que ces illusions nocturnes ne sont veritables que dans leur esprit, & si ces femmes se sont imaginées d'avoir esté pendant la nuit ce qu'elles n'ont pas esté, ou d'avoir fait ce qu'elles n'ont pas fait, on doit être persuade avec *Saint Augustin*, que le Demon a pu se servir de leur foiblesse & de leur maladie pour leur faire croire toutes les choses qu'elles croient, ce qui n'arrive que par un effet du juste Jugement de Dieu. J'avoué que le Demon se mesle quelquefois, mais fort rarement, parmy l'humeur mélancolique de nos malades. Ce qu'on ne sauroit connoitre que par l'une de ces trois marques, sçavoir quand la personne penetre dans les secrets de nos pensées: quand elle parle quelque langue qu'elle n'a point apprise: ou quand elle fait des actions qui passent les forces ordinaires de la Nature.

La maladie *Incube* est quelquefois si commune, soit par l'intemperature de l'air, ou par la mauvaise qualité des alimens & des eaux, qu'elle devient comme Epidémique & populaire, ainsi que *Lisymachus* l'observa autrefois à Rome. Et si parmy toutes les personnes qui en sont attaquées, il y en a quelques unes qui ayent l'ame embarrassée d'un amour impur ou des fables des Sorciers, il ne faut pas douter que sa passion ou sa creance ne luy fassent voir en dormant, ou mesme en veillant, des objets capables de l'entretenir dans ses reveries. L'Amour & la maladie *Incube* joins ensemble font deux maux qui font deux especes de folies, & qui peuvent causer tout ce que l'on nous dit de surprenant touchant le commerce des Demons avec les femmes.

Toutes l'antiquité n'a pas crû ces bagatelles, puisqu'elle nous a laissé par écrit des remedes pour guérir ceux qui sont possédez d'un esprit impur, & qui sont attaquez de terreurs paniques, croyant bien que ce que l'on pensoit estre un Demon, n'estoit ordinairement, qu'une humeur melancolique, qui estoit la cause de tous les desordres que l'on voyoit arriver à ces sortes de personnes. Jusques-là que *Pomponace* nous fait l'histoire de la femme d'un Cordonnier, la qu'elle parloit plusieurs langues sans les avoir jamais apprises, & qui fut ensuite guerie par le sçavant Medecin *Calceran*, qui avec de l'Elebore

le bore luy chassa ses reveries, & luy ravit en meſme temps la ſcience par l'evacuation de la bile noire dont le Demon ſe ſervoit.

S'il eſt vray, comme l'experience de tous les jours nous le fait connoitre, qu'après avoir préparé la bile noire, & puis l'avoir purgée, après avoir corrigé l'intemperie des entrailles, oſté les obſtructions qui s'y trouvent, & provoqué le ſommeil, nous reſtaurions la ſanté de ceux qui ont l'imagination depravée, & qui ſe perſuadent d'eſtre agités par un Demon; nous pouvons dire hardiment qu'en combattant l'humeur melancolique, & en la chaffant du corps de ces fortes de malades, nous en faiſons ſortir en meſme temps le Demon. Cela arriva de la ſorte à un Apothicaire qui accompagnoit un Medecin dans l'un des hôpitaux d'Auvergne: cet Apothicaire proteſtoit, ſi nous en croyons Houllier, qu'il avoit vû pendant la nuit le Demon figuré de la ſorte qu'il le dépeignoit, & qu'il en avoit eſté maltraité. Cependant ce Demon Imaginaire fut chaffé par les ſoins du Medecin de l'hôpital qui guérit l'Aphothicaire de la maladie *Incube* dont il eſtoit attaque.

Nous concluons donc après tout ce que nous venons de dire, que nous ſommes le plus ſouvent nous meſmes la cauſe des ſpectres que nous nous imaginons voir ou toucher: ſi nous eſtions moiſtimides ou moins melancoliques, nous ne tomberions pas ſi ſouvent dans ces foibleſſes d'ame. Mais com-

542 *Tableau de l'Amour considéré*

me parmy les hommes il y a des melancoliques de differentes especes, il doit aussi y avoir plusieurs manieres de réver & de devenir fou. En un mot une forcierre ne sera jamais carressée amoureusement par un Demon, bien moins pourra-t-elle en devenir grosse, s'il est vray, comme nous l'avons monstre, que la generation soit impossible sans l'application des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe. l'Opinion contraire passera toujours pour une fable dans l'esprit d'un homme raisonnable; au lieu que selon le jugement d'un esprit foible, & scrupuleux, elle sera toujours une verité incontestable.

CHAPITRE VI.

*Si les Eunuques sont capables de se marier
& de faire des Enfans.*

Les testicules contribuent tellement à la perfection de nostre santé, que Gallien a osé les comparer, & mesmes les preferer au cœur; mais leur principal usage est de servir à perpetuer nostre espee. La Nature ne les a pas seulement formez, comme se l'est imaginé un Philosophe, pour faire tenir tendus les vaisseaux spermatiques, comme sont les poids d'un tissierant; mais ils servent à un autre usage incomparablement plus noble, que celuy-là. Car ceux qui en

manquent font imparfaits & incapables de se perpetuer par la generation. Et d'ailleurs la chaleur naturelle, qui est la source de toutes nos actions, se diminuant insensiblement par leur perte, & les fermentations naturelles ne se faisant plus, on est accablé d'incommoditez, & de langueurs. Le cerveau se relâche, & puis se décharge sur les parties interieures: & l'on est alors attaqué d'une infinité de maladies, qu'il est impossible de guerir & d'eviter mesme. L'Ame souffre aussi bien que le corps, & l'on devient timide & lâche, de fort & de courageux que l'on estoit auparavant.

C'est ce qui a fait si fort valoir ces petites parties de nous-mesmes, jusques là, que la Jurisprudence n'admet point d'homme en témoignage, si on les luy a coupées, & que l'Eglise n'en veut recevoir aucun qui en soit privé. Dieu mesme avoit desendu autrefois qu'on luy offrit dans ses sacrifices des animaux qui ne fussent pas entiers. En effet les Eunuques si nous en croyons l'Empereur *Severe*, sont une troisieme espece d'homme, qu'il ne faut ny voir ny souffrir. Et si l'Eunuque *Dorothee* occupa l'Evesché d'Antioche, ce ne fut que par un effet de l'amitié extraordinaire que l'Empereur *Aurelien* avoit pour luy.

Mais pour bien examiner la question qui fait le sujet de ce chapitre, nous devons d'abord distinguer les Eunuques, pour connoître

544 *Tableau de l'Amour considéré*

tre ceux qui sont propres au mariage, & ceux qui ne le sont point. Entre les Eunuques, qui ont esté faits ou par la Nature, ou par l'art, il y en a qui n'ont qu'un testicule, & d'autres qui n'en ont point du tout.

On ne doit point mal juger de la virilité d'un homme, lors qu'on ne luy trouve point de testicules au dehors, comme nous l'avons prouvé ailleurs, par l'autorité de la faculté de Medecine de Montpellier, & par les raisons que nous avons deduites en cet endroit-là. Car il arrive quelquefois que les testicules estant demeurez au dedans, & n'estant pas descendus dans la bourse, par les obstacles qui se sont opposez à leur sortir, les hommes qui les ont ainsi cachez ne laissent pas d'estre aussi parfaits que s'ils les avoient au dehors, témoin ceux dont nous avons fait l'histoire. Ces sortes de personnes sont vigoureuses, & fortes comme les autres, & ont tous les signes qui sont nécessaires pour marquer la virilité d'un homme. Ainsi ils sont en estat de se marier, & de faire des enfans. Et je ne fais aucun doute que *Patisar* qui estoit l'Eunuque de *Pharaon*, & le Lieutenant general de ses armées, ne fust de ce nombre-là. puis qu'il avoit une fille qu'il maria avec *Joseph*.

Il y a des Eunuques qui n'ont qu'un seul testicule; mais il est bien fait, & bien proportionné: ce qui les rend aussi feconds, que les autres hommes; car selon l'axiome
des

des Philosophes, la force unie est capable de plus d'action que celle qui est partagée. Un homme voit aussi bien, & peutestre mieux d'un œil que s'il en avoit deux. Et la Nature ne nous a donné deux testicules qu'afin que l'un pût suppléer au defaut de l'autre. Cet homme dont parle *Zacchias*, qui n'avoit qu'un testicule dans la bourse auquel estoient attachez d'un costé & d'autre les vaisseaux spermatiques, estoit sans doute aussi vigoureux & aussi capable d'engendrer que ceux qui en avoient deux. Mais si le testicule est petit & fleshy, il ne faut pas s'attendre qu'un tel homme soit propre à la generation, bien qu'il puisse estre capable de carresser un femme.

Pour ne confondre point icy les especes des Eunuques comme font quelques uns, je ne parleray ny des hommes impuissans qui ont 3. testicules petis, & de nulle vertu, ny de ceux, a qui maladie ou les remedes froids ont empêché l'usage de ces parties, ny encore de ceux a qui on les abrizez, comme on fait aujourd'huy aux taureaux pour les châtrer, puisque un véritable Eunuque est celuy a qui la Nature a denié une ou deux de ces parties, ou à qui le Chirurgien ou quelque accident en a emporté une ou toutes les deux ensemble.

Mais il n'en est pas de mesme de ceux qui n'en ont ny au dedans ny au dehors. Ils sont tous valetudinaires, incommodez, impuissans & lâches, & meritent d'estre chassez

546 *Tableau de l'Amour considéré*
 de la compagnie des hommes, comme inu-
 tiles à la société humaine. *Tableau de l'Amour*
 À les considérer dans le détail, ils ont la
 voix grêle & languissante, & la complexion
 d'une femme, on ne leur void que du poil
 follet à la barbe. Le courage, & la hardies-
 sé font place à la crainte, & à la timidité.
 Enfin leurs mœurs & leurs manières sont
 toutes effeminées. Ce sont ces grands des-
 avantages pour lesquels la loy *Cornelia*
 punissoit tres-severement ceux qui avoient
 la temerité d'oster les testicules à un homme,
 parce qu'en mesme temps on luy ostoit la
 force, la santé, & tout ce qu'il avoit de
 meilleur.

Quoyque ces sortes d'Eunuques soient in-
 capables d'engendrer, nous ne manquons
 pourtant pas d'histoires qui nous apprenent
 qu'ils ont fait des enfans. *Fontanus* nous en
 rapporte une d'un gentilhomme qui perdit
 ses deux testicules à la guerre, & qui n'eant-
 moins engendra après être guery: & *Aristote*
 nous a laissé par escrit qu'un Taureau nouvel-
 lement châtré rendit feconde une vache
 qu'il avoit converte. Mais bien que ces hi-
 stoires paroissent presque incroyables, ce-
 pendant ce sont des faits ausquels la raison ne
 s'oppose point. Car on ne doit pas douter que
 s'il reste à un homme ou l'Épididyme &
 quelque petite portion de l'un des testicules
 sans que les vaisseaux spermatiques soient
 tout a fait brisez; il ne soit en estat de faire

une fois un enfant. Nous en sommes persuadés dans les animaux par l'expérience de chaque jour. Les Capons mal-châtrés chantent comme les cocqs, & en font même l'office. Car s'il est vray que l'Epididyme soit de la même Nature que les testicules, c'est à dire, qu'il soit un entrelacis de vaisseaux, entre lesquels il y ait une matière glanduleuse, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne faut pas douter qu'il n'ait la vertu de faire de la semence prolifique, & puis de la renvoyer vers les vésicules, & les prostates pour être évacuée. Ne pourroit-il pas même se faire qu'une suffisante quantité de semence se fust conservée dans les vésicules seminales ou dans les prostates pour servir à la génération d'un enfant dans les premières carresses d'une femme. Cela n'empêche pourtant pas qu'à parler en general, il ne faille dire de ces Eunuques à qui ces deux petites parties manquent, qu'ils sont incapables d'engendrer.

Je trouve dans l'histoire que nous a laissé *Marcellin* que *Semiramis* fut la première qui fit couper des enfans, aussi estée vers les contrées où regnoit cette Princesse que les Eunuques ont paru d'abord en plus grand nombre. Les Perses, les Medes & les Assyriens ont esté ceux qui s'en font le plus servis : & nous remarquons que *Nabucodonosor*, faisoit couper tous les Juifs & tous les autres prisonniers de guerre, pour n'avoir que des

Eu-

548 *Tableau de l'Amour considéré*
 Eunuques à son service : d'où vient que Saint
Jérôme nous fait observer que *Daniel*, *Ana-*
nias, *Asarias*, &c. *Misael* estoient quatre
 Eunuques qui servoient dans le palais du Roy
 de Babylone.

C'est icy la methode dont on se sert dans
 l'orient pour faire des Eunuques. On fait pren-
 dre par la bouche une petite quantité d'opion
 aux enfans qu'on veur couper, & après que
 le sommeil les a accablés, on tire de leur
 bourse ce que la nature avoit pristant de soin
 à fabriquer. Mais comme on a observé que
 la plupart mouroient par ce Narcotique, on
 s'est avisé d'un autre moyen. On met les en-
 fans dans le bain tiede, on leur presse, quel-
 que temps après, les veines du Cou, que
 nous appellons Jugulaires, & par là on les
 rend stupides, & apoplectiques : après qu'oy
 il est aisé de faire l'operation de l'Eunuchif-
 me sans qu'ils en sentent rien.

L'Experience a montré ensuite que les
 hommes, à qui on ostoit seulement les tes-
 ticules, ne laissoient pas pour cela de se diver-
 tir avec les femmes, & de fouiller ainsi la
 couche nuptiale des autres hommes, on s'est
 resolu de couper tout net les parties naturelles
 des hommes, que l'on vouloit faire Eunu-
 ques a fin de leur oster par là le moyen de se
 joindre amoureuxment aux femmes. Le
 Pailan de *Montagne* fit la mesme chose, car
 estant importunc par les soupçons de sa fem-
 me jalouse, un jour qu'il revenoit des
 camps

dans l'Etat du Mariage. 549

champs il se coupa tout net avec une serpe & jetta les parties naturelles au nez de sa femme pour luy faire d'esprit, & pour se vanger d'elle.

On dit que les Eunuques à qui la verge reste ayment passionnement les femmes, & par ce qu'ils sont plus foibles d'esprit qu'ils n'estoient auparavant, ils sont aussi plus susceptibles de passion. Quand leur Imagination est une fois échauffée, & qu'une espece de semence liquide, & aqueuse qui se trouve dans leurs prostatas ou dans leurs vesicules seminaires irrite leurs parties naturelles, on ne sauroit dire jusques où ils poussent leur amour déreglé. C'est ce qui fit soupçonner d'adultere le Philosophe *Phavorinus*, tout Eunuque qu'il estoit, & qui fut aussi la cause que le soldat, dont *Cabrole* nous fait l'histoire, le fit pendre, bien qu'il fust naturellement un parfait Eunuque. C'est de ces sortes d'Eunuques qu'il faut entendre le passage de l'Auteur de l'Ecclesiastique lorsqu'il dit, qu'un Eunuque par sa concupiscence est capable de deshonorer une jeune fille, en luy ravissant la virginité.

Il est donc presentement aisé de decider la question, si les Eunuques peuvent se marier. Les premiers qui sont des Eunuques apparens peuvent le faire, puis qu'ils peuvent, & carresser une femme & engendrer. Les seconds sont aussi de ce nombre; mais il n'en est pas de mesme des troisièmes, qui man-

quent

550 *Tableau de l'Amour considéré*
 quent de testicules ; ny de ceux qui n'ont
 point de verge, ou qui n'en ont qu'une petite
 incapable de faire l'action, pour la quelle
 elle est destinée. Car ces derniers ne pouvant
 carresser une femme ; ils doivent sans doute
 estre jugés incapables de se marier.
 Mais on pourroit dire, que s'il est per-
 mis à deux personnes de 60. ans de se ma-
 rier ; un Eunuque comme *Phavorinus*
 estoit, pourra aussi avoir cette mesme liber-
 té? Les vieillards ne sont point capables de fai-
 re des enfans, non plus que l'Eunuque ; & le
 mariage ne leur est permis selon les Casites
 que pour éteindre le feu de leur concupiscen-
 ce. Si un Eunuque a donc cet avantage &
 pour luy, & pour la femme qu'il épouse, de
 pouvoir se servir de la verge, ain sy que l'avoit
 autrefois le Musicien de *Smece*, pourquoy
 veut on empêcher ces sortes d'Eunuques de
 se marier?
 Cependant l'Empereur *Leon*, fit un Edit
 par lequel il deffendoit que les Eunuques se
 mariaient de quelque nature qu'ils puissent
 être ; & le *Pape Sixte V.* fit aussi une bulle
 qu'il envoya en Espagne par laquelle il dé-
 claroit nuls les mariages de ces sortes de per-
 sonnes. La raison en est manifeste. Les *Eunu-*
ques ne font que soupirer en embrassant une fil-
le, comme parle l'Ecriture, & n'ont pas de
 parties propres pour le generation ; qui est la
 premiere fin du mariage, au lieu que d'etouf-
 fer le feu de la concupiscence, n'en est que la
 seconde Car

Car de s'imaginer que les testicules Comme ont pensé quelques-uns, ne sont pas les principales parties qui font la semence, & qu'ils ne sont point du tout nécessaires pour la generation; puis qu'il s'est vû des animaux parfaits qui ont engendré sans en avoirs c'est une erreur assez refutée par les raisons que nous avons apportées icy & ailleurs; qui nous doivent persuader qu'ils sont absolument nécessaires.

Avant que de finir ce traité en finissant ce chapitre, il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'examiner la question qui se présente; Savoir, si l'on peut châtrer les femmes comme les hommes.

Tout les Medecins savent que la Matrice n'est pas absolument nécessaire à la vie comme elle l'est à perpetuer les hommes. Les Histoires que nous avons de la perte sont des preuves qui ne nous permettent pas d'en douter. L'Experience même nous fait voir que parmy les animaux on coupe les truyes, & les Poules, sans n'eantmoins qu'elles en meurent. *Athenée* nous assure, qu' *Andramisis* Roy des Lydiens, fit couper toutes les femmes pour s'en servir au lieu d'Eunuques: & *Wier* nous rapporte que *Jean de Hesse*, trouvant sa fille en adultere luy arracha la matrice, comme il faisoit aux autres animaux. Ainsi on ne peut pas douter que l'on ne puisse rendre une femme incapable de concevoir en luy ostant la matrice, & les testicules; Mais la difficulté est

552 *Tableau de l'Amour considéré*
 est de sçavoir, comment les anciens y procé-
 doient. Et pour dire icy ce que je pense là
 dessus, je ne croy pas que l'on puisse faire cet-
 te opération sans peril, & je pourrois dire que
 ce Roy, qui ne se servoit que des femmes Eu-
 nuques, les faisoit boucler, ou leur faisoit ap-
 pliquer une cataracte, comme font aujourd'
 d'huy en Italie, & en Espagne les maris qui
 soupçonnent leurs femmes: ou bien encore
 comme font les negres du Royaume d'Ango-
 le & de Congo qui apprehendent la prostitu-
 tion de leurs filles leur coustent les parties na-
 turelles des qu'elles sont nécs: & ainsi ce
 Roy pouvoit avoir des femmes traitées de la
 sorte, qui passioient parmy son peuple pour
 des femmes à qui l'on avoit arraché les par-
 ties de la generation, pour les empêcher d'en-
 gendrer.

F I N.

TA.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

L ivre 1. Ch. 1. Des parties de l'homme & de la femme qui servent à la generation.	pag. 1.
Art. 1. Des parties naturelles & externes de l'homme.	3
Art. 2. Des parties naturelles & internes de l'homme.	5
Art. 3. Des parties naturelles & externes de la femme.	14
Art. 4. Des parties naturelles & internes de la femme.	20
Ch. 2. De la proportion naturelle & des défauts des parties genitales de l'homme & de la femme.	25
Art. 1. De la proportion des parties naturelles de l'homme, & de la femme, selon les loix de la Nature.	28
Art. 2. Des défauts des parties naturelles de l'homme.	29
Art. 3. Des défauts des parties naturelles de la femme.	36
Ch. 3. Des remedes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.	41
A a	Art. 1.

T A B L E.

Art. 1. Des maladies qui arrivent au membre viril & qui peuvent estre guéries.	42
Art. 2. Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme & qui peuvent être guéries.	60
C H A P I T R E	
Livre 2. Ch. 1. s'Il y a des signes de virginité.	73
Art. 1. Eloge de la virginité.	73
Art. 2. Des signes de la virginité présente.	76
Art. 3. Des signes de la virginité absente.	80
Ch. 2. s'Il y des remedes capables des rendre la virginité à une fille.	88
Ch. 3. A quel age un garçon & une fille doivent se marier.	97
Art. 1. Eloge du Mariage.	98
Art. 2. L'Age le plus propre au mariage.	101
Art. 3. La conception, la grossesse & l'enfantement.	112
Art. 4. Si la nature a fixé un temps pour acconcher.	116
Art. 5. Du devoir des mariez.	125
Art. 6. Du temps où les hommes & les femmes cessent d'engendrer.	132
Ch. 4. Quel temperament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, & à une femme pour être fort amoureuse.	136
Art. 1. Quel temperament doit avoir un homme pour être fort lascif.	139
Art. 2. Quel temperament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.	145
	Art. 3.

T A B L E.

Art. 3. Qui est le plus amoureux de l'homme & de la femme.	153
Ch. 5. En qu'elle saison l'on le carresse avec le plus de chaleur & d'empressement ?	159
Ch. 6. A quelle heure du jour on doit baiser amoureuxment la femme ?	168
Ch. 7. Combien de fois pendant une nuit l'on peut carresser la femme ?	179
Ch. 8. Si l'on doit prendre des remèdes pour dompter son humeur amoureuse ou pour s'exciter avec une femme ?	189
Art. 1. Des remèdes qui domptent le temperament amoureux.	190
Art. 2. Des remèdes qui excitent un homme à embrasser ardemment sa femme.	101
Ch. 9. Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lors qu'ils le carressent ?	214
Ch. 10. Si l'on doit carresser la femme par derrière quand il le trouve des obstacles qui empêchent de l'embrasser par devant ?	220
Ch. 11. Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle ?	226
Ch. 12. Si ceux qui ne boivent que de l'Eau sont plus amoureux & s'ils vivent plus que les autres ?	232
Livre 3. Ch. 1. Les incommodités que causent les plaisirs du mariage.	246
Ch. 2. Les utilités qu'apportent les plaisirs du mariage.	257
Ch. 3. s'Il y a de véritables signes de grossesse ?	
Ch. 4.	

T A B L E.

Ch. 4. De la formation de l'homme.	279
Art. 1. De la semence de l'homme.	281
Art. 2. Exacte description des parties naturelles & internes de la femme.	284
Art. 3. De la semence de la femme.	291
Art. 4. De l'ame de l'homme.	297
Art. 5. Du sang des Regles.	307
Art. 6. Observations curieuses sur les divers temps de la formation de l'homme.	320
1. Degré de la formation de l'homme.	322
2. Degré de la formation de l'homme.	342
3. Degré de la formation de l'homme.	341
4. Degré de la formation de l'homme.	354
Ch. 5. Du faux germe & du fardeau.	372
Ch. 6. s'Il y a un art, pour faire des garçons ou des filles ?	294
Ch. 7. Si les enfans sont bâtards ou légitimes quand ils ressemblent à leur pere ou à leur mere ?	410
Ch. 8. Pourquoi il y a des enfans qui naissent foibles & imparfaits, & d'autres forts & robustes ?	437
Livre 4. Ch. 1. Art. 1. De l'impuissance de l'homme.	450
Art. 2. Du congrés.	462
Art. 3. Du divorce entre des personnes mariées.	462
Ch. 2. De la sterilité des femmes.	470
Ch. 3. Si les charmes peuvent rendre un homme	me

T A B L E.

<i>me impuissant & une femme sterile.</i>	480
Ch. 4. <i>Des Hermaphrodites.</i>	495
Ch. 5. <i>Si une femme peut devenir grosse sans l'application des parties naturelles d'un homme, où l'on traite fort curieusement des Incubes & des Succubes.</i>	518
Ch. 6. <i>Si les Eunuques sont capables de se marier & de faire des enfans.</i>	542

Fin de la Table des Chapitres.

A a 3 T A

T A B L E

Des choses les plus remarquables de ce Livre.

- A**ccouchemens s'il y a un temps fixe & déterminé, raisons pour & contre l. 2. c. 3. art. 4. les causes l. 3. c. 4. art. 6. degte 4.
- A**ës le Philosoppe ne carrassa que trois fois sa femme pendant son mariage, & à chaque fois il luy fit un enfant l. 2. c. 7.
- A**gnus Castus éteint la semence l. 2. c. 8. art. 1.
- A**grippine se prostitue à son fils l. 2. c. 4. art. 3.
- A**ir necessaire à la vie l. 2. c. 12.
- A**lciait ses vers paraphrasez en d'autres l. 2. c. 4. art. 3. son sentiment fut les forciers l. 4. c. 3.
- A**mazones pourquoy se brûloient la mammelle l. 2. c. 2.
- A**mbre excite à aimer l. 2. c. 8. art. 2.
- L'**Ame forme les bestes, & l'Intelligence les hommes l. 1. c. 2. l'Ame ne se connoit point elle-mesme l. 3. c. 4. art. elle est faite à l'image de Dieu. Sa preuve, ibid. Elle est corporelle & incorporelle. Elle est comme un Ange qui doit rendre compte à Dieu de ses bonnes & de ses mauvaises actions. Elle vient de Dieu. Elle vient de l'ame de nos parens ibid.
- A**mour. La bienfiance est attachée à ses actions l. 2. c. 2. art. 1. Son Caractere l. 3. c. 2. Il fait perdre l'esprit l. 2. c. 5. Les remedes qui s'y opposent nous tuent l. 2. c. 8. art. 1. Sentiment de l'Oracle sur l'amour ib. Toutes les passions sont ses esclaves l. 2. c. 9. Ses postures inventées par Cyrène, Philonis, Assianasse, Elephanris, & Aretin l. 2. c. 10. Les remedes pour l'Amour l. 2. c. 11. Nous sommes plus amoureux en Carême l. 2. c. 12. l'Amour n'est point A-mour

Amour quand il garde des mesures. l. 2. c. 1. Il
 dissipe nos chagrins l. 3. c. 2. Il retablit nôtre
 santé, il empeche l'aveuglement, & le procure.
 Il guerit la goutte, & beaucoup d'autres mala-
 dies. ibid. Amoureux comme un satyre l. 2.

c. 4. art. 1.
 Anacaris s'exeroit pour baiser une femme l. 2.

c. 11.

Antiochus guery par l'Amour l. 2. c. 2.

Aquapendens Medecin de Padouë. Ses Ecoliers
 ne peuvent depuceler une fille l. 2. c. 1. art.

Arrest du Parlemeent de Paris qui marque le temps

fixe de l'accouchement des femmes l. 2. c. 4.

art. 4. V. accouchement.

d'Argenton accusé d'impuissance par sa femme,

& pourquoy l. 1. c. 1. art. 2. l. 4. c. 1. art. 1.

Aristote. Son erreur sur la semence des femmes

l. 1. c. 1. art. 4.

Athletes estoient plus forts après les carresses des

femmes l. 3. c. 2.

Aveuglement guery par l'urine d'une vierge l. 2.

c. 1. art. 3.

Azenoar se trompe dans la grossesse de sa femme

l. 3. c. 3. Impuissant dans sa jeunesse, second

dans sa vieillesse l. 4. c. 1.

Auguste soulagé par un bain d'eau froide l. 3. c. 2.

St Augustin croit & ne croit pas l'accouplement

des forcieres l. 4. c. 5.

Aufone, auteur subtil l. 4. c. 4.

B Angué est une preparation de la semence du

Strammonium des Herbolistes, qu'ils appel-

lent pomme epineuse, qui est une espece de so-

lanum. il a les memes qualitez que l'opion,

c'est les Bamjan des Egyptiens. mes conjectu-

res la dessus. Sa dose l. 2. c. 8. art. 2. Voyez

Strammonium & l'herbe de Theophraste.

Bassa Hermaphrodite l. 4. c. 4.

Benoist de Berne brûlé vif pour avoir carresse un

demon l. 4. c. 7. A a 4. Be-

Beronic femme tres pudique & tres chaste l. 2. c. 4. art. 3.
Beauté: Son portait. Ses attraits. En Afrique on choisit les plus beaux hommes pour regner & pour dominer l. 2. c. 17.
Bière. Ses qualitez l. 2. c. 12.
Boire, le plus grand des plaisirs & le plus necessaire a la vie l. 2. c. 12.
Borax. Ses qualitez. Sa dose. Plusieurs Medecins s'en font servir par la bouche. Il n'est pas la Chryfocolle des Grecs, qui est un poison l. 2. c. 8. art. 2.
Bodin accusé de magie l. 4. c. 3.
Braccacci, grand Prieur de Malthe meurt par un flux de sang causé par un cor coupé au pied l. 1. c. 3. art. 1.
Camsre est une gomme que l'on apporte des Indes, diverses opinions sur ses qualitez & diverses Experiences l. 2. c. 8. art. 1.
Cantharides se portent à la vessie & aux parties genitales Histoires l. 2. c. 8. art. 2.
Carnostre dans le conduit de la verge. Sa cause. Ses remedes l. 1. c. 7. art. 1.
le Cardinal d'Angleterre, & **le Comte de Warwick** font visiter la pucelle d'Orleans l. 1. c. 2. art. 3.
le Cardinal de Sainte Cecile meurt a Rome d'amour l. 3. c. 1.
Cassien se mocque de l'accouplement des forciers l. 4. c. 5.
Casuistes ont escrit beaucoup de bagatelles sur les actions du mariage l. 2. c. 8. art. 2. Ils ont mal écrit des maladies de l'homme & de la femme l. 1. c. 2. art. 2. l. 1. c. 3.
Caresser une femme; pourquoy on se hâte l. 2. c. 3. art. 7.
Caton fameux Cocu l. 2. c. 1.
Cerveau desséché par l'excès de l'Amour l. 3. c. 1.

T A B L E

Il travaille à former les parties spermaticques
l. 3. c. 4. art. 6.
Ine Cerere & Baccho friger Venns. Ingenieuse ex-
plication l. 2 c 4. art. 1.
Cerv conçoit l. 4 c. 4.
Charles neuvieme l. 1. c. 1. art. Ibidem c. 3. art. 1.
Charle Magne mourut d'abstinence l. 3. c. 2.
Chaleur entre dans toutes les productions de la
Nature l. 2. c. 12
Chambre de Justice etablie a Paris contre les Em-
poisonnements l. 2 c. 9.
Châtrer les femmes l. 4. c. 6.
Chervis est une plante fort confuse parmi lesHer-
balistes . on la confond avec plusieurs autres .
elle excite à aimer. Tibere en faisoit venir tous
les ans d'Allemagne. Les Suédoises en donnent
à manger à leurs maris pour être carressées l. 2
c. 8. art. 2.
Chloë s'appauvrit pour être carressée l. 2 c. 4. art. 2
la Chrysolle des Grecs n'est pas le Baurach des
Arabes l. 2. c. 8. art. 2.
St. Chrysothome se moque de l'Accolement
des Demons l. 4. c. 7.
Cidre. Ses qualités l. 2. c. 12.
Ciguë éteint la semence. Diverses opinions sur ses
effers l. 2. c. 1. art. 1. De Socrate l. 2 c. 2.
Circoncision des femmes l. 1 c. 3. art. 2.
Circulation dans les parties spermaticques l. 3. c. 4
art. 7.
Cléopâtre pendant une nuit fut carressée de cent
six hommes l. 2. c. 7.
Clitoris, Son Histoire plaisante l. 4. c. 2. son usage l.
1. c. 1. art. 3. les femmes lascives en abusent ibid.
Clodius viola Pompeja l. 1. c. 2. art.
le Cœur se remarque par le point saillant, il tra-
vaille à faire les parties sanguines l. 3. c. 4. art. 6
Conception: Ses marques l. 2. c. 3. art. 3. elle se
fait dans les cornes de la matrice & non ailleurs
l. 3. c. 4. art. 6. Histoire du Faux germe ibid.

la fausse vient toujours de la mauvaise semence de la femme l. 3. c. 6.
 Conduit de la pudeur trop large. Ses causes Ses remedes Ses abus l. 1. c. 3. art. 2.
 Contract de Mariage ait de la Nature des autres contracts l. 4. c. 2.
 omnene ne touchoit point sa femme lorsqu'elle étoit grosse l. 2. c. 3. art. 7.
 Complexion amoureuse ne doit pas être detruire l. 2. c. 8. art. 1.
 Côte d'Adam que la femme a, veut toujours se joindre au lieu d'où elle a été tirée l. 2. c. 4. art. 2.
 Cornes de la matrice ont des valvules & des cellules l. 3. c. 4. art. 6.
 Cornelia mere des Gracques fut coupée avant que d'accoucher l. 1. c. 3. art. 2.
 Crocodile terrestre fait aymer eperdument l. 2. c. 8. art. 2.

D Ance pourquoy instituée quand on se marie l. 3. c. 3.

Daniel de Bauhin fut engrössé l. 4. c. 4.
 Decision de la faculté de Medecine de Montpellier sur l'impuissance des hommes l. 4. c. 1. art. 1.
 Dejeuner le matin. ses effets l. 2. c. 4.
 Democrite blame l'Amour des femmes l. 3. c. 1.
 Demon n'a point d'empire sur les gens mariez l. 4. c. 3. s'il peut engendre. question agitée devant l'Empereur Adrien l. 4. c. 5.
 Demoniques leur marque l. 4. c. 5.
 Diables friands des plaisirs des femmes l. 2. c. 9.
 Divorce. sa cause l. 1. c. 7. art. 3. ibid. c. 3. art. 2.

E Au commune. ses qualites. ses marques. c'est le principe des productions. Galien en guerissoit les maladies chaudes. raison de ce qu'il y a des hommes qui ne boivent que de l'eau plutost que le feu. a fait des villes, contre Vi-

T A B L E.

truve l. 2. c. 12. fcriptique pour arrefter le fang
 l. 1. c. 3. art. 1.
 Effronterie de Marie Gifmonde l. 2. c. 1. art. 3. de
 Veftilia femme de Labeo l. 2. c. 4. art. 2.
 Embonpoint artificieux l. 4. c. 1. art. 1.
 Enfants illegitimes qui viennent avant le neuvieme
 mois l. 2. c. 3. art. 4. la caufe des contrefaits
 l. 2. c. 10. la caufe de leur multiplicite l. 3.
 c. 4. art. 2. il fe forme dans les cornes & non ail-
 leurs ibid. art. 6. il fe nourrit d'abord de fe-
 mence, & puis de fang l. 3. c. 4. art. 6. il ne piffe
 ny ne fue au commencement de fa vie ibid.
 Entendement travaille à faire le corps de l'hom-
 me l. 3. c. 4. art. 6.
 Epicure, fon fentiment fur l'amour des femmes
 l. 3. c. 1.
 Efpagnols plus amoureux que les François &
 pourquoy l. 2. c. 7.
 Eunnuques maries l. 4. c. 1. art. 2. Espece d'hom-
 mes qu'il faut abhorrer l. 4. c. 6. il peuvent an-
 gendrer, la loy deffend d'en faire, la maniere
 de les faire, ibidem.
 Euripide de qu'il fouhaite à Venus l. 2. c. 7. fa-
 priere a cette mefme deeffe l. 3. c. 12.
 Excrefcence au conduit de la pudeur fa caufe fes
 remedes l. 1. c. 3. art. 2.
T Aux-germe, fes efpeces, fa caufe, fi une fem-
 me peut engendrer fans la compagnie d'un
 homme l. 3. c. 5.
 Fardeaux fes efpeces, fes caufes, ibid.
 Fabrice de Hildem, Medecin Allemand, a fait des
 observations de Chirurgie l. 1. c. 2. art. 2. &
 ailleurs.
 vaftines prostituées l. 2. c. 4. art. 3.
 Femme, pourquoy faire d'une autre matiere que
 l'homme l. 1. c. 1. Les parties font appellees
 nature, Pourquoy, ibid. art. 3. elle a des refti-
 cules & de la femence ibid. art. 4. elle a moins
 A 2 6

de chaleur que l'homme ibid. c. 2. art. 3. elle engrosse sans être percée ibid. c. 3. art. 2. Maladies qui l'empêchent de souffrir un homme, ibid. elle est plus chaude que l'homme, les raisons pour & contre l. 2. c. 3. art. 2. elle sert de jouet aux hommes ibid. plus amoureuse quand elle a conçu ibid. art. 3. s'il faut caresser une femme grosse, ibid. plus amoureuse au commencement de ses règles ibid. art. 5. elle a plus de peine qu'une fille à s'empêcher d'être caressée ibid. c. 4. art. 2. la stérile plus amoureuse que la seconde ibid. la lasive rend son mary chaste ibid. ses parties d'embas sont plus grosses que celles des hommes; & pourquoy ibid. c. 4. art. 3. plus amoureuses en été. Elles sont moins incommodées par les vapeurs que les filles l. 2. c. 5. elles savent mieux que les hommes les souplesses de l'amour. Si elle sont caressées par derrière elles sont plus fécondes. Sentimens de Paul Eginette, de Mercurial & de Lucrece l. 3. c. 10. elle accouche sans fleurs ibid. c. 4. art. 5. leur temperament, qui se change quelquefois en celui d'un homme l. 3. c. 5. Ferrier meurt d'amour l. 2. c. 9. Bernel procure des enfans à Henry 2. qui estoit sur le point de repudier sa femme l. 1. c. 3. art. 2. Filles depucellées avant le mariage l. 1. c. 2. art. 3. elles doivent estre visitées, avant que de se marier ibid. c. 3. art. 2. leurs parties naturelles sont cousues pour conserver leur virginité l. 2. c. 2. art. 1. elles ont du lait & peuvent nourrir. Une histoire ibid. art. 3. & l. 3. c. 3. Formation d'un homme dans une fiole l. 1. c. 1. art. 1. Fouer rend un homme plus lasif l. 2. c. 4. art. 1. & c. 8. art. 2. Françoise de l'Estage, appliquée à la question pour avoir badiné avec une femme l. 4. c. 4. Frederic Barberousse se moque d'un magicien l. 4. c. 3.

G Anglion, ou nodus de la verge. Sa cause. Ses remedes l. 1. c. 3. art. 1.

Garamantes nourrissent leurs enfans en commun & donnent a chacun ceux qui leur ressemblent l. 3. c. 7.

Geants comment pris dans l'Ecriture l. 4. c. 5.

Gedeon engendroit soixante & onze enfans mâles l. 3. c. 6.

Genes exposée à la peste, pourquoy l. 2. c. 2.

Gorge diminuee par des remedes l. 2. c. 2.

Grossesse, ses marques. la marque d'un garçon ou d'une fille l. 3. c. 3. il n'y a point de signes assurez pour la grossesse ibid. elle arrive quand mesme un pessaire seroit dans la cavité de la matrice l. 3. c. 5.

H Adrien Empereur le plus curieux de tous les hommes l. 4. c. 2.

Heliogabale avoit le nez & la verge longue l. 1. c. 2 art. 2. se faisoit trainer par des filles nuës l. 2. c. 4. art. 1.

Henry Empereur fait accoucher sa femme à la veüe du peuple l. 2. c. 3. art. 6.

Hercules dans un demy jour fit 50 garçons à 50 filles l. 2. c. 7. & l. 3. c. 6.

L'Herbe de Theophraste excite à l'amour, c'est le bangué des Orientaux, elle a de pareilles qualités que l'opiom: les femmes Indiennes en prennent pour devenir insensées; & pour le jeter dans le feu où brule le corps de leurs maris l. 2. c. 8. art. V. Bangué.

Hermaphrodites de mauvais augure l. 4. c. 4. leurs especes. leurs causes. leur generation.

L'Hermaphrodite de Montuus concevoir & faire des enfans. Emilië devint homme de fille qu'elle estoit, celui de Licetus. Les juges les obligent de choisir un sexe. Leur véritable matrice ibid.

Hippocrate son erreur sur la vertu des testicules
 l. 2. c. 3. art. 2. il se trompe sur la grosseur d'une
 femme l. 3. c. 3. le plus éclairé des Medecins
 ibid. c. 4. art. 1.

Hippotaure vu à Rome l. 3. c. 8.

Hoëa vendoit des remedes contre la melancolie :
 c'est à dire que les hommes en payant prenoient
 avec elle des plaisirs amoureux l. 3. c. 2.

Homme. le plus fier de tous les animaux. il est
 formé dans une fiole l. 1. c. 1. art. 4. il a quel-
 quefois de lait l. 2. c. 1. art. 3. il est plus chaud
 que la femme l. 2. c. 3. art. 2. a quel age il doit
 se marier ibid. art. 1. homme decent ans en-
 gendre l. 2. c. 3. art. 6. s'il est plus fascié en hy-
 ver on plutost au printemps l. 2. c. 5. il est
 composé de quatre substances l. 3. art. 4. & 6.
 son temperament l. 3. c. 6. homme qui ressem-
 ble à un autre parfaitement l. 3. c. 7.

Houlier industrieux Medecin de Paris l. 1. c. 1.
 art. 1.

Huchor Chancelier de la faculté de Medecine de
 Montpellier l. c. 2. art. 2.

Hyenes mâles conçoivent l. 4. c. 4.

Hymen ce que c'est l. 1. c. 1. art. 3. il est déchiré
 le premier jour des noces ibid. c. 3. art. 2. com-
 ment on le doit couper. quelquefois on ne le
 peut enfoncer quelquefois il n'est pas percé &
 ce qui arrive alors ibid. Diverses Histoires sur
 cette matiere l. 2. c. 1. art. 2.

Humeurs du corps comparées aux Elemens l. 2. c. 4.

Jeannes de Naples fit étrangler son mary parce
 qu'il ne la carressoit pas autant qu'elle vou-
 loit l. 2. c. 4. art. 2. & 3.

Jeanne d'Arc, pucelle d'Orleans fort étroite,
 visitée par deux fameux Medecins l. 1. c. 2. art. 3.

St. Jérôme n'a pas l'experience des carresses des
 femmes l. 2. c. 4. art. 2.

Jesus Christ. Combien de jours il a demouré dans
 les

T A B L E.

- les flancs de la sainte vierge sa mere l. 2. c. 3. art. 2.
- Imagination échauffée excite à l'amour l. 2. c. 7. n'est point la cause des faux germes l. 3. c. 5. ny de la ressemblance ibid. c. 7.
- Impuissance ses marques l. 4. c. 1. art. 1.
- Intelligence forme le corps de l'enfant elle en figure les parties naturelles l. 1. c. 2. elle se trompe quelquefois l. 4. c. 4.
- Julie prostituée l. 2. c. 4. art. 3. faisoit toujours des enfans semblables à son mary l. 3. c. 7.
- Incube, maladie, sa cause, ses Symptomes, ses remede Histoire d'un Apothicaire l. 4. c. 5.
- Jumeaux, leur cause materielle l. 3. c. 8.
- Juriconsultes traitent mal des maladies qui causent le divorce l. 1. c. 2. art. 2. & c. 3. blâmez dans leur decission sur la generation l. 4. c. 1. se contredifent ibid. art. 1.
- Juste femme de Boëce guérie par l'amour l. 3. c. 2.
- L** Aideur l. 2. c. 11.
- Laituë produit de la semence dans quelques hommes & la detruit dans d'autres l. 2. c. 8. art. 1.
- Lascivité la cause l. 1. art. 2. ses signes c'est une maladie habituelle l. 2. c. 4. art. 1. & 2. celle des femmes vient du desir de se remplir & d'empêcher le vuide ibid. art. 3. vient de l'abondance de semence & de la chaleur des parties genitales ibid.
- Leon Empereur fait un Edit contre les Eunnaques l. 4. c. 6.
- Lepidus mort de jalousie l. 3. c. 1.
- Lieure le plus lascif des animaux l. 2. c. 4. les mules conçoivent & font des petis l. 4. c. 4.
- Limaille d'acier ou de fer, ses vertus, son abus l. 1. c. 5. art. 2.
- Livia femme d'Auguste accouche à 6. mois l. 2. c. 3. art. 4.
- ce Livre est comme un couteau à deux trenchans l. 2. c. 8. art. 1.

la Loy est injuste pour quelques-uns l. 2. c. 3. art. 5
 Lucrece n'estoit pas si pudique qu'elle vouloit le
 faire accroire. la pensée de St. Augustus la
 dessus l. 2. c. 4. art. 5.
 Lucrece, Poëte se tua, pour ne pouvoir jouir
 d'une femme l. 3. c. 2.

la Magie noire a des principes inconstans l. 4. c. 3
 Magiciens n'ont point d'empire sur les gens ma-
 riés l. 4. c. 3.

Maladies qui rendent un homme second, d'im-
 puissant qu'il estoit, & qui le rendent amou-
 reux de froid qu'il estoit auparavant l. 4. c. 1.
 art. 1.

Mâles engendrez pendant que le vent du septen-
 trion souffle l. 3. c. 6.

Majolanus Jurisconsulte se trompe l. 4. c. 4.

Malheurs viennent de l'amour, ou du vin l. 3.
 c. 1.

St. Martin avoit après son mort la verge fort pe-
 tite au rapport de Vidius l. 2. c. 2. art. 2. &
 l. 4. c. 1.

Martial l. 1. c. 2. art. 2.

Mariage. sa fin l. 1. c. 2. art. 2. & c. 3. art. 2. sa
 comparaison avec le celibat l. 2. c. 1. son éloge
 l. 2. c. 3. art. 1. ceux qui ne sont point mariez
 sont fouëtez par des femmes en punition de
 leur celibat l. 2. c. 2. art. 1. a qu'il aya on doit
 se marier ibid. art. 2. sentiment des Medecins
 sur cela, des Jurisconsultes, des Politiques,
 de Platon, d'Aristote, de l'Empreur Gratien,
 de l'Auteur de ce livre. Les marques d'un hom-
 me qui est propre au mariage ibid. son essence
 consiste dans le devoir reciproque l. 2. c. 3.
 art. 5. Intention de l'Eglise Latine l. 2. c. 10.
 pourquoy les prestres Latins ne sont pas mariez
 l. 3. c. 1.

Marie Germain devint homme l. 4. c. 4.
 Marcial l. 1. c. 2. art.

Matrice. Sa profondeur. Sa figure & son epaisseur dans les femmes grosses l. 1. c. 1. art. 4. Elle ne peut monter ny descendre dans les suffocations. Ses cornes. Son cou est la porte de la pudeur. Son action. Ses usages ibid. C'est un animal dans un autre animal ibid. & l. 2. c. 3. art. 5. Elle est la cause de toutes les maladies des femmes l. 3. c. 4. art. 2. Elle perd sa figure, & la situation dans les femmes grosses. Ses vaisseaux se communiquent tous les uns aux autres, ibid.

Marcellus mourut par un bain d'Eau froide l. 3. c. 2

Matrones Italiennes blâmées l. 1. c. 3. art. 1.

Messaline ne se contentoit pas de plusieurs hommes l. 1. c. 4. art. 2. appelée Lyeisca dans un lieu infame l. 2. c. 7.

Membre viril appelé chez les payens le Dieu Fascinus l. 1. c. 1. art. 1. Son Empire sur les femmes. Il est le pere du genre humain. Il est sacré, on u'ose le toucher qu'avec respect Histoire de Villandre. La luy de l'ancien testament sur cela. On n'est point admis dans l'Eglise sans cette partie. Il a commerce avec toutes les parties du corps, les parties qui le composent. Son usage. Ce qui le fait durcir ibid.

Merlin Coccy n'est point fils d'un Demon l. 4. c. 5.

Mercuré placé aupres de Venus. Pourquoi l. 2. c. 7.

Mixtes. Opinions sur leur composition l. 2. c. 4.

Le grand Duc de Moscovie prend beaucoup de soin pour chercher une femme l. 2. c. 1. art. 2

Monstres, leurs veritables causes l. 3. c. 8.

Montagne guerit un comté malade d'esprit avec une bagatelle l. 3. c. 3.

Musc excite a l'amour l. 3. c. 8. art. 2.

Nature ce que c'est l. 1. c. 4. C'est la partie naturelle de la femme, pourquoy ainsi appelée l. 1. c. 1. art. 3. ce que c'est l. 1. c. 2. elle s'oppose a la perte de ses productions par deux moyens l. 2. c. 12. Nau-

Naudé son apologie pour les grands hommes l. 4. c. 4.
 Nenuphar dissipe la semence & empesche qu'elle ne s'engendre. Ses autres qualitez l. 2. c. 8. art. 1.
 Nœud d'aiguillette, histoire plaisante l. 4. c. 3.
 Nyctimene veut estre carressée de son pere l. 1. c. 4. art. 3.
 Nymphes l. 1. c. 4. art. 3. trop longues on les coupe en Afrique ib. c. 3.
Officiaux des Evesques se trompent souvent. c'est une injustice de tablir un seul homme pour juger l. 4. c. 1. art. 2.
 Opion est chaud son usage parmy les Turcs. Experience de Charas l. 2. c. 8. art. 12.
 Ovide carressa neuf fois une fille pendant une nuit l. 2. c. 7.
PAn fils de plusieurs hommes, & de Penelope l. 2. c. 4. art. 2.
 Parlement de Paris s'est trompé l. 1. c. 1. art. 2.
 Parties naturelles defectueuses. leur cause l. 2. c. 2. leur proportion ib. art. 1, 2, 3. celles des hommes plus sensibles que celles des femmes l. 2. c. 9.
 Pais plus peuplés que les autres pourquoy l. 2. c. 12.
 Peau d'occagne. la maniere de la faire l. 2. c. 2.
 Perle pourquoy ses Rois appellés sages l. 2. c. 12.
 Peres de dix enfans reçoivent pension en France. l. 2. c. 3. art. 1.
 Phaërus prend le temperament d'un homme l. 4. c. 4. perd ses regles a la fleur de son age l. 3. c. 4. art. 5. la raison.
 Phavonius le Philosophe fort amoureux l. 4. c. 6.
 Philastrius se mocque de l'accouplement des Demons l. 5. c. 5.
 Phimosis & Paraphimosis. leurs causes. leurs remedes l. 1. c. 3. art. 1. Phry-

T A B L E

Phryné gagna sa cause par sa beauté l. 2. c. 11.
 Pindate mourut d'amour l. c. 1.
 Raisons plus grands quand il sont plus rares l. 2.
 c. 7. Les amoureux nous garantissent du poison
 l. 2. art. 2.
 Materus. son pere fit un enfant a 100 ans l. 2. c. 3.
 art. 6.
 Le Poil aux parties naturelles. pourquoy l. 1. c. 1.
 art. 3.
 Platon vouloit qu'on visitast les hommes & les
 femmes avant que de les marier l. 2. c. 2 art. 3.
 Pontia empoisonna ses enfans pour faire un adul-
 tere l. 2. c. 4 art. 2.
 Popilia respondit spirituellement, sur ce que les
 femmes estoient si lascives l. 2. c. 4. art. 2.
 Pous des femmes grosses plus fort, & plus prompt.
 pourquoy l. 3. c. 3.
 Pompée fameux cocu l. 3. c. 1.
 Prepuce trop long. ses incommodités. ses reme-
 des l. 1. c. 3. art. 1.
 Proculus carressa cent filles dans un jour l. 2. c. 7.
 Pucelage difficile a ostter l. 1. c. 3. art. 2. la cou-
 tume des phoeniciens, & des anciens Armeriens
 sur cela ib. c. 2. art. 3. coutume etablie en Es-
 pagne pour les nouvelles mariées ibid.
 Putifar Eunuque avoir des Enfans l. 4. c. 6.
Rides du ventre effacées pas des remedes l. 2 c. 2.
 Religieuses des Loudun malades de vapeur, &
 non possédées du diable l. 2. c. 4. art. 3.
 Regles pour mépriser le sortilege en sa mariant
 l. 4. c. 3.
 Les Regles des femmes viennent des arteres l. 3.
 c. 4. art. 5. leurs causes différentes selon les di-
 vers sentimens des Medecins. opinion de l'au-
 teur ibid. art. 5.
 Remede estrange contre l'amour l. 2. c. 8. art. 1.
 le plus prompt pour rendre un homme amou-
 reux l. 4. c. 1. art. 1.

Re.

T A B L E.

Repudiation des femmes parmy les Juifs la cause
 son libelle l. 4. c. 4. art. 3.
 Rochelle sujette aux fluxions l. 2. c. 12.
 Le Roy d'Aragon, son arrest sur les carrefes des
 femmes l. 2. c. 7.
 La Ruë éteint nostre semence l. 2. c. 8. art. 1.
Saisons sont divisées par les Medecins autre-
 ment que par les Astrologues l. 2. c. 5.
 Saigner les femmes grosses l. 2. c. 3. art. 5.
 Salomon Roy perd l'esprit par l'amour l. 3. c. 1.
 Samson beuveur d'eau l. 2. c. 12.
 Sambajon, Remede contre la mollesse de la verge
 l. 1. c. 3. art. 1.
 Sang se fait de semence, & la semence de sang l. 3.
 c. 4. art. 6. 2 degré.
 Sappho Lesbienne l. 1. c. 1. art. 3. se divertissoit
 avec des filles au lieu d'homme aussi bien que
 Bassa, & que Megille l. 2. c. 4. art. 2.
 Sardiens vaincus après s'être cassez à carresser des
 servants l. 3. c. 1.
 Satyrion. ses especes. la figure de sa racine, pre-
 paration. son etymologie. sa vertu l. 2. c. 8.
 art. 2.
 Semence sterile ou prolifique dans les longues ver-
 ges question l. 1. c. 2. art. 2. Il y a de trois
 sortes de semence l. 2. c. 7. Une fois epanchée
 vaut quarante fois autant de sang l. 3. c. 1. Ce
 que c'est l. 3. c. 4. Ses qualites, sa substance,
 elle viend de tout le corps ibid. art. 1. Celle
 de la femme est froide, & degoutante. un peu
 austere ibid. art. 2. La femme a de veritable se-
 mençe qui concourt à la generation ib. La se-
 mençe est animée ib. art. 4. La cause de sa
 prompte distribution l. 3. c. 4. art. 6. L'abon-
 dance de semence dans une femme grosse vient
 du sang des regles l. 3. c. 4. art. 6. degré 4. Celle
 de l'homme est indifferente pour le sexe l. 3. c. 6.
 Celle que les fortieres reçoivent est froide l. 4.
 c. 5.

T A B L E

- c. 5. Retenué & corrompue tué les femmes l. 3.
c. 2.
- Sempronia s'appauvrit pour estre carressée l. 2.
c. 4. art. 2.
- Servius Tullus n'est point fils d'un Demon l. 4.
c. 5.
- Semiramis se prostitue à un cheval l. 2. c. 4. art. 3.
- Simon le magicien n'est point fils d'une vierge
l. 4. c. 5.
- Speucippus mourut d'amour l. 3. c. 1.
- Sixte V. pape fait une bulle contre les Eunuques
l. 4. c. 6.
- Stramonium est le Tatoula des Turcs. Ses effets
Sa dose. C'est l'herba burlatoria des Espagnols
l. 2. c. 8. art. 2. V Bangué.
- Strabon l. 4. c. 2. art. 3.
- Sterilité des Seythes & des Turcs. Sa cause l. 1.
c. 1. art. 2. Elle vient plustost de la femme que
de l'homme ib. c. 2. art. 3.
- Sortilege le plus grand du monde est une belle fil-
le p. 4. c. 3.
- Sorciere. Sa reponse a un Juge Allemand l. 4. c. 3.
- Les remedes pour les guerir ib. Elles sont fol-
les. Elles ne vont point au Sabbath. Ce qu'elles
font dans le Royaume de Fez, elles doivent être
purgées plustost que brulées l. 4. c. 5.
- Superferation l. 2. c. 3. art. 3.
- T** Aapeïa trahit sa patrie pour aymer le Roy des
François l. 2. c. 4. art. 2.
- Temperament ce que c'est l. 2. c. 4. La difficulté
de le connoitre. sa division ibid.
- Testicules remois de la virilité l. 1. c. 1. art. 2.
- Un Eunuque ne remaignoit point contre quel-
qu'un a Rome. Des familles entieres n'ont qu'un
testicule: d'autres en ont trois. Agathocles avoit
trois testicules, ce qui le rendoit tres amoureux.
pourquoy ils sont pendus. Ils sont cachez dans
le ventre dans les enfans, & dans quelques
hom-

T A B L E.

hommes. La vertu du droit & du gauche. Leur substance est un entrelais de vaisseaux garnis de glandes. Opinion de quelques philosophes sur le lieu ou le semence se fabrique. Belle computation du cerveau avec la maniere dont on fait l'eau de vie ib. Ceux des des femmes ib. art. 4. Ils perdent leur figure, & leur situation quand elles sont grosses l. 4. c. 4. art. 2. Theatime estimoit plus aymer que voir l. 3. c. 1. Theodoric Roy de Bourgogne impuissant l. c. c. 2. art. 3. & l. 4. & c. & ibid. c. 3. Therfites le plus laid des hommes l. 3. c. 8. Thespiades au nombre de 50. faits dans 12 heures par Hercules l. 2. c. 7. Saint Thomas n'a pas l'experience des carrefes des femmes l. 2. c. 4. art. 2. Tibere se faisoit servir par des filles nues l. 2. c. 4. art. 1. Il fit peindre au tour de sa sale les postures lascives d'Elephantis ib. art. 2. & l. 2. c. 10. Tiraqueau engendra 36. enfans legitimes bien qu'il ne bust que l'eau l. 2. c. 12. Tiresias Son Jugement sur le plaisir de l'homme & de la femme l. 2. c. 9. Trompes de Fallope. Leur figure. Leur usage. Leur mouvement. Ce sont ces trompes que l'on sent mouvoir dans les suffocations des femmes & non la matrice l. 3. c. 4. art. 2.

Vaisseaux spermâtiques des hommes dix fois plus longues qu'eux l. 2. c. 9. Valleriola a le mieux écrit des faux germes & des fardeaux l. 3. c. 5. Vallsine comment il appelle les qualités secondes & troisiemes l. 2. c. 4. Valeria veut estre baissée de son pere l. 2. c. 4. art. 3. Venus modeste l. c. 9. Elle vient de l'eau l. 2. c. 12. Son tombeau est couvert d'herbes froides l. 3. c. 1. Elle est cause de la vie & de la mort. Venus matiniere. Elle retarde la vieillesse l. 3. c. 2. Vers

T A B L E.

Verge trop petite, trop courte, trop longue, trop grosse l. 1. c. 2 art. 2. Sa cause efficiente & materielle, Leur remede ib. c. 3. art. 1. Les remedes froids ennemis de la verge tortuë. Sa cause. Ses remedes, Un ministre Lutherien a fait des enfans, avec une verge tortuë. Molette. Ses causes Ses remedes. Histoire de Christophle a Veiga, Espanol, & de Houlier, Francois ibid.

Vestilia accouche a 11 mois l. 2. c. 3. art. 4. une autre accouche à 15.

Vie. Sa division l. 2. c. 3. art. 2.

Villandré commit un crime de Leze-Majesté en touchant les parties naturelles de Charles IX. Roy de France l. 1. c. 1. art. 1.

Virginité son éloge l. 2. c. 1. Ce que c'est Sa flatur. Ses signes ib. art. 2. Fort difficile a connoitre. La pensée de Cujas sur cela. Artifice pour la feindre ib. art. 3. Il n'y en a point de marques assurées. Signes de la virginité perduë, & les moyens de la découvrir quand elle est fardée. Remedes pour la virginité l. 2. c. 2.

Vin. Ses qualites bonnes & mauvaises l. 2. c. 12.

Viturio mourut d'amour l. 3. c. 1. & l. 2. c. 9.

Vicellio. Sa grosseur. Son remede l. 4. c. 1. art. 1.

Wier medecin accusé de magie l. 4. c. 3.

Ulcere des parties naturelles de la femme. Leurs causes. Leurs remedes l. 1. c. 3. art. 2.

Volupté où est son throne dans l'homme l. 1. c. 1. art. 1. Dans la femme ibid. En quoy elle consiste l. 2. c. 9. Divine dans le mariage. Ce n'est point un peché d'en prendre avec sa femme ib. Elle est excitée par la beauté l. 2. c. 11. C'est un poisoné l. 3. c. 1.

X Enocrate parut une pierre auprès de phryne l. 2. c. 7.

Z Enon ne carressa de femme qu'une fois en sa vie l. 3. c. 2.